00100404

THE

ASIATIC SOCIETY OF BOMBAY

TOWN HALL, BOMBAY-400 023.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 25 June, 2016

ŒUVRES
COMPLETTES
DE
M. DE MARIVAUX.

TOME III.

ŒUVRES

COMPLETTES

DE

M. DE MARIVAUX,

De l'Académie Françoise.

TOME TROISIEME.

101

10-9-9 100404

À PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXXI.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

00100404

LA MÉPRISE,

COMÉDIE

EN UN ACTE, EN PROSE;

Représentée pour la première fois par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le 6 Août 1734.

ACTEURS.

HORTENSE.

CLARICE, Sœur d'Hortenſe.

LISETTE, Suivante de Clarice.

ERGASTE.

FRONTIN, Valet d'Ergaſte.

ARLEQUIN, Valet d'Hortenſe.

La Scene eſt dans un Jardin.

LA

MÉPRISE,

COMÉDIE.

Le Théâtre représente un Jardin.

SCENE PREMIERE.

FRONTIN, ERGASTE.

FRONTIN.

JE vous dis, Monsieur, que je l'attends ici : je vous dis qu'elle s'y rendra : que j'en suis sûr, & que j'y compte, comme si elle y étoit déjà.

ERGASTE.

Et moi, je n'en crois rien.

FRONTIN.

C'eſt que vous ne ſçavez pas ce que je vaux: mais une fille ne s'y trompera pas. J'ai vu la friponne jetter ſur moi de certains regards, qui n'en demeureront pas là, qui auront des ſuites; vous le verrez.

ERGASTE.

Nous n'avons vu la Maitreſſe & la Suivante qu'une fois; encore, ce fut par un coup du haſard que nous les rencontrâmes hier dans cette promenade-ci: elles ne furent avec nous qu'un inſtant: nous ne les connoiſſons point. De ton propre aveu, la Suivante ne te répondit rien, quand tu lui parlas. Quelle apparence y a-t-il qu'elle ait fait la moindre attention à ce que tu lui dis?

FRONTIN.

Mais, Monſieur, faut-il encore vous répéter que ſes yeux me répondirent? N'eſt-ce rien que des yeux qui parlent? Ce qu'ils diſent eſt encore plus ſûr que des paroles. Mon Maître en tient pour votre Maitreſſe, lui dis-je tout bas en me rapprochant d'elle: ſon cœur eſt pris,

c'est autant de perdu. Celui de votre Maîtresse me paroît bien aventuré ; j'en crois la moitié de parti, & l'autre en l'air. Du mien, vous n'en avez pas fait à deux fois ; vous me l'avez expédié d'un coup-d'œil. En un mot, ma charmante, je t'adore. Nous reviendrons demain ici, mon Maître & moi, à pareille heure. Ne manque point d'y mener ta Maitresse, afin qu'on donne la derniere main à cet amour-ci, qui n'a, peut-être, pas toutes ses façons : moi, je m'y rendrai une heure avant mon Maître ; & tu entends bien que c'est t'inviter d'en faire autant ; car il sera bon de nous parler sur tout ceci, n'est-ce pas ? Nos cœurs ne seront pas fâchés de se connoître un peu plus à fond : qu'en penses-tu, ma poule ? Y viendras-tu ?

ERGASTE.

A cela nulle réponse ?

FRONTIN.

Ah ! vous m'excuserez.

ERGASTE.

Quoi ! elle parla donc ?

FRONTIN.

Non.

ERGASTE.

Que veux-tu donc dire ?

FRONTIN.

Comme il faut du temps pour dire des paroles, & que nous étions très-pressés, elle mit, ainsi que je vous l'ai dit, des regards à la place des mots, pour aller plus vîte ; & se tournant de mon côté avec une douceur infinie : oui, mon fils, me dit-elle, sans ouvrir la bouche, je m'y rendrai, je te le promets ; tu peux compter là-dessus ; viens-y en pleine confiance, & tu m'y trouveras. Voilà ce qu'elle me dit, & que je vous rends mot pour mot, comme je l'ai traduit d'après ses yeux.

ERGASTE.

Va, tu rêves.

FRONTIN.

Enfin, je l'attends : mais vous, Monsieur, pensez-vous que la Maitresse veuille revenir ?

ERGASTE.

Je n'ôse m'en flatter, & cependant je l'espere un peu. Tu sçais bien que notre conversation fut courte ; je lui rendis le gant qu'elle avoit laissé tomber ; elle me remercia d'une maniere très-obligeante de la vitesse avec laquelle j'avois cou-

ru pour le ramasser, & se démasqua en me remerciant. Que je la trouvai charmante ! Je croyois, lui dis-je, pas... demain ; & voici la premiere fois que je me promene ici : mais le plaisir d'y rencontrer ce qu'il y a de plus beau dans le monde, m'y ramenera plus d'une fois.

FRONTIN.

Le plaisir d'y rencontrer ! Pourquoi ne pas dire l'espérance ? Ç'auroit été indiquer adroitement un rendez-vous pour le lendemain.

ERGASTE.

Oui ; mais ce rendez-vous indiqué l'auroit peut-être empêchée d'y venir par raison de fierté : au-lieu qu'en ne parlant que du plaisir de la revoir, c'étoit simplement supposer qu'elle vient ici tous les jours, & lui dire que j'en profiterois, sans rien m'attribuer de la démarche qu'elle feroit en venant.

FRONTIN, *regardant derriere lui.*

Tenez, tenez, Monsieur, suisje un bon traducteur du langage des œillades ? Hé ! direz-vous que je rêve ? Voyez-vous cette figure tendre & solitaire, qui se promene là-bas en attendant la mienne ?

ERGASTE.

Je crois que tu as raison, & que c'est la Suivante.

FRONTIN.

Je l'aurois défiée d'y manquer; je m'y connois. Retirez-vous, Monsieur; ne gênez point les intentions de ma Belle: promenez-vous d'un autre côté, je vais m'instruire de tout; & j'irai vous rejoindre.

SCENE II.

LISETTE, FRONTIN.

FRONTIN, *riant*.

Eh, eh, bon jour, chere enfant; reconnoissez-moi; me voilà: c'est le véritable.

LISETTE.

Que voulez-vous, Monsieur le Véritable? Je ne cherche personne ici, moi.

FRONTIN.

Oh! que si; vous me cherchiez, je vous cherchois; vous me trouvez, je vous trouve, & je

défie que nous trouvions mieux. Comment vous portez-vous?

LISETTE, *faisant la révérence.*

Fort bien; & vous, Monsieur?

FRONTIN.

A merveille. Voilà des appas dans la compagnie de qui il feroit difficile de se porter mal.

LISETTE.

Vous êtes aussi galant que familier.

FRONTIN.

Et vous, aussi ravissante qu'hypocrite; mettons bas les façons, vivons à notre aise. Tiens, je t'aime, je te l'ai déjà dit, & je le répete; tu m'aimes, tu ne me l'as pas dit, mais je n'en doute pas: donne-toi donc le plaisir de me le dire, tu me le répeteras après; & nous serons tous deux aussi avancés l'un que l'autre.

LISETTE.

Tu ne doutes pas que je ne t'aime, dis-tu?

FRONTIN.

Entre nous, ai-je tort d'en être sûr? Une fille comme toi manqueroit-elle de goût? Là, voyons; regarde-moi pour vérifier la chose; tourne encore sur moi cette prunelle friande que

tu avois hier, & qui m'a laissé pour toi le plus tendre appétit du monde. Tu n'ôses, tu rougis! Allons, m'amour, point de quartier; finissons cette article-là.

LISETTE, *d'un ton tendre.*

Laisse-moi.

FRONTIN.

Non, ta fierté se meurt; je ne la quitte pas que je ne l'aie achevée.

LISETTE.

Dès que tu as deviné que tu me plaîs, n'est-ce pas assez? Je ne t'en apprendrai pas davantage.

FRONTIN.

Il est vrai, tu ne feras rien pour mon instruction; mais il manque à ma gloire le ragoût de te l'entendre dire.

LISETTE.

Tu veux donc que je la régale aux dépens de la mienne?

FRONTIN.

La tienne! Eh! palsambleu, je t'aime; que lui faut-il de plus?

LISETTE.

Mais, je ne te haîs pas.

FRONTIN.

Allons, allons, tu me voles; il n'y a pas-là ce qui m'est dû: fais-moi mon compte.

LISETTE.

Tu me plaîs.

FRONTIN.

Tu me retiens encore quelque chose, il n'y a pas-là ma somme.

LISETTE.

Eh bien! donc.... Je t'aime.

FRONTIN.

Me voilà payé avec un *bis*.

LISETTE.

Le *bis* viendra dans le cours de la conversation, fais-m'en crédit, pour à présent; ce seroit trop de dépense à la fois.

FRONTIN.

Oh! ne crains pas la dépense; je mettrai ton cœur en fonds; va, ne t'embarrasse pas.

LISETTE.

Parlons de nos Maîtres. Premierement, qui êtes-vous, vous-autres?

FRONTIN.

Nous sommes des Gens de condition qui re-

tournons à Paris, & de-là à la Cour, qui nous trouve à redire. Nous revenons d'une Terre que nous avons dans le Dauphiné; & en passant, un de nos amis nous a arrêtés à Lyon, d'où il nous a menés à cette Campagne-ci, où deux paires de beaux yeux nous raccrocherent hier pour autant de temps qu'il leur plaira.

LISETTE.

Où sont-ils, ces beaux yeux?

FRONTIN.

En voilà deux ici; ta Maitresse a les deux autres.

LISETTE.

Que fait ton Maître?

FRONTIN.

La guerre, quand les ennemis du Roi nous raisonnent.

LISETTE.

C'est-à-dire, qu'il est officier. Et son nom?

FRONTIN.

Le Marquis Ergaste; & moi, le Chevalier Frontin, comme cadet de deux freres que nous sommes.

LISETTE.

Ergaſte? ce nom-là eſt connu; & tout ce que tu me dis-là nous convient aſſez.

FRONTIN.

Quand les minois ſe conviennent, le reſte s'ajuſte. Mais, voyons, mes enfans, qui êtes-vous, à votre tour?

LISETTE.

En premier lieu, nous ſommes belles.

FRONTIN.

On le ſent encore mieux qu'on ne le voit.

LISETTE.

Ah! le compliment vaut une révérence.

FRONTIN.

Paſſons, paſſons; ne te pique point de payer mes compliments ce qu'ils valent; je te ruinerois en révérences, & je te cajole *gratis*. Continuons. Vous êtes belles; après?

LISETTE.

Nous ſommes orphelines.

FRONTIN.

Orphelines? Expliquons-nous; l'Amour en fait quelquefois, des orphelins: êtes-vous de ſa façon? vous êtes aſſez aimables pour cela.

LISETTE.

Non, impertinent; il n'y a que deux ans que nos parents ſont morts, Gens de condition auſſi, qui nous ont laiſſé très-riches.

FRONTIN.

Voilà de fort bons procédés.

LISETTE.

Ils ont eu pour héritieres deux filles qui vivent enſemble dans un accord qui va juſqu'à s'habiller l'une comme l'autre, ayant toutes deux preſque le même ſon de voix, toutes deux blondes & charmantes, & qui ſe trouvent ſi bien de leur état, qu'elles ont fait ſerment de ne point ſe marier, & reſter filles.

FRONTIN.

Ne point ſe marier, fait un article; reſter filles, en fait un autre.

LISETTE.

C'eſt la même choſe.

FRONTIN.

Oh que non! quoi qu'il en ſoit, nous proteſtons contre l'un ou l'autre de ces deux ſerments-là: celle que nous aimons n'a qu'à choiſir, & voir celui qu'elle veut rompre; comment s'appelle-t-elle?

LISETTE.

Clarice, c'eſt l'aînée, & celle à qui je ſuis.

FRONTIN.

Que dit-elle de mon Maître? Depuis qu'elle l'a vu, comment va ſon vœu de reſter fille?

LISETTE.

Si ton Maître s'y prend bien, je ne crois pas qu'il ſe ſoutienne; le goût du mariage l'emportera.

FRONTIN.

Voyez le grand malheur! combien y a-t-il de ces vœux-là qui ſe rompent à meilleur marché! Eh! dis-moi, mon Maître l'attend ici; va-t-elle venir?

LISETTE.

Je n'en doute pas.

FRONTIN.

Sera-t-elle encore maſquée?

LISETTE.

Oui; en ce Pays-ci, c'eſt l'uſage en été, quand on eſt à la campagne, à cauſe du hâle & de la chaleur. Mais n'eſt-ce pas-là Ergaſte que je vois là-bas?

FRONTIN.

C'eſt lui-même.

LISETTE.

Je te quitte donc; informe-le de tout; encourage son amour. Si ma Maitresse devient sa femme, je me charge de t'en fournir une.

FRONTIN.

Eh! me la fourniras-tu en conscience?

LISETTE.

Impertinent! je te conseille d'en douter!

FRONTIN.

Oh! le doute est de bon sens; tu es si jolie!

SCENE III.

FRONTIN, ERGASTE.

ERGASTE.

EH bien! que dit la Suivante?

FRONTIN.

Ce qu'elle dit? ce que j'ai toujours prévu, que nous triomphons, qu'on est rendu; & que, quand il nous plaira, le Notaire nous dira le reste.

ERGASTE.

ERGASTE.

Comment! eſt-ce que ſa Maitreſſe lui a parlé de moi?

FRONTIN.

Si elle en a parlé! On ne tarit point; tous les échos du Pays nous connoiſſent; on languit, on ſoupire, on demande quand nous *finirons*; peut-être qu'à la fin du jour on nous ſommera d'épouſer: c'eſt ce que j'en puis juger ſur le diſcours de Liſette; & la choſe vaut la peine qu'on y penſe. Clarice, fille de qualité, d'un côté; Liſette, fille de condition, de l'autre: cela eſt bon. La race des Frontins & des Ergaſtes ne rougira point de leur devoir ſon entrée dans le monde, & de leur donner la préférence.

ERGASTE.

Il faut que l'amour t'ait tourné la tête; explique-toi donc mieux. Aurois-je le bonheur de ne pas déplaire à Clarice?

FRONTIN.

Eh! Monſieur, comment vous expliquez-vous vous-même? Vous parlez du ton d'un Suppliant; c'eſt à nous que l'on préſente Requête. Je vous félicite, au reſte; vous avez dans votre victoire un accident glorieux que je n'ai pas dans la mienne.

On avoit juré de garder le célibat, vous triomphez du serment. Je n'ai point cet-honneur-là, moi; je ne triomphe que d'une fille qui n'avoit juré de rien.

ERGASTE.

Eh! dis-moi naturellement si l'on a du penchant pour moi.

FRONTIN.

Oui, Monsieur; la vérité toute pure est que je suis adoré, parce qu'avec moi cela va un peu vîte; & que vous êtes à la veille de l'être: & je vous le prouve; car voilà votre future Idolâtre qui vous cherche.

ERGASTE.

Ecarte-toi.

SCENE IV.

ERGASTE, HORTENSE; FRONTIN, *éloigné.*

(Hortense, quand elle entre sur le Théâtre, tient son masque à la main pour être connue du Spectateur, & puis le met sur son visage dès que Frontin tourne la tête & l'apperçoit. Elle est vêtue comme l'étoit ci-devant la Dame de qui Ergaste dit avoir ramassé le gant le jour d'auparavant, & c'est la sœur de cette Dame.)

HORTENSE, *traversant le Théâtre.*

N'EST-CE pas là ce Cavalier que je vis hier ramasser le gant de ma sœur? Je n'en ai gueres vu de si bien fait. Il me regarde; & j'étois hier démasquée avec cet habit-ci, & il me reconnoît, sans doute.

(Elle marche comme en se retirant.)

ERGASTE *l'aborde, la salue, & la prend pour l'autre, à cause de l'habit & du masque.*

Puisque le hasard vous offre encore à mes yeux,

Madame, permettez que je ne perde pas le bonheur qu'il me procure. Que mon action ne vous irrite point; ne la regardez pas comme un manque de respect pour vous; le mien est infini, j'en suis pénétré: jamais on ne craignit tant de déplaire; mais jamais cœur, en même temps, ne fut forcé de céder à une passion ni si soumise, ni si tendre.

HORTENSE.

Monsieur, je ne m'attendois pas à cet abord-là; & quoique vous m'ayez vue hier ici, comme en effet j'y étois, & démasquée, cette façon de se voir n'établit entre nous aucune connoissance, sur-tout avec les personnes de mon sexe. Ainsi, vous voulez bien que l'entretien finisse.

ERGASTE.

Ah! Madame, arrêtez, de grâce; & ne me laissez point en proie à la douleur de croire que je vous ai offensée. La joie de vous retrouver ici m'a égaré, j'en conviens; je dois vous paroître coupable d'une hardiesse que je n'ai pourtant point: car je n'ai sçu ce que je faisois; & je tremble devant vous à présent que je vous parle.

HORTENSE.

Je ne puis vous écouter.

ERGASTE.

Voulez-vous ma vie en réparation de l'audace dont vous m'accusez ? Je vous l'apporte; elle est à vous; mon sort est entre vos mains; je ne sçaurois plus vivre, si vous me rebutez.

HORTENSE.

Vous, Monsieur?

ERGASTE.

J'explique ce que je sens, Madame; je me donnai hier à vous; je vous consacrai mon cœur, je conçus le dessein d'obtenir grâce du vôtre, & je mourrai, s'il me la refuse. Jugez si un manque de respect est compatible avec de pareils sentiments.

HORTENSE.

Vos expressions sont vives & pressantes, assûrément; il est difficile de rien dire de plus fort: mais enfin, plus j'y pense, & plus je vois qu'il faut que je me retire, Monsieur: il n'y a pas moyen de se prêter plus long-temps à une conversation comme celle-ci; & je commence à avoir plus de tort que vous.

ERGASTE.

Eh! de grâce, Madame, encore un mot qui

décide de ma deſtinée, & je finis; me haïſſez-vous ?

HORTENSE.

Je ne dis pas cela; je ne pouſſe point les choſes juſques-là : elles ne le méritent pas. Sur quoi voudriez-vous que fût fondée ma haîne ? Vous m'êtes inconnu, Monſieur; attendez donc que je vous connoiſſe.

ERGASTE.

Me ſera-t-il permis de chercher à vous être préſenté, Madame ?

HORTENSE.

Vous n'aviez qu'un mot à me dire tout-à-l'heure. Vous me l'avez dit, & vous continuez, Monſieur. Achevez donc, ou je m'en vais; car il n'eſt pas dans l'ordre que je reſte.

ERGASTE.

Ah ! je ſuis au déſeſpoir ! Je vous entends; vous ne voulez pas que je vous voye davantage !

HORTENSE.

Mais en vérité, Monſieur, après m'avoir appris que vous m'aimez, me conſeilleriez-vous de vous dire que je veux bien que vous me voyiez ?

Je ne penſe pas que cela m'arrive. Vous m'avez demandé ſi je vous haïſſois, je vous ai répondu que non : en voilà bien aſſez, ce me ſemble ; n'imaginez pas que j'aille plus loin. Quant aux meſures que vous pouvez prendre pour vous mettre en état de me voir avec un peu plus de décence qu'ici, ce ſont vos affaires. Je ne m'oppoſerai point à vos deſſeins, car vous trouverez bon que je les ignore, & il faut que cela ſoit ainſi. Un homme comme vous a des amis, ſans doute, & n'aura pas beſoin d'être aidé pour ſe produire.

ERGASTE.

Hélas ! Madame, je m'appelle Ergaſte ; je n'ai d'amis ici que le Comte de Belfort qui m'arrêta hier comme j'arrivois du Dauphiné, & qui me mena ſur-le-champ dans cette Campagne-ci.

HORTENSE.

Le Comte de Belfort, dites-vous ? Je ne ſçavois pas qu'il fût ici. Nos maiſons ſont voiſines ; apparemment qu'il nous viendra voir. Et c'eſt donc chez lui que vous êtes actuellement, Monſieur ?

ERGASTE.

Oui, Madame ; je le laiſſai hier donner quel-

ques ordres après dîner ; & je vins me promener dans les allées de ce petit bois où j'apperçus du monde. Je vous y vis, vous vous y démasquâtes un instant ; & dans cet instant vous devîntes l'arbitre de mon sort. J'oubliai que je retournois à Paris ; j'oubliai jusqu'à un mariage avantageux qu'on m'y ménageoit, auquel je renonce, & que j'allois conclure avec une personne à qui rien ne me lioit qu'un simple rapport de condition & de fortune.

HORTENSE.

Dès que ce mariage vous est avantageux, la partie se renouera. La Dame est aimable, sans doute, & vous ferez vos réflexions.

ERGASTE.

Non, Madame ; mes réflexions sont faites, & je le répete encore, je ne vivrai que pour vous, ou je ne vivrai pour personne. Trouver grâce à vos yeux, voilà à quoi j'ai mis toute ma fortune; & je ne veux plus rien dans le monde, si vous me défendez d'y aspirer.

HORTENSE.

Moi, Monsieur ! je ne vous défends rien, je n'ai pas ce droit-là ; on est le maître de ses sentiments ; & si le Comte de Belfort, dont vo-

parlez, alloit vous mener chez moi, (je le ſuppoſe, parce que cela peut arriver,) je ſerois même obligée de vous y bien recevoir.

ERGASTE.

Obligée, Madame ! vous ne m'y ſouffrirez donc que par politeſſe ?

HORTENSE.

A vous dire vrai, Monſieur, j'eſpere bien n'agir que par ce motif-là, du moins d'abord; car de l'avenir, qui eſt-ce qui en peu répondre ?

ERGASTE.

Vous, Madame, ſi vous le voulez.

HORTENSE.

Non : je ne ſçais encore rien là-deſſus, puiſqu'ici même j'ignore ce que c'eſt que l'amour, & je voudrois bien l'ignorer toute ma vie. Vous aſpirez, dites-vous, à me rendre ſenſible ? A la bonne heure, perſonne n'y a réuſſi. Vous le tentez, nous verrons ce qu'il en ſera : mais je vous ſçaurai bien mauvais gré, ſi vous y réuſſiſſez mieux qu'un autre.

ERGASTE.

Non, Madame, je n'y vois point d'apparence.

HORTENSE.

Je souhaite que vous ne vous trompiez pas ; cependant je crois qu'il sera bon, avec vous, de prendre garde à soi de plus près qu'avec un autre. Mais voici du monde, je serois fâchée qu'on nous vît ensemble; éloignez-vous, je vous prie.

ERGASTE.

Il n'est point tard ; continuez-vous votre promenade, Madame ? Et pourrois-je espérer, si l'occasion s'en présente, de vous revoir encore ici quelques moments ?

HORTENSE.

Si vous me trouvez seule & éloignée des autres, dès que nous nous sommes parlé, & que, grâce à votre précipitation, la faute en est faite, je crois que vous pourrez m'aborder sans conséquence.

ERGASTE.

Et cependant je parts sans avoir eu la douceur de voir encore ces yeux & ces traits...

HORTENSE.

Il est trop tard pour vous en plaindre; mais vous m'avez vue : séparons-nous, car on approche. (*Quand il est parti.*) Je suis donc folle ! Je lui donne une espece de rendez-vous, & j'ai peur de le tenir, qui pis est.

SCENE V.

HORTENSE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Madame, je viens vous demander votre avis ſur une commiſſion qu'on m'a donnée.

HORTENSE.

Qu'eſt-ce que c'eſt?

ARLEQUIN.

Voulez-vous avoir compagnie?

HORTENSE.

Non. Quelle eſt cette compagnie?

ARLEQUIN.

C'eſt ce Monſieur Damis, qui eſt ſi amoureux de vous.

HORTENSE.

Je n'ai que faire de lui ni de ſon amour. Eſt-ce qu'il me cherche? De quel côté vient-il?

ARLEQUIN.

Il ne vient par aucun côté, car il ne bouge; & c'eſt moi qui viens pour lui, afin de ſçavoir

où vous êtes. Lui dirai-je que vous-êtes ici, ou bien ailleurs?

HORTENSE.

Non; nulle part.

ARLEQUIN.

Cela ne se peut pas; il faut bien que vous soyez en quelqu'endroit: il n'y a qu'à dire où vous voulez être.

HORTENSE.

Quel imbécille! Rapporte-lui que tu ne me trouves pas.

ARLEQUIN.

Je vous ai pourtant trouvée; comment ferons-nous?

HORTENSE.

Je t'ordonne de lui dire que je n'y suis pas; car je m'en vais. (*Elle s'écarte.*)

ARLEQUIN.

Eh bien! vous avez raison; quand on s'en va, on n'y est pas: cela est clair. (*Il s'en-va.*)

SCENE VI.

HORTENSE, CLARICE.

HORTENSE, *à part.*

NE voilà-t-il pas encore ma ſœur !

CLARICE.

J'ai tourné mal-à-propos de ce côté-ci. M'a-t-elle vue ?

HORTENSE.

Je la trouve embarraſſée ; qu'eſt-ce que cela ſignifie ? Ergaſte y auroit-il part ?

CLARICE.

Il faut lui parler ; je ſçais le moyen de la congédier. Ah ! vous voilà, ma ſœur ?

HORTENSE.

Oui, je me promenois ; & vous, ma ſœur ?

CLARICE.

Moi, de même : le plaiſir de rêver m'a inſenſiblement amenée ici.

HORTENSE.

Et pourſuivez-vous votre promenade ?

CLARICE.

Encore une heure ou deux.

HORTENSE.

Une heure ou deux!

CLARICE.

Oui, parce qu'il eſt de bonne heure.

HORTENSE.

Je ſuis d'avis d'en faire autant.

CLARICE.

(*A part.*) De quoi s'aviſe-t-elle? (*Haut.*) Comme il vous plaira.

HORTENSE.

Vous me paroiſſez rêveuſe?

CLARICE.

Mais... oui, je rêvois; ces lieux-ci y invitent; mais nous aurons bientôt compagnie; Damis vous cherche, & vient par-là.

HORTENSE.

Damis! Oh! ſur ce pied-là je vous quitte. Adieu; vous ſçavez combien il m'ennuie. Ne lui dites pas que vous m'ayez vue. (*à part.*) Rappellons Arlequin, afin qu'il l'obſerve.

CLARICE, *riant.*

Je ſçavois bien que je la ferois partir.

SCENE VII.

CLARICE, LISETTE.

LISETTE.

Quoi! toute seule, Madame?

CLARICE.

Oui, Lisette.

LISETTE, *en riant, & lui marquant du bout du doigt.*

Il est ici.

CLARICE.

Qui?

LISETTE.

Vous ne m'entendez pas?

CLARICE.

Non.

LISETTE.

Eh! cet aimable jeune homme qui vous rendit hier un petit service de si bonne grâce,

CLARICE.

Ce jeune Officier?

LISETTE.

Eh! oui.

CLARICE.

Eh bien! qu'il y ſoit; que veux-tu que j'y faſſe?

LISETTE.

C'eſt qu'il vous cherche; & ſi vous voulez l'éviter, il ne faut pas reſter ici.

CLARICE.

L'éviter! Eſt-ce que tu crois qu'il me parlera?

LISETTE.

Il n'y manquera pas; la petite aventure d'hier le lui permet de reſte.

CLARICE.

Va, va, il ne me reconnoîtra ſeulement pas.

LISETTE.

Hum! vous êtes pourtant bien reconnoiſſable, & de l'air dont il vous lorgna hier, je vais gager qu'il vous voit encore. Ainſi prenons par-là.

CLARICE.

Non: je ſuis trop laſſe; il y a long-temps que je me promene.

LISETTE.

Oui-dà, un bon quart-d'heure, à-peu-près.

CLARICE.

Mais pourquoi me fatiguerois-je à fuir un homme, qui, j'en suis sûre, ne songe pas plus à moi que je ne songe à lui?

LISETTE.

Eh! mais, c'est bien assez qu'il y songe autant.

CLARICE.

Que veux-tu dire?

LISETTE.

Vous ne m'avez encore parlé de lui que trois ou quatre fois.

CLARICE.

Ne te figurerois-tu pas que je ne suis venue seule ici que pour lui donner occasion de m'aborder?

LISETTE.

Oh! il n'y a point de plaisir avec vous; vous devinez mot à mot ce qu'on pense.

CLARICE.

Que tu es folle!

LISETTE, *riant.*

Si vous n'y étiez pas venue de vous-même, je devois vous y mener, moi.

CLARICE.

M'y mener! mais vous êtes bien hardie de me le dire.

LISETTE.

Bon! je ſuis encore bien plus hardie que cela; c'eſt que je crois que vous y ſeriez venue.

CLARICE.

Moi?

LISETTE.

Sans doute, & vous auriez eu raiſon; car il eſt fort aimable; n'eſt-il pas vrai?

CLARICE.

J'en conviens.

LISETTE.

Et ce n'eſt pas-là tout; c'eſt qu'il vous aime.

CLARICE.

Autre idée!

LISETTE.

Oui-dà; peut-être que je me trompe.

CLARICE.

Sans doute, à moins qu'on ne te l'ait dit, & je ſuis perſuadée que non. Qui eſt-ce qui t'en a parlé?

LISETTE.

Son valet m'en a touché quelque choſe.

CLARICE.

Son valet?

LISETTE.

Oui.

CLARICE, *quelque temps sans parler, & impatiente.*

Et ce valet t'a demandé le secret, apparemment?

LISETTE.

Non.

CLARICE.

Cela revient pourtant au même; car je renonce à sçavoir ce qu'il vous a dit, s'il faut vous interroger pour l'apprendre.

LISETTE.

J'avoue qu'il y a un peu de malice dans mon fait: mais ne vous fâchez pas. Ergaste vous adore, Madame.

CLARICE.

Tu vois bien qu'il ne sera pas nécessaire que je l'évite; car il ne paroît pas.

LISETTE.

Non; mais voici son valet qui me fait signe d'aller lui parler: irai-je sçavoir ce qu'il me veut?

SCENE VIII.

FRONTIN, LISETTE CLARICE.

CLARICE.

OH ! tu le peux : je ne t'en empêche pas.

LISETTE.

Si vous ne vous en souciez gueres, ni moi non plus.

CLARICE.

Ne vous embarrassez pas que je m'en soucie ; & allez toujours voir ce qu'on vous veut.

LISETTE, *à Clarice.*

Eh ! parlez donc. (*Puis s'approchant de Frontin*) Ton Maître est-il là ?

FRONTIN.

Oui ; il demande s'il peut reparoître, puisqu'elle est seule.

LISETTE, *revient à sa Maitresse.*

Madame, c'est Monsieur le Marquis Ergaste qui auroit grande envie de vous faire encore la

révérence; & qui, comme vous voyez, vous en ſollicite par le plus révérencieux de tous les valets.

(Frontin ſalue à droite & à gauche.)

CLARICE.

Si je l'avois prévu, je me ſerois retirée.

LISETTE.

Lui dirai-je que vous n'êtes pas de cet avis-là?

CLARICE.

Mais je ne ſuis d'avis de rien; réponds ce que tu voudras. Qu'il vienne.

LISETTE, *à Frontin.*

On n'eſt d'avis de rien; mais qu'il vienne.

FRONTIN.

Le voilà tout venu.

LISETTE.

Toi, avertis-nous ſi quelqu'un approche.

(Frontin ſort.)

SCENE IX.

CLARICE, LISETTE, ERGASTE.

ERGASTE.

QUE ce jour-ci eſt heureux pour moi, Madame ! Avec quelle impatience n'attendois-je pas le moment de vous revoir encore ! J'ai obſervé celui où vous étiez ſeule.

CLARICE, *ſe démaſquant un moment.*

Vous avez fort bien fait d'avoir cette attention-là ; car nous ne nous connoiſſons guères. Quoi qu'il en ſoit, vous avez ſouhaité me parler, Monſieur ; j'ai cru pouvoir y conſentir. Auriez-vous quelque choſe à me dire.

ERGASTE.

Ce que mes yeux vous ont dit avant mes diſcours, ce que mon cœur ſent mille fois mieux qu'ils ne le diſent, ce que je voudrois vous répéter toujours ; que je vous aime, que je vous adore, que je vous ne verrai jamais qu'avec transport.

LISETTE, *à part, à sa Maitresse.*

Mon rapport est-il fidele ?

CLARICE,

Vous m'avouerez, Monsieur, que vous ne mettez guères d'intervalle entre me connoître, m'aimer, & me le dire ; & qu'un pareil entretien auroit pu être précédé de certaines formalités de bienséance qui sont ordinairement nécessaires.

ERGASTE.

Je crois vous l'avoir déjà dit, Madame ; je n'ai sçu ce que je faisois. Oubliez une faute échappée à la violence d'une passion qui m'a troublé, & qui me trouble encore toutes les fois que je vous parle.

LISETTE, *à Clarice.*

Qu'il a le débit tendre !

CLARICE.

Avec tout cela, Monsieur, convenez pourtant qu'il en faudra revènir à quelqu'une de ces formalités dont il s'agit, si vous avez dessein de me revoir.

ERGASTE.

Si j'en ai dessein ! Je ne respire que pour cela,

Madame. Le Comte de Belfort doit vous rendre visite ce soir.

CLARICE.

Est-ce qu'il est de vos amis ?

ERGASTE.

C'est lui, Madame, chez qui il me semble vous avoir dit que j'étois.

CLARICE.

Je ne me le rappelois pas.

ERGASTE.

Je l'accompagnerai chez vous, Madame; il me l'a promis. S'engage-t-il à quelque chose qui vous déplaise ? Consentez-vous que je lui aie cette obligation ?

CLARICE.

Votre question m'embarrasse ; dispensez-moi d'y répondre.

ERGASTE.

Est-ce que votre réponse me seroit contraire ?

CLARICE.

Point du tout.

LISETTE.

Et c'est ce qui fait qu'on n'y répond pas.

(Ergaste se jette aux genoux de Clarice, & lui baise la main.)

CLARICE, *remettant son masque.*

Adieu, Monsieur ; j'attendrai le Comte de Belfort. Quelqu'un approche ; laissez-moi seule continuer ma promenade : nous pourrons nous y rencontrer encore.

SCENE X.

ERGASTE, CLARICE, LISETTE, FRONTIN.

FRONTIN, *à Lisette.*

JE viens vous dire que je vois de loin une espece de petit Negre qui accourt.

LISETTE.

Retirons-nous vîte, Madame ; c'est Arlequin qui vient.

(*Clarice sort. Ergaste la salue.*)

SCENE XI.

ERGASTE, FRONTIN.

ERGASTE.

JE ſuis enchanté, Frontin ; je ſuis tranſporté ! Voilà deux fois que je lui parle aujourd'hui. Qu'elle eſt aimable ! Que de grâces ! Et qu'il eſt doux d'eſpérer de lui plaire !

FRONTIN.

Bon ! eſpérer ! Si la Belle vous donne cela pour de l'eſpérance, elle ne vous trompe pas.

ERGASTE.

Belfort m'y menera ce ſoir.

FRONTIN.

Cela fera une petite journée de tendreſſe aſſez complette. Au reſte, j'avois oublié de vous dire le meilleur. Votre Maitreſſe a bien des grâces : mais le plus beau de ſes traits, vous ne le voyez point ; il n'eſt point ſur ſon viſage, il eſt dans ſa caſſette. Sçavez-vous bien que le cœur de Clarice eſt une emplette de cent-mille écus, Monſieur ?

ERGASTE.

C'eſt bien-là à quoi je penſe ! Mais, que nous veut ce garçon-ci ?

FRONTIN.

C'eſt le beau brun que j'ai vu venir.

SCENE XII.

ARLEQUIN, ERGASTE, FRONTIN.

ARLEQUIN, *à Ergaſte.*

VOUS êtes mon homme ; c'eſt vous que je cherche.

ERGASTE.

Parle. Que me veux-tu ?

FRONTIN.

Où eſt ton chapeau ?

ARLEQUIN.

Sur ma tête.

FRONTIN, *le lui ôtant.*

Il n'y eſt plus.

ARLEQUIN.

Il y étoit, quand je l'ai dit; (*Il le remet.*) & il y retourne.

ERGASTE.

De quoi eſt-il queſtion ?

ARLEQUIN.

D'un diſcours malhonnête que j'ai ordre de vous tenir, & qui ne demande pas la cérémonie du chapeau.

ERGASTE.

Un diſcours malhonnête ! A moi ! Eh ! de quelle part ?

ARLEQUIN.

De la part d'une perſonne qui s'eſt moquée de vous.

ERGASTE.

Inſolent ! t'expliqueras-tu ?

ARLEQUIN.

Dites vos injures à ma commiſſion; c'eſt elle qui eſt inſolente, & non pas moi.

FRONTIN.

Voulez-vous que j'eſtropie le Commiſſionnaire, Monſieur ?

ARLEQUIN.

Cela n'eſt pas de l'ambaſſade ; je n'ai point ordre de revenir eſtropié.

ERGASTE.

Qui eſt-ce qui t'envoie ?

ARLEQUIN.

Une Dame qui ne fait point de cas de vous.

ERGASTE.

Quelle eſt-elle ?

ARLEQUIN.

Ma Maitreſſe.

ERGASTE.

Eſt-ce que je la connoîs ?

ARLEQUIN.

Vous lui avez parlé ici.

ERGASTE.

Quoi ! c'eſt cette Dame-là qui t'envoie dire qu'elle s'eſt moquée de moi ?

ARLEQUIN.

Elle-même en original. Je lui ai auſſi entendu marmotter entre ſes dents, que vous étiez un grand fourbe ; mais, comme elle ne m'a point commandé de vous le rapporter, je n'en parle qu'en paſſant.

ERGASTE.

Moi, fourbe !

ARLEQUIN.

Oui ; mais, rien qu'entre les dents; un fourbe tout bas.

ERGASTE.

Frontin, après la maniere dont nous nous fommes quittés tous deux, je t'ai dit que j'efpérois. Y comprends-tu quelque chofe ?

FRONTIN.

Oui-dà, Monfieur. Efprit de femme, efprit caprice; voilà tout ce que c'eft. Qui dit l'un, fuppofe l'autre. Les avez-vous jamais vu féparés ?

ARLEQUIN.

Ils font unis comme les cinq doigts de la main.

ERGASTE, *à Arlequin.*

Mais, ne te tromperois-tu pas ? Ne me prends-tu point pour un autre ?

ARLEQUIN.

Oh ! que non. N'êtes-vous pas un homme d'hier ?

ERGASTE.

Qu'appelles-tu un homme d'hier ? Je ne t'entends point.

FRONTIN.

Il parle de vous, comme d'un enfant au maillot. Eſt-ce que que les gens d'hier ſont de cette taille-là ?

ARLEQUIN.

J'entends que vous êtes ici d'hier.

ERGASTE.

Oui.

ARLEQUIN.

Un Officier de la Majeſté du Roi.

ERGASTE.

Sais-tu mon nom ? Je l'ai dit à cette Dame.

ARLEQUIN.

Elle me l'a dit auſſi : .... un appellé Ergaſte.

ERGASTE, *outré.*

C'eſt cela même.

ARLEQUIN.

Eh bien ! c'eſt vous qu'on n'eſtime pas. Vous voyez bien que le paquet eſt à votre adreſſe.

FRONTIN.

Ma foi ! il n'y a plus qu'à lui en payer le port, Monſieur.

ARLEQUIN.

Non ; c'eſt port payé.

ERGASTE.

Je ſuis au déſeſpoir.

ARLEQUIN.

On s'eſt un peu diverti de vous en paſſant : on vous a regardé comme une farce qui n'amuſe plus. Adieu. (*Il fait quelques pas.*)

ERGASTE.

Je m'y perds.

ARLEQUIN, *revenant.*

Attendez... Il y a encore un petit reliquat, je ne vous ai donné que la moitié de votre affaire ; j'ai ordre de vous dire... J'ai oublié mon ordre... La moquerie, un ; la farce, deux : il y a un troiſieme article.

FRONTIN.

S'il reſſemble au reſte, nous ne perdrons rien de curieux.

ARLEQUIN, *tirant des tablettes.*

Pardi ! il eſt tout de ſon long dans ces tablettes-ci.

ERGASTE.

Eh ! montre donc.

ARLEQUIN.

Non pas, s'il vous plaît ; je ne dois pas vous

les montrer : cela m'eſt défendu, parce qu'on s'eſt repenti d'y avoir écrit, à cauſe de la bienſéance & de votre peu de mérite ; & on m'a crié de loin de les ſupprimer, & de vous expliquer le tout dans la converſation : mais, laiſſez-moi voir ce que j'oublie... A propos, je ne ſçais pas lire ; liſez donc vous-même. (*Il donne les tablettes à Ergaſte.*)

FRONTIN.

Eh! morbleu, Monſieur, laiſſez-là ces tablettes ; & n'y répondez que ſur le dos du porteur.

ARLEQUIN.

Je n'ai jamais été le pupitre de perſonne.

ERGASTE, *lit.*

Je viens de vous appercevoir aux genoux de ma ſœur. (*Ergaſte s'interrompant.*) Moi ! (*Il continue.*) Vous jouez fort bien la Comédie ; vous me l'avez donnée tantôt : mais je n'en veux plus. Je vous avois permis de m'aborder encore, & je vous le défends ; j'oublie même que je vous ai vu.

ARLEQUIN.

Tout juſte ; voilà l'article qui nous manquoit. Plus de fréquentation ; c'eſt l'intention de la tablette. Bon ſoir.

(*Ergaſte reſte comme immobile.*)

FRONTIN.

J'avoue que voilà le vertigo le mieux conditionné qui soit jamais sorti d'aucun cerveau femelle.

ERGASTE, *recourant à Arlequin.*

Arrête. Où est-elle?

ARLEQUIN.

Je suis sourd.

ERGASTE.

Attends que j'aie fait, du moins, un mot de réponse; il est aisé de me justifier. Elle m'accuse d'avoir vu sa sœur, & je ne la connois pas.

ARLEQUIN.

Chanson.

ERGASTE, *en lui donnant de l'argent.*

Tiens, prends, & arrête.

ARLEQUIN.

Grand-merci. Quand je parle de chanson, c'est que j'en vais chanter une. Faites à votre aise, mon Cavalier. Je n'ai jamais vu de fourbe si honnête-homme que vous. (*Il chante.*) Ra la ra ra....

ERGASTE.

Amuse-le, Frontin; je n'ai qu'un pas à faire pour aller au logis, & je vais y écrire un mot.

SCENE XIII.

ARLEQUIN, FRONTIN.

ARLEQUIN.

Puisqu'il me paie des injures, voyez combien je gagnerois avec lui, si je lui apportois des compliments.... (*Il chante.*) Ta la la ra la ra.

FRONTIN.

Voilà de jolies paroles que tu chantes-là.

ARLEQUIN.

Je n'en sçais point d'autres. Allons, divertis-moi; ton Maître t'a chargé de cela : fais-moi rire.

FRONTIN.

Veux-tu que je chante aussi?

ARLEQUIN.

Je ne suis pas curieux de symphonie.

FRONTIN.

De symphonie! Est-ce que tu prends ma voix pour un Orquestre?

ARLEQUIN.

C'est qu'en fait de musique, il n'y a que le Tambour qui me fasse plaisir.

FRONTIN.

C'est-à-dire que tu es au concert, quand on bat la caisse.

ARLEQUIN.

Oh! je suis à l'Opéra.

FRONTIN.

Tu as l'oreille martiale. Avec quoi te divertirai-je donc? Aimes-tu les contes des Fées?

ARLEQUIN.

Non; je ne me soucie ni de Comtes, ni de Marquis.

FRONTIN.

Parlons donc de boire.

ARLEQUIN.

Montre-moi donc le sujet du discours.

FRONTIN.

Le vin, n'est-ce pas? On l'a mis au frais.

ARLEQUIN.

Qu'on l'en retire; j'aime à boire chaud.

FRONTIN.

Cela est mal sain. Parlons de ta Maîtresse.

ARLEQUIN, *brusquement.*

Expédions la bouteille.

FRONTIN.

Doucement ! je n'ai pas le ſou, mon garçon.

ARLEQUIN.

Ce miſérable ! Et du crédit ?

FRONTIN.

Avec cette mine-là, où veux-tu que j'en trouve? Mets-toi à la place du Marchand de vin.

ARLEQUIN.

Tu as raiſon; je te rends juſtice : on ne ſçauroit rien emprunter ſur cette grimace-là.

FRONTIN.

Il n'y a pas moyen, elle eſt trop ſincere : mais il y a un remede à tout; paye, & je te le rendrai.

ARLEQUIN.

Tu me le rendras? Mets-toi à ma place auſſi; le croirois-tu?

FRONTIN.

Non; tu réponds juſte; mais paye en pur don, par galanterie; ſois généreux.

ARLEQUIN.

Je ne ſçaurois, car je ſuis vilain; je n'ai jamais bu à mes dépens.

FRONTIN.

Morbleu ! que ne ſommes-nous à Paris ? J'aurois crédit.

ARLEQUIN.

Eh ! que fait-on à Paris ? parlons de cela, faute de mieux. Eſt-ce une grande Ville ?

FRONTIN.

Qu'appelles-tu une Ville ? Paris, c'eſt le Monde ; le reſte de la Terre n'en eſt que les Fauxbourgs.

ARLEQUIN.

Si je n'aimois pas Liſette, j'irois voir le Monde.

FRONTIN.

Liſette, dis-tu ?

ARLEQUIN.

Oui, c'eſt ma Maitreſſe.

FRONTIN.

Dis donc que ce l'étoit ; car je te l'ai ſoufflée hier ?

ARLEQUIN.

Ah, maudit ſouffleur ! Ah, ſcélérat ! Ah, chenapan !

SCENE XIV.

ERGASTE, FRONTIN ARLEQUIN.

ERGASTE.

TIENS, mon ami; cours porter cette lettre à la Dame qui t'envoie.

ARLEQUIN.

J'aimerois mieux être le Postillon du Diable, qui vous emporte tous deux, vous & ce coquin, qui est la copie d'un fripon; ce maraud, qui n'a ni argent, ni crédit, ni le mot pour rire; un sorcier qui souffle les filles; un escroc qui veut m'emprunter du vin; un gredin qui dit que je ne suis pas dans le Monde, & que mon Pays n'est qu'un Fauxbourg. Cet insolent! Un Fauxbourg! Va, va, je t'apprendrai à connoître les Villes.

(*Il s'en-va.*)

ERGASTE, *à Frontin.*

Qu'est-ce que cela signifie?

FRONTIN.

C'est une bagatelle, une affaire de jalousie. C'est que nous nous trouvons rivaux, & il en sent la conséquence.

ERGASTE.

De quoi aussi t'avises-tu de parler de Lisette ?

FRONTIN.

Mais, Monsieur, vous avez vu des amants ; devineriez-vous que cette homme-là en est un ? Dites en conscience.

ERGASTE.

Va donc toi-même chercher cette Dame-là, & lui remets mon billet le plutôt que tu pourras.

FRONTIN.

Soyez tranquille ; je vous rendrai bon compte de tout ceci par le moyen de Lisette.

ERGASTE.

Hâte-toi, car je souffre. (*Frontin part.*)

SCENE XV.

ERGASTE, *seul.*

VIT-ON jamais rien de plus étonnant que ce qui m'arrive ? Il faut absolument qu'elle se soit méprise.

SCENE XVI.

LISETTE, ERGASTE.

LISETTE.

N'AVEZ-VOUS pas vu la sœur de Madame, Monsieur ?

ERGASTE.

Eh ! non, Lisette ; de qui me parles-tu ? Je n'ai vu que ta Maitresse, je ne me suis entretenu qu'avec elle ; sa sœur m'est totalement inconnue, & je n'entends rien à ce qu'on me dit-là.

LISETTE.

Pourquoi vous fâcher ? Je ne vous dis pas que

vous lui ayez parlé; je vous demande ſi vous ne l'avez pas apperçue?

ERGASTE.

Eh! non te dis-je; non, encore une fois, non: je n'ai vu de femme que ta Maitreſſe; & quiconque lui a rapporté autre choſe a fait une impoſture; & ſi elle croit avoir vu le contraire, elle s'eſt trompée.

LISETTE.

Ma foi, Monſieur, ſi vous n'entendez rien à ce que je vous dis, je ne vois pas plus clair dans ce que vous me dites. Vous voilà dans un mouvement épouvantable, à cauſe de la queſtion du monde la plus ſimple que je vous fais. A qui en avez-vous? Eſt-ce diſtraction, méchante humeur, ou fantaiſie?

ERGASTE.

D'où vient qu'on me parle de cette ſœur? D'où vient qu'on m'accuſe de m'être entretenu avec elle?

LISETTE.

Eh! qui eſt-ce qui vous en accuſe? Où avez-vous pris qu'il s'agiſſe de cela? En ai-je ouvert la bouche?

ERGASTE.

Frontin eſt allé porter un billet à ta Maitreſſe, où je lui jure que je ne ſçais ce que c'eſt.

LISETTE.

Le billet étoit fort inutile, & je ne vous parle ici de cette ſœur, que parce que nous l'avons vu ſe promener ici-près.

ERGASTE.

Qu'elle s'y promene ou non, ce n'eſt pas ma faute, Liſette: & ſi quelqu'un s'eſt jetté à ſes genoux, je te garantis que ce n'eſt pas moi.

LISETTE.

Oh! Monſieur, vous me fâchez auſſi, & vous ne me ferez pas accroire qu'il me ſoit rien échappé ſur cet article-là. Il faut écouter ce qu'on vous dit, & répondre raiſonnablement aux gens, & non pas aux viſions que vous avez dans la tête. Dites-moi ſeulement ſi vous n'avez pas vu la ſœur de Madame; & puis c'eſt tout.

ERGASTE.

Non, Liſette, non; tu me déſeſperes.

LISETTE.

Oh! ma foi, vous êtes ſujet à des vapeurs; ou bien, auriez-vous, par haſard, de l'antipathie pour le mot de ſœur?

ERGASTE.

Fort bien.

LISETTE.

Fort mal. Écoutez-moi, ſi vous le pouvez : ma Maitreſſe a un mot à vous dire ſur le Comte de Belfort ; elle n'oſoit revenir à cauſe de cette ſœur dont je vous parle, & qu'elle a apperçu ſe promener dans ces cantons-ci : or vous m'aſſurez ne l'avoir point vue.

ERGASTE.

J'en ferai tous les ſerments imaginables.

LISETTE.

Oh ! je vous crois. (*A part.*) Le plaiſant écart ! Quoi qu'il en ſoit, ma Maitreſſe va revenir ; attendez-la.

ERGASTE.

Elle va revenir, dis-tu ?

LISETTE.

Oui, Clarice elle-même : & j'arrive exprès pour vous en avertir. (*A part, en s'en-allant.*) C'eſt-là qu'il en tient : quel dommage !

SCENE XVII.

ERGASTE, *seul.*

PUISQUE Clarice revient, apparemment qu'elle s'est désabusée, & qu'elle a reconnu son erreur.

SCENE XVIII.

FRONTIN, ERGASTE.

ERGASTE.

EH bien! Frontin, on n'est plus fâché; & le billet a été bien reçu, n'est-ce pas?

FRONTIN, *triste.*

Qui est-ce qui vous fournit vos nouvelles, Monsieur?

ERGASTE.

Pourquoi?

FRONTIN.

C'est que moi qui sors de la mêlée, je vous en apporte d'un peu différentes.

ERGASTE.

Qu'eſt-il donc arrivé ?

FRONTIN.

Tirez ſur ma figure l'horoſcope de notre fortune.

ERGASTE.

Et mon billet ?

FRONTIN.

Hélas ! c'eſt le plus maltraité. Ne voyez-vous pas bien que j'en porte le deuil d'avance ?

ERGASTE.

Qu'eſt-ce que c'eſt que d'avance ? Où eſt-il ?

FRONTIN.

Dans ma poche, en fort mauvais état. (*Il le tire.*) Tenez, jugez vous-même s'il peut en revenir.

ERGASTE.

Il eſt déchiré !

FRONTIN.

Oh ! cruellement ; & bien m'en a pris d'être d'une étoffe d'un peu plus de réſiſtance que lui ; car je ne reviendrois pas en meilleur ordre. Je ne dis rien des ignominies qui ont accompagné notre diſgrâce, & dont j'ai riſqué de vous rapporter un certificat ſur ma joue.

ERGASTE.

Lisette, qui sort d'ici, m'a donc joué?

FRONTIN.

Eh! que vous a-t-elle dit, cette double Soubrette?

ERGASTE.

Que j'attendisse sa Maitresse ici, qu'elle alloit y venir pour me parler, & qu'elle ne songeoit à rien.

FRONTIN.

Ce que vous me dites-là ne vaut pas le diable. Ne vous fiez point à ce calme-là, vous en serez la dupe, Monsieur. Nous revenons houspillés, votre billet & moi; allez-vous-en, sauvez le corps de réserve.

ERGASTE.

Dis-moi donc ce qui s'est passé.

FRONTIN.

En voici la courte & lamentable histoire. J'ai trouvé l'inhumaine à trente ou quarante pas d'ici; je vôle à elle, & je l'aborde en Courrier suppliant. C'est de la part du Marquis Ergaste, lui dis-je d'un ton de voix qui demandoit la paix. *Qu'est-ce, mon ami? Qui êtes-vous? Et que voulez-vous? Qu'est-ce que c'est que cet Ergaste? Allez, vous*

vous méprenez ; retirez-vous : je ne connois point cela. Madame, que votre beauté ait pour agréable de m'entendre : je parle pour un homme à demi-mort, & peut-être actuellement défunt, qu'un petit Nègre est venu de votre part assassiner dans des Tablettes ; & voici les mourantes lignes que vous adresse dans ce papier son douloureux amour. Je pleurois moi-même en lui tenant ces propos lugubres ; on eût dit que vous étiez enterré, & que c'étoit votre testament que j'apportois.

ERGASTE.

Acheve. Que t'a-t-elle répondu ?

FRONTIN, *lui montrant le billet.*

Sa réponse ? la voilà mot pour mot : il ne faut pas grande mémoire pour en retenir les paroles.

ERGASTE.

L'ingrate !

FRONTIN.

Quand j'ai vu cette action barbare, & le papier couché sur la poussiere, je l'ai ramassé. Ensuite, redoublant de zele, j'ai pensé que mon esprit devoit suppléer au vôtre, & vous n'avez rien perdu au change. On n'écrit pas mieux que j'ai parlé, & j'espérois déja beaucoup de ma piece

d'éloquence,

d'éloquence, quand le vent d'un revers de main qui m'a frisé la moustache, a forcé le Harangueur d'arrêter aux deux tiers de sa harangue.

ERGASTE.

Non, je ne reviens point de l'étonnement où tout cela me jette, & ne conçois rien aux motifs d'une aussi sanglante raillerie.

FRONTIN, *se frottant les yeux.*

Monsieur, je la vois; la voilà qui arrive, & je me sauve. C'est peut-être le soufflet qui a manqué tantôt, qu'elle vient essayer de faire réussir.

(Il s'écarte, sans sortir.)

SCENE XIX.

ERGASTE, CLARICE, LISETTE, FRONTIN.

CLARICE, *démasquée en l'abordant, & puis remettant son masque.*

JE prends l'instant où ma sœur, qui se promene là-bas, est un peu éloignée, pour vous dire un mot, Monsieur. Vous devez, dites-vous, accom-

pagner ce ſoir au logis le Comte de Belfort. Silence, s'il vous plaît, ſur nos entretiens dans ce lieu-ci. Vous ſentez bien qu'il faut que ma ſœur & lui les ignorent. Adieu.

ERGASTE.

Quel étrange procédé que le vôtre, Madame! Vous reſte-t il encore quelque nouvelle injure à faire à ma tendreſſe?

CLARICE.

Qu'eſt-ce que cela ſignifie, Monſieur? Vous m'étonnez!

LISETTE.

Ne vous l'ai-je pas dit? c'eſt que vous lui parlez de votre ſœur; il ne ſçauroit entendre prononcer ce mot-là ſans en être furieux: je n'en ai pas tiré plus de raiſon tantôt.

FRONTIN.

La bonne âme! Vous verrez que nous aurons encore tort. N'approchez pas, Monſieur; plaidez de loin: Madame a la main légere. Elle me doit un ſoufflet, vous dis-je; & elle vous le paieroit, peut-être. En tout cas, je vous le donne.

CLARICE.

Un ſoufflet! Que veut-il dire?

LISETTE.

Ma foi, Madame, je n'en sçais rien. Il y a des fous qu'on appelle visionnaires : n'en seroit-ce pas-là ?

CLARICE.

Expliquez donc cette énigme, Monsieur. Quelle injure vous a-t-on faite ? De quoi se plaint-il ?

ERGASTE.

Eh ! Madame, qu'appellez-vous énigme ? A quoi puis-je attribuer cette contradiction dans vos manieres, qu'au dessein formel de vous moquer de moi ? Où ai-je vu cette sœur à qui vous voulez que j'aie parlé ici ?

LISETTE.

Toujours cette sœur ! ce mot-là lui tourne la tête.

FRONTIN.

Et ces agréables Tablettes où nos soupirs sont traités de farce, & qui sont chargées d'un congé à notre adresse.

CLARICE, *à Lisette.*

Lisette, sçais-tu ce que c'est ?

LISETTE, *comme à part.*

Bon ! ne voyez-vous pas bien que le mal est au timbre ?

ERGASTE.

Comment avez-vous reçu mon billet, Madame?

FRONTIN, *le montrant.*

Dans l'état où vous l'avez mis, je vous demande à présent ce qu'on en peut faire.

ERGASTE.

Porter le mépris jusqu'à refuser de le lire!

FRONTIN.

Violer le droit des gens en ma personne! attaquer la joue d'un Orateur, la forcer d'esquiver une impolitesse! où en seroit-elle, si elle avoit été mal-adroite?

ERGASTE.

Méritois-je que ce papier fût déchiré?

FRONTIN.

Ce soufflet étoit-il à sa place?

LISETTE.

Madame, sommes-nous en sûreté avec eux? Ils ont les yeux bien égarés.

CLARICE.

Ergaste, je ne vous crois pas un insensé: mais tout ce que vous me dites-là ne peut être que l'effet d'un rêve ou de quelque erreur dont je ne sçais pas la cause. Voyons.....

LISETTE.

Je vous avertis qu'Hortenſe approche, Madame.

CLARICE.

Je ne m'écarte que pour un moment, Ergaſte; car je veux éclaircir cette aventure-là.

(*Elles s'en-vont.*)

SCENE XX.

ERGASTE, FRONTIN.

ERGASTE.

MAIS en effet, Frontin, te ſerois-tu trompé? N'aurois-tu pas porté mon billet à une autre?

FRONTIN.

Bon! oubliez-vous les Tablettes? Sont-elles tombées des nues?

ERGASTE.

Cela eſt vrai.

SCENE XXI.

HORTENSE, ARLEQUIN, FRONTIN.

HORTENSE, *masquée, qu'Ergaste prend pour Clarice à qui il vient de parler.*

Vous venez de m'envoyer un billet, Monsieur, qui me fait craindre que vous ne tentiez de me parler, ou qu'il ne m'arrive encore quelque nouveau message de votre part; & je viens vous prier moi-même qu'il ne soit plus question de rien, que vous ne vous ressouveniez pas de m'avoir vue; sur-tout que vous le cachiez à ma sœur, comme je vous promets de le lui cacher à mon tour; c'est tout ce que j'avois à vous dire; & je passe.

ERGASTE, *étonné.*

Entends-tu, Frontin?

FRONTIN.

Mais où diable est donc cette sœur?

SCENE DERNIERE.

HORTENSE, CLARICE, LISETTE, ERGASTE, FRONTIN, ARLEQUIN.

CLARICE, *à Ergaste & à Hortense.*

QUOI, ensemble! vous vous connoissez donc?

FRONTIN, *voyant Clarice.*

Monsieur, voilà une friponne, sur ma parole.

HORTENSE, *à Ergaste.*

Etes-vous confondu?

ERGASTE.

Si je la connoîs, Madame, je veux que la foudre m'écrâse!

LISETTE.

Ah! le petit traître!

CLARICE.

Vous ne me connoissez point?

ERGASTE.

Non, Madame; je ne vous vis jamais, j'en suis sûr, & je vous crois même une personne

apoſtée pour vous divertir à mes dépens, ou pour me nuire. (*Et ſe tournant du côté d'Hortenſe.*) Et je vous jure, Madame, par tout ce que j'ai d'honneur....

HORTENSE, *ſe démaſquant.*

Ne jurez pas, ce n'eſt pas la peine; je ne me ſoucie ni de vous ni de vos ſerments.

ERGASTE, *qui la regarde.*

Que vois-je? Je ne vous connois point non plus.

FRONTIN.

C'eſt pourtant le même habit à qui j'ai parlé; mais ce n'eſt pas la même tête.

CLARICE, *ſe démaſquant.*

Retournons-nous-en, ma ſœur; & ſoyons diſcrettes.

ERGASTE, *ſe jettant aux genoux de Clarice.*

Ah! Madame, je vous reconnois; c'eſt vous que j'adore.

CLARICE.

Sur ce pied-là, tout eſt éclairci.

LISETTE.

Oui; je ſuis au fait. (*A Hortenſe.*) Monſieur vous a, ſans doute, abordée, Madame; vos

habits se ressemblent, & il vous aura toujours prise pour Madame, à qui il parla hier.

ERGASTE.

C'est cela même; c'est l'habit qui m'a jetté dans l'erreur.

FRONTIN.

Ah! nous en tirerons pourtant quelque chose. (*A Hortense.*) Le soufflet & les Tablettes sont, sans doute, sur votre compte, Madame?

HORTENSE.

Il ne s'agit plus de cela; c'est un détail inutile.

ERGASTE, *à Hortense.*

Je vous demande mille pardons de ma méprise, Madame. Je ne suis pas capable de changer; mais personne ne rendroit l'infidélité plus pardonnable que vous.

HORTENSE.

Point de compliments, Monsieur le Marquis. Reconduisez-nous au logis, sans attendre que le Comte de Belfort s'en mêle.

LISETTE, *à Ergaste.*

L'aventure a bien fait de finir; j'allois vous croire échappés des Petites-Maisons.

FRONTIN.

Va, va, puiſque je t'aime, je ne me vante pas d'être trop ſage.

ARLEQUIN, *à Liſette.*

Et toi, l'aimes-tu ? Comment va le cœur?

LISETTE.

Demande lui-en des nouvelles ; c'eſt lui qui me le garde.

FIN.

LA MERE CONFIDENTE,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES, EN PROSE.

ACTEURS.

Madame ARGANTE.

ANGÉLIQUE, sa Fille.

LISETTE, sa Suivante.

DORANTE, Amant d'Angélique.

ERGASTE, son Oncle.

LUBIN, Paysan, valet de Madame Argante.

La Scene se passe à la Campagne, chez Madame Argante.

LA MERE CONFIDENTE, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

DORANTE, LISETTE.

DORANTE.

QUOI ! vous venez ſans Angélique, Liſette !

LISETTE.

Elle arrivera bientôt, elle eſt avec ſa mere ; je lui ai dit, que j'allois toujours devant, & je

ne me suis hâtée que pour avoir avec vous un moment d'entretien, sans qu'elle le sçache.

DORANTE.

Que me veux-tu, Lisette ?

LISETTE.

Ah ! çà, Monsieur; nous ne vous connoissons, Angélique & moi, que par une aventure de promenade dans cette campagne.

DORANTE.

Il est vrai.

LISETTE.

Vous êtes tous deux aimables, l'amour s'est mis de la partie; cela est naturel : mais voilà sept ou huit entrevues que nous avons avec vous, à l'insçu de tout le monde : la mere à qui vous êtes inconnu pourroit à la fin en apprendre quelque chose, toute l'intrigue retomberoit sur moi ; terminons. Angélique est riche : vous êtes tous deux d'une égale condition, à ce que vous dites. Engagez vos parents à la demander pour vous en mariage ; il n'y a pas même de temps à perdre.

DORANTE.

C'est ici où gît la difficulté.

LISETTE.

Vous auriez de la peine à trouver un meilleur parti, au moins.

DORANTE.

Eh ! il n'eſt que trop bon.

LISETTE.

Je ne vous entends pas.

DORANTE.

Ma famille vaut la ſienne, ſans contredit; mais je n'ai point de bien, Liſette.

LISETTE, *étonnée.*

Comment !

DORANTE.

Je dis les choſes comme elles ſont; je n'ai qu'une très-petite légitime.

LISETTE, *bruſquement.*

Vous ? Tant-pis; je ne ſuis point contente de cela : qui eſt-ce qui le devineroit à votre air? Quand on n'a rien, faut-il être de ſi bonne mine ? Vous m'avez trompée, Monſieur.

DORANTE.

Ce n'étoit pas mon deſſein.

LISETTE.

Cela ne ſe fait pas, vous dis-je. Que diantre

voulez-vous qu'on fasse de vous ? Vraiment Angélique vous épouseroit volontiers : mais nous avons une mere qui ne sera pas tentée de votre légitime ; & votre amour ne nous donneroit que du chagrin.

DORANTE.

Eh ! Lisette, laisse aller les choses, je t'en conjure ; il peut arriver tant d'accidents. Si je l'épouse, je te jure d'honneur que je te ferai ta fortune. Tu n'en peux espérer autant de personne ; & je tiendrai parole.

LISETTE.

Ma fortune !

DORANTE.

Oui ; je te le promets. Ce n'est pas le bien d'Angélique qui me fait envie. Si je ne l'avois pas rencontrée ici, j'allois, à mon retour à Paris, épouser une veuve très-riche, & peut-être plus riche qu'elle ; tout le monde le sçait : mais il n'y a plus moyen ; j'aime Angélique, & si jamais tes soins m'unissoient à elle, je me charge de ton établissement.

LISETTE, *rêvant un peu.*

Vous êtes séduisant. Voilà une façon d'aimer qui commence à m'intéresser ; je me persuade qu'Angélique seroit bien avec vous.

DORANTE.

DORANTE.

Je n'aimerai jamais qu'elle.

LISETTE.

Vous lui ferez donc ſa fortune auſſi bien qu'à moi ? Mais, Monſieur, vous n'avez rien, dites-vous. Cela eſt dur. N'héritez-vous de perſonne, tous vos parents ſont-ils ruinés ?

DORANTE.

Je ſuis le neveu d'un homme qui a de très-grands biens, qui m'aime beaucoup, & qui me traite comme un fils.

LISETTE.

Eh ! que ne parlez-vous donc ? D'où vient me faire peur avec vos triſtes récits, pendant que vous en avez de ſi conſolants à faire ? Un oncle riche, voilà qui eſt excellent ; & il eſt vieux, ſans doute : car ces Meſſieurs-là ont coutume de l'être.

DORANTE.

Oui; mais le mien ne ſuit pas la coutume, il eſt jeune.

LISETTE.

Jeune ! de quelle jeuneſſe encore ?

DORANTE.

Il n'a que trente-cinq ans.

LISETTE.

Miféricorde ! Trente-cinq ans ! Cet homme-là n'eft bon qu'à être le neveu d'un autre.

DORANTE.

Il eft vrai.

LISETTE.

Mais du moins eft-il un peu infirme ?

DORANTE.

Point du tout, il fe porte à merveille ; il eft, grâce au Ciel, de la meilleure fanté du monde ; car il m'eft cher.

LISETTE.

Trente-cinq ans & de la fanté, avec un degré de parenté comme celui-là ! Le joli parent ! Et quelle eft l'humeur de ce galant-homme ?

DORANTE.

Il eft froid, férieux & Philofophe.

LISETTE.

Encore paffe, voilà une humeur qui peut nous dédommager de la vieilleffe & des infirmités qu'il n'a pas : il n'a qu'à nous affurer fon bien.

DORANTE.

Il ne faut pas s'y attendre ; on parle de quelque mariage en campagne pour lui.

LISETTE, *s'écriant.*

Pour ce Philosophe ! Il veut donc avoir des héritiers en propre personne?

DORANTE.

Le bruit en court.

LISETTE.

Oh ! Monsieur, vous m'impatientez avec votre situation ; en vérité ; vous êtes insupportable ; tout est désolant avec vous, de quelque côté qu'on se tourne.

DORANTE.

Te voilà donc dégoûtée de me servir?

LISETTE, *vivement.*

Non : vous avez un malheur qui me pique, & que je veux vaincre. Mais retirez-vous, voici Angélique qui arrive : je ne lui ai pas dit que vous viendriez ici, quoiqu'elle s'attende bien de vous y voir. Vous paroîtrez dans un instant, & ferez comme si vous arriviez. Donnez-moi le temps de m'instruire de tout ; j'ai à lui rendre compte de votre personne, elle m'a chargée de sçavoir un peu de vos nouvelles. Laissez-moi faire.

(*Dorante sort.*)

SCENE II.

ANGÉLIQUE, LISETTE.

LISETTE.

JE déſeſpérois que vous vinſſiez, Madame.

ANGÉLIQUE.

C'eſt qu'il eſt arrivé du monde à qui j'ai tenu compagnie. Eh bien! Liſette, as-tu quelque choſe à me dire de Dorante? as-tu parlé de lui à la Concierge du Château où il eſt?

LISETTE.

Oui, je ſuis parfaitement informée. Dorante eſt un homme charmant, un homme aimé, eſtimé de tout le monde; en un mot, le plus honnête-homme qu'on puiſſe connoître.

ANGÉLIQUE.

Hélas! Liſette, je n'en doutois pas; cela ne m'apprend rien, je l'avois deviné.

LISETTE.

Oui: il n'y a qu'à le voir pour avoir bonne opinion de lui. Il faut pourtant le quitter, car il ne vous convient pas.

ANGÉLIQUE.

Le quitter! Quoi! après cet éloge!

LISETTE.

Oui, Madame; il n'eſt pas votre fait.

ANGÉLIQUE.

Ou vous plaiſantez, ou la tête vous tourne.

LISETTE.

Ni l'un ni l'autre. Il a un défaut terrible.

ANGÉLIQUE.

Tu m'effrayes.

LISETTE.

Il eſt ſans bien.

ANGÉLIQUE.

Ah, je reſpire. N'eſt-ce que cela? Explique-toi donc mieux, Liſette: ce n'eſt point un défaut, c'eſt un malheur; je le regarde comme une bagatelle, moi.

LISETTE.

Vous parlez juſte: mais nous avons une mere; allez la conſulter ſur cette bagatelle-là, pour voir un peu ce qu'elle vous répondra. Demandez-lui ſi elle ſera d'avis de vous donner à Dorante.

ANGÉLIQUE.

Et quel eſt le tien là-deſſus, Liſette?

LISETTE.

Oh ! le mien, c'eſt une autre affaire. Sans vanité, je penſerois un peu plus noblement que cela ; ce ſeroit une fort belle action que d'épouſer Dorante.

ANGÉLIQUE.

Va, va, ne ménage point mon cœur ; il n'eſt pas au-deſſous du tien ; conſeille-moi hardiment une belle action.

LISETTE.

Non pas, s'il vous plaît. Dorante eſt un cadet, & l'uſage veut qu'on le laiſſe-là.

ANGÉLIQUE.

Je l'enrichirois donc ? Quel plaiſir !

LISETTE.

Oh ! vous en direz tant que vous me tenterez.

ANGÉLIQUE.

Plus il me devroit, & plus il me ſeroit cher.

LISETTE.

Vous êtes tous deux les plus aimables enfants du monde ; car il refuſe auſſi, à cauſe de vous, une veuve très-riche, à ce qu'on dit.

ANGÉLIQUE.

Lui ? eh bien ! il a eu la modeſtie de s'en taire ;

c'eſt toujours de nouvelles qualités que je lui découvre.

LISETTE.

Allons, Madame, il faut que vous épouſiez cet homme-là; le Ciel vous deſtine l'un à l'autre, cela eſt viſible. Rappellez votre aventure: nous nous promenons toutes deux dans les allées de ce bois, il y a mille autres endroits pour ſe promener. Point du tout; cet homme qui nous eſt inconnu, ne vient qu'à celui-ci, parce qu'il faut qu'il nous rencontre. Qu'y faiſiez vous? Vous liſiez. Qu'y faiſoit-il? Il liſoit. Y a-t-il rien de plus marqué?

ANGÉLIQUE.

Effectivement.

LISETTE.

Il vous ſalue, nous le ſaluons; le lendemain méme promenade, mêmes allées, même rencontre, même inclination des deux côtés, & plus de livres de part & d'autre; cela eſt admirable!

ANGÉLIQUE.

Ajoûte que j'ai voulu m'empêcher de l'aimer, & que je n'ai pu en venir à bout.

LISETTE.

Je vous en défierois.

ANGÉLIQUE.

Il n'y a plus que ma mere qui m'inquiète; cette mere qui m'idolâtre, qui ne m'a jamais fait ſentir que ſon amour, qui ne veut jamais que ce que je veux.

LISETTE.

Bon! c'eſt que vous ne voulez jamais que ce qui lui plaît.

ANGÉLIQUE.

Mais ſi elle fait ſi bien que ce qui lui plaît me plaiſe auſſi, n'eſt-ce pas comme ſi je faiſois toujours mes volontés?

LISETTE.

Eſt-ce que vous tremblez déjà?

ANGÉLIQUE.

Non, tu m'encourages; mais c'eſt ce miſérable bien que j'ai & qui me nuira. Ah! que je ſuis fâchée d'être ſi riche!

LISETTE.

Ah! le plaiſant chagrin! Eh! ne l'êtes-vous pas pour vous deux?

ANGÉLIQUE.

Il eſt vrai. Ne le verrons-nous pas aujourd'hui? Quand reviendra-t-il?

LISETTE *regarde sa montre.*

Attendez, je vais vous le dire.

ANGÉLIQUE.

Comment! est ce que tu lui as donné rendez-vous?

LISETTE.

Oui; il va venir, il ne tardera pas deux minutes; il est exact.

ANGÉLIQUE.

Vous n'y songez pas, Lisette; il croira que c'est moi qui le lui ai fait donner.

LISETTE.

Non, non; c'est toujours avec moi qu'il les prend, & c'est vous qui les tenez sans le sçavoir.

ANGÉLIQUE.

Il a fort bien fait de ne m'en rien dire, car je n'en aurois pas tenu un seul; & comme vous m'avertissez de celui-ci, je ne sçais pas trop si je puis rester avec bienséance; j'ai presque envie de m'en aller.

LISETTE.

Je crois que vous avez raison. Allons, partons, Madame.

ANGÉLIQUE.

Une autre fois, quand vous lui direz de venir,

du moins ne m'avertissez pas; voilà tout ce que je vous demande.

LISETTE.

Ne nous fâchons pas; le voici.

SCENE III.

DORANTE, ANGÉLIQUE, LISETTE; LUBIN, *éloigné*.

ANGÉLIQUE.

JE ne vous attendois pas au moins, Dorante.

DORANTE.

Je ne sçais que trop que c'est à Lisette que j'ai l'obligation de vous voir ici, Madame.

LISETTE, *sans regarder.*

Je lui ai pourtant dit que vous viendriez.

ANGÉLIQUE.

Oui, elle vient de me l'apprendre tout-à-l'heure.

LISETTE.

Pas tant tout-à-l'heure.

ANGÉLIQUE.

Taisez-vous, Lisette.

DORANTE,

Me voyez-vous à regret, Madame ?

ANGÉLIQUE.

Non, Dorante; ſi j'étois fâchée de vous voir; je fuirois les lieux où je vous trouve, & où je pourrois ſoupçonner de vous rencontrer.

LISETTE.

Oh ! pour cela, Monſieur, ne vous plaignez pas : il faut rendre juſtice à Madame; il n'y a rien de ſi obligeant que les diſcours qu'elle vient de me tenir ſur votre compte.

ANGÉLIQUE.

Mais en vérité, Liſette!

DORANTE.

Eh, Madame ! ne m'enviez pas la joie qu'elle me donne.

LISETTE.

Où eſt l'inconvénient de répéter des choſes qui ne ſont que louables? Pourquoi ne ſçauroit-il pas que vous êtes charmée que tout le monde l'aime & l'eſtime? Y a-t-il du mal à lui dire le plaiſir que vous vous propoſez à le venger de la fortune, à lui apprendre que la ſienne vous le rend encore plus cher? Il n'y a point à rougir d'une pareille façon de penſer; elle fait l'éloge de votre cœur.

DORANTE.

Quoi ! charmante Angélique, mon bonheur iroit-il jusques-là ? Oserois-je ajouter foi à ce qu'elle me dit?

ANGÉLIQUE.

Je vous avoue qu'elle est bien étourdie.

DORANTE.

Je n'ai que mon cœur à vous offrir, il est vrai; mais du moins n'en fut-il jamais de plus pénétré ni de plus tendre.

(Lubin paroît dans l'éloignement.)

LISETTE.

Doucement, ne parlez pas si haut; il me semble que je vois le neveu de notre Fermier qui nous observe. Ce grand benêt-là, que fait-il ici?

ANGÉLIQUE.

C'est lui-même. Ah ! que je suis inquiette ! Il dira tout à ma mere. Adieu, Dorante : nous nous reverrons; je me sauve, retirez vous aussi.

(Elle sort.)

(Dorante veut s'en-aller.)

LISETTE, *l'arrêtant.*

Non, Monsieur, arrêtez; il me vient une idée : il faut tâcher de le mettre dans nos intérêts; il ne me haït pas.

DORANTE.

Puiſqu'il nous a vus, c'eſt le meilleur parti.

SCENE IV.

DORANTE, LISETTE, LUBIN.

LISETTE, *à Lubin.*

LAISSEZ-MOI faire. Ah! te voilà, Lubin? à quoi t'amuſes-tu là?

LUBIN.

Moi? D'abord je faiſois une promenade, à préſent je regarde.

LISETTE.

Et que regardes-tu?

LUBIN.

Des oiſiaux, deux qui reſtont, & un qui viant de prendre ſa volée, & qui eſt le plus joli de tous. (*regardant Dorante.*) En velà un qui eſt bian joli itou; & jarnigué! ils profiteront bian avec vous; car vous les ſifflez comme un charme, Mademoiſelle Liſette.

LISETTE.

C'eſt-à-dire que tu nous as vu, Angélique & moi, parler à Monſieur?

LUBIN.

Oh! oui; j'ons tout vu à mon aiſe; j'ons mêmement entendu leur petit ramage.

LISETTE.

C'eſt le haſard qui nous a fait rencontrer Monſieur, & voilà la premiere fois que nous le voyons.

LUBIN.

Morgué! qu'alle a bonne meine cette premiere fois-là! alle reſſemble à la vingtieme.

DORANTE.

On ne ſçauroit ſe diſpenſer de ſaluer une dame quand on la rencontre, je penſe.

LUBIN, *riant.*

Ha, ha, ha. Vous tirez donc voute révérence en paroles: vous convarſez depuis un quart-d'heure; appellez-vous ça un coup de chapiau?

LISETTE.

Venons au fait. Serois-tu d'humeur d'entrer dans nos intérêts?

LUBIN.

Peut-être qu'oui, peut-être que non; ce ſera

ſuivant les magnieres du monde : il n'y a que ça qui regle ; car j'aime les magnieres moi.

LISETTE.

Hé bien ! Lubin, je te prie inſtamment de nous ſervir.

DORANTE, *lui donne de l'argent.*

Et moi je te paye pour cela.

LUBIN.

Je vous baille donc la parfarence ; redites voute chance, alle ſera pus bonne ce coup-ci que l'autre. D'abord c'eſt une rencontre, n'eſt-ce pas ? Ça ſe pratique ; il n'y a pas de mal-honnêteté à rencontrer les parſonnes.

LISETTE.

Et puis on ſe ſalue.

LUBIN.

Et pis queuque bredouille au bout de la révérence ; c'eſt itou ma coutume : toujours je bredouille en ſaluant, & quand ça ſe paſſe avec des femmes, faut bian qu'alles répondent deux paroles pour une ; les hommes parlent, les femmes babillent ; allez voute chemin, velà qui eſt fort bon, fort raiſonnable & fort civil. Oh ! çà, la rencontre, la ſalutation, la demande, la réponſe ;

tout ça eſt payé : il n'y a pus qu'à nous accommoder pour le courant.

DORANTE.

Voilà pour le courant.

LUBIN.

Courez donc tant que vous pourrez : ce que vous attraperez c'eſt pour vous ; je n'y prétends rin, pourvu que j'attrape itou. Sarviteur ; il n'y a morgué ! parſonne de ſi agriable à rencontrer que vous.

LISETTE.

Tu feras donc de nos amis à préſent ?

LUBIN.

Tatigué ! oui : ne m'épargnez pas, toute mon amiquié eſt à voute ſarvice au même prix.

LISETTE.

Puiſque nous pouvons compter ſur toi, veux-tu bien actuellement faire le guet pour nous avertir en cas que quelqu'un vienne, & ſur-tout Madame ?

LUBIN.

Que vos parſonnes ſe tiennent en paix ; je vous garantis des paſſants une lieue à la ronde.

(*Il ſort.*)

SCENE

SCENE V.

DORANTE, LISETTE.

LISETTE.

PUISQUE nous voici ſeuls un moment, parlons encore de votre amour, Monſieur. Vous m'avez fait de grandes promeſſes, en cas que les choſes réuſſiſſent ; mais comment réuſſiront elles? Angélique eſt une héritiere, & je ſçais les intentions de la mere. Quelque tendreſſe qu'elle ait pour ſa fille qui vous aime, ce ne ſera pas vous à qui elle la donnera ; de quoi vous devez être bien convaincu : or, cela ſuppoſé, que vous paſſe-t-il dans l'eſprit là-deſſus?

DORANTE.

Rien encore, Liſette. Je n'ai juſqu'ici ſongé qu'au plaiſir d'aimer Angélique.

LISETTE.

Mais ne pourriez-vous pas en même temps ſonger à faire durer ce plaiſir?

DORANTE.

C'eſt bien mon deſſein ; mais comment s'y prendre?

LISETTE.

Je vous le demande.

DORANTE.

J'y rêverai, Lisette.

LISETTE.

Ah! vous y rêverez! Il n'y a qu'un petit inconvénient à craindre; c'est qu'on ne marie votre Maitresse, pendant que vous rêverez à la conserver.

DORANTE.

Que me dis-tu, Lisette? J'en mourrois de douleur.

LISETTE.

Je vous tiens donc pour mort.

DORANTE, *vivement.*

Est-ce qu'on la veut marier?

LISETTE.

La partie est toute liée avec la mere; il y a déjà un époux d'arrêté, je le sçais de bonne part.

DORANTE.

Eh! Lisette, tu me désesperes; il faut absolument éviter ce malheur-là.

LISETTE

Ah! ce ne sera pas en disant, *j'aime*; & toujours, *j'aime*. N'imaginez-vous rien?

DORANTE.

Tu m'accables.

SCENE VI.

LUBIN, LISETTE, DORANTE.

LUBIN *accourt.*

GAGNEZ pays, mes bons amis; ſauvez-vous, velà l'ennemi qui s'avance.

LISETTE.

Quel ennemi?

LUBIN.

Morgué! le plus méchant, c'eſt la mere d'Angélique.

LISETTE, *à Dorante.*

Eh! vîte, cachez-vous dans le bois; je me retire.

(*Elle ſort.*)

LUBIN.

Et je ferai ſemblant d'être ſans malice.

SCENE VII.

LUBIN, Madame ARGANTE.

Madame ARGANTE.

AH! c'eſt toi, Lubin; tu es tout ſeul? Il me ſembloit avoir entendu du monde.

LUBIN.

Non, noute maitreſſe: ce n'eſt que moi qui me parle & qui me répars, à celle fin de me tenir compagnie: ça amuſe.

Madame ARGANTE.

Ne me trompes-tu point?

LUBIN.

Pargué! je ſerois donc un fripon?

Madame ARGANTE.

Je te crois, & je ſuis bien-aiſe de te trouver; car je te cherchois. J'ai une commiſſion à te donner, que je ne veux confier à aucun de mes gens: c'eſt d'obſerver Angélique dans ſes promenades, & de me rendre compte de ce qui s'y paſſe. Je remarque depuis quelque temps qu'elle ſort ſou-

vent à la même heure avec Lisette; & j'en voudrois sçavoir la raison.

LUBIN.

Ça est fort raisonnable. Vous me baillez donc une charge d'espion?

Madame ARGANTE.

A-peu-près.

LUBIN.

Je sçavons bien ce que c'est; j'ons la pareille.

Madame ARGANTE.

Moi?

LUBIN.

Oui; ça est fort lucratif : mais c'est qu'ous venez un peu tard, noute maitresse; car je sis retenu pour vous espionner vous-même.

Madame ARGANTE.

(*A part.*) Qu'entends-je? (*haut.*) Moi, Lubin?

LUBIN.

Vrament oui. Quand Mademoiselle Angélique parle en cachette à son amoureux, c'est moi qui regarde si vous ne venez pas.

Madame ARGANTE.

Ceci est sérieux : mais vous êtes bien hardi,

10404

Lubin, de vous charger d'une pareillle commiſſion.

LUBIN.

Pardi! y a-t il du mal à dire à cette Jeuneſſe: velà Madame qui viant, la velà qui ne viant pas? Ça empéche-t-il que vous ne veniez, ou non? Je n'y entends pas de fineſſe.

Madame ARGANTE.

Je te pardonne, puiſque tu n'as pas cru mal faire, à condition que tu m'inſtruiras de tout ce que tu verras, & de tout ce que tu entendras.

LUBIN.

Faura donc que j'acoute & que je regarde? Ce ſera moiquié pus de beſogne avec vous qu'avec eux.

Madame ARGANTE.

Je conſens même que tu les avertiſſes, quand j'arriverai, pourvu que tu me rapportes tout fidélement; & il ne te ſera pas difficile de le faire, puiſque tu ne t'éloignes pas beaucoup d'eux.

LUBIN.

Eh! ſans doute, je ſerai tout porté pour les nouvelles: ça me ſera commode; auſſi-tôt pris, auſſi-tôt rendu.

Madame ARGANTE.

Je te défends, ſur-tout, de les informer de l'emploi que je te donne, comme tu m'as informée de celui qu'ils t'ont donné; garde-moi le ſecret.

LUBIN.

Drès qu'ous vou'ez qu'en le garde, en le gardera : s'ils me l'aviont recommandé, j'aurions fait de même ; ils n'aviont qu'à dire.

Madame ARGANTE.

N'y manque pas à mon égard, & puiſqu'ils ne ſe ſoucient point que tu gardes le leur; acheve de m'inſtruire, tu n'y perdras pas.

LUBIN.

Premierement, au-lieu de pardre avec eux, j'y gagne.

Madame ARGANTE.

C'eſt-à-dire qu'ils te payent?

LUBIN.

Tout juſte.

Madame ARGANTE.

Je te promets de faire comme eux, quand je ſerai rentrée chez moi.

LUBIN.

Ce que j'en dis n'eſt pas pour porter exemple ; mais ce qu'ous ferez ſera toujours bian fait.

Madame ARGANTE.

Ma fille a donc un amant ? Quel eſt-il ?

LUBIN.

Un biau jeune homme fait comme une marveille, qui eſt libéral, qui a un air, une préſentation, une philoſomie ! Dame ! c'eſt ma meine à moi, ce ſera la vôtre itou : il n'y a pas de garçon pus gracieux à contempler, & qui fait l'amour avec des paroles ſi douces. C'eſt un plaiſir que de l'entendre débiter ſa petite marchandiſe ! Il ne dit pas un mot qu'il n'adore.

Madame ARGANTE.

Et ma fille, que lui répond-elle ?

LUBIN.

Voute fille ? mais je penſe que biantôt ils s'adoreront tous deux.

Madame ARGANTE.

N'as-tu rien retenu de leurs diſcours ?

LUBIN.

Non, qu'une petite miette. Je n'ai pas de moyen, ce li fait-il. Et moi j'en ai trop, ce li fait-elle.

Mais, li dit-il, j'ai le cœur si tendre ! Mais, li dit-elle, qu'est-ce que ma mere s'en souciera ? Et pis là-dessus ils se lamentont sur le plus, sur le moins, sur la pauvreté de l'un, sur la richesse de l'autre ; ça fait des regrets bian touchants !

Madame ARGANTE.

Quel est ce jeune homme ?

LUBIN.

Attendez, il m'est avis que c'est Dorante ; & comme c'est un voisin, on peut l'appeller le voisin Dorante.

Madame ARGANTE.

Dorante ! ce nom-là ne m'est pas inconnu. Comment se sont-ils vus ?

LUBIN.

Ils se sont vus en se rencontrant : mais ils ne se rencontront pus, ils se treuvent.

Madame ARGANTE.

Et Lisette, est-elle de cette partie ?

LUBIN.

Morgué ! oui : alle est leur Capitaine ; alle a le gouvarnement des rencontres : c'est un trésor pour des amoureux que ste fille-là.

Madame ARGANTE.

Voici, ce me femble, ma fille, qui feint de fe promener & qui vient à nous. Retire-toi, Lubin; continue d'obferver & de m'inftruire avec fidélité: je te récompenferai.

LUBIN.

Oh! que oui, Madame: ce fera au logis, il n'y a pas loin.

(Il fort.)

SCENE VIII.

Madame ARGANTE, ANGÉLIQUE.

Madame ARGANTE.

JE vous demandois à Lubin, ma fille.

ANGÉLIQUE.

Avez-vous à me parler, Madame?

Madame ARGANTE.

Oui; vous connoiffez Ergafte, Angélique: vous l'avez vu fouvent à Paris. Il vous demande en mariage.

ANGÉLIQUE.

Lui, ma mere; Ergaste, cet homme si sombre, si sérieux? Il n'est pas fait pour être un mari, ce me semble.

Madame ARGANTE.

Il n'y a rien à redire à sa figure.

ANGÉLIQUE.

Pour sa figure, je la lui passe: c'est à quoi je ne regarde guères.

Madame ARGANTE.

Il est froid.

ANGÉLIQUE.

Dites glacé, taciturne, mélancolique, rêveur & triste.

Madame ARGANTE.

Vous le verrez bientôt, il doit venir ici: &, s'il ne vous accommode pas, vous ne l'épouserez pas malgré vous, ma chere enfant. Vous sçavez bien comme nous vivons ensemble.

ANGÉLIQUE.

Ah! ma mere, je ne crains point de violence de votre part; ce n'est pas là ce qui m'inquiète.

Madame ARGANTE.

Es-tu bien persuadée que je t'aime?

ANGÉLIQUE.

Il n'y a point de jour qui ne m'en donne des preuves.

Madame ARGANTE.

Et toi, ma fille, m'aimes-tu autant?

ANGÉLIQUE.

Je me flatte que vous n'en doutez pas; assûrément.

Madame ARGANTE.

Non; mais pour m'en rendre encore plus sûre, il faut que tu m'accordes une grâce.

ANGÉLIQUE.

Une grâce, ma mere! Voilà un mot qui ne me convient point. Ordonnez, & je vous obéirai.

Madame ARGANTE.

Oh! si tu le prends sur ce ton-là, tu ne m'aimes pas tant que je croyois. Je n'ai point d'ordre à vous donner, ma fille: je suis votre amie, & vous êtes la mienne; & si vous me traitez autrement, je n'ai plus rien à vous dire.

ANGÉLIQUE.

Allons, ma mere, je me rends; vous me charmez, j'en pleure de tendresse. Voyons, quelle est cette grâce que vous me demandez? Je vous l'accorde d'avance.

Madame ARGANTE.

Viens donc que je t'embraſſe. Te voici dans un âge raiſonnable, mais où tu auras beſoin de mes conſeils & de mon expérience. Te rappelles-tu l'entretien que nous eûmes l'autre jour, & cette douceur que nous nous figurions toutes deux à vivre enſemble dans la plus intime confiance, ſans avoir de ſecrets l'un pour l'autre ; t'en ſouviens tu? Nous fûmes interrompues; & comme cette idée-là te réjouit beaucoup, exécutons-la: parle-moi à cœur ouvert, fais-moi ta confidente.

ANGÉLIQUE.

Vous, la confidente de votre fille?

Madame ARGANTE.

Oh, votre fille! Eh! qui te parle d'elle? Ce n'eſt point ta mere qui veut être ta confidente; c'eſt ton amie, encore une fois.

ANGÉLIQUE, *riant.*

D'accord: mais mon amie redira tout à ma mere; l'une eſt inſéparable de l'autre.

Madame ARGANTE.

Eh bien! je les ſépare, moi: je t'en fais ſerment. Oui, mets-toi dans l'eſprit que ce que tu me confieras ſur ce pied-là, c'eſt comme ſi ta mere ne

l'entendoit pas. Eh ! mais, cela ſe doit ; il y auroit même de la mauvaiſe foi à faire autrement.

ANGÉLIQUE.

Il eſt difficile d'eſpérer ce que vous dites-là.

Madame ARGANTE.

Ah ! que tu m'affliges ! Je ne mérite pas ta réſiſtance.

ANGÉLIQUE.

Eh bien ! ſoit : vous l'exigez de trop bonne grâce ; j'y conſens, je vous dirai tout.

Madame ARGANTE.

Si tu veux, ne m'appelle pas ta mere ; donne-moi un autre nom.

ANGÉLIQUE.

Oh ! ce n'eſt pas la peine, ce nom-là m'eſt cher. Quand je le changerois, il n'en ſeroit ni plus ni moins : ce ne ſeroit qu'une fineſſe inutile ; laiſſez-le-moi, il ne m'effraye plus.

Madame ARGANTE.

Comme tu voudras, ma chere Angélique. Ah çà ! je ſuis donc ta confidente. N'as-tu rien à me confier dès-à-préſent ?

ANGÉLIQUE.

Non, que je ſçache ; mais ce ſera pour l'avenir.

Madame ARGANTE.

Comment va ton cœur? Perſonne ne l'a-t-il attaqué juſqu'ici?

ANGÉLIQUE.

Pas encore.

Madame ARGANTE.

Hum! Tu ne te fies pas à moi: j'ai peur que ce ne ſoit encore à ta mere que tu réponds.

ANGÉLIQUE.

C'eſt que vous commencez par une furieuſe queſtion.

Madame ARGANTE.

La queſtion convient à ton âge.

ANGÉLIQUE.

Ah!

Madame ARGANTE.

Tu ſoupires?

ANGÉLIQUE.

Il eſt vrai.

Madame ARGANTE.

Que t'eſt-il arrivé? Je t'offre de la conſolation & des conſeils. Parle.

ANGÉLIQUE.

Vous ne me le pardonnerez pas.

Madame ARGANTE.

Tu rêves encore, avec tes pardons; tu me prends pour ta mere.

ANGÉLIQUE.

Il eſt aſſez permis de s'y tromper: mais c'eſt du moins pour la plus digne de l'être, pour la plus tendre & la plus chérie de ſa fille qu'il y ait au monde.

Madame ARGANTE.

Ces ſentiments-là ſont dignes de toi, & je les lui dirai : mais il ne s'agit pas d'elle, elle eſt abſente : revenons. Qu'eſt-ce qui te chagrine ?

ANGÉLIQUE.

Vous m'avez demandé ſi on avoit attaqué mon cœur ? Que trop, puiſque j'aime !

Madame ARGANTE, *d'un air ſérieux.*

Vous aimez?...

ANGÉLIQUE, *riant.*

Eh-bien ! ne voilà-t-il pas cette mere qui eſt abſente ? C'eſt pourtant elle qui me répond : mais raſſurez-vous; car je badine.

Madame ARGANTE.

Non, tu ne badines point : tu me dis la vérité; & il n'y a rien là qui me ſurprenne. De mon

côté,

côté, je n'ai répondu sérieusement que parce que tu me parlois de même. Ainsi point d'inquiétude. Tu me confies donc que tu aimes.

ANGÉLIQUE.

Je suis presque tentée de m'en dédire.

Madame ARGANTE.

Ah ! ma chere Angélique, tu ne me rends pas tendresse pour tendresse.

ANGÉLIQUE.

Vous m'excuserez : c'est l'air que vous avez pris qui m'a allarmée ; mais je n'ai plus peur. Oui, j'aime ; c'est un penchant qui m'a surpris.

Madame ARGANTE.

Tu n'es pas la premiere ; cela peut arriver à tout le monde. Eh ! quel homme est-ce ? Est-il à Paris ?

ANGÉLIQUE.

Non, je ne le connois que d'ici.

Madame ARGANTE, *riant.*

D'ici, ma chere ? Conte-moi donc cette histoire-là ; je la trouve plus plaisante que sérieuse. Ce ne peut être qu'une aventure de campagne, une rencontre.

ANGÉLIQUE.

Justement.

Madame ARGANTE.

Quelque jeune homme galant, qui t'a ſalué, & qui a ſçu adroitement engager une converſation ?

ANGÉLIQUE.

C'eſt cela même.

Madame ARGANTE.

Sa hardieſſe m'étonne ; car tu es d'un figure qui devoit lui en impoſer. Ne trouves-tu pas qu'il a un peu manqué de reſpect ?

ANGÉLIQUE.

Non ; le haſard a tout fait, & c'eſt Liſette qui en eſt cauſe, quoique fort innocemment : elle tenoit un livre, elle le laiſſa tomber ; il le ramaſſa, & on ſe parla ; cela eſt tout naturel.

Madame ARGANTE, *riant.*

Va, ma chere enfant, tu es folle de t'imaginer que tu aimes cet homme-là. C'eſt Liſette qui te le fait accroire. Tu es ſi fort au-deſſus de pareille choſe ; tu en riras toi-même au premier jour.

ANGÉLIQUE.

Non, je n'en crois rien ; je ne m'y attends pas, en vérité.

Madame ARGANTE.

Bagatelle, te dis-je. C'eſt qu'il y a là-dedans un air de Roman qui te gagne.

ANGÉLIQUE.

Moi, je n'en lis jamais ; & puis notre aventure eſt toute des plus ſimples.

Madame ARGANTE.

Tu verras, te dis-je ; tu es raiſonnable ; & c'eſt aſſez : mais l'as-tu vu ſouvent ?

ANGÉLIQUE.

Dix ou douze fois.

Madame ARGANTE.

Le verras-tu encore ?

ANGÉLIQUE.

Franchement, j'aurois bien de la peine à m'en empêcher.

Madame ARGANTE.

Je t'offre, ſi tu le veux, de reprendre ma qualité de mere pour te le défendre.

ANGÉLIQUE.

Non vraiment ; ne reprenez rien, je vous prie. Ceci doit être un ſecret pour vous en cette qua-

lité-là, & je compte que vous ne ſçavez rien : au moins vous me l'avez promis.

Madame ARGANTE.

Oh ! je te tiendrai parole ; mais puiſque cela eſt ſi ſérieux, peu s'en faut que je ne verſe des larmes ſur le danger où je te vois de perdre l'eſtime qu'on a pour toi dans le monde.

ANGÉLIQUE.

Comment donc l'eſtime qu'on a pour moi ! Vous me faites trembler. Eſt-ce que vous me croyez capable de manquer de ſageſſe ?

Madame ARGANTE.

Hélas ! ma fille, vois ce que tu as fait ; te ferois-tu cru capable de tromper ta mere, de voir à ſon inſçu un jeune étourdi, de courir les riſques de ſon indiſcrétion & de ſa vanité, de t'expoſer à tout ce qu'il voudra dire, & de te livrer à l'indécence de tant d'entrevues ſecrettes, ménagées par une miſérable ſuivante ſans cœur, qui ne s'embarraſſe gueres des conſéquences, pourvu qu'elle y trouve ſon intérêt, comme elle l'y trouve ſans doute. Qui t'auroit dit, il y a un mois, que tu t'égarerois juſques-là, l'aurois-tu cru ?

ANGELIQUE, *triste.*

Je pourrois bien avoir tort; voilà des réflexions que je n'ai jamais faites.

Madame ARGANTE.

Eh! ma chere enfant, qui est-ce qui te les feroit faire? Ce n'est pas un domestique payé pour te trahir, non plus qu'un amant qui met tout son bonheur à te séduire. Tu ne consultes que tes ennemis; ton cœur même est de leur parti. Tu n'as pour tout secours que ta vertu qui ne doit pas être contente, & qu'une vériable amie comme moi, dont tu te défies; que ne risques-tu pas?

ANGÉLIQUE.

Ah! ma chere mere, ma chere amie, vous avez raison; vous m'ouvrez les yeux, vous me couvrez de confusion. Lisette m'a trahie, & je romps avec le jeune homme. Que je vous suis obligée de vos conseils!

LUBIN, *à Madame Argante.*

Madame, il viant d'arriver un homme qui demande à vous parler.

Madame ARGANTE.

En qualité de simple confidente, je te laisse

libre. Je te conseille pourtant de me suivre, car le jeune-homme est peut-être ici.

ANGÉLIQUE.

Permettez-moi de rêver un instant, & ne vous embarrassez point; & s'il y est, & qu'il ôse paroître, je le congedierai, je vous assûre.

Madame ARGANTE.

Soit; mais songe à ce que je t'ai dit.

(*Elle sort.*)

SCENE IX.

ANGÉLIQUE, *un moment seule;* LUBIN *survient.*

ANGÉLIQUE.

VOILA qui est fait, je ne le verrai plus.

LUBIN, *sans s'arrêter, lui remet une lettre dans la main.*

ANGÉLIQUE.

Arrêtez. De qui est-elle?

LUBIN, *en s'en-allant, de loin.*

De ce cher poulet. C'eſt voute galant qui vous la mande.

ANGÉLIQUE *la rejette loin.*

Je n'ai point de galant, reportez-la.

LUBIN.

Elle eſt faite pour reſter.

ANGÉLIQUE.

Reprenez-la, encore une fois; & retirez-vous.

LUBIN.

Eh morgué! queu fantaiſie! je vous dis qu'il faut qu'alle demeure, à celle fin que vous la liſiais: ça m'eſt enjoint, & à vous auſſi. Il y a dedans un entretien pour tantôt, à l'heure qui vous fera plaiſir, & je ſis enchargé d'apporter l'heure à Liſette, & non pas la lettre. Ramaſſez-la; car je n'ôſe, de peur qu'en ne me voye; & pis vous me crierez la réponſe tout bas.

ANGÉLIQUE.

Ramaſſe-la toi-même, & va-t-en, je te l'ordonne.

LUBIN.

Mais voyez ce rat qui li prend. Non, morgué!

je ne la ramaſſerai pas ; il ne ſera pas dit que jaie fait ma commiſſion tout de travars.

ANGÉLIQUE, *s'en-allant.*

Cet impertinent !

LUBIN, *la regarde s'en-aller.*

Faut qu'alle ait de l'avarſion pour l'écriture.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

DORANTE, LUBIN.

LUBIN *entre le premier & dit* :

PARSONNE ne viant.

(*Dorante entre.*)

Eh palſanguié ! arrivez donc : il y a plus d'une heure que je ſuis à l'affut de vous.

DORANTE.

Hé bien ! qu'as tu à me dire ?

LUBIN.

Que vous ne bougiais d'ici. Liſette m'a dit de vous le commander.

DORANTE.

T'a-t-elle dit l'heure qu'Angélique a priſe pour notre rendez-vous ?

LUBIN.

Non ; alle vous contera ça.

DORANTE.

Eſt-ce-là tout?

LUBIN.

C'eſt tout par rapport à vous; mais il y a un reſtant par rapport à moi.

DORANTE.

De quoi eſt-il queſtion?

LUBIN.

C'eſt que je me repens...

DORANTE.

Qu'appelles-tu te repentir?

LUBIN.

J'entends qu'il y a des ſcrupules qui me tourmentont ſur vos rendez-vous que je protége; j'ons queuquefois la tentation de vous torner caſaque ſur tout ceci, & d'aller nous accuſer tretous.

DORANTE.

Tu rêves. Où eſt le mal de ces rendez-vous? Que crains-tu? Ne ſuis-je pas honnête-homme?

LUBIN.

Morgué! moi itou; & tellement honnête, qu'il n'y aura pas moyen d'être un fripon, ſi en ne me ſoutient le cœur, par rapport à ce que j'ons tou-

jours maille à partie avec ma conſcience ; il y a toujours queuque choſe qui cloche dans mon courage ; à chaque pas que je fais, j'ai le défaut de m'arrêter, à moins qu'en ne me pouſſe ; & c'eſt à vous à pouſſer.

DORANTE, *tirant une bague qu'il lui donne.*

Eh, morbleu ! prends encore cela, & continue.

LUBIN.

Ça me ravigote.

DORANTE.

Dis-moi ; Angélique viendra-t-elle bientôt ?

LUBIN.

Peut-être biantôt, peut-être bian tard, peut-être point du tout.

DORANTE.

Point du tout ! Qu'eſt-ce que tu veux dire ? Comment a-t-elle reçu ma lettre ?

LUBIN.

Ah, comment ! Eſt-ce que vous me faites itou voute rapporteux auprès d'elle ? Pargué ! je ſerons donc l'eſpion à tout le monde ?

DORANTE.

Toi ? Eh ! de qui l'es-tu encore ?

LUBIN.

Eh pardi ! de la mere, qui m'a bian enchargé de n'en rian dire.

DORANTE.

Misérable ! tu parles donc contre nous ?

LUBIN.

Contre vous, Monsieur ! Pas le mot, ni pour ni contre. Je fais ma main, & velà tout. Faut pas mêmement que vous sçachiez ça.

DORANTE.

Explique-toi donc ; c'est-à-dire que ce que tu en fais, n'est que pour obtenir quelque argent d'elle, sans nous nuire.

LUBIN.

Velà c'en que c'est ; je tire d'ici, je tire d'ilà ; & j'attrape.

DORANTE.

Acheve. Que t'a dit Angélique, quand tu lui as porté ma lettre ?

LUBIN.

Parlez-li toujours ; mais ne lui écrivez pas ; voute griffonnage n'a pas fait forteune.

DORANTE.

Quoi ! ma lettre l'a fâchée ?

LUBIN.

Alle n'en a jamais voulu tâter; le papier la courouce.

DORANTE.

Elle te l'a donc rendue?

LUBIN.

Alle me l'a rendue à tarre : car je l'ons ramassée; & Lisette la tiant.

DORANTE.

Je n'y comprends rien. D'où cela peut-il provenir?

LUBIN.

Velà Lisette, interrogez-la; je retorne à ma place pour vous garder.

(Il sort.)

SCENE II.

LISETTE, DORANTE.

DORANTE.

Que viens-je d'apprendre, Lisette? Angélique a rebuté ma lettre!

LISETTE.

Oüi: la voici, Lubin me l'a rendue; j'ignore quelle fantaisie lui a pris: mais il est vrai qu'elle est de fort mauvaise humeur. Je n'ai pu m'expliquer avec elle à cause du monde qu'il y avoit au logis: mais elle est triste, elle m'a battu froid, & je l'ai trouvé toute changée. Je viens pourtant de l'appercevoir là-bas, & j'arrive pour vous en avertir. Attendons-la; sa rêverie pourroit bien tout doucement la conduire ici.

DORANTE.

Non, Lisette: ma vue ne feroit que l'irriter peut-être; il faut respecter ses dégoûts pour moi, je ne les soutiendrois pas, & je me retire.

LISETTE.

Que les amants sont quelquefois risibles! Qu'ils disent de fadeurs! Tenez, fuyez-la, Monsieur; car elle arrive: fuyez-la pour la respecter.

SCENE III.

ANGÉLIQUE, DORANTE, LISETTE.

ANGÉLIQUE.

QUOI ! Monſieur eſt ici ! Je ne m'attendois pas à l'y trouver.

DORANTE.

J'allois me retirer, Madame. Liſette vous le dira : je n'avois garde de me montrer. Le mépris que vous avez fait de ma lettre, m'apprend combien je vous ſuis odieux.

ANGÉLIQUE.

Odieux! Ah ! j'en ſuis quitte à moins. Pour indifférent paſſe, & très-indifférent. Quant à votre lettre, je l'ai reçue comme elle le méritoit, & je ne croyois pas qu'on eût droit d'écrire aux gens qu'on a vus par haſard. J'ai trouvé cela fort ſingulier, ſur-tout avec une perſonne de mon ſexe. M'écrire, à moi, Monſieur ! D'où vous eſt venue cette idée ? Je n'ai pas donné lieu à votre har-

dieſſe, ce me ſemble. De quoi s'agit-il entre vous & moi?

DORANTE.

De rien pour vous, Madame: mais de tout pour un malheureux que vous accablez.

ANGÉLIQUE.

Voilà des expreſſions auſſi déplacées qu'inutiles; je vous avertis que je ne les écoute point.

DORANTE.

Eh! de grâce, Madame, n'ajoutez point la raillerie aux diſcours cruels que vous me tenez. Mépriſez ma douleur: mais ne vous en moquez pas. Je ne vous exagere point ce que je ſouffre.

ANGÉLIQUE.

Vous m'empêchez de parler à Liſette, Monſieur: ne m'interrompez point.

LISETTE.

Peut-on, ſans être trop curieuſe, vous demander à qui vous en avez?

ANGÉLIQUE.

A vous; je ne ſuis venue ici que parce que je vous cherchois; voilà ce qui m'amene.

DORANTE.

Voulez-vous que je me retire, Madame?

ANGÉLIQUE.

ANGELIQUE.

Comme vous voudrez, Monſieur.

DORANTE.

Ciel !

ANGÉLIQUE.

Attendez pourtant ; puiſque vous êtes là, je ſerai bien-aiſe que vous ſçachiez ce que j'ai à vous dire. Vous m'avez écrit, vous avez lié converſation avec moi, vous pourriez vous en vanter, cela n'arrive que trop ſouvent ; & je ſerai charmée que vous appreniez ce que j'en penſe.

DORANTE.

Me vanter, moi, Madame ! De quel affreux caractère me faites-vous-là ? Je ne réponds rien pour ma défenſe, je n'en ai pas la force. Si ma lettre vous a déplu, je vous en demande pardon : n'en préſumez rien contre mon reſpect ; celui que j'ai pour vous m'eſt plus cher que la vie, & je vous le prouverai en me condamnant à ne vous plus revoir, puiſque je vous déplais.

ANGÉLIQUE.

Je vous ai déjà dit que je m'en tenois à l'indifférence. Revenons à Liſette.

LISETTE.

Voyons. Puiſque c'eſt mon tour pour être grondée, je ne ſçaurois me vanter de rien, moi : je ne vous ai écrit ni rencontrée ; quel eſt mon crime !

ANGÉLIQUE.

Dites-moi : il n'a pas tenu à vous que je n'euſſe des diſpoſitions favorables pour Monſieur ; c'eſt par vos ſoins qu'il a eu avec moi toutes les entrevues où vous m'avez amenée, ſans me le dire ; car c'eſt ſans me le dire : en avez-vous ſenti les conſéquences ?

LISETTE.

Non, je n'ai pas eu cet eſprit-là.

ANGÉLIQUE.

Si Monſieur, comme je l'ai déjà dit, & à l'exemple de preſque tous les jeunes gens, étoit homme à faire trophée d'une aventure dont je ſuis tout-à-fait innocente, où en ſerois-je ?

LISETTE, *à Dorante.*

Remerciez, Monſieur.

DORANTE.

Je ne ſçaurois parler.

ANGÉLIQUE.

Si, de votre côté, vous êtes de ces filles inté-

reſſées qui ne ſe ſoucient pas de faire tort à leurs maitreſſes, pourvu qu'elles y trouvent leur avantage, que ne riſquerois-je pas?

LISETTE.

Oh! je répondrai, moi; je n'ai pas perdu la parole: ſi Monſieur eſt un homme d'honneur à qui vous faites injure; ſi je ſuis une fille généreuſe, qui ne gagne à tout cela que le joli compliment dont vous m'honorez, où en eſt avec moi votre reconnoiſſance, hem?

ANGÉLIQUE.

D'où vient donc que vous avez ſi bien ſervi Dorante? Quel peut avoir été le motif d'un zele ſi vif? Quels moyens a-t-il employés pour vous faire agir?

LISETTE.

Je crois vous entendre: vous gageriez, j'en ſuis ſûre, que j'ai été ſéduite par des préſents? Gagez, Madame, faites-moi cette galanterie-là; vous perdrez, & ce ſera une maniere de donner tout-à-fait noble.

DORANTE.

Des préſents, Madame! Que pourrois-je lui donner qui fût digne de ce que je lui dois?

LISETTE.

Attendez, Monſieur; diſons pourtant la vérité. Dans vos tranſports, vous m'avez promis d'être extrêmement reconnoiſſant, ſi jamais vous aviez le bonheur d'être à Madame ; il faut convenir de cela.

ANGÉLIQUE.

Eh ! je ſerois la premiere à vous donner moi-même.

DORANTE.

Que je ſuis à plaindre d'avoir livré mon cœur à tant d'amour !

LISETTE.

J'entre dans votre douleur, Monſieur ; mais faites comme moi. Je n'avois que de bonnes intentions : j'aime ma maitreſſe, toute injuſte qu'elle eſt ; je voulois unir ſon ſort à celui d'un homme qui lui auroit rendu la vie heureuſe & tranquille : mes motifs lui ſont ſuſpects, & j'y renonce. Imitez-moi, privez-vous de votre côté du plaiſir de voir Angélique, ſacrifiez votre amour à ſes inquiétudes; vous êtes capable de cet effort-là.

ANGÉLIQUE.

Soit,

LISETTE, *à Dorante, à part.*

Retirez-vous pour un moment.

DORANTE.

Adieu, Madame; je vous quitte, puiſque vous le voulez. Dans l'état où vous me jettez, la vie m'eſt à charge; je pars pénétré d'une affliction mortelle, & je n'y réſiſterai point: jamais on n'eut tant d'amour, tant de reſpect, que j'en ai pour vous; jamais on n'oſa eſpérer moins de retour. Ce n'eſt pas votre indifférence qui m'accable, elle me rend juſtice; j'en aurois ſoupiré toute ma vie ſans m'en plaindre: & ce n'étoit point à moi, ce n'eſt peut-être à perſonne à prétendre à votre cœur: mais je pouvois eſpérer votre eſtime, je me croyois à l'abri du mépris, & ni ma paſſion, ni mon caractere n'ont mérité les outrages que vous leur faites.

(*Il ſort.*)

SCENE IV.

ANGÉLIQUE, LISETTE.

(*Lubin survient.*)

ANGELIQUE.

IL est parti ?

LISETTE.

Oui, Madame.

ANGÉLIQUE, *un moment sans parler, & à part.*

J'ai été trop vîte. Ma mere, avec toute son expérience, en a mal jugé ; Dorante est un honnête-homme.

LISETTE, *à part.*

Elle rêve, elle est triste : cette querelle-ci ne nous fera point de tort.

LUBIN, *à Angélique.*

J'apperçois par là-bas un passant qui viant envars nous : voulez-vous qu'il vous regarde ?

ANGÉLIQUE.

Eh ! que m'importe ?

LISETTE.

Qu'il passe ; qu'est-ce que cela nous fait ?

LUBIN, *à part.*

Il y a du bruit dans le ménage : je m'en retorne donc. (*haut.*) Je vas me mettre pus près par rapport à ce que je m'ennuie d'être si loin, j'aime à voir le monde ; vous me sarvirez de récriation, n'est-ce pas ?

LISETTE.

Comme tu voudras ; reste à dix pas.

LUBIN.

Je les compterai en conscience. (*à part.*) Je sis pus fin qu'eux : j'allons faire ma forniture de nouvelles pour la bonne-mere.

(*Il s'éloigne.*)

SCENE V.

ANGÉLIQUE, LISETTE; LUBIN, *éloigné.*

LISETTE.

Vous avez furieusement maltraité Dorante !

ANGÉLIQUE.

Oui ; vous avez raison, j'en suis fâchée : mais laissez-moi, car je suis outrée contre vous.

LISETTE.

Vous sçavez si je le mérite.

ANGÉLIQUE.

C'est vous qui êtes cause que je me suis accoutumée à le voir.

LISETTE.

Je n'avois pas dessein de vous rendre un mauvais service; & cette aventure-ci n'est triste que pour lui. Avez-vous pris garde à l'état où il est? C'est un homme au désespoir.

ANGÉLIQUE.

Je n'y sçaurois que faire; pourquoi s'en

LISETTE.

C'eſt aiſé à dire à qui ne ſe ſoucie pas de lui; mais vous ſçavez avec quelle tendreſſe il vous aime.

ANGÉLIQUE.

Et vous prétendez que je ne m'en ſoucie pas, moi? Que vous êtes méchante!

LISETTE.

Que voulez-vous que j'en croie? Je vous vois tranquille, & il verſoit des larmes en s'en-allant.

ANGÉLIQUE.

Lui?

LISETTE.

Eh! ſans doute.

ANGÉLIQUE.

Et malgré cela il part!

LISETTE.

Eh! vous l'avez congédié. Quelle perte vous faites!

ANGÉLIQUE, *après avoir rêvé.*

Qu'il revienne donc, s'il y eſt encore; qu'on lui parle, puiſqu'il eſt ſi affligé.

LISETTE.

[illegible]ut être qu'à l'écart dans ce bois; il n'a [illegible]r loin, accablé comme il l'étoit, Monſieur [illegible]nte! Monſieur Dorante!

SCENE VI.

DORANTE, ANGÉLIQUE
LISETTE, LUBIN.

DORANTE.

Est-ce Angélique qui m'appelle?

LISETTE.

Oui : c'est moi qui parle; mais c'est elle qui vous demande.

ANGÉLIQUE.

Voilà de ces foiblesses que je voudrois bien qu'on m'épargnât.

DORANTE.

A quoi dois-je m'attendre, Angélique? Que souhaitez-vous d'un homme dont vous ne pouvez plus supporter la vue?

ANGÉLIQUE.

Il y a grande apparence que vous vous trompez.

DORANTE.

Hélas! vous ne m'estimez plus.

ANGÉLIQUE.

Plaignez-vous, je vous laisse dire ; car je suis un peu dans mon tort.

DORANTE.

Angélique a pu douter de mon amour !

ANGÉLIQUE.

Elle en a douté pour en être plus sûre ; cela est-il si désobligeant ?

DORANTE.

Quoi ! j'aurois le bonheur de n'être point haï ?

ANGÉLIQUE.

J'ai bien peur que ce ne soit tout le contraire.

DORANTE.

Vous me rendez la vie.

ANGÉLIQUE.

Où est cette lettre que j'ai refusé de recevoir ? S'il ne tient qu'à la lire, on le veut bien.

DORANTE.

J'aime mieux vous entendre.

ANGÉLIQUE.

Vous n'y perdez pas.

DORANTE.

Ne vous défiez donc jamais d'un cœur qui vous adore.

ANGÉLIQUE.

Oui, Dorante, je vous le promets; voilà qui est fini. Excusez tous deux l'embarras où se trouve une fille de mon âge, timide & vertueuse. Il y a tant de piéges dans la vie ! j'ai si peu d'expérience ! seroit-il difficile de me tromper, si on vouloit? Je n'ai que ma sagesse & mon innnocence pour toute ressource, & quand on n'a que cela on peut avoir peur : mais me voilà bien rassurée ; il ne me reste plus qu'un chagrin. Que deviendra cet amour ? Je n'y vois que des sujets d'affliction. Sçavez-vous bien que ma mere me propose un époux que je verrai peut-être dans un quart-d'heure ? Je ne vous disois pas tout ce qui m'agitoit ; il m'étoit bien permis d'être fâcheuse, comme vous voyez.

DORANTE.

Angélique, vous êtes toute mon espérance.

LISETTE.

Mais si vous avouïez votre amour à cette mere qui vous aime tant, seroit elle inexorable ? Il n'y a qu'à supposer que vous avez connu Monsieur à Paris, & qu'il y est.

ANGÉLIQUE.

Cela ne meneroit à rien, Lisette, à rien du tout; je sçais bien ce que je dis.

DORANTE.

Vous consentirez donc d'être à un autre?

ANGÉLIQUE.

Vous me faites trembler.

DORANTE.

Je m'égare à la seule idée de vous perdre, & il n'est point d'extrémité pardonnable que je ne sois tenté de vous proposer.

ANGÉLIQUE.

D'extrémité pardonnable!

LISETTE.

J'entrevois ce qu'il veut dire.

ANGÉLIQUE.

Quoi! me jetter à ses genoux? c'est bien mon dessein. De lui résister? j'aurai bien de la peine, sur-tout avec une mere aussi tendre.

LISETTE.

Bon! tendre; si elle l'étoit tant, vous gêneroit-elle là-dessus? Avec le bien que vous avez, vous n'avez besoin que d'un honnête-homme, encore une fois.

ANGÉLIQUE.

Tu as raison: c'est une tendresse fort mal entendue, j'en conviens.

DORANTE.

Ah ! belle Angélique, si vous aviez tout l'amour que j'ai, vous auriez bientôt pris votre parti; ne me demandez point ce que je pense, je me trouble, je ne sçais où je suis.

ANGÉLIQUE, *à Lisette.*

Que de peines ! Tâche donc de lui remettre l'esprit; que veut-il dire ?

LISETTE.

Eh bien ! Monsieur, parlez; quelle est votre idée ?

DORANTE, *se jettant à ses genoux.*

Angélique, voulez-vous que je meure ?

ANGÉLIQUE.

Non ! levez-vous & parlez; je vous l'ordonne.

DORANTE.

J'obéis; votre mere sera inflexible, & dans le cas où nous sommes...

ANGÉLIQUE.

Que faire ?

DORANTE.

Si j'avois des trésors à vous offrir, je vous dirois plus hardiment.

ANGÉLIQUE.

Votre cœur en eſt un ; achevez, je le veux.

DORANTE.

A notre place on ſe fait ſon ſort à ſoi-même.

ANGÉLIQUE.

Eh comment ?

DORANTE.

On s'échappe....

LUBIN, *de loin.*

Au voleur !

ANGÉLIQUE.

Après ?

DORANTE.

Une mere s'emporte, à la fin elle conſent ; on ſe reconcilie avec elle, & on ſe trouve uni avec ce qu'on aime.

ANGÉLIQUE.

Mais ou j'entends mal, ou cela reſſemble à un enlevement. En eſt-ce un, Dorante ?

DORANTE.

Je n'ai plus rien à dire.

ANGÉLIQUE, *le regardant.*

Je vous ai forcé de parler, & je n'ai que ce que je mérite.

LISETTE.

Pardonnez quelque chose au trouble où il est; le moyen est dur, & il est fâcheux qu'il n'y en ait point d'autre.

ANGÉLIQUE.

Est-ce là un moyen, est-ce un remede qu'une extravagance? Ah! je ne vous reconnois pas à cela, Dorante; je me passerai mieux de bonheur que de vertu. Me proposer d'être insensée, d'être méprisable! Je ne vous aime plus.

DORANTE.

Vous ne m'aimez plus! Ce mot m'accable, il m'arrache le cœur.

LISETTE.

En vérité son état me touche.

DORANTE.

Adieu, belle Angélique; je ne survivrai pas à la menace que vous m'avez faite.

ANGÉLIQUE.

Mais, Dorante, êtes-vous raisonnable?

LISETTE.

Ce qu'il vous propose est hardi; mais ce n'est pas un crime.

ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE.

Un enlevement, Lisette!

DORANTE.

Ma chere Angélique, je vous perds. Concevez-vous ce que c'est que vous perdre? & si vous m'aimez un peu, n'êtes vous pas effrayée vous-même de l'idée de n'être jamais à moi? Et parce que vous êtes vertueuse, en avez-vous moins de droit d'éviter un malheur? Nous aurions le secours d'une Dame qui n'est heureusement qu'à un quart de lieue d'ici, chez qui je vous menerois.

LUBIN.

Haye, haye!

ANGÉLIQUE.

Non, Dorante: laissons-là votre Dame. Je parlerai à ma mere, elle est bonne; je la toucherai peut-être; je la toucherai, je l'espere. Ah!

SCENE VII.

LUBIN, LISETTE, ANGÉLIQUE, DORANTE.

LUBIN.

EH! vîte, eh! vîte, qu'on s'éparpille; velà ce grand Monfieur que j'ons vu une fois à Paris cheux vous, & qui ne parle point.

(*Il s'écarte.*)

ANGÉLIQUE.

C'eſt peut-être celui à qui ma mere me deſtine. Fuyez, Dorante: nous nous reverrons tantôt; ne vous inquiètez point.

(*Dorante ſort.*)

SCENE VIII.

ANGÉLIQUE, LISETTE, ERGASTE.

ANGÉLIQUE, *en le voyant.*

C'EST lui-même. Ah, quel homme!

LISETTE.

Il n'a pas l'air éveillé.

ERGASTE, *marchant lentement.*

Je ſuis votre ſerviteur, Madame: je devance Madame votre mere, qui eſt embarraſſée; elle m'a dit que vous vous promeniez.

ANGÉLIQUE.

Vous le voyez, Monſieur.

ERGASTE.

Et je me ſuis hâté de venir vous faire la révérence.

LISETTE, *à part.*

Appelle-t-il cela ſe hâter?

ERGASTE.

Ne ſuis-je pas importun?

ANGÉLIQUE.

Non, Monſieur.

LISETTE, *à part.*

Ah! cela vous plaît à dire.

ERGASTE.

Vous êtes plus belle que jamais.

ANGÉLIQUE.

Je ne l'ai jamais été.

ERGASTE.

Vous êtes bien modeſte.

LISETTE.

Il parle comme il marche.

ERGASTE.

Ce pays-ci eſt fort beau.

ANGÉLIQUE.

Il eſt paſſable.

LISETTE, *à part.*

Quand il a dit un mot, il eſt ſi fatigué qu'il faut qu'il ſe repoſe.

ERGASTE.

Et ſolitaire.

ANGÉLIQUE.

On n'y voit pas grand monde.

LISETTE.

Quelque importun par-ci par-là.

ERGASTE.

Il y en a par-tout.

(On est du temps sans parler.)

LISETTE.

Voilà la conversation tombée: ce ne sera pas moi qui la releverai.

ERGASTE.

Ah! bon jour, Lisette.

LISETTE.

Bon soir, Monsieur. Je vous dis bon soir; parce que je m'endors. Ne trouvez-vous pas qu'il fait un temps pesant?

ERGASTE.

Oui, ce me semble.

LISETTE.

Vous vous en retournez sans doute?

ERGASTE.

Rien que demain. Madame Argante m'a retenu.

ANGÉLIQUE.

Et Monsieur se promene-t-il?

ERGASTE.

Je vais d'abord à ce château voisin pour y

porter une lettre qu'on m'a prié de rendre en main propre, & je reviens ensuite.

ANGÉLIQUE.

Faites, Monsieur; ne vous gênez pas.

ERGASTE.

Vous me le permettez donc ?

ANGÉLIQUE.

Oui, Monsieur.

LISETTE.

Ne vous pressez point; quand on a des commissions, il faut y mettre tout le temps nécessaire. N'avez-vous que celle-là ?

ERGASTE.

Non; c'est l'unique.

LISETTE.

Quoi ! pas le moindre petit compliment à faire ailleurs ?

ERGASTE.

Non.

ANGÉLIQUE.

Monsieur y soupera peut-être ?

LISETTE.

Et, à la campagne, on couche où l'on soupe.

ERGASTE.

Point du tout; je reviens inceſſamment, Madame. (*à part, s'en-allant.*) Je ne ſçais que dire aux femmes, même à celles qui me plaiſent.

(*Il ſort.*)

SCENE IX.

ANGÉLIQUE, LISETTE.

LISETTE.

Ce garçon-là a de grands talents pour le ſilence; quelle abſtinence de paroles! Il ne parlera bientôt plus que par ſignes.

ANGÉLIQUE.

Il a dit que ma mere alloit venir, & je m'éloigne. Je ne ſçaurois lui parler dans le déſordre d'eſprit où je ſuis; j'ai pourtant deſſein de l'attendrir ſur le chapitre de Dorante.

LISETTE.

Et moi je ne vous conſeille pas de lui en parler: vous ne ferez que la révolter davantage, & elle ſe hâteroit de conclure.

ANGÉLIQUE.

Oh doucement! je me révolterois à mon tour.

LISETTE, *riant.*

Vous, contre cette mere qui dit qu'elle vous aime tant?

ANGÉLIQUE.

Eh bien! qu'elle aime donc mieux; car je ne ſuis point contente d'elle.

LISETTE.

Retirez-vous, je crois qu'elle vient.

SCENE X.

Madame ARGANTE;
LISETTE, *qui veut s'en-aller.*

Madame ARGANTE.

VOICI cette fourbe de Suivante. Un moment, où eſt ma fille? J'ai cru la trouver ici avec Monſieur Ergaſte.

LISETTE.

Ils y étoient tous deux tout-à-l'heure, Madame; mais Monſieur Ergaſte eſt allé à cette

maifon d'ici près, remettre une lettre à quelqu'un ; & Mademoifelle eft là-bas, je penfe.

Madame ARGANTE.

Allez lui dire que je ferois bien-aife de la voir.

LISETTE, *les premiers mots à part.*

Elle me parle bien fèchement. J'y vais, Madame : mais vous me paroiffez trifte ; j'ai eu peur que vous ne fuffiez fâchée contre moi.

Madame ARGANTE.

Contre vous ? eft-ce que vous le méritez, Lifette ?

LISETTE.

Non, Madame.

Madame ARGANTE.

Il eft vrai que j'ai l'air plus occupée qu'à l'ordinaire. Je veux marier ma fille à Ergafte, vous le fçavez ; & je crains fouvent qu'elle n'ait quelque chofe dans le cœur : mais vous me le diriez, n'eft-il pas vrai ?

LISETTE.

Eh ! mais, je le fçaurois.

Madame ARGANTE.

Je n'en doute pas : allez, je connoîs votre fidélité, Lifette ; je ne m'y trompe pas, & je compte

bien vous en récompenſer comme il faut. Dites à ma fille que je l'attends.

LISETTE.

Elle prend bien ſon temps pour me louer!

(*Elle ſort.*)

Madame ARGANTE.

Toute fourbe qu'elle eſt, je l'ai embarraſſée.

SCENE XI.

LUBIN, Madame ARGANTE.

Madame ARGANTE.

AH ! tu viens à propos. As-tu quelque choſe à me dire?

LUBIN.

Jarnigoi! ſi j'avons queuque choſe ! J'avons vu des pardons, j'avons vu des offenſes, des allées, des venues, & pis des moyens pour avoir un mari.

Madame ARGANTE.

Hâte-toi de m'inſtruire, parce que j'attends Angélique. Que ſçais-tu?

LUBIN.

Pisque vous êtes pressée, je mettrons tout en un tas.

Madame ARGANTE.

Parle donc.

LUBIN.

Je sçais une accusation, je sçais une innocence, & pis un autre grand stratagême. Attendez, comment appellont-ils cela ?

Madame ARGANTE.

Je ne t'entends pas : mais va-t-en, Lubin. J'apperçois ma fille, tu me diras ce que c'est tantôt ; il ne faut pas qu'elle nous voye ensemble.

LUBIN.

Je m'en retorne donc à la provision.

(Il sort.)

SCENE XII.

Madame ARGANTE, ANGÉLIQUE.

Madame ARGANTE, *à part.*

VOYONS de quoi il ſera queſtion.

ANGÉLIQUE, *les premiers mots à part.*

Plus de confidence : Liſette a raiſon; c'eſt plus ſûr. (*haut.*) Liſette m'a dit que vous me demandiez ; ma mere.

Madame ARGANTE.

Oui : je ſçais que tu as vu Ergaſte ; ton éloignement pour lui dure-t-il toujours?

ANGÉLIQUE, *ſouriant.*

Ergaſte n'a pas changé.

Madame ARGANTE.

Te ſouvient-il qu'avant que nous vinſſions ici, tu m'en diſois du bien?

ANGÉLIQUE.

Je vous en dirai volontiers encore, car je l'eſ-

time : mais je ne l'aime point, & l'estime & l'indifférence vont fort bien ensemble.

Madame ARGANTE.

Parlons d'autre chose. N'as-tu rien à dire à ta confidente ?

ANGÉLIQUE.

Non, il n'y a plus rien de nouveau.

Madame ARGANTE.

Tu n'as pas revu le jeune homme ?

ANGÉLIQUE.

Oui, je l'ai retrouvé ; je lui ai dit ce qu'il falloit, & voilà qui est fini.

Madame ARGANTE, *souriant.*

Quoi ! absolument fini ?

ANGÉLIQUE.

Oui, tout-à-fait.

Madame ARGANTE.

Tu me charmes, je ne sçaurois t'exprimer la satisfaction que tu me donnes. Il n'y a rien de si estimable que toi, Angélique, ni rien aussi d'égal au plaisir que j'ai à te le dire ; car je compte que tu me dis vrai : je me livre hardiment à ma joie. Tu ne voudrois pas m'y abandonner, si elle

étoit fausse: ce seroit une cruauté dont tu n'es pas capable.

ANGÉLIQUE, *d'un ton timide.*

Assûrément.

Madame ARGANTE.

Va, tu n'as pas besoin de me rassurer, ma fille; tu me ferois injure, si tu croyois que j'en doute. Non, ma chere Angélique, tu ne verras plus Dorante: tu l'as renvoyé, j'en suis sûre. Ce n'est pas avec un caractere comme le tien qu'on est exposé à la douleur d'être trop crédule. N'ajoûte donc rien à ce que tu m'as dit; tu ne le verras plus, tu m'en assûres; & cela suffit. Parlons de la raison, du courage & de la vertu que tu viens de montrer.

ANGÉLIQUE, *d'un air interdit.*

Que je suis confuse!

Madame ARGANTE.

Grâce au Ciel, te voilà donc encore plus respectable, plus digne d'être aimée, plus digne que jamais de faire mes délices. Que tu me rends glorieuse, Angélique!

ANGÉLIQUE, *pleurant.*

Ah! ma mere, arrêtez, de grâce.

Madame ARGANTE.

Que vois-je? Tu pleures, ma fille; tu viens de triompher de toi-même, tu me vois enchantée, & tu pleures!

ANGÉLIQUE, *se jettant à ses genoux.*

Non, ma mere, je ne triomphe point. Votre joie & vos tendresses me confondent; je ne les mérite point.

Madame ARGANTE *la releve.*

Releve-toi, ma chere enfant. D'où te viennent ces mouvements où je te reconnoîs toujours? Que veulent-ils dire?

ANGÉLIQUE.

Hélas! c'est que je vous trompe.

Madame ARGANTE.

Toi? (*un moment sans rien dire.*) Non, tu ne me trompes point, puisque tu me l'avoues. Acheve; voyons de quoi il est question.

ANGÉLIQUE.

Vous allez frémir! On m'a parlé d'enlèvement.

Madame ARGANTE.

Je n'en suis point surprise. Je te l'ai dit: il n'y a rien dont ces étourdis-là ne soient capables; & je suis persuadée que tu en as plus frémi que moi.

ANGÉLIQUE.

J'en ai tremblé, il eſt vrai : j'ai pourtant eu la foibleſſe de lui pardonner, pourvu qu'il ne m'en parle plus.

Madame ARGANTE.

N'importe : je m'en fie à tes réflexions ; elles te donneront bien du mépris pour lui.

ANGÉLIQUE.

Eh ! voilà encore ce qui m'afflige dans l'aveu que je vous fais : c'eſt que vous allez le mépriſer vous-même. Il eſt perdu : vous n'étiez déjà que trop prévenue contre lui ; & cependant il n'eſt point ſi mépriſable. Permettez que je le juſtifie ; je ſuis peut-être prévenue moi-même : mais vous m'aimez, daignez m'entendre, portez vos bontés juſques-là. Vous croyez que c'eſt un jeune homme ſans caractère, qui a plus de vanité que d'amour, qui ne cherche qu'à me ſéduire ; & ce n'eſt point cela, je vous aſſure. Il a tort de m'avoir propoſé ce que je vous ai dit ; mais il faut regarder que c'eſt le tort d'un homme au déſeſpoir, que j'ai vu fondre en larmes quand j'ai paru irritée ; d'un homme à qui la crainte de me perdre a tourné la tête. Il n'a point de bien, il ne s'en eſt point caché, il me l'a dit. Il ne lui reſtoit

donc

donc point d'autre ressource que celle dont je vous parle ; ressource que je condamne comme vous, mais qu'il ne m'a proposée que dans la seule vue d'être à moi. C'est tout ce qu'il y a compris ; car il m'adore : on n'en peut douter.

Madame ARGANTE.

Eh, ma fille ! il y en aura tant d'autres qui t'aimeront encore plus que lui.

ANGÉLIQUE.

Oui : mais je ne les aimerai pas, moi; m'aimassent-ils davantage ; & cela n'est pas possible.

Madame ARGANTE.

D'ailleurs, il sçait que tu es riche.

ANGÉLIQUE.

Il l'ignoroit, quand il m'a vue ; & c'est ce qui devroit l'empêcher de m'aimer. Il sçait bien que quand une fille est riche, on ne la donne qu'à un homme qui a d'autres richesses, toutes inutiles qu'elles sont : c'est du moins l'usage ; le mérite n'est compté pour rien.

Madame ARGANTE.

Tu le défends d'une maniere qui m'alarme. Que penses-tu donc de cet enlèvement ? Dis-moi, tu es la franchise même : ne serois-tu point en danger d'y consentir ?

ANGÉLIQUE.

Ah! je ne crois pas, ma mere.

Madame ARGANTE.

Ta mere! Ah! le Ciel la préſerve de ſçavoir ſeulement qu'on te le propoſe. Ne te ſers plus de ce nom; elle ne ſçauroit le ſoutenir dans cette occaſion-ci. Mais pourrois-tu la fuir? te ſentirois-tu la force de l'affliger juſques-là, de lui donner la mort, de lui porter le poignard dans le ſein?

ANGÉLIQUE.

J'aimerois mieux mourir moi-même.

Madame ARGANTE.

Survivroit-elle à l'affront que tu te ferois? Souffre à ton tour que mon amitié te parle pour elle. Lequel aimes-tu le mieux, ou de cette mere qui t'a inſpiré mille vertus, ou d'un amant qui veut te les ôter toutes?

ANGÉLIQUE.

Vous m'accablez. Dites-lui qu'elle ne craigne rien de ſa fille; dites-lui que rien ne m'eſt plus cher qu'elle, & que je ne verrai plus Dorante, ſi elle me condamne à le perdre.

Madame ARGANTE.

Et que perdras-tu dans un inconnu qui n'a rien?

ANGÉLIQUE.

Tout le bonheur de ma vie. Ayez la bonté de lui dire aussi que ce n'est point la quantité de biens qui rend heureuse, que j'en ai plus qu'il n'en faudroit avec Dorante, que je languirois avec un autre. Rapportez-lui ce que je vous dis-là, & que je me soumets à ce qu'elle en décidera.

Madame ARGANTE.

Si tu pouvois seulement passer quelque temps sans le voir? Le veux-tu bien? Tu ne me répond pas; à quoi songes-tu?

ANGÉLIQUE.

Vous le dirai-je? Je me repens d'avoir tout dit; mon amour m'est cher, je viens de m'ôter la liberté d'y céder, & peu s'en faut que je ne la regrette: je suis même fâchée d'être éclaircie; je ne vois rien de tout ce qui m'effraie, & me voilà plus triste que je ne l'étois.

Madame ARGANTE.

Dorante me connoît-il?

ANGÉLIQUE.

Non, à ce qu'il m'a dit.

Madame ARGANTE.

Eh bien! laisse-moi le voir; je lui parlerai sous

le nom d'une tante à qui tu auras tout confié, & qui veut te servir. Viens, ma fille ; & laisse à mon cœur le soin de conduire le tien.

ANGÉLIQUE.

Je ne sçais : mais ce que vous inspire votre tendresse m'est d'un bon augure.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Madame ARGANTE, LUBIN.

Madame ARGANTE.

PERSONNE ne nous voit-il?

LUBIN.

On ne peut pas nous voir, drès que nous ne voyons parsonne.

Madame ARGANTE.

C'est qu'il me semble avoir apperçu là-bas Monsieur Ergaste qui se promene.

LUBIN.

Qui? ce nouviau venu? Il n'y a pas de danger avec li; ça ne regarde rin: ça dort en marchant.

Madame ARGANTE.

N'importe, il faut l'éviter. Voyons ce que tu avois à me dire tantôt, & que tu n'as pas eu le

temps de m'achever. Eſt-ce quelque choſe de conſéquence?

LUBIN.

Jarni, ſi c'eſt de conſéquence! Il s'agit tant ſeulement que cet amoureux veut détourner voute fille.

Madame ARGANTE.

Qu'appelles-tu la détourner?

LUBIN.

La loger ailleurs, la changer de chambre; velà c'en que c'eſt.

Madame ARGANTE.

Qu'a-t-elle répondu?

LUBIN.

Il n'y a encore rien de décidé; car voute fille a dit: comment, ventregué! un enlèvement, Monſieur, avec une mere qui m'aime tant! Bon! belle amiquié! a dit Liſette. Voute fille a réparti que c'étoit une honte, qu'alle vous parleroit, vous émouveroit, vous embraſſeroit les jambes; & pis chacun a tiré de ſon côté, & moi du mian.

Madame ARGANTE.

Je ſçaurai y mettre ordre. Dorante va-t-il ſe rendre ici?

LUBIN.

Tatigué, s'il viendra ! Je li ons donné l'ordre de la part de noute Damoiselle : il ne peut pas manquer d'être obéissant, & la chaise de poste est au bout de l'allée.

Madame ARGANTE.

La chaise !

LUBIN.

Et voirement oui ! avec une Dame entre deux âges, qu'il a mêmement descendue dans l'hotellerie du village.

Madame ARGANTE.

Et pourquoi l'a-t-il amenée ?

LUBIN.

Pour à celle fin qu'alle fasse compagnie à noute Damoiselle, si alle veut faire un tour dans la chaise ; & pis de-là, aller souper en ville, à ce qui m'est avis, selon queuques paroles que j'avons attrapées, & qu'ils disiont tout-bas.

Madame ARGANTE.

Voilà de furieux desseins ! Adieu, je m'éloigne ; & sur-tout ne dis point à Lisette que je suis ici.

LUBIN.

Je vas donc courir après elle : mais faut que

chacun ſoit content. Je ſis leur commiſſionnaire itou à ces enfants. Quand vous arriverez, leur dirai-je que vous venez?

Madame ARGANTE.

Tu ne leur diras pas que c'eſt moi, à cauſe de Dorante qui ne m'attendroit pas; mais ſeulement que c'eſt quelqu'un qui approche. (*à part.*) Je ne veux pas le mettre entierement au fait.

LUBIN.

Je vous entends: rien que queuqu'un, ſans nommer parſonne. Je ferai voute affaire, noute maitreſſe: enfilez le taillis, ſtapendant que je reſte pour la manigance.

SCENE II.

LUBIN, ERGASTE.

LUBIN.

MORGUÉ! je gaigne bien ma vie avec l'amour de ſte jeuneſſe. Bon! à l'autre. Qu'eſt-ce qu'il viant roder ici ſti-là?

ERGASTE, *rêveur.*

Interrogeons ce Payſan; il eſt de la maiſon.

LUBIN, *chantant en se promenant.*

La, la, la.

ERGASTE.

Bon jour, l'ami.

LUBIN.

Serviteur. La, la.

ERGASTE.

Y a-t-il long-temps que vous êtes ici?

LUBIN.

Il n'y a que l'horloge qui en sçait le compte; moi, je n'y regarde pas.

ERGASTE.

Il est brusque.

LUBIN.

Les gens de Paris passont-ils leur chemin queuquefois? Restez-vous-là, Monsieur?

ERGASTE.

Peut-être.

LUBIN.

Oh, que nanni! la civilité ne vous le parmet pas.

ERGASTE.

Et d'où vient?

LUBIN.

C'eſt que vous me portez de l'incommodité. J'ons beſoin de ce chemin-ci pour une confarance en cachette.

ERGASTE.

Je te laiſſerai libre ; je n'aime à gêner perſonne : mais dis-moi, connois-tu un nommé Monſieur Dorante ?

LUBIN.

Dorante ? Oui-dà.

ERGASTE.

Il vient quelquefois ici, je penſe, & connoît Mademoiſelle Angélique ?

LUBIN.

Pourquoi non ? Je la connois bian, moi.

ERGASTE.

N'eſt-ce pas lui que tu attends ?

LUBIN.

C'eſt à moi à ſçavoir ça tout ſeul. Si je vous diſois oui, nous le ſçaurions tous deux.

ERGASTE.

C'eſt que j'ai vu de loin un homme qui lui reſſembloit.

LUBIN.

Eh bian ! cette reſſemblance, ne faut pas

que vous l'apparceviez de près, si vous êtes honnête.

ERGASTE.

Sans doute : mais j'ai compris d'abord qu'il étoit amoureux d'Angélique, & je ne me suis approché de toi que pour en être mieux instruit.

LUBIN.

Mieux ! Eh ! par la sambille, allez donc oublier ce que vous sçavez déjà. Comment instruire un homme qui est aussi sçavant que moi.

ERGASTE.

Je ne te demande plus rien.

LUBIN.

Voyez qu'il a de peine ! Gageons que vous sçavez itou qu'alle est amoureuse de li ?

ERGASTE.

Non : mais je l'apprends.

LUBIN.

Oui ; parce que vous le sçaviez : mais transportez-vous plus loin ; faites-li place, & gardez le secret, Monsieur : ça est de conséquence.

ERGASTE.

Volontiers, je te laisse.

(*Il sort.*)

LUBIN, *le voyant partir.*

Queu ſorcier d'homme ! Dame ! s'il n'ignore de rin, ce n'eſt pas ma faute.

SCENE III.

DORANTE, LUBIN.

LUBIN.

Bon, vous êtes homme de parole. Mais dites-moi, avez-vous ſouvenance de connoître un certain Monſieur Ergaſte qui a l'air d'être gelé, & qu'on diroit qu'il ne va ni ne grouille, quand il marche ?

DORANTE.

Un homme ſérieux ?

LUBIN.

Oh ! ſi ſérieux que j'en ſis tout triſte.

DORANTE.

Vraiment oui ! je le connoîs, s'il s'appelle Ergaſte. Eſt-ce qu'il eſt ici ?

LUBIN.

Il y étoit tout préſentement : mais je li avons finement parſuadé d'aller être ailleurs.

DORANTE.

Explique-toi, Lubin. Que fait-il ici?

LUBIN.

Oh! jarniguenne, ne m'amufez pas, je n'ons pas le temps de vous acouter dire; je fuis preffé d'aller avartir Angélique : ne démarez pas.

DORANTE.

Mais, dis-moi auparavant....

LUBIN *en colere.*

Tantôt je ferai le récit de ça. Pargué! allez: j'ons bian le temps de l'entamer de la maniere. *(Il fort.)*

SCENE IV.

ERGASTE, DORANTE.

DORANTE, *un moment feul.*

Ergaste, dit-il, connoît-il Angélique dans ce pays-ci?

ERGASTE, *rêvant.*

C'eft Dorante lui-même.

DORANTE.

Le voici. Me trompé-je? Eſt-ce vous, Monſieur?

ERGASTE.

Oui, mon neveu.

DORANTE.

Par quelle aventure vous trouvé-je dans ce pays-ci?

ERGASTE.

J'y ai quelques amis que j'y ſuis venu voir; mais qu'y venez-vous faire vous-même? Vous m'avez tout l'air d'y être en bonne fortune: je viens de vous y voir parler à un domeſtique; qui vous apporte quelque réponſe, ou qui vous y ménage quelqu'entrevue.

DORANTE.

Je ferois ſcrupule de vous rien déguiſer. Il y eſt queſtion d'amour, Monſieur, j'en conviens.

ERGASTE.

Je m'en doutois. On parle ici d'une très-aimable fille, qui s'appelle Angélique. Eſt-ce à elle que s'adreſſent vos vœux?

DORANTE.

C'eſt à elle-même.

ERGASTE.

Vous avez donc accès chez la mere?

DORANTE.

Point du tout, je ne la connoîs pas; & c'eſt par haſard que j'ai vu ſa fille.

ERGASTE.

Cet engagement-là ne vous réuſſira pas, Dorante : vous y perdez votre temps ; car Angélique eſt extrêmement riche : on ne la donnera pas à un homme ſans bien.

DORANTE.

Auſſi la quitterois-je, s'il n'y avoit que ſon bien qui m'arrêtât : mais je l'aime, & j'ai le bonheur d'en être aimé.

ERGASTE.

Vous l'a-t-elle dit poſitivement?

DORANTE.

Oui; je ſuis ſûr de ſon cœur.

ERGASTE.

C'eſt beaucoup : mais il vous reſte encore un autre inconvénient ; c'eſt qu'on dit que ſa mere a pour elle actuellement un riche parti en vue.

DORANTE.

Je ne le ſçais que trop ; Angélique m'en a inſtruit.

ERGASTE.

Et dans quelle disposition est-elle là-dessus ?

DORANTE.

Elle est au désespoir ! Et dit-on quel homme est ce rival ?

ERGASTE.

Je le connois ; c'est un honnête-homme.

DORANTE.

Il faut du moins qu'il soit bien peu délicat, s'il épouse une fille qui ne pourra le souffrir ; & puisque vous le connoissez, Monsieur, ce seroit en vérité lui rendre service, aussi-bien qu'à moi, que de lui apprendre combien on le haït d'avance.

ERGASTE.

Mais on prétend qu'il s'en doute un peu.

DORANTE.

Il s'en doute & ne se retire pas ! Ce n'est pas-là un homme estimable.

ERGASTE.

Vous ne sçavez pas encore le parti qu'il prendra.

DORANTE.

Si Angélique veut m'en croire, je ne le craindrai

vrai plus : mais, quoiqu'il arrive, il ne peut l'épouser qu'en m'ôtant la vie.

ERGASTE.

Du caractere dont je le connois, je ne crois pas qu'il voulût vous ôter la vôtre, ni que vous fussiez d'humeur à attaquer la sienne; & si vous lui disiez poliment vos raisons, je suis persuadé qu'il y auroit égard. Voulez-vous le voir?

DORANTE.

C'est risquer beaucoup. Peut-être avez-vous meilleure opinion de lui qu'il ne mérite. S'il alloit me trahir? Et d'ailleurs, où le trouver?

ERGASTE.

Oh! rien de plus aisé; car le voilà tout porté pour vous entendre.

DORANTE.

Quoi! c'est vous, Monsieur?

ERGASTE.

Vous l'avez dit, mon neveu.

DORANTE.

Je suis confus de ce qui m'est échappé; & vous avez raison: votre vie est bien en sûreté.

ERGASTE.

La vôtre ne court pas plus de hasard, comme vous voyez.

DORANTE.

Elle eſt plus à vous qu'à moi; je vous dois tout, & je ne diſpute plus Angélique.

ERGASTE.

L'attendez-vous ici?

DORANTE.

Oui, Monſieur: elle doit y venir; mais je ne la verrai que pour lui apprendre l'impoſſibilité où je ſuis de la revoir davantage.

ERGASTE.

Point du tout, allez votre chemin. Ma façon d'aimer eſt plus tranquille que la vôtre; j'en ſuis plus le maître, & je me ſens touché de ce que vous me dites.

DORANTE.

Quoi! vous me laiſſez la liberté de pourſuivre?

ERGASTE.

Liberté toute entiere. Continuez, vous dis-je; faites comme ſi vous ne m'aviez pas vu; & ne dites ici à perſonne qui je ſuis, je vous le défends bien. Voici Angélique; elle ne m'apperçoit pas encore; je vais lui dire un mot en paſſant: ne vous allarmez point.

SCENE V.

ERGASTE; ANGÉLIQUE, *qui s'est approchée : mais qui, appercevant Ergaste, veut se retirer.*

ERGASTE.

CE n'est pas la peine de vous retirer, Madame; je suis instruit. Je sçais que Monsieur vous aime, qu'il n'est qu'un Cadet; Lubin m'a tout dit, & mon parti est pris. Adieu, Madame.

(Il sort.)

SCENE VI.

DORANTE, ANGÉLIQUE.

DORANTE.

VOILA, notre secret découvert. Cet homme-là, pour se venger, va tout dire à votre mere.

ANGÉLIQUE.

Et malheureuſement il a du crédit ſur ſon eſprit.

DORANTE.

Il y a apparence que nous nous voyons ici pour la derniere fois, Angélique ?

ANGÉLIQUE.

Je n'en ſçais rien. Pourquoi Ergaſte ſe trouve-t-il ici? (*à part.*) Ma mere auroit-elle quelque deſſein?

DORANTE.

Tout eſt déſeſpéré ; le temps nous preſſe. Je finis par un mot : m'aimez-vous, m'eſtimez-vous?

ANGÉLIQUE.

Si je vous aime ! Vous dites que le temps preſſe ; & vous faites des queſtions inutiles !

DORANTE

Achevez de m'en convaincre. J'ai une chaiſe au bout de la grande allée : la Dame dont je vous ai parlé, & dont la maiſon eſt à un quart de lieue d'ici, nous attend dans le Village. Hâtons-nous de l'aller trouver, & vous rendre chez elle.

ANGÉLIQUE.

Dorante, ne ſongez plus à cela ; je vous le défends.

DORANTE.

Vous voulez donc me dire un éternel adieu ?

ANGELIQUE.

Encore une fois, je vous le défends. Mettez-vous dans l'esprit que, si vous aviez le malheur de me persuader, je serois inconsolable : je dis le malheur; car n'en seroit-ce pas un pour vous de me voir dans cet état ? Je crois qu'oui. Ainsi, qu'il n'en soit plus question; ne nous effrayons point, nous avons une ressource.

DORANTE.

Et quelle est-elle ?

ANGÉLIQUE.

Sçavez-vous à quoi je me suis engagée ? A vous montrer à une Dame de mes parentes.

DORANTE.

De vos parentes ?

ANGÉLIQUE.

Oui, je suis sa nièce; & elle va venir ici.

DORANTE.

Et vous lui avez confié notre amour ?

ANGÉLIQUE.

Oui.

DORANTE.

Et jusqu'où l'avez-vous instruite ?

ANGÉLIQUE.

Je lui ai tout conté pour avoir son avis.

DORANTE.

Quoi ! la fuite même que je vous ai proposée ?

ANGÉLIQUE.

Quand on ouvre son cœur aux gens, leur cache-t-on quelque chose ? Tout ce que j'ai mal fait, c'est que je ne lui ai pas paru effrayée de votre proposition autant qu'il le falloit ; voilà ce qui m'inquiète.

DORANTE.

Et vous appellez cela une ressource ?

ANGÉLIQUE.

Pas trop, cela est équivoque ; je ne sçais plus que penser.

DORANTE.

Et vous hésitez encore de me suivre ?

ANGÉLIQUE.

Non-seulement j'hésite : mais je ne le veux point.

DORANTE.

Non, je n'écoute plus rien. Venez, Angélique,

au nom de notre amour. Venez, ne nous quittons plus, ſauvez-moi ce que j'aime, conſervez-vous un homme qui vous adore.

ANGÉLIQUE.

De grâce, laiſſez-moi, Dorante; épargnez-moi cette démarche, c'eſt abuſer de ma tendreſſe: en vérité, reſpectez ce que je vous dis.

DORANTE.

Vous nous avez trahis; il ne nous reſte qu'un moment à nous voir, & ce moment décide de tout.

ANGÉLIQUE, *combattue.*

Dorante, je ne ſçaurois m'y réſoudre.

DORANTE.

Il faut donc vous quitter pour jamais.

ANGÉLIQUE.

Quelle perſécution! Je n'ai point Liſette, & je ſuis ſans conſeil.

DORANTE.

Ah! vous ne m'aimez point.

ANGELIQUE.

Pouvez-vous le dire?

SCENE VII.

DORANTE, ANGÉLIQUE, LUBIN.

LUBIN, *passant au milieu d'eux sans s'arrêter.*

PRENEZ garde; reboutez le propos à une autre fois, voici queuqu'un.

DORANTE.

Et qui?

LUBIN.

Queuqu'un qui est fait comme une mere.

DORANTE, *fuyant avec Lubin.*

Votre mere! Adieu, Angélique; je l'avois prévu, il n'y a plus d'espérance.

ANGÉLIQUE, *voulant le retenir.*

Non; je crois qu'il se trompe, c'est ma parente. Il ne m'écoute point; que ferai-je? Je ne sçais où j'en suis.

SCENE VIII.

Madame ARGANTE, ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE, *allant à sa mere.*

AH! ma mere.

Madame ARGANTE.

Qu'as-tu donc, ma fille? d'où vient que tu es si troublée?

ANGÉLIQUE.

Ne me quittez point, secourez-moi; je ne me reconnoîs plus.

Madame ARGANTE.

Te secourir! Et contre qui, ma chere fille?

ANGÉLIQUE.

Hélas! contre moi, contre Dorante & contre vous qui nous séparez peut-être. Lubin est venu dire que c'étoit vous. Dorante s'est sauvé, il se meurt; & je vous conjure qu'on le rappelle, puisque vous voulez lui parler.

Madame ARGANTE, *à part.*

Sa franchise me pénetre. (*haut.*) Oui, je te l'ai promis, & j'y consens ; qu'on le rappelle. Je veux devant toi le forcer lui même à convenir de l'indignité qu'il te proposoit.

(*Elle appelle Lubin.*)

Lubin, cherche Dorante, & dis-lui que je l'attends ici avec ma nièce.

LUBIN.

Voute nièce! Est-ce que vous êtes itou la tante de voute fille ?

(*Il sort.*)

Madame ARGANTE.

Va, ne t'embarrasse point. Mais j'apperçois Lisette: c'est un inconvénient; renvoie-là comme tu pourras avant que Dorante arrive. Elle ne me reconnoîtra pas sous cet habit, & je me cache avec ma coëffe.

SCENE IX.

Madame ARGANTE, ANGÉLIQUE, LISETTE.

LISETTE, *à Angélique.*

APPAREMMENT que Dorante attend plus loin. (*à Madame Argante.*) Que je ne vous ſois point ſuſpecte, Madame; je ſuis du ſecret, & vous allez tirer ma maitreſſe d'une dépendance bien dure & bien gênante : ſa mere auroit infailliblement forcé ſon inclination. (*à Angélique.*) Pour vous, Madame, ne vous faites pas un monſtre de votre fuite. Que peut-on vous reprocher, dès que vous fuyez avec Madame?

Madame ARGANTE, *ſe découvrant.*

Retirez-vous.

LISETTE, *fuyant.*

Oh!

Madame ARGANTE.

C'étoit le plus court pour nous en défaire.

ANGÉLIQUE.

Voici Dorante, je friſſonne. Ah! ma mere,

ſongez que je me ſuis ôté tous les moyens de vous déplaire; & que cette penſée vous attendriſſe un peu pour nous.

SCENE X.

DORANTE, Madame ARGANTE, ANGÉLIQUE, LUBIN.

ANGÉLIQUE.

APPROCHEZ, Dorante. Madame n'a que de bonnes intentions; je vous ai dit que j'étois ſa niéce.

DORANTE, *ſaluant.*

Je vous croyois avec Madame votre mere.

Madame ARGANTE.

C'eſt Lubin qui s'eſt mal expliqué d'abord.

DORANTE.

Mais ne viendra-t-elle pas?

Madame ARGANTE.

Lubin y prendra garde. Retire-toi, & nous avertis ſi Madame Argante arrive.

LUBIN, *riant par intervalles.*

Madame Argante? allez, allez, n'appréhendez rin pus, je la défie de vous surprendre. Alle pourra arriver, si le diable s'en mêle.

(Il sort en riant.)

SCENE XI.

Madame ARGANTE, ANGÉLIQUE, DORANTE.

Madame ARGANTE.

EH! bien, Monsieur, m'a nièce m'a tout conté, rassurez-vous : il me paroît que vous êtes inquiet.

DORANTE.

J'avoue, Madame, que votre présence m'a d'abord un peu troublé.

ANGELIQUE, *à part.*

Comment le trouvez-vous, ma mere?

Madame ARGANTE, *à part le premier mot.*

Doucement. Je ne viens ici que pour écouter vos raisons sur l'enlèvement dont vous parlez à ma nièce.

DORANTE.

Un enlèvement eſt effrayant, Madame; mais le déſeſpoir de perdre ce qu'on aime rend bien des choſes pardonnables.

ANGÉLIQUE.

Il n'a pas trop inſiſté; je ſuis obligée de le dire.

DORANTE.

Il eſt certain qu'on ne conſentira pas à nous unir. Na naiſſance eſt égale à celle d'Angélique: mais la différence de nos fortunes ne me laiſſe rien à eſperer de ſa mere.

Madame ARGANTE.

Prenez garde, Monſieur: votre déſeſpoir de la perdre pourroit être ſuſpect d'intérêt; & quand vous dites que non, faut-il vous en croire ſur votre parole?

DORANTE.

Ah! Madame, qu'on retienne tout ſon bien, qu'on me mette hors d'état de l'avoir jamais. Le Ciel me puniſſe ſi j'y ſonge!

ANGÉLIQUE.

Il m'a toujours parlé de même.

Madame ARGANTE.

Ne nous interrompez point, ma nièce. *(à Do-*

vrante.) L'amour ſeul vous fait agir, ſoit; mais vous êtes, m'a-t-on dit, un honnéte-homme, & un honnête-homme aime autrement qu'un autre. Le plus violent amour ne lui conſeille jamais rien qui puiſſe tourner à la honte de ſa maitreſſe. Vous voyez: reconnoiſſez-vous à ce que je dis-là, vous qui voulez engager Angélique à une démarche auſſi dèshonorante.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Ceci commence mal.

Madame ARGANTE.

Pouvez-vous être content de votre cœur? Et ſuppoſons qu'elle vous aime, le méritez-vous? Je ne viens point ici pour me fâcher, & vous avez la liberté de me répondre; mais n'eſt-elle pas bien à plaindre d'aimer un homme auſſi peu jaloux de ſa gloire, auſſi peu touché des intérêts de ſa vertu, qui ne ſe ſert de ſa tendreſſe que pour égarer ſa raiſon, que pour lui fermer les yeux ſur tout ce qu'elle ſe doit à elle-même, que pour l'étourdir ſur l'affront irréparable qu'elle va ſe faire? Appellez-vous cela de l'amour; & la puniriez-vous plus cruellement du ſien, ſi vous étiez ſon ennemi mortel?

DORANTE.

Madame, permettez-moi de vous le dire ; je ne vois rien dans mon cœur qui reſſemble à ce que je viens d'entendre. Un amour infini, un reſpect qui m'eſt peut-être encore plus cher & plus précieux que cet amour même ; voilà tout ce que je ſens pour Angélique. Je ſuis d'ailleurs incapable de manquer d'honneur ; mais il y a des réflexions auſteres, qu'on n'eſt point en état de faire quand on aime. Un enlèvement n'eſt pas un crime ; c'eſt une irrégularité que le mariage efface. Nous nous ſerions donné notre foi mutuelle, & Angélique, en me ſuivant, n'auroit fui qu'avec ſon époux.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Elle ne ſe paiera pas de ces raiſons-là.

Madame ARGANTE.

Son époux, Monſieur ! ſuffit-il d'en prendre le nom pour l'être ? Et de quel poids, s'il vous plaît, ſeroit cette foi mutuelle dont vous parlez ? Vous vous croiriez donc mariés, parce que, dans l'étourderie d'un tranſport amoureux, il vous auroit plû de vous dire : nous le ſommes ? Les paſſions ſeroient bien à leur aiſe, ſi leur emportement rendoit tout légitime.

ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE.

Juſte Ciel !

Madame ARGANTE.

Songez-vous que de pareils engagements déſhonorent une fille ; que ſa réputation en demeure ternie, qu'elle en perd l'eſtime publique ; que ſon époux peut réfléchir un jour qu'elle a manqué de vertu ; que la foibleſſe honteuſe où elle eſt tombée, doit la flétrir à ſes yeux même, & la lui rendre mépriſable ?

ANGÉLIQUE, *vivement.*

Ah ! Dorante, que vous étiez coupable ! Madame, je me livre à vous, à vos conſeils ; conduiſez-moi, ordonnez : que faut-il que je devienne ? Vous êtes la maitreſſe ; je fais moins cas de la vie que des lumieres que vous venez de me donner. Et vous, Dorante, tout ce que je puis à préſent pour vous, c'eſt de vous pardonner une propoſition qui doit vous paroître affreuſe.

DORANTE.

N'en doutez pas, chere Angélique : oui, je me rends, je la déſavoue. Ce n'eſt pas la crainte de voir diminuer mon eſtime pour vous qui me frappe, je ſuis ſûr que cela n'eſt pas poſſible : c'eſt l'horreur de penſer que les autres ne vous

estimeroient plus, qui m'effraie. Oui, je le comprends, le danger est sûr. Madame vient de m'éclairer à mon tour, je vous perdrois; & qu'est-ce que c'est que mon amour & ses intérêts, auprès d'un malheur aussi terrible?

Madame ARGANTE.

Et d'un malheur qui auroit entraîné la mort d'Angélique, parce que sa mere n'auroit pu le supporter.

ANGÉLIQUE.

Hélas! jugez combien je dois l'aimer, cette mere! Rien ne nous a gênés dans nos entrevues. Eh bien! Dorante, apprenez qu'elle les sçavoit toutes, que je l'ai instruite de votre amour, du mien, de vos desseins, de mes irrésolutions.

DORANTE.

Qu'entends-je?

ANGÉLIQUE.

Oui, je l'avois instruite. Ses bontés, ses tendresses m'y avoient obligée; elle a été ma confidente, mon amie; elle n'a jamais gardé que le droit de me conseiller; elle ne s'est reposée de ma conduite que sur ma tendresse pour elle, & m'a laissée la maitresse de tout. Il n'a tenu qu'à moi de vous suivre, d'être une ingrate envers

elle, de l'affliger impunément, parce qu'elle avoit promis que je serois libre.

DORANTE.

Quel respectable portrait me faites-vous d'elle ! Tout amant que je suis, vous me mettez dans ses intérêts même ; je me range de son parti, & me regarderois comme le plus indigne des hommes si j'avois pu détruire une aussi belle, aussi vertueuse union que la vôtre.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Ah ! ma mere, lui dirai-je qui vous êtes.

DORANTE.

Oui, belle Angélique, vous avez raison. Abandonnez-vous toujours à ces mêmes bontés qui m'étonnent, & que j'admire. Continuez de les mériter ; je vous y exhorte. Que mon amour y perde ou non, vous le devez. Je serois au désespoir, si je l'avois emporté sur elle.

Madame ARGANTE, *après avoir rêvé quelque temps.*

Ma fille, je vous permets d'aimer Dorante.

DORANTE.

Vous, Madame, la mere d'Angélique !

ANGÉLIQUE.

C'est elle-même. En connoissez-vous qui lui ressemble ?

DORANTE.

Je suis si pénétré de respect.....

Madame ARGANTE.

Arrêtez; voici Monsieur Ergaste.

SCENE DERNIERE.

ERGASTE, LES ACTEURS PRÉCÉDENTS.

ERGASTE.

MADAME, quelques affaires pressantes me rappellent à Paris. Mon mariage avec Angélique étoit comme arrêté: mais j'ai fait quelques réflexions; je craindrois qu'elle ne m'épousât par pure obéissance, & je vous remets votre parole. Ce n'est pas tout: j'ai un époux à vous proposer pour Angélique, un jeune homme riche & estimé. Elle peut avoir le cœur prévenu; mais n'importe.

ANGÉLIQUE.

Je vous suis obligée, Monsieur; ma mere n'est pas pressée de me marier.

Madame ARGANTE.

Mon parti est pris ; Monsieur : j'accorde ma fille à Dorante que vous voyez. Il n'est pas riche ; mais il vient de me montrer un caractere qui me charme, & qui fera le bonheur d'Angélique. Dorante, je ne veux que le temps de sçavoir qui vous êtes.

DORANTE, *veut se jetter aux genoux de Madame Argante, qui le releve.*

ERGASTE.

Je vais vous le dire, Madame ; c'est mon neveu, le jeune homme dont je vous parle, & à qui j'assûre tout mon bien.

Madame ARGANTE.

Votre neveu !

ANGÉLIQUE, *à Dorante, à part.*

Ah, que nous avons d'excuses à lui faire !

DORANTE.

Eh ! Monsieur, comment payer vos bienfaits ?

ERGASTE.

Point de remercîments. Ne vous avois-je pas promis qu'Angélique n'épouseroit point un homme sans bien ? Je n'ai plus qu'une chose à dire : j'intercede pour Lisette, & je demande grâce.

Madame ARGANTE.

Je lui pardonne. Que nos jeunes gens la récompensent; mais qu'ils s'en défassent.

LUBIN.

Et moi, pour bian faire, faut qu'en me récompense, & qu'en me garde.

Madame ARGANTE.

Je t'accorde les deux.

FIN.

L'ÉCOLE DES MERES,

COMÉDIE

EN UN ACTE, EN PROSE;

Représentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le 26 Juillet 1732.

ACTEURS.

Madame ARGANTE.

ANGÉLIQUE, Fille de Madame Argante.

LISETTE, Suivante d'Angélique.

ÉRASTE, Amant d'Angélique, sous le nom de la Ramée.

DAMIS, Pere d'Éraste, autre Amant d'Angélique.

FRONTIN, Valet de Madame Argante.

CHAMPAGNE, Valet de M. Damis.

La Scene est dans l'Appartement de Madame Argante.

L'ÉCOLE DES MERES, COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

ÉRASTE, *sous le nom de la Ramée, & avec une livrée ;* LISETTE.

LISETTE.

Oui, vous voilà fort bien deguisé ; & avec cet habit-là, vous disant mon cousin, je crois que vous pouvez paroître ici en toute sûreté. Il n'y a que votre air qui n'est pas trop d'accord avec la livrée.

ÉRASTE.

Il n'y a rien à craindre. Je n'ai pas même, en entrant, fait mention de notre parenté. J'ai dit

que je voulois te parler, & l'on m'a répondu que je te trouverois ici, ſans m'en demander davantage.

LISETTE.

Je crois que vous devez être content du zele avec lequel je vous ſers. Je m'expoſe à tout, & ce que je fais pour vous n'eſt pas trop dans l'ordre : mais vous êtes un honnête-homme ; vous aimez ma jeune Maitreſſe, elle vous aime. Je crois qu'elle ſera plus heureuſe avec vous qu'avec celui que ſa mere lui deſtine ; & cela calme un peu mes ſcrupules.

ÉRASTE.

Elle m'aime, dis-tu, Liſette ? Puis-je me flatter d'un ſi grand bonheur ? Moi qui ne l'ai vu qu'en paſſant dans nos promenades, qui ne lui ai prouvé mon amour que par mes regards, & qui n'ai pu lui parler que deux fois pendant que ſa mere s'écartoit avec d'autres Dames ; elle m'aime ?

LISETTE.

Très-tendrement. Mais voici un domeſtique de la maiſon qui vient ; c'eſt Frontin qui ne me haît pas : faites bonne contenance.

SCENE II.

FRONTIN, LISETTE, ÉRASTE.

FRONTIN.

AH ! te voilà, Lisette ? Avec qui es-tu donc-là ?

LISETTE.

Avec un de mes parents qui s'appelle la Ramée, & dont le Maître, qui est ordinairement en Province, est venu ici pour affaire ; & il profite du séjour qu'il y fait pour me voir.

FRONTIN.

Un de tes parents, dis-tu ?

LISETTE.

Oui.

FRONTIN.

C'est-à-dire un cousin ?

LISETTE.

Sans doute.

FRONTIN.

Hum ! Il a l'air d'un cousin de bien loin : il

n'a point la tournure d'un parent, ce garçon-là.

LISETTE.

Qu'eſt-ce que tu veux dire avec ta tournure?

FRONTIN.

Je veux dire que ce n'eſt, par ma foi, que de la fauſſe monnoie que tu me donnes; & que, ſi le diable emportoit ton couſin, il ne t'en reſteroit pas un parent de moins.

ÉRASTE.

Eh! pourquoi penſez-vous qu'elle vous trompe?

FRONTIN.

Hum! quelle phiſionomie de fripon! Mons de la Ramée, je vous avertis que j'aime Liſette, & que je veux l'épouſer tout ſeul.

LISETTE.

Il eſt pourtant néceſſaire que je lui parle pour une affaire de famille qui ne te regarde pas.

FRONTIN.

Oh parbleu! que les ſecrets de ta famille s'accommodent; moi, je reſte.

LISETTE.

Il faut prendre ſon parti. Frontin!

FRONTIN.

Après?

LISETTE.

Serois-tu capable de rendre ſervice à un honnête-homme, qui t'en récompenſeroit bien?

FRONTIN.

Honnête-homme ou non, ſon honneur eſt de trop, dès qu'il récompenſe.

LISETTE.

Tu ſçais à qui Madame marie Angélique ma Maitreſſe?

FRONTIN.

Oui; je penſe que c'eſt à-peu-près ſoixante ans qui en épouſent dix-ſept.

LISETTE.

Tu vois bien que ce mariage-là ne convient point.

FRONTIN.

Oui: il menace la ſtérilité; les héritiers en ſeront nuls, ou auxiliaires.

LISETTE.

Ce n'eſt qu'à regret qu'Angélique obéit; d'autant plus que le haſard lui a fait connoître un aimable homme qui a touché ſon cœur.

FRONTIN.

Le couſin la Ramée pourroit bien nous venir de-là.

LISETTE.

Tu l'as dit, c'eſt cela même.

ÉRASTE.

Oui, mon enfant, c'eſt moi.

FRONTIN.

Eh! que ne diſiez vous? En ce cas-là, je vous pardonne votre figure, & je ſuis tout à vous. Voyons, que faut-il faire?

ÉRASTE.

Rien que favoriſer une entrevue que Liſette va me procurer ce ſoir; & tu ſeras content de moi.

FRONTIN.

Je le crois; mais qu'eſperez-vous de cette entrevue? car on ſigne le contrat ce ſoir.

LISETTE.

Eh bien! pendant que la compagnie, avant le ſouper, ſera dans l'appartement de Madame, Monſieur nous attendra dans cette ſalle-ci, ſans lumiere pour n'être point vu; & nous y viendrons, Angélique & moi, pour examiner le parti qu'il y aura à prendre.

FRONTIN.

Ce n'eſt pas de l'entretien que je doute: mais à quoi aboutira-t-il? Angélique eſt une Agnès

élevée dans la plus févere contrainte, & qui, malgré fon penchant pour vous, n'aura que des regrets, des larmes & de la frayeur à vous donner. Eſt-ce que vous avez deſſein de l'enlever?

ÉRASTE.

Ce feroit un parti bien extrême.

FRONTIN.

Et dont l'extrémité ne vous feroit pas grand'peur, n'eſt-il pas vrai?

LISETTE.

Pour nous, Frontin, nous ne nous chargeons que de faciliter l'entretien auquel je ferai préſente: mais de ce qu'on y réſoudra, nous n'y trempons point; cela ne nous regarde pas.

FRONTIN.

Oh! ſi fait: cela nous regarderoit un peu, ſi cette petite converſation nocturne que nous leur ménageons dans la ſalle étoit découverte; d'autant plus qu'une des portes de la ſalle aboutit au jardin; que du jardin on va à une petite porte qui rend dans la rue, & qu'à cauſe de la ſalle où nous les mettrons, nous répondrons de toutes ces petites portes-là, qui ſont de notre connoiſſance. Mais tout coup vaille. Pour ſe mettre à ſon aiſe, il faut quelquefois riſquer ſon honneur. Il s'agit

d'ailleurs d'une jeune victime qu'on veut sacrifier; & je crois qu'il est généreux d'avoir part à sa délivrance, sans s'embarrasser de quelle façon elle s'opérera. Monsieur paiera bien, cela grossira ta dot, & nous ferons une action qui joindra l'utile au louable.

ÉRASTE.

Ne vous inquiettez de rien : je n'ai point envie d'enlever Angélique, & je ne veux que l'exciter à refuser l'époux qu'on lui destine. Mais la nuit s'approche : où me retirerai-je en attendant le moment où je verrai Angélique ?

LISETTE.

Comme on ne sçait encore qui vous êtes, en cas qu'on vous fît quelques questions, au-lieu d'être mon cousin, soyez celui de Frontin ; & retirez-vous dans sa chambre, qui est à côté de cette salle, & d'où Frontin pourra vous amener, quand il faudra.

FRONTIN.

Oui-dà, Monsieur ; disposez de mon appartement.

LISETTE.

Allez tout-à-l'heure; car il faut que je prévienne Angélique, qui assûrément sera charmée de vous

voir,

voir, mais qui ne sçait pas que vous étes ici, & à qui je dirai d'abord qu'il y a un domestique dans la chambre de Frontin qui demande à lui parler de votre part. Mais sortez, j'entends quelqu'un qui vient.

FRONTIN.

Allons, Cousin; sauvons-nous.

LISETTE.

Non, restez: c'est là mère d'Angélique, elle vous verroit fuir; il vaut mieux que vous demeuriez.

SCENE III.

LISETTE, FRONTIN, ÉRASTE, Madame ARGANTE.

Madame ARGANTE.

Où est donc ma fille, Lisette?

LISETTE.

Apparemment qu'elle est dans sa chambre, Madame.

Madame ARGANTE.

Qui est ce garçon-là?

FRONTIN.

Madame, c'eſt un garçon de condition, comme vous voyez, qui m'eſt venu voir, & à qui je m'intéreſſe, parce que nous ſommes fils des deux freres. Il n'eſt pas content de ſon maître ; ils ſe ſont brouillés enſemble, & il vient me demander ſi je ne ſçais pas quelque maiſon dont il pût s'accommoder.

Madame ARGANTE.

Sa phyſionomie eſt aſſez bonne. Chez qui avez-vous ſervi, mon enfant ?

ÉRASTE.

Chez un Officier du Régiment du Roi, Madame.

Madame ARGANTE.

Eh bien ! je parlerai de vous à Monſieur Damis, qui pourra vous donner à ma fille. Demeurez ici juſqu'à ce ſoir, & laiſſez-nous. Reſtez, Liſette.

SCENE IV.

Madame ARGANTE, LISETTE.

Madame ARGANTE.

MA fille vous dit assez volontiers ses sentiments, Lisette : dans quelle disposition d'esprit est-elle pour le mariage que nous allons conclure ? Elle ne m'a marqué du moins aucune répugnance.

LISETTE.

Ah ! Madame, elle n'oseroit vous en marquer, quand elle en auroit ; c'est une jeune & timide personne, à qui jusqu'ici son éducation n'a rien appris qu'à obéir.

Madame ARGANTE.

C'est, je pense, ce qu'elle pouvoit apprendre de mieux à son âge.

LISETTE.

Je ne dis pas le contraire.

Madame ARGANTE.

Mais enfin, vous paroît-elle contente ?

LISETTE.

Y peut-on rien connoître? Vous sçavez qu'à peine ôse-t-elle lever les yeux, tant elle a peur de sortir de cette modestie sévere que vous voulez qu'elle ait; tout ce que j'en sçais, c'est qu'elle est triste.

Madame ARGANTE.

Oh! je le crois, c'est une marque qu'elle a le cœur bon; elle va se marier, elle me quitte, elle m'aime; & notre séparation est douloureuse.

LISETTE.

Eh, eh! ordinairement, pourtant, une fille qui va se marier est assez gaie.

Madame ARGANTE.

Oui, une fille dissipée, élevée dans un monde coquet, qui a plus entendu parler d'amour que de vertu, & que mille jeunes étourdis ont eu l'impertinente liberté d'entretenir de cajoleries: mais une fille retirée, qui vit sous les yeux de sa mere, & dont rien n'a gâté ni le cœur ni l'esprit, ne laisse pas que d'être allarmée, quand elle change d'état. Je connois Angélique, & la simplicité de ses mœurs: elle n'aime pas le monde; & je suis sûre qu'elle ne me quitteroit jamais, si je l'en laissois la maitresse.

LISETTE.

Cela eſt ſingulier.

Madame ARGANTE.

Oh ! j'en ſuis ſûre. A l'égard du mari que je lui donne, je ne doute pas qu'elle n'approuve mon choix ; c'eſt un homme très-riche, très-raiſonnable.

LISETTE.

Pour raiſonnable, il a eu le temps de le devenir.

Madame ARGANTE.

Oui, un peu vieux, à la vérité ; mais doux, mais complaiſant, attentif, aimable.

LISETTE.

Aimable ! prenez donc garde, Madame ; il a ſoixante ans, cet homme.

Madame ARGANTE.

Il eſt bien queſtion de l'âge d'un mari avec une fille élevée comme la mienne !

LISETTE.

Oh ! s'il n'en eſt pas queſtion avec Mademoiſelle votre fille, il n'y aura guere eu de prodige de cette force-là.

Madame ARGANTE.

Qu'entendez-vous avec votre prodige ?

LISETTE.

J'entends qu'il faut, le plus qu'on peut, mettre la vertu des gens à son aise, & que celle d'Angélique ne sera pas sans fatigue.

Madame ARGANTE.

Vous avez de sottes idées, Lisette : les inspirez-vous à ma fille ?

LISETTE.

Oh ! que non, Madame ; elle les trouvera bien sans que je m'en méle.

Madame ARGANTE.

Eh ! pourquoi, de l'humeur dont elle est, ne seroit-elle pas heureuse ?

LISETTE.

C'est qu'elle ne sera point de l'humeur dont vous dites ; cette humeur-là n'est nulle part.

Madame ARGANTE.

Il faudroit qu'elle l'eût bien difficile, si elle ne s'accommodoit pas d'un homme qui l'adorera.

LISETTE.

On adore mal à son âge.

Madame ARGANTE.

Qui ira au-devant de tous ses desirs.

LISETTE.

Ils ſeront donc bien modeſtes.

Madame ARGANTE.

Taiſez-vous : je ne ſçais de quoi je m'aviſe de vous écouter.

LISETTE.

Vous m'interrogez, & je vous réponds ſincèrement.

Madame ARGANTE.

Allez dire à ma fille qu'elle vienne.

LISETTE.

Il n'eſt pas beſoin de l'aller chercher, Madame ; la voilà qui paſſe, & je vous laiſſe.

SCENE V.

ANGÉLIQUE, Madame ARGANTE.

Madame ARGANTE.

VENEZ, Angélique, j'ai à vous parler.

ANGÉLIQUE, *modeſtement.*

Que ſouhaitez-vous, ma mere?

Madame ARGANTE.

Vous voyez, ma fille, ce que je fais aujourd'hui pour vous. Ne tenez-vous pas compte à ma tendresse du mariage avantageux que je vous procure ?

ANGÉLIQUE, *faisant la révérence.*

Je ferai tout ce qu'il vous plaira, ma mere.

Madame ARGANTE.

Je vous demande si vous me sçavez gré du parti que je vous donne? Ne trouvez-vous pas qu'il est heureux pour vous d'épouser un homme comme Monsieur Damis, dont la fortune, dont le caractere sûr & plein de raison, vous assûrent une vie douce & paisible, telle qui convient à vos mœurs, & aux sentiments que je vous ai toujours inspirés ? Allons, répondez, ma fille.

ANGÉLIQUE.

Vous me l'ordonnez donc ?

Madame ARGANTE.

Oui, sans doute. Voyons, n'êtes-vous pas satisfaite de votre sort?

ANGÉLIQUE.

Mais. . . .

Madame ARGANTE.

Quoi ! mais ! je veux qu'on me réponde rai-

ſonnablement ; je m'attends à votre reconnoiſſance, & non pas à des mais...

ANGÉLIQUE, *ſaluant.*

Je n'en dirai plus, ma mere.

Madame ARGANTE.

Je vous diſpenſe des révérences ; dites-moi ce que vous penſez ?

ANGÉLIQUE.

Ce que je penſe ?

Madame ARGANTE.

Oui : comment regardez-vous le mariage en queſtion ?

ANGÉLIQUE.

Mais... :

Madame ARGANTE.

Toujours des mais.

ANGÉLIQUE.

Je vous demande pardon ; je n'y ſongeois pas, ma mere.

Madame ARGANTE.

Eh bien ! ſongez-y donc, & ſouvenez-vous qu'ils me déplaiſent. Je vous demande quelles ſont les diſpoſitions de votre cœur dans cette conjoncture-ci ? Ce n'eſt pas que je doute que vous

ſoyez contente ; mais je voudrois vous l'entendre dire vous-même.

ANGÉLIQUE.

Les diſpoſitions de mon cœur ? Je tremble de ne pas répondre à votre fantaiſie.

Madame ARGANTE.

Eh ! pourquoi ne répondriez-vous pas à ma fantaiſie ?

ANGÉLIQUE.

C'eſt que ce que je dirois vous fâcheroit peut-être.

Madame ARGANTE.

Parlez bien, & je ne me fâcherai point. Eſt-ce que vous n'êtes point de mon ſentiment ? Etes-vous plus ſage que moi ?

ANGÉLIQUE.

C'eſt que je n'ai point de diſpoſitions dans le cœur.

Madame ARGANTE.

Et qu'y avez-vous donc, Mademoiſelle ?

ANGÉLIQUE.

Rien du tout.

Madame ARGANTE.

Rien ! Qu'eſt-ce que rien ? Ce mariage ne vous plaît donc pas ?

ANGÉLIQUE.

Non.

Madame ARGANTE, *en colere.*

Comment ! il vous déplaît ?

ANGÉLIQUE.

Non, ma mere.

Madame ARGANTE.

Eh ! parlez donc ; car je commence à vous entendre : c'eſt-à-dire, ma fille, que vous n'avez point de volonté ?

ANGÉLIQUE.

J'en aurai pourtant une, ſi vous le voulez.

Madame ARGANTE.

Il n'eſt pas néceſſaire : vous faites encore mieux d'être comme vous êtes ; de vous laiſſer conduire, & de vous en fier entierement à moi. Oui, vous avez raiſon, ma fille ; & ces diſpoſitions d'indifférence ſont les meilleures. Auſſi, voyez-vous que vous en êtes récompenſée. Je ne vous donne pas un jeune extravagant qui vous négligeroit peut-être au bout de quinze jours ; qui diſſiperoit ſon bien & le vôtre, pour courir après mille paſſions libertines. Je vous marie à un homme ſage, à un homme dont le cœur eſt ſûr, & qui ſçaura tout le prix de la vertueuſe innocence du vôtre.

ANGÉLIQUE.

Pour innocente, je le ſuis.

Madame ARGANTE.

Oui; grâces à mes ſoins, je vous vois telle que j'ai toujours ſouhaité que vous fuſſiez. Comme il vous eſt familier de remplir vos devoirs, les vertus dont vous allez avoir beſoin, ne vous coûteront rien : & voici les plus eſſentielles ; c'eſt, d'abord, de n'aimer que votre mari.

ANGÉLIQUE.

Et ſi j'ai des amis, qu'en ferai-je ?

Madame ARGANTE.

Vous n'en devez point avoir d'autres que ceux de Monſieur Damis, aux volontés de qui vous vous conformerez toujours, ma fille. Nous ſommes ſur ce pied-là dans le mariage.

ANGÉLIQUE.

Ses volontés ? Eh ! que deviendront les miennes ?

Madame ARGANTE.

Je ſçais que cet article-là a quelque choſe d'un peu mortifiant : mais il faut s'y rendre, ma fille. C'eſt une eſpece de loi qu'on nous a impoſée, & qui dans le fond nous fait honneur ; car entre deux perſonnes qui vivent enſemble, c'eſt tou-

jours la plus raisonnable qu'on charge d'être la plus docile : & cette docilité-là vous sera facile ; car vous n'avez jamais eu de volonté avec moi, vous ne connoissez que l'obéissance.

ANGÉLIQUE.

Oui, mais mon mari ne sera pas ma mere.

Madame ARGANTE.

Vous lui devez encore plus qu'à moi, Angélique ; & je suis sûre qu'on n'aura rien à vous reprocher là-dessus. Je vous laisse ; songez à tout ce que je vous ai dit ; & sur-tout, gardez ce goût de retraite, de solitude, de modestie, de pudeur qui me charme en vous. Ne plaisez qu'à votre mari, & restez dans cette simplicité qui ne vous laisse ignorer que le mal. Adieu, ma fille.

SCENE VI.

ANGÉLIQUE, LISETTE.

ANGÉLIQUE, *un moment seule.*

Qui ne me laisse ignorer que le mal ! Et qu'en sçait-elle ? Elle l'a donc appris ? Eh bien ! je veux l'apprendre aussi.

LISETTE *furvient.*

Eh bien ! Mademoifelle, à quoi en êtes-vous ?

ANGÉLIQUE.

J'en fuis à m'affliger, comme tu vois.

LISETTE.

Qu'avez-vous dit à votre mere ?

ANGÉLIQUE.

Eh ! tout ce qu'elle a voulu.

LISETTE.

Vous épouferez donc Monfieur Damis ?

ANGÉLIQUE.

Moi, l'époufer ! Je t'affûre que non ; c'eft bien affez qu'il m'époufe.

LISETTE.

Oui ; mais vous n'en ferez pas moins fa femme.

ANGÉLIQUE.

Eh bien ! ma mere n'a qu'à l'aimer pour nous deux : car pour moi, je n'aimerai jamais qu'Erafte.

LISETTE.

Il le mérite bien.

ANGÉLIQUE.

Oh ! pour cela oui. C'eft lui qui eft aimable, qui eft complaifant ; & non pas ce Monfieur Damis, que ma mere a été prendre je ne fçais où ; qui fe-

ſoit bien mieux d'être mon grand-pere que mon mari; qui me glace quand il me parle, & qui m'appelle toujours, ma belle perſonne, comme ſi on s'embarraſſoit beaucoup d'être belle ou laide avec lui: au-lieu que tout ce que me dit Eraſte, eſt ſi touchant! on voit que c'eſt du fond du cœur qu'il parle; & j'aimerois mieux être ſa femme ſeulement huit jours, que de l'être toute ma vie de l'autre.

LISETTE.

On dit qu'il eſt au déſeſpoir, Eraſte.

ANGÉLIQUE.

Eh! comment veut-il que je faſſe? Hélas! je ſçais bien qu'il ſera inconſolable. N'eſt-on pas bien à plaindre, quand on s'aime tant, de n'être pas enſemble? Ma mere dit qu'on eſt obligé d'aimer ſon mari; eh bien! qu'on me donne Eraſte: je l'aimerai tant qu'on voudra. Puiſque je l'aime avant que d'y être obligée, je n'aurai garde d'y manquer, quand il le faudra: cela me ſera bien commode.

LISETTE.

Mais, avec ces ſentiments-là, que ne refuſez-vous courageuſement Damis? Il eſt encore temps. Vous êtes d'une vivacité étonnante avec moi, &

vous tremblez devant votre mere. Il faudroit lui dire ce soir: cet homme-là est trop vieux pour moi; je ne l'aime point, je le haïs, je le haïrai; & je ne sçaurois l'épouser.

ANGÉLIQUE.

Tu as raison: mais quand ma mere me parle, je n'ai plus d'esprit. Cependant, je sens que j'en ai assûrément; & j'en aurois bien davantage, si elle avoit voulu: mais n'être jamais qu'avec elle, n'entendre que des préceptes qui me lassent, ne faire que des lectures qui m'ennuient, est-ce-là le moyen d'avoir de l'esprit? qu'est-ce que cela apprend? Il y a des petites filles de sept ans qui sont plus avancées que moi. Cela n'est-il pas ridicule? je n'ôse pas seulement ouvrir ma fenêtre. Voyez, je vous prie, de quel air on m'habille! suis-je vétue comme une autre? regardez comme me voilà faite! Ma mere appelle cela un habit modeste: il n'y a donc de la modestie nulle part qu'ici? car je ne vois que moi d'enveloppée comme cela: aussi suis-je d'une enfance, d'une curiosité! Je ne porte point de rubans; mais qu'est-ce que ma mere y gagne? que j'ai des émotions, quand j'en apperçois. Elle ne m'a laissé voir personne; & avant que je connusse Eraste, le cœur

me battoit, quand j'étois regardée par un jeune homme. Voilà pourtant ce qui m'est arrivé.

LISETTE.

Votre naïveté me fait rire.

ANGÉLIQUE.

Mais est-ce que je n'ai pas raison? Seroit-ce de même, si j'avois joui d'une liberté honnête? En vérité, si je n'avois pas le cœur bon, tiens, je crois que je haïrois ma mere, d'être cause que j'ai des émotions pour des choses dont je suis sûre que je ne me soucierois pas, si je les avois. Aussi, quand je serai ma maitresse... laisse-moi faire, va... je veux sçavoir tout ce que les autres sçavent.

LISETTE.

Je m'en fie bien à vous.

ANGÉLIQUE.

Moi qui suis naturellement vertueuse, sçais-tu bien que je m'endors quand j'entends parler de sagesse? Sçais-tu bien que je serai fort heureuse de n'être pas coquette? Je ne le serai pourtant pas; mais ma mere mériteroit bien que je le devinsse.

LISETTE.

Ah! si elle pouvoit vous entendre & jouir du fruit de sa sévérité! Mais parlons d'autre chose. Vous aimez Éraste?

ANGÉLIQUE.

Vraiment oui, je l'aime: pourvu qu'il n'y ait point de mal à avouer cela ; car je suis si ignorante! je ne sçais point ce qui est permis ou non, au moins.

LISETTE.

C'est un aveu sans conséquence avec moi.

ANGÉLIQUE.

Oh! sur ce pied-là je l'aime beaucoup, & je ne puis me résoudre à le perdre.

LISETTE.

Prenez donc une bonne résolution de n'être pas à un autre. Il y a ici un domestique à lui qui a une lettre à vous rendre de sa part.

ANGÉLIQUE, *charmée.*

Une lettre de sa part! eh! tu ne m'en disois rien! Où est-elle? oh! que j'aurai de plaisir à la lire! donne-moi-la donc? Où est ce domestique?

LISETTE.

Doucement! modérez cet empressement-là; cachez-en du moins une partie à Éraste. Si par hasard vous lui parliez, il y auroit du trop.

ANGÉLIQUE.

Oh dame! c'est encore ma mere qui en est cause. Mais est-ce que je pourrai le voir? Tu me

parles de lui & de ſa lettre, & je ne vois ni l'un ni l'autre.

SCENE VII.

ANGÉLIQUE, LISETTE, FRONTIN, ÉRASTE.

LISETTE, *à Angélique.*

TENEZ, voici ce domeſtique que Frontin nous amene.

ANGÉLIQUE.

Frontin ne dira-t-il rien à ma mere?

LISETTE.

Ne craignez rien, il eſt dans vos intérêts; & ce domeſtique paſſe pour ſon parent.

FRONTIN, *tenant une lettre.*

Le valet de Monſieur Éraſte vous apporte une lettre que voici, Madame.

ANGÉLIQUE, *gravement.*

Donnez. (*à Liſette.*) Suis-je aſſez ſérieuſe?

LISETTE.

Fort bien.

ANGÉLIQUE.

« Que viens-je d'apprendre ! on dit que vous » vous mariez ce ſoir. Si vous concluez ſans me » permettre de vous voir, je ne me ſoucie plus » de la vie. » (*Et en s'interrompant.*) Il ne ſe ſoucie plus de la vie ! (*Elle acheve de lire.*) « Adieu, j'at- » tends votre réponſe, & je me meurs. » (*Après qu'elle a lu.*) Cette lettre-là me pénetre : il n'y a point de modération qui tienne, Liſette ; il faut que je lui parle, & je ne veux pas qu'il meure. Allez lui dire qu'il vienne ; on le fera entrer comme on pourra.

ÉRASTE, *ſe jettant à ſes genoux.*

Vous ne voulez point que je meure, & vous vous mariez, Angélique !

ANGÉLIQUE.

Ah ! c'eſt vous, Éraſte.

ÉRASTE.

A quoi vous déterminez-vous donc ?

ANGÉLIQUE.

Je ne ſçais ; je ſuis trop émue pour vous répondre. Levez-vous.

ÉRASTE, *ſe levant.*

Mon déſeſpoir vous touchera-t-il ?

ANGÉLIQUE.

Eſt-ce que vous n'avez pas entendu ce que j'ai dit?

ÉRASTE.

Il m'a paru que vous m'aimiez un peu.

ANGÉLIQUE.

Non, non : il vous a paru mieux que cela ; car j'ai dit bien franchement que je vous aime : mais il faut m'excuſer, Éraſte; car je ne ſçavois pas que vous étiez-là.

ÉRASTE.

Eſt-ce que vous ſeriez fâchée de ce qui vous eſt échappé?

ANGÉLIQUE.

Moi, fâchée! au contraire, je ſuis bien-aiſe que vous l'ayez appris ſans qu'il y ait de ma faute; je n'aurai plus la peine de vous le cacher.

FRONTIN.

Prenez garde qu'on ne vous ſurprenne.

LISETTE.

Il a raiſon : je crois que quelqu'un vient; retirez-vous, Madame.

ANGÉLIQUE.

Mais je crois que vous n'avez pas eu le temps de me dire tout.

ÉRASTE.

Hélas ! Madame, je n'ai encore fait que vous voir ; & j'ai besoin d'un entretien pour vous résoudre à me sauver la vie.

ANGÉLIQUE, *en s'en-allant.*

Ne lui donneras-tu pas le temps de me résoudre, Lisette ?

LISETTE.

Oui : Frontin & moi nous aurons soin de tout ; vous allez nous revoir bientôt ; mais retirez-vous.

SCENE VIII.

LISETTE, FRONTIN, ÉRASTE, CHAMPAGNE.

LISETTE.

Qui est-ce qui entre là ? c'est le valet de Monsieur Damis.

ÉRASTE, *vîte.*

Eh ! d'où le connoissez-vous ? c'est le valet de mon pere, & non pas de Monsieur Damis qui m'est inconnu.

LISETTE.

Vous vous trompez; ne vous déconcertez pas.

CHAMPAGNE.

Bon ſoir, la jolie fille; bon ſoir, Meſſieurs: je viens attendre ici mon maître, qui m'envoie dire qu'il va venir; & je ſuis charmé d'une rencontre.... (*en regardant Eraſte.*) Mais comment appellez-vous Monſieur?

ÉRASTE.

Vous importe-t-il de ſçavoir que je m'appelle la Ramée?

CHAMPAGNE.

La Ramée? eh! pourquoi eſt-ce que vous portez ce viſage-là?

ÉRASTE.

Pourquoi? la belle queſtion! parce que je n'en ai pas reçu d'autre. Adieu, Liſette; le début de ce butord-là m'ennuie.

SCENE IX.

CHAMPAGNE, FRONTIN, LISETTE.

FRONTIN.

JE voudrois bien sçavoir à qui tu en as? Eſt-ce qu'il n'eſt pas permis à mon couſin la Ramée d'avoir ſon viſage?

CHAMPAGNE.

Je veux bien que Monſieur la Ramée en ait un; mais il ne lui eſt pas permis de ſe ſervir de celui d'un autre.

LISETTE.

Comment, celui d'un autre! qu'eſt-ce que cette folie-là?

CHAMPAGNE.

Oui, celui d'un autre; en un mot cette mine-là ne lui appartient point; elle n'eſt point à ſa place ordinaire, ou bien j'ai vu la pareille à quelqu'un que je connoîs.

FRONTIN, *riant.*

C'eſt peut-être une phyſionomie à la mode, & la Ramée en aura pris une.

LISETTE, *riant.*

Voilà bien, en effet, des diſcours d'un butord comme toi, Champagne. Eſt-ce qu'il n'y a pas mille gens qui ſe reſſemblent?

CHAMPAGNE.

Cela eſt vrai; mais que ſon viſage appartienne à ce qu'il voudra, je ne m'en ſoucie gueres; chacun a le ſien. Il n'y a que vous, Mademoiſelle Liſette, qui n'avez celui de perſonne; car vous êtes plus jolie que tout le monde: il n'y a rien de ſi aimable que vous.

FRONTIN.

Alte-là; laiſſe ce minois-là en repos. Ton éloge le déshonore.

CHAMPAGNE.

Ah! Monſieur Frontin, ce que j'en dis, c'eſt en cas que vous n'aimiez pas Liſette, comme cela peut arriver; car chacun n'eſt pas du même goût.

FRONTIN.

Paix, vous dis-je; car je l'aime.

CHAMPAGNE.

Et vous, Mademoiſelle Liſette?

LISETTE.

Tu joues de malheur ; car je l'aime.

CHAMPAGNE.

Je l'aime, par-tout je l'aime ! Il n'y aura donc rien pour moi ?

LISETTE, *en s'en-allant.*

Une révérence de ma part.

FRONTIN, *en s'en-allant.*

Des injures de la mienne, & quelques coups de poing, si tu veux.

CHAMPAGNE.

Ah ! n'ai-je pas fait-là une belle fortune ?

SCENE X.

M. DAMIS, CHAMPAGNE.

M. DAMIS.

AH ! te voilà ?

CHAMPAGNE.

Oui, Monsieur ; on vient de m'apprendre qu'il n'y a rien pour moi, & ma part ne me donne pas une bonne opinion de la vôtre.

M. DAMIS.

Qu'entends-tu par-là ?

CHAMPAGNE.

C'est que Lisette ne veut point de moi ; & outre cela j'ai vu la physionomie de Monsieur votre fils sur le visage d'un valet.

M. DAMIS.

Je n'y comprends rien. Laisse-nous : voici Madame Argante & Angélique.

SCENE XI.

Madame ARGANTE, ANGÉLIQUE, M. DAMIS.

Madame ARGANTE.

Vous venez, sans doute, d'arriver, Monsieur ?

M. DAMIS.

Oui, Madame, en ce moment.

Madame ARGANTE.

Il y a déjà bonne compagnie assemblée chez moi ; c'est-à-dire, une partie de ma famille, avec

quelques-uns de nos amis; car pour les vôtres, vous n'avez pas voulu leur confier votre mariage.

M. DAMIS.

Non, Madame; j'ai craint qu'on n'enviât mon bonheur, & j'ai voulu me l'assurer en secret. Mon fils même ne sçait rien de mon dessein: & c'est à cause de cela que je vous ai priée de vouloir bien me donner le nom de Damis, au lieu de celui d'Orgon, qu'on mettra dans le Contrat.

Madame ARGANTE.

Vous êtes le maître, Monsieur. Au reste, il n'appartient point à une mere de vanter sa fille; mais je crois vous faire un présent digne d'un honnête-homme comme vous. Il est vrai que les avantages que vous lui faites.....

M. DAMIS.

Oh! Madame, n'en parlons point, je vous prie; c'est à moi à vous remercier toutes deux: & je n'ai pas dû espérer que cette belle personne fît grâce au peu que je vaux.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Belle personne!

M. DAMIS.

Tous les trésors du monde ne sont rien, au

prix de la beauté & de la vertu qu'elle m'apporte en mariage.

Madame ARGANTE.

Pour de la vertu, vous lui rendez justice, Mais, Monsieur, on vous attend. Vous sçavez que j'ai permis que nos amis se déguisassent, & fissent une espece de petit bal tantôt; le voulez-vous bien? c'est le premier que ma fille aura vu.

M. DAMIS.

Comme il vous plaira, Madame.

Madame ARGANTE.

Allonc donc joindre la compagnie.

M. DAMIS.

Oserois-je auparavant vous prier d'une chose, Madame? Daignez, à la faveur de notre union prochaine, m'accorder un petit moment d'entretien avec Angélique; c'est une satisfaction que je n'ai pas eue jusqu'ici.

Madame ARGANTE.

J'y consens, Monsieur: on ne peut vous le refuser dans la conjoncture présente; & ce n'est pas apparemment pour éprouver le cœur de ma fille? Il n'est pas encore temps qu'il se déclare tout-à-fait; il doit vous suffire qu'elle obéit sans répugnance: & c'est ce que vous pouvez dire

à Monsieur, Angélique; je vous le permets, entendez-vous?

ANGÉLIQUE.

J'entends, ma mere.

SCENE XII.

ANGÉLIQUE, M. DAMIS.

M. DAMIS.

Enfin, charmante Angélique, je puis donc sans témoins vous jurer une tendresse éternelle: il est vrai que mon âge ne répond pas au vôtre.

ANGÉLIQUE.

Oui; il y a bien de la différence.

M. DAMIS.

Cependant, on me flatte que vous acceptez ma main sans répugnance.

ANGÉLIQUE.

Ma mere le dit.

M. DAMIS.

Et elle vous a permis de me le confirmer vous-même.

ANGÉLIQUE.

Oui ; mais on n'eſt pas obligé d'uſer des permiſſions qu'on a.

M. DAMIS.

Eſt-ce par modeſtie, eſt-ce par dégoût que vous me refuſez l'aveu que je demande ?

ANGÉLIQUE.

Non ; ce n'eſt pas par modeſtie.

M. DAMIS.

Que me dites-vous-là ! C'eſt donc par dégoût ?... Vous ne me répondez rien ?

ANGÉLIQUE.

C'eſt que je ſuis polie.

M. DAMIS.

Vous n'auriez donc rien de favorable à me répondre ?

ANGÉLIQUE.

Il faut que je me taiſe encore.

M. DAMIS.

Toujours par politeſſe ?

ANGÉLIQUE.

Oh ! toujours.

M. DAMIS.

Parlez-moi franchement : eſt-ce que vous me haïſſez ?

ANGÉLIQUE.

Vous embarraſſez encore mon ſçavoir-vivre. Seriez-vous bien-aiſe, ſi je vous diſois oui?

M. DAMIS.

Vous pourriez dire non.

ANGÉLIQUE.

Encore moins; car je mentirois.

M. DAMIS.

Quoi! vos ſentiments vont juſqu'à la haîne, Angélique? J'aurois cru que vous vous contentiez de ne me pas aimer.

ANGÉLIQUE.

Si vous vous en contentez, & moi auſſi; & s'il n'eſt pas malhonnête d'avouer aux gens qu'on ne les aime point, je ne ſerai plus embarraſſée.

M. DAMIS.

Et vous me l'avoueriez!

ANGÉLIQUE.

Tant qu'il vous plaira.

M. DAMIS.

C'eſt une répétition dont je ne ſuis point curieux; & ce n'étoit pas là ce que votre mere m'avoit fait entendre.

ANGÉLIQUE.

Oh ! vous pouvez vous en fier à moi. Je sçais mieux cela que ma mere ; elle a pu se tromper : mais, pour moi, je vous dis la vérité.

M. DAMIS.

Qui est, que vous ne m'aimez point?

ANGÉLIQUE.

Oh ! point du tout. Je ne sçaurois ; & ce n'est pas par malice, c'est naturellement. Et vous, qui êtes, à ce qu'on dit, un si honnête-homme, si, en faveur de ma sincérité, vous vouliez ne me plus aimer & me laisser là : car aussi bien je ne suis pas si belle que vous le croyez. Tenez, vous en trouverez cent qui vaudront mieux que moi.

M. DAMIS, *les premiers mots à part.*

Voyons si elle aime ailleurs. Mon intention assurément n'est pas qu'on vous contraigne.

ANGÉLIQUE.

Ce que vous dites-là est bien raisonnable, & je ferai grand cas de vous, si vous continuez.

M. DAMIS.

Je suis même fâché de ne l'avoir pas sçu plutôt.

ANGÉLIQUE.

Hélas ! si vous me l'aviez demandé, je vous l'aurois dit.

M. DAMIS.

Et il faut y mettre ordre.

ANGÉLIQUE.

Que vous êtes bon & obligeant! N'allez pourtant pas dire à ma mere que je vous ai confié que je ne vous aime point, parce qu'elle se mettroit en colere contre moi: mais faites mieux; dites-lui seulement que vous ne me trouvez pas assez d'esprit pour vous, que je n'ai pas tant de mérite que vous l'aviez cru, comme c'est la vérité; enfin, que vous avez encore besoin de vous consulter. Ma mere, qui est fort fiere, ne manquera pas de se choquer: elle rompra tout; notre mariage ne se fera point; & je vous aurai, je vous jure, une obligation infinie.

M. DAMIS.

Non, Angélique, non; vous êtes trop aimable: elle se douteroit que c'est vous qui ne me voulez pas; & tous ces prétextes-là ne valent rien; il n'y en a qu'un bon: aimez-vous ailleurs?

ANGÉLIQUE.

Moi! non; n'allez pas le croire.

M. DAMIS.

Sur ce pied-là, je n'ai point d'excuse: j'ai promis de vous épouser, & il faut que je tienne parole;

au-lieu que, si vous aimiez quelqu'un, je ne lui dirois pas que vous me l'avez avoué, mais seulement que je m'en doute.

ANGÉLIQUE.

Eh bien ! doutez-vous en donc.

M. DAMIS.

Mais il n'est pas possible que je m'en doute, si cela n'est pas vrai : autrement ce seroit être de mauvaise-foi ; &, malgré toute l'envie que j'ai de vous obliger, je ne sçaurois dire une imposture.

ANGÉLIQUE.

Allez, allez, n'ayez point de scrupule ; vous parlerez en homme d'honneur.

M. DAMIS.

Vous aimez donc ?

ANGÉLIQUE.

Mais ne me trahissez-vous point, Monsieur Damis ?

M. DAMIS.

Je n'ai que vos véritables intérêts en vue.

ANGÉLIQUE.

Quel bon caractere ! Oh ! que je vous aimerois, si vous n'aviez que vingt ans !

M. DAMIS.

Eh bien?

ANGÉLIQUE.

Vraiment oui ; il y a quelqu'un qui me plaît....

FRONTIN *arrive*.

Monfieur, je viens de la part de Madame vous dire qu'on vous attend avec Mademoifelle.

M. DAMIS.

Nous y allons : (*à Angélique.*) Où avez-vous connu celui qui vous plaît?

ANGÉLIQUE.

Ah ! ne m'en demandez pas davantage. Puifque vous ne voulez que vous douter que j'aime, en voilà plus qu'il n'en faut pour votre probité, & je vais vous annoncer là-haut.

SCENE XIII.

M. DAMIS, FRONTIN.

M. DAMIS, *à part les premiers mots.*

CECI me chagrine ; mais je l'aime trop pour la céder à perfonne. (*haut.*) Frontin, Frontin ! approche ; je voudrois te dire un mot.

FRONTIN.

Volontiers, Monſieur; mais on eſt impatient de vous voir.

M. DAMIS.

Je ne tarderai qu'un moment, viens. J'ai remarqué que tu es un garçon d'eſprit.

FRONTIN.

Eh? j'ai des jours où je n'en manque pas.

M. DAMIS.

Veux-tu me rendre un ſervice dont je te promets que perſonne ne ſera jamais inſtruit?

FRONTIN.

Vous marchandez ma fidélité: mais je ſuis dans mon jour d'eſprit, il n'y a rien à faire; je ſens combien il faut être diſcret.

M. DAMIS.

Je te paierai bien.

FRONTIN.

Arrêtez donc, Monſieur; ces débuts-là m'attendriſſent toujours.

M. DAMIS.

Voilà ma bourſe.

FRONTIN.

Quel embonpoint ſéduiſant! Qu'il a l'air vainqueur!

M. DAMIS.

Elle est à toi, si tu veux me confier ce que tu sçais sur le chapitre d'Angélique. Je viens adroitement de lui faire avouer qu'elle a un amant; & observée comme elle est par sa mere, elle ne peut ni l'avoir vu, ni avoir de ses nouvelles que par le moyen des domestiques. Tu t'en es peut-être mêlé toi-même, ou tu sçais qui s'en mêle, & je voudrois écarter cet homme-là. Quel est-il? où se sont-ils vus? Je te garderai le secret.

FRONTIN, *prenant la bourse.*

Je résisterois à ce que vous me dites; mais ce que vous tenez, m'entraîne; & je me rends.

M. DAMIS.

Parle.

FRONTIN.

Vous me demandez un détail que j'ignore; il n'y a que Lisette qui soit parfaitement instruite dans cette intrigue-là.

M. DAMIS.

La fourbe!

FRONTIN.

Prenez garde, vous ne sçauriez la condamner, sans me faire mon procès. Je viens de céder à un trait d'éloquence qu'on aura peut-être employé

contre elle : au reste, je ne connois le jeune homme en question que depuis une heure; il est actuellement dans ma chambre. Lisette en a fait mon parent, &, dans quelques moments, elle doit l'introduire ici même où je suis chargé d'éteindre les bougies, & où elle doit arriver avec Angélique, pour y traiter ensemble des moyens de rompre votre mariage.

M. DAMIS.

Il ne tiendra donc qu'à toi que je sois pleinement instruit de tout?

FRONTIN.

Comment?

M. DAMIS.

Tu n'as qu'à souffrir que je me cache ici : on ne m'y verra pas, puisque tu vas en ôter les lumieres; & j'écouterai tout ce qu'ils diront.

FRONTIN.

Vous avez raison. Attendez; quelques amis de la maison qui sont là-haut, & qui veulent se déguiser après souper pour se divertir, ont fait apporter des Dominos qu'on a mis dans le petit cabinet à côté de la salle; voulez-vous que je vous en donne un?

M. DAMIS.

Tu me feras plaisir.

FRONTIN.

Je cours vous le chercher; car l'heure approche.

M. DAMIS.

Va.

SCENE XIV.

M. DAMIS, *seul.*

JE ne sçaurois mieux m'y prendre pour sçavoir de quoi il est question. Si je vois que l'amour d'Angélique aille à un certain point, il ne s'agit plus de mariage; cependant je tremble. Qu'on est malheureux d'aimer à mon âge!

SCENE XV.

M. DAMIS, FRONTIN.

FRONTIN.

TENEZ, Monſieur, voilà tout votre attirail, juſqu'à un maſque. C'eſt un viſage qui ne vous donnera que dix-huit ans : vous ne perdrez rien au change. Ajuſtez-vous vîte : bon, mettez-vous là, & ne remuez pas ; voilà les lumieres éteintes. Bon ſoir.

M. DAMIS.

Ecoute : le jeune homme va venir, & je rêve à une choſe. Quand Liſette & Angélique ſeront entrées, dis à la mere, de ma part, que je la prie de ſe rendre ici ſans bruit : cela ne te compromet point ; & tu y gagneras.

FRONTIN.

Mais vous prenez donc cette commiſſion-là à crédit ?

M. DAMIS.

Va, ne t'embarraſſe point.

FRONTIN.

Soit. Je sors.... J'ai de la peine à trouver mon chemin; mais j'entends quelqu'un....

SCENE XVI.

LISETTE, ÉRASTE, FRONTIN.

(Lisette est à la porte avec Éraste pour entrer.)

FRONTIN.

EST-CE toi, Lisette?

LISETTE.

Oui. A qui parles-tu donc là?

FRONTIN.

A la nuit, qui m'empêchoit de retrouver la porte. Avec qui es-tu, toi?

LISETTE.

Parle bas: avec Éraste que je fais entrer dans la salle.

M. DAMIS, *à part.*

Éraste!

FRONTIN.

Bon: où est-il? (*Il appelle.*) La Ramée

ÉRASTE.

Me voilà.

FRONTIN, *le prenant par le bras.*

Tenez, Monſieur; marchez & promenez-vous du mieux que vous pourrez en attendant.

LISETTE.

Adieu, dans un moment je reviens avec ma maîtreſſe.

SCENE XVII.

ÉRASTE; M. DAMIS, *caché.*

ÉRASTE.

JE ne ſçaurois douter qu'Angélique ne m'aime; mais ſa timidité m'inquiète, & je crains de ne pouvoir l'enhardir à dédire ſa mere.

M. DAMIS, *à part.*

Eſt-ce que je me trompe? C'eſt la voix de mon fils; écoutons.

ÉRASTE.

Tâchons de ne point faire de bruit.

(*Il marche en tâtonnant.*)

M. DAMIS.

Je crois qu'il vient à moi; changeons de place.

ÉRASTE.

J'entends remuer du taffetas. Eſt-ce vous, Angélique; eſt-ce vous?

(*En diſant cela, il attrape M. Damis par le domino.*)

M. DAMIS, *retenu.*

Doucement!...

ÉRASTE.

Ah! c'eſt vous-même.

M. DAMIS, *à part.*

C'eſt mon fils.

ÉRASTE.

Eh! bien, Angélique, me condamnerez-vous à mourir de douleur? Vous m'avez dit tantôt que vous m'aimiez: vos beaux yeux me l'ont confirmé par les regards les plus aimables & les plus tendres; mais de quoi me ſervira d'être aimé, ſi je vous perds? Au nom de notre amour, Angélique, puiſque vous m'avez permis de me flatter du vôtre, gardez-vous à ma tendreſſe. Je vous en conjure par ces charmes que le ciel ſemble n'avoir deſtinés que pour moi; par cette main adorable ſur laquelle je vous jure un amour éternel.

(*M. Dàmis veut retirer sa main.*)

Ne la retirez pas, Angélique, & dédommagez Éraste du plaisir qu'il n'a point de voir vos beaux yeux, par l'assurance de n'être jamais qu'à lui. Parlez, Angélique.

M. DAMIS.

(*A part.*) J'entends du bruit. (*A Éraste.*) Taisez-vous, petit sot.

(*Il se dégage des mains d'Éraste.*)

ÉRASTE.

Juste Ciel! qu'entends-je? Vous me fuyez! Ah! Lisette, n'es-tu pas là?

SCENE XVIII.

ANGÉLIQUE, LISETTE, *entrent*; M. DAMIS, ÉRASTE.

LISETTE.

Nous voici, Monsieur.

ÉRASTE.

Je suis au désespoir, ta maitresse me fuit.

ANGÉLIQUE.

Moi, Érafte ! je ne vous fuis point, me voilà.

ÉRASTE.

Eh ! quoi, ne venez-vous pas de me dire tout ce qu'il y a de plus cruel ?

ANGÉLIQUE.

Et je n'ai encore dit qu'un mot.

ÉRASTE.

Il eft vrai ; mais il m'a marqué le dernier mépris.

ANGÉLIQUE.

Il faut que vous ayez mal entendu, Erafte. Eft-ce qu'on méprife les gens qu'on aime ?

LISETTE.

En effet, rêvez-vous, Monfieur ?

ÉRASTE.

Je n'y comprends donc rien ; mais vous me raffurez, puifque vous me dites que vous m'aimez : daignez me le répéter encore.

SCENE XIX.

Madame ARGANTE, *introduite par Frontin*; LISETTE, ÉRASTE, ANGÉLIQUE, M. DAMIS.

ANGÉLIQUE.

VRAIMENT, ce n'eſt pas là l'embarras; & je vous le répéterois avec plaiſir; mais vous le ſçavez bien aſſez.

Madame ARGANTE, *à part.*

Qu'entends-je?

ANGÉLIQUE.

Et d'ailleurs on m'a dit qu'il falloit être plus retenue dans les diſcours qu'on tient à ſon amant.

ÉRASTE.

Quelle aimable franchiſe!

ANGÉLIQUE.

Mais je vais comme le cœur me mene, ſans y entendre plus de fineſſe: j'ai du plaiſir à vous voir, & je vous vois; & s'il y a de ma faute à

vous avouer ſi ſouvent que je vous aime, je la mets ſur votre compte, & je ne veux point y avoir part.

ÉRASTE.

Que vous me charmez!

ANGÉLIQUE.

Si ma mere m'avoit donné plus d'expérience; ſi j'avois été un peu dans le monde, je vous aimerois peut-être ſans vous le dire; je vous ferois languir pour le ſçavoir. Je retiendrois mon cœur; cela n'iroit pas ſi vîte, & vous m'auriez déjà dit que je ſuis une ingrate; mais je ne ſçaurois la contrefaire. Mettez-vous à ma place; j'ai tant ſouffert de contrainte, ma mere m'a rendu la vie ſi triſte! J'ai eu ſi peu de ſatisfaction, elle a tant mortifié mes ſentiments! Je ſuis ſi laſſe de les cacher, que, lorſque je ſuis contente, & que je le puis dire, je l'ai déjà dit avant que de ſçavoir que j'ai parlé. C'eſt comme quelqu'un qui reſpire; & imaginez-vous à préſent ce que c'eſt qu'une fille qui a toujours été gênée, qui eſt avec vous; que vous aimez, qui ne vous haît pas, qui vous aime, qui eſt franche, qui n'a jamais eu le plaiſir de dire ce qu'elle penſe, qui ne penſera jamais rien de ſi touchant; & voyez ſi je puis réſiſter à tout cela.

ÉRASTE.

ÉRASTE.

Oui, ma joie, à ce que j'entends-là, va jusqu'au transport ! mais il s'agit de nos affaires. J'ai le bonheur d'avoir un pere raisonnable, à qui je suis aussi cher qu'il me l'est à moi-même, & qui, j'espere, entrera volontiers dans nos vues.

ANGÉLIQUE.

Pour moi, je n'ai pas le bonheur d'avoir une mere qui lui ressemble ; je ne l'en aime pourtant pas moins.....

Madame ARGANTE, *éclatant.*

Ah ! c'en est trop, fille indigne de ma tendresse !

ANGÉLIQUE.

Ah ! je suis perdue.

(Ils s'écartent tous trois.)

Madame ARGANTE.

Vîte, Frontin ; qu'on éclaire, qu'on vienne.

(En disant cela, elle avance & rencontre M. Damis qu'elle saisit par le domino ; & continue.)

Ingrate ! est-ce-là le fruit des soins que je me

ſuis donnés pour vous former à la vertu ? Ménager des intrigues à mon inſçu ! Vous plaindre d'une éducation qui m'occupoit toute entiere ! Hé bien ! jeune extravagante, un couvent, plus auſtere que moi, me répondra des égarements de votre cœur.

SCENE DERNIERE.

La lumiere arrive avec FRONTIN, *& autres Domeſtiques avec des bougies.*

M. DAMIS, *démaſqué, à Madame Argante, & en riant.*

Vous voyez bien qu'on ne me recevroit pas au couvent.

Madame ARGANTE.

Quoi ! c'eſt vous, Monſieur ?

(Puis voyant Éraſte avec ſa livrée.)

Et ce fripon-là, que fait-il ici ?

M. DAMIS.

Ce fripon-là, c'eſt mon fils ; à qui, tout bien examiné, je vous conſeille de donner votre fille.

Madame ARGANTE.

Votre fils !

M. DAMIS.

Lui-même. Approchez, Éraſte ; tout ce que j'ai entendu vient de m'ouvrir les yeux ſur l'imprudence de mes deſſeins. Conjurez, Madame, de vous être favorable ; il ne tiendra pas à moi qu'Angélique ne ſoit votre épouſe.

ÉRASTE, *ſe jettant aux genoux de ſon pere.*

Que je vous ai d'obligation, mon pere ! Nous pardonnerez-vous, Madame, tout ce qui vient de ſe paſſer ?

ANGÉLIQUE, *embraſſant les genoux de Madame Argante.*

Puis-je eſpérer d'obtenir grâce ?

M. DAMIS.

Votre fille a tort : mais elle eſt vertueuſe, &

à votre place je croirois devoir oublier tout, & me rendre.

Madame ARGANTE.

Allons, Monsieur; je suivrai vos conseils, & me conduirai comme il vous plaira.

M. DAMIS.

Sur ce pied-là, le divertissement dont je prétendois vous amuser, servira pour mon fils.

(Angélique embrasse Madame Argante de joie.)

DIVERTISSEMENT.

Vous qui ſans ceſſe à vos fillettes
Tenez de ſéveres diſcours ;
Vous qui ſans ceſſe à vos fillettes,
Tenez de ſéveres diſcours ;
Mamans, de l'erreur où vous êtes
Le Dieu d'Amour ſe rit, & ſe rira toujours,
Le Dieu d'Amour ſe rit, & ſe rira toujours.
Vos avis ſont prudents, vos maximes ſont ſages :
Mais malgré tant de ſoins, malgré tant de rigueur,
Vous ne pouvez d'un jeune cœur
Si bien fermer tous les paſſages,
Qu'il n'en reſte toujours quelqu'un pour le vainqueur.

Vous qui ſans ceſſe, &c.

VAUDEVILLE.

Mere, qui tient un jeune Objet
Dans une ignorance profonde,
Loin du monde,
Souvent ſe trompe en ſon projet.
Elle croit que l'Amour s'envôle,
Dès qu'il apperçoit un Argus.
Quel abus !
Il faut l'envoyer à l'École.

La Beauté qui charme Damon,
Se rit des tourments qu'il endure.
Il murmure ;
Moi, je trouve qu'elle a raiſon.
C'eſt un conteur de fariboles,
Qui n'ouvre point ſon coffre fort.
Le butord !
Il faut l'envoyer à l'École.

Si mes ſoins pouvoient t'engager,
Me dit un jour le beau Sylvandre,

D'un air tendre....
Que ferois-tu ? dis-je au Berger.
Il demeura comme une idole,
Et ne répondit pas un mot.
Le grand ſot !
Il faut l'envoyer à l'École.

Claudine un jour dit à Lucas:
J'irai ce ſoir à la prairie ;
Je vous prie
De ne point y ſuivre mes pas.
Il le promit, & tint parole.
Ah ! qu'il entend peu ce que c'eſt !
Le benêt !
Il faut l'envoyer à l'École.

L'autre jour à Nicole il prit
Une vapeur, auprès de Blaiſe ;
Sur ſa chaiſe ;
La pauvre enfant s'évanouit.
Blaiſe, pour ſecourir Nicole,
Fut chercher du monde auſſitôt.
Le nigaud !
Il faut l'envoyer à l'École.

L'Amant de la jeune Philis
Etant prêt à s'éloigner d'elle ;
Chez la Belle
Il envoye un des ses amis.
Vas-y, dit-il, & la console.
Il se fie à son confident.
L'imprudent !
Il faut l'envoyer à l'École.

Aminte, aux yeux de son barbon,
A son grand neveu cherche noise :
La matoise
Veut le chasser de la maison.
L'époux la flatte & la cajole,
Pour faire rester son parent.
L'ignorant !
Il faut l'envoyer à l'École.

FIN.

L'HEUREUX STRATAGÊME,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES, EN PROSE;

Représentée par les Comédiens Italiens, le 6 Juin 1733.

ACTEURS.

LA COMTESSE.

LA MARQUISE.

LISETTE, Fille de Blaiſe.

DORANTE, Amant de la Comteſſe.

LE CHEVALIER, Amant de la Marquiſe.

BLAISE, Payſan.

FRONTIN, Valet du Chevalier.

ARLEQUIN, Valet de Dorante.

UN LAQUAIS.

La Scene ſe paſſe chez la Comteſſe.

L'HEUREUX STRATAGÊME, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

DORANTE, BLAISE.

DORANTE.

EH bien ! Maître Blaiſe, que me veux-tu ? Parle, puis-je te rendre quelque ſervice ?

BLAISE.

Oh dame ! comme ç'dit l'autre, vous en êtes bian capable.

DORANTE.

De quoi s'agit-il ?

BLAISE.

Morgué ! velà bian Monſieur Dorante ; quand faut ſarvir le monde ; jarnicoton ! ça ne barguigne point. Que ça eſt agriable ! le biau naturel d'homme !

DORANTE.

Voyons ; je ſerai charmé de t'être utile.

BLAISE.

Oh ! point du tout : c'eſt, Monſieur, vous qui charmez les autres.

DORANTE.

Explique-toi.

BLAISE.

Boutez d'abord deſſus.

DORANTE.

Non ; je ne me couvre jamais.

BLAISE.

C'eſt bian fait à vous : moi, je me couvre toujours ; ce n'eſt pas mal fait non pus.

DORANTE.

Parle......

BLAISE, *riant.*

Eh, eh bian ! qu'eſt-ce ? Comment vous va, Monſieur Dorante ? toujours gros & gras. J'ons vu le temps que vous étiez mince : mais, morgué ! ça s'eſt bian amendé. Vous velà bian en char.

DORANTE.

Tu avois, ce me ſemble, quelque choſe à me dire ; entre en matiere ſans compliment.

BLAISE.

Oh ! c'eſt un petit bout de civilité en paſſant, comme ça ſe doit.

DORANTE.

C'eſt que j'ai affaire.

BLAISE.

Morgué ! tant-pis : les affaires baillont du ſouci.

DORANTE.

Dans un moment il faut que je te quitte : acheve.

BLAISE.

Je commence. C'eſt que je venons par rapport à noute fille, pour l'amour de ce qu'alle va être la femme d'Arlequin voute valet.

DORANTE.

Je le sçais.

BLAISE.

Dont je sçavons qu'vous êtes consentant, à cause qu'alle est femme-de-chambre de Madame la Comtesse qui va vous prendre itou pour son homme.

DORANTE.

Après ?

BLAISE.

C'est ce qui fait, ne vous déplaise, que je venons vous prier d'une grâce.

DORANTE.

Quelle est-elle ?

BLAISE.

C'est que faura le troussiau de Lisette, Monsieur Dorante : faura faire une noce, & pis du dégât pour cette noce, & pis de la marchandise pour ce dégât, & du comptant pour cette marchandise. Par-tout du comptant, hors cheux nous qu'il n'y en a point. Par ainsi, si, par voute moyen auprès de Madame la Comtesse, qui m'avanceroit queuques six-vingts francs sur mon office de Jardinier....

DORANTE.

Je t'entends, Maître Blaiſe : mais j'aime mieux te les donner, que de les demander pour toi à la Comteſſe, qui ne feroit pas aujourd'hui grand cas de ma priere. Tu crois que je vais l'épouſer, & tu te trompes. Je penſe que le Chevalier Damis m'a ſupplanté. Adreſſe-toi à lui ; ſi tu n'obtiens rien, je te ferai l'argent dont tu as beſoin.

BLAISE.

Par la morgué ! ce que j'entends-là me dérange de vous remarcier, tant je ſis ſurprins & ſtupéfait. Un brave homme comme vous, qui a une mine de Prince, qui a le cœur de m'offrir de l'argent, ſe voir délaiſſé de la propre parſonne de ſa Maitreſſe !.... ça ne ſe peut pas. C'eſt noute enfant que la Comteſſe ; c'eſt défunte noute femme qui l'a norrie : noute femme avoit de la conſcience ; faut que ſa norriture tianne d'elle. Ne craignez rin, reboutez voute eſprit ; n'y a ni Chevalier ni cheval à ça.

DORANTE.

Ce que je te dis n'eſt que trop vrai, Maître Blaiſe.

BLAISE.

Jarnigaine ! ſi je le croyois, je ſis homme à li préſenter ſa faute. Une Comteſſe que j'ons vu marmotte ! Vous plaît-il que je l'exhortiſſe ?

DORANTE.

Eh ! que lui dirois-tu, mon enfant ?

BLAISE.

Ce que je li dirois, morgué ! ce que je li dirois ! & qu'eſt-ce que c'eſt que ça, Madame ; & qu'eſt-ce que c'eſt que çà ? Velà ce que je li dirois, voyez-vous ! car par la ſangué ! j'ons barcé cet enfant-là, entendez-vous ? ça me baille un grand parvilége.

DORANTE.

Voici Arlequin bien triſte ; qu'a-t-il à m'apprendre ?

SCENE II.

DORANTE, BLAISE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Ouf!

DORANTE.

Qu'as-tu?

ARLEQUIN.

Beaucoup de chagrin pour vous, & à cauſe de cela, quantité de chagrin pour moi; car un bon domeſtique va comme ſon maître.

DORANTE.

Eh bien?

BLAISE.

Qu'eſt-ce qui vous fâche?

ARLEQUIN.

Il faut ſe préparer à l'affliction, Monſieur; ſelon toute apparence elle ſera conſidérable.

DORANTE.

Dis donc.

ARLEQUIN.

J'en pleure d'avance, afin de m'en consoler après.

BLAISE.

Morgué! ça m'attriste itou.

DORANTE.

Parleras-tu?

ARLEQUIN.

Hélas! je n'ai rien à dire: c'est que je devine que vous serez affligé; & je vous pronostique votre douleur.

DORANTE.

On a bien affaire de ton pronostic!

BLAISE.

A quoi sert d'être oisiau de mauvais augure?

ARLEQUIN.

C'est que j'étois tout-à-l'heure dans la salle, où j'achevois.... mais passons cet article.

DORANTE.

Je veux tout sçavoir.

ARLEQUIN.

Ce n'est rien.... qu'une bouteille de vin qu'on avoit oubliée, & que j'achevois d'y boire, quand j'ai entendu la Comtesse qui alloit y entrer avec le Chevalier.

DORANTE, *soupirant.*

Après?

ARLEQUIN.

Comme elle auroit pu trouver mauvais que je buvois en fraude, je me suis sauvé dans l'office avec ma bouteille. D'abord, j'ai commencé par la vuider pour la mettre en sûreté.

BLAISE.

Ça est naturel.

DORANTE.

Eh! laisse-là ta bouteille; & me dis ce qui me regarde.

ARLEQUIN.

Je parle de cette bouteille, parce qu'elle y étoit; je ne voulois pas l'y mettre.

BLAISE.

Faut la laisser-là; pisqu'alle est bue.

ARLEQUIN.

La voilà donc vuide; je l'ai mise à terre.

DORANTE.

Encore?

ARLEQUIN.

Ensuite, sans mot dire, j'ai regardé à travers la serrure....

DORANTE.

Et tu as vu la Comtesse avec le Chevalier dans la salle?

ARLEQUIN.

Bon! ce maudit Serrurier n'a-t-il pas fait le trou de la serrure si petit, qu'on ne peut rien voir à travers.

BLAISE.

Morgué! tant-pis.

DORANTE.

Tu ne peux donc être sûr que ce fût la Comtesse?

ARLEQUIN.

Si fait; car mes oreilles ont reconnu sa parole, & sa parole n'étoit pas là sans sa personne.

BLAISE.

Ils ne pouviont pas se dispenser d'être ensemble.

DORANTE.

Eh bien! que se disoient-ils?

ARLEQUIN.

Hélas! je n'ai retenu que les pensées, j'ai oublié les paroles.

DORANTE.

Dis-moi donc les pensées.

ARLEQUIN.

Il faudroit en sçavoir les mots. Mais, Monsieur, ils étoient ensemble, ils rioient de toute leur force : ce vilain Chevalier ouvroit une bouche plus large..... Ah ! quand on rit tant, c'est qu'on est bien gaillard.

BLAISE.

Et bian ! c'est signe de joie ; velà tout.

ARLEQUIN.

Oui ; mais cette joie-là a l'air de nous porter malheur. Quand un homme est si joyeux, c'est tant-mieux pour lui ; mais c'est toujours tant-pis pour un autre ; (*montrant son maître.*) & voilà justement l'autre !

DORANTE.

Eh ! laisse-nous en repos. As-tu dit à la Marquise que j'avois besoin d'un entretien avec elle ?

ARLEQUIN.

Je ne me souviens pas si je le lui ai dit : mais je sçais bien que je devois le lui dire.

SCENE III.

ARLEQUIN, BLAISE, DORANTE, LISETTE.

LISETTE.

Monsieur, je ne sçais pas comment vous l'entendez : mais votre tranquillité m'étonne ; & si vous n'y prenez garde, ma maitresse vous échappera. Je puis me tromper ; mais j'en ai peur.

DORANTE.

Je le soupçonne aussi, Lisette : mais que puis-je faire pour empêcher ce que tu me dis-là ?

BLAISE.

Mais morgué ! ça se confirme donc, Lisette ?

LISETTE.

Sans doute ; le Chevalier ne la quitte point ; il l'amuse, il la cajole, il lui parle tout bas ; elle sourit : à la fin le cœur peut s'y mettre, s'il n'y est déjà, & cela m'inquiette, Monsieur ; car je vous estime ; d'ailleurs voilà un garçon qui doit

m'épouſer; & ſi vous ne devenez pas le maître de la maiſon, cela nous dérange.

ARLEQUIN.

Il ſeroit déſagréable de faire deux ménages.

DORANTE.

Ce qui me déſeſpere, c'eſt que je n'y vois point de remede; car la Comteſſe m'évite.

BLAISE.

Mordi! c'eſt pourtant mauvais ſigne.

ARLEQUIN.

Et ce miſérable Frontin, que te dit-il, Liſette?

LISETTE.

Des douceurs tant qu'il peut, que je paye de bruſqueries.

BLAISE.

Fort biau, noute fille. Toujours malhonnête envars li, toujours rudaniere, hoche la tête quand il te parle; dis-li: paſſe ton chemin. De la fidélité, morguenne! baille cette confuſion-là à la Comteſſe. N'eſt-ce pas, Monſieur?

DORANTE.

Je me meurs de douleur!

BLAISE.

Faut point mourir, ça gâte tout: aviſons putôt à queuque manigance.

LISETTE.

Je l'apperçois qui vient, elle est seule; retirez-vous, Monsieur, laissez-moi lui parler. Je veux sçavoir ce qu'elle a dans l'esprit, je vous redirai notre conversation: vous reviendrez après.

DORANTE.

Je te laisse.

ARLEQUIN.

Ma mie, toujours rudaniere; hoche la tête quand il te parle.

LISETTE.

Va, sois tranquille.

SCENE IV.

LISETTE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

JE te cherchois, Lisette. Avec qui étois-tu là? Il me semble avoir vu sortir quelqu'un d'avec toi!

LISETTE.

C'est Dorante qui me quitte, Madame.

LA COMTESSE.

C'eſt lui dont je voulois te parler. Que dit-il, Liſette?

LISETTE.

Mais il dit qu'il n'a pas lieu d'être content; & je crois qu'il dit aſſez juſte: qu'en penſez-vous, Madame?

LA COMTESSE.

Il m'aime donc toujours?

LISETTE.

Comment, s'il vous aime! Vous ſçavez bien qu'il n'a point changé. Eſt-ce que vous ne l'aimez plus?

LA COMTESSE.

Qu'appellez-vous plus? Eſt-ce que je l'aimois? Dans le fond, je le diſtinguois, voilà tout; & diſtinguer un homme, ce n'eſt pas encore l'aimer, Liſette; cela peut y conduire; mais cela n'y eſt pas.

LISETTE.

Je vous ai pourtant entendu dire que c'étoit le plus aimable homme du monde.

LA COMTESSE.

Cela ſe peut bien.

LISETTE.

Je vous ai vu l'attendre avec empreſſement,

LA COMTESSE.

C'eſt que je ſuis impatiente.

LISETTE.

Être fâchée, quand il ne venoit pas.

LA COMTESSE.

Tout cela eſt vrai; nous y voilà: je le diſtinguois, vous dis-je, & je le diſtingue encore; mais rien ne m'engage avec lui: & comme il te parle quelquefois, & que tu crois qu'il m'aime, je venois te dire qu'il faut que tu le diſpoſes adroitement à ſe tranquilliſer ſur mon chapitre.

LISETTE.

Et le tout en faveur de Monſieur le Chevalier Damis, qui n'a vaillant qu'un accent gaſcon qui vous amuſe ? Que vous avez le cœur inconſtant ! Avec autant de raiſon que vous en avez, comment pouvez-vous être infidelle? car on dira que vous l'êtes.

LA COMTESSE.

Eh bien! infidelle, ſoit, puiſque tu veux que je le ſois; crois tu me faire peur avec ce grand mot-là? Infidelle; ne diroit-on pas que ce ſoit une grande injure? Il y a comme cela des mots dont on épouvante les eſprits foibles, qu'on a mis en

crédit, faute de réflexion, & qui ne sont pourtant rien.

LISETTE.

Ah ! Madame, que dites-vous là ? Comme vous êtes aguerrie là-dessus ! Je ne vous croyois pas si désespérée ; un cœur qui trahit sa foi, qui manque à sa parole !

LA COMTESSE.

Eh ! bien, ce cœur qui manque à sa parole, quand il en donne mille, il fait sa charge ; quand il en trahit mille, il la fait encore : il va comme ses mouvements le menent, & ne sçauroit aller autrement. Qu'est-ce que c'est que l'étalage que tu me fais-là ? Bien loin que l'infidélité soit un crime, c'est que je soutiens qu'il n'y a pas un moment à hésiter, d'en faire une quand on en est tenté, à moins que de vouloir tromper les gens ; ce qu'il faut éviter, à quelque prix que ce soit.

LISETTE.

Mais, mais... de la maniere dont vous tournez cette affaire-là, je crois, de bonne-foi, que vous avez raison. Oui, je comprends que l'infidélité est quelquefois de devoir ; je ne m'en serois jamais doutée.

LA COMTESSE.

Tu vois pourtant que cela est clair.

LISETTE.

Si clair, que je m'examine à préſent, pour ſçavoir ſi je ne ſerai pas moi-même obligée d'en faire une.

LA COMTESSE.

Dorante eſt en vérité plaiſant ! N'oſerois-je, à cauſe qu'il m'aime, diſtraire un regard de mes yeux ? N'appartiendra-t-il qu'à lui de me trouver jeune & aimable ? Faut-il que j'aie cent ans pour tous les autres ; que j'enterre tout ce que je vaux ; que je me dévoue à la plus triſte ſtérilité de plaiſir qu'il ſoit poſſible ?

LISETTE.

C'eſt apparemment ce qu'il prétend.

LA COMTESSE.

Sans doute ; avec ces Meſſieurs-là, voilà comment il faudroit vivre : ſi vous les en croyez, il n'y a plus pour vous qu'un ſeul homme qui compoſe tout votre Univers. Tous les autres ſont rayés ; c'eſt autant de morts pour vous, quoique votre amour-propre n'y trouve point ſon compte, & qu'il les regrette quelquefois : mais qu'il pâtiſſe ; la ſotte fidélité lui a fait ſa part : elle lui laiſſe un captif pour ſa gloire ; qu'il s'en amuſe comme il pourra, & qu'il prenne patience. Quel abus ! Li-

ſette; quel abus! Va, va, parle à Dorante, & laiſſe-là tes ſcrupules. Les hommes, quand ils ont envie de nous quitter, y font-ils tant de façons? N'avons-nous pas tous les jours de belles preuves de leur conſtance? Ont-ils là-deſſus des priviléges que nous n'ayons pas? Tu te moques de moi; le Chevalier m'aime, il ne me déplaît pas: je ne ferai pas la moindre violence à mon penchant.

LISETTE.

Allons, allons, Madame, à préſent que je ſuis inſtruite, les Amants délaiſſés n'ont qu'à chercher qui les plaigne; me voilà bien guérie de la compaſſion que j'avois pour eux.

LA COMTESSE.

Ce n'eſt pas que je n'eſtime Dorante: mais ſouvent ce qu'on eſtime, ennuie. Le voici qui revient. Je me ſauve de ſes plaintes qui m'attendent: ſaiſis ce moment-ci pour m'en débarraſſer.

SCENE V.

DORANTE, LA COMTESSE, LISETTE, ARLEQUIN.

DORANTE, *arrêtant la Comtesse.*

QUOI! Madame, j'arrive & vous me fuyez!

LA COMTESSE.

Ah! c'eſt vous, Dorante! je ne vous fuis point; je m'en retourne.

DORANTE.

De grâce donnez-moi un inſtant d'audience.

LA COMTESSE.

Un inſtant à la lettre, au moins; car j'ai peur qu'il ne me vienne compagnie.

DORANTE.

On vous avertira, s'il vous en vient. Souffrez que je vous parle de mon amour.

LA COMTESSE.

N'eſt-ce que cela? Je ſçais votre amour par
Que me veut-il donc cet amour?

DORANTE.

Hélas ! Madame, de l'air dont vous m'écoutez je vois bien que je vous ennuie.

LA COMTESSE.

A vous dire vrai, votre prélude n'eſt pas amuſant.

DORANTE.

Que je ſuis malheureux ! Qu'êtes-vous devenue pour moi ? Vous me déſeſpérez.

LA COMTESSE.

Dorante, quand quitterez-vous ce ton lugubre & cet air noir ?

DORANTE.

Faut-il que je vous aime encore, après d'auſſi cruelles réponſes que celles que vous me faites !

LA COMTESSE.

Cruelles réponſes ! avec quel goût prononcez-vous celà ! Que vous auriez été un excellent Héros de Roman ! Votre cœur a manqué ſa vocation, Dorante.

DORANTE.

Ingrate que vous êtes !

LA COMTESSE, *rit.*

Ce ſtyle-là ne me corrigera gueres.

ARLEQUIN, *derriere, gémissant.*

Hi! hi! hi!

LA COMTESSE.

Tenez, Monsieur, vos tristesses sont si contagieuses qu'elles ont gagné jusqu'à votre valet; on l'entend qui soupire.

ARLEQUIN.

Je suis touché du malheur de mon maître.

DORANTE.

J'ai besoin de tout mon respect pour ne pas éclater de colere.

LA COMTESSE.

Eh! d'où vous vient de la colere, Monsieur? De quoi vous plaignez-vous, s'il vous plaît? Est-ce de l'amour que vous avez pour moi? Je n'y sçaurois que faire. Ce n'est pas un crime de vous paroître aimable. Est-ce de l'amour que vous voudriez que j'eusse, & que je n'ai point? Ce n'est pas ma faute, s'il ne m'est pas venu. Il vous est fort permis de souhaiter que j'en aie: mais de venir me reprocher que je n'en ai point; cela n'est pas raisonnable. Les sentiments de votre cœur ne font pas la loi du mien; prenez-y garde: vous traitez cela comme une dette, & ce n'en est pas une. Soupirez, Monsieur, vous en êtes le maître; je n'ai

n'ai pas droit de vous en empêcher; mais n'exigez pas que je soupire. Accoutumez-vous à penser que vos soupirs ne m'obligent point à les accompagner des miens, pas même à m'en amuser. Je les trouvois autrefois plus supportables; mais je vous annonce que le ton qu'ils prennent aujourd'hui m'ennuie; réglez-vous là-dessus. Adieu, Monsieur.

DORANTE.

Encore un mot, Madame. Vous ne m'aimez donc plus?

LA COMTESSE.

Eh, eh! plus, est singulier! je ne me ressouviens pas trop de vous avoir aimé.

DORANTE.

Non! je vous jure ma foi, que je ne m'en ressouviendrai de ma vie non plus.

LA COMTESSE.

En tout cas, vous n'oublierez qu'un rêve.

(Elle sort.)

SCENE VI.

DORANTE, ARLEQUIN, LISETTE.

DORANTE *arrête Lisette.*

LA perfide !... Arrête, Lisette.

ARLEQUIN.

En vérité, voilà un petit cœur de Comtesse bien édifiant !

DORANTE, *à Lisette.*

Tu lui as parlé de moi; je ne sçais que trop ce qu'elle pense; mais n'importe : que t'a-t-elle dit en particulier ?

LISETTE.

Je n'aurai pas le temps : Madame attend compagnie, Monsieur; elle aura peut-être besoin de moi.

ARLEQUIN.

Oh, oh ! comme elle répond, Monsieur !

DORANTE.

Lisette, m'abandonnez-vous ?

ARLEQUIN.

Serois-tu, par hasard, une masque aussi?

DORANTE.

Parle ; quelle raison allegue-t-elle ?

LISETTE.

Oh ! de très-fortes, Monsieur ; il faut en convenir. La fidélité n'est bonne à rien : c'est mal fait que d'en avoir. De beaux yeux ne servent de rien ; un seul homme en profite ; tous les autres sont morts ; il ne faut tromper personne : avec cela on est enterrée ; l'amour-propre n'a point sa part : c'est comme si on avoit cent ans. Ce n'est pas qu'on ne vous estime ; mais l'ennui s'y met : il vaudroit autant être vieille ; & cela vous fait tort.

DORANTE.

Quel étrange discours me tiens-tu là ?

ARLEQUIN.

Je n'ai jamais vu de paroles de si mauvaise mine.

DORANTE.

Explique-toi donc.

LISETTE.

Quoi ! vous ne m'entendez pas ? Eh ! bien, Monsieur, on vous distingue.

DORANTE.

Veux-tu dire qu'on m'aime ?

LISETTE.

Eh ! non. Cela peut y conduire ; mais cela n'y eſt pas.

DORANTE.

Je n'y conçois rien. Aime-t-on le Chevalier ?

LISETTE.

C'eſt un fort aimable homme.

DORANTE.

Et moi, Liſette ?

LISETTE.

Vous étiez fort aimable auſſi. M'entendez-vous à cette heure ?

DORANTE.

Ah ! je ſuis outré !

ARLEQUIN.

Et de moi, Suivante de mon âme, qu'en fais-tu ?

LISETTE.

Toi ? Je te diſtingue ....

ARLEQUIN.

Et moi je te maudis, Chambriere du diable.

SCENE VII.

ARLEQUIN, DORANTE; LA MARQUISE, *survenant.*

ARLEQUIN.

Nous avons affaire à de jolies personnes, Monsieur, n'est-ce pas?

DORANTE.

J'ai le cœur saisi.

ARLEQUIN.

J'en perds la respiration.

LA MARQUISE.

Vous me paroissez bien affligé, Dorante.

DORANTE.

On me trahit, Madame; on m'assassine, on me plonge le poignard dans le sein!

ARLEQUIN.

On m'étouffe, Madame; on m'égorge, on me distingue!

LA MARQUISE.

C'est sans doute de la Comtesse qu'il est question, Dorante?

DORANTE.

D'elle-même, Madame.

LA MARQUISE.

Pourrois-je vous demander un moment d'entretien ?

DORANTE.

Comme il vous plaira. J'avois même envie de vous parler sur ce qui nous vient d'arriver.

LA MARQUISE.

Dites à votre valet de se tenir à l'écart, afin de nous avertir si quelqu'un vient.

DORANTE.

Retire-toi ; & prends garde à tout ce qui approchera d'ici.

ARLEQUIN.

Que le Ciel nous console ! nous voilà tous trois sur le pavé; car vous y êtes aussi vous, Madame. Votre Chevalier ne vaut pas mieux que notre Comtesse & notre Lisette ; & nous sommes trois cœurs hors de condition.

DORANTE.

Va-t-en ; laisse-nous.

(*Arlequin s'en-va.*)

SCENE VIII.

LA MARQUISE, DORANTE.

LA MARQUISE.

DORANTE, on nous quitte donc tous deux?

DORANTE.

Vous le voyez, Madame.

LA MARQUISE.

N'imaginez-vous rien à faire dans cette occasion-ci?

DORANTE.

Non, je ne vois plus rien à tenter: on nous quitte sans retour. Que nous étions mal assortis, Marquise! Eh! pourquoi n'est-ce pas vous que j'aime?

LA MARQUISE.

Eh bien! Dorante, tâchez de m'aimer.

DORANTE.

Hélas! je voudrois pouvoir y réussir.

LA MARQUISE.

La réponse n'est pas flatteuse; mais vous me la ;vez dans l'état où vous êtes.

DORANTE.

Ah! Madame, je vous demande pardon; je ne ſçais ce que je dis: je m'égare.

LA MARQUISE.

Ne vous fatiguez pas à l'excuſer; je m'y attendois.

DORANTE.

Vous êtes aimable, ſans doute; il n'eſt pas difficile de le voir: & j'ai regretté cent fois de n'y avoir pas fait aſſez d'attention: cent fois je me ſuis dit....

LA MARQUISE.

Plus vous continuerez vos compliments, plus vous me direz d'injures: car ce ne ſont pas-là des douceurs, au moins. Laiſſons cela, vous dis-je.

DORANTE.

Je n'ai pourtant recours qu'à vous, Marquiſe. Vous avez raiſon; il faut que je vous aime: il n'y a que ce moyen-là de punir la perfide que j'adore.

LA MARQUISE.

Non, Dorante; je ſçais une maniere de nous venger qui nous ſera plus commode à tous deux. Je veux bien punir la Comteſſe: mais, en la pu-

gissant, je veux vous la rendre, & je vous la rendrai.

DORANTE.

Quoi! la Comtesse reviendroit à moi?

LA MARQUISE.

Oui, plus tendre que jamais.

DORANTE.

Seroit-il possible?

LA MARQUISE.

Et sans qu'il vous en coûte la peine de m'aimer.

DORANTE.

Comme il vous plaira.

LA MARQUISE.

Attendez pourtant: je vous dispense d'amour pour moi; mais c'est à condition d'en feindre.

DORANTE.

Oh! de tout mon cœur; je tiendrai toutes les conditions que vous voudrez.

LA MARQUISE.

Vous aimoit-elle beaucoup?

DORANTE.

Il me le paroissoit.

LA MARQUISE.

Etoit-elle persuadée que vous l'aimiez de même?

DORANTE.

Je vous dis que je l'adore, & qu'elle le ſçait.

LA MARQUISE.

Tant mieux qu'elle en ſoit ſûre.

DORANTE.

Mais du Chevalier, qui vous a quitté & qui l'aime, qu'en ferons-nous? Lui laiſſerons-nous le temps d'être aimé de la Comteſſe?

LA MARQUISE.

Si la Comteſſe croit l'aimer, elle ſe trompe: elle n'a voulu que me l'enlever. Si elle croit ne vous plus aimer, elle ſe trompe encore: il n'y a que ſa coquetterie qui vous néglige.

DORANTE.

Cela ſe pourroit bien.

LA MARQUISE.

Je connoîs mon ſexe; laiſſez-moi faire. Voici comment il faut s'y prendre... mais on vient; remettons à concerter ce que j'imagine.

SCENE IX.

ARLEQUIN, DORANTE, LA MARQUISE.

ARLEQUIN, *en arrivant.*

AH ! que je souffre !

DORANTE

Quoi ! ne viens-tu nous interrompre que pour soupirer ? Tu n'as guères de cœur.

ARLEQUIN.

Voilà tout ce que j'en ai ; mais il y a là-bas un coquin qui demande à parler à Madame ; voulez-vous qu'il entre, ou que je le batte ?

LA MARQUISE.

Qui est-il donc ?

ARLEQUIN.

Un maraud, qui a soufflé ma maitresse, & qui s'appelle Frontin.

LA MARQUISE.

Le valet du Chevalier ? Qu'il vienne ; j'ai à lui parler.

ARLEQUIN.

La vilaine connoiſſance que vous avez-là, Madame!

(Il s'en-va.)

SCENE X.

LA MARQUISE, DORANTE.

LA MARQUISE, *à Dorante.*

C'EST un garçon adroit & fin, tout valet qu'il eſt, & dont j'ai fait mon eſpion auprès de ſon maître & de la Comteſſe. Voyons ce qu'il nous dira; car il eſt bon d'être extrêmement ſûr qu'ils s'aiment. Mais ſi vous ne vous ſentez pas le courage d'écouter d'un air indifférent ce qu'il pourra nous dire, allez-vous-en.

DORANTE.

Oh! je ſuis outré: mais ne craignez rien.

SCENE XI.

LA MARQUISE, DORANTE, ARLEQUIN, FRONTIN.

ARLEQUIN, *faisant entrer Frontin.*

VIENS, maître fripon; entre.

FRONTIN.

Je te ferai ma réponse en sortant.

ARLEQUIN, *en s'en-allant.*

Je t'en prépare une qui ne me coûtera pas une syllabe.

LA MARQUISE.

Approche, Frontin; approche.

SCENE XII.

LA MARQUISE, FRONTIN, DORANTE.

LA MARQUISE.

EH bien! qu'as-tu à me dire?

FRONTIN.

Mais, Madame, puis-je parler devant Monſieur?

LA MARQUISE.

En toute ſûreté.

DORANTE.

De qui donc eſt-il queſtion?

LA MARQUISE.

De la Comteſſe & du Chevalier. Reſtez; cela vous amuſera.

DORANTE.

Volontiers.

FRONTIN.

Cela pourra même occuper Monſieur.

DORANTE.

Voyons.

FRONTIN.

Dès que je vous eus promis, Madame, d'observer ce qui se passeroit entre mon maître & la Comtesse, je me mis en embuscade....

LA MARQUISE.

Abrège le plus que tu pourras.

FRONTIN.

Excusez, Madame; je ne finis point, quand j'abrège.

LA MARQUISE.

Le Chevalier m'aime-t-il encore?

FRONTIN.

Il n'en reste pas vestige; il ne sçait pas qui vous êtes.

LA MARQUISE.

Et sans doute il aime la Comtesse?

FRONTIN.

Bon, l'aimer! belle égratignure! C'est traiter un incendie d'étincelle. Son cœur est brûlant, Madame; il est perdu d'amour.

DORANTE, *d'un air riant.*

Et la Comtesse ne le haït pas apparemment?

FRONTIN.

Non, non: la vérité est à plus de mille lieues de ce que vous dites.

DORANTE.

J'entends qu'elle répond à ſon amour.

FRONTIN.

Bagatelle! elle n'y répond plus: toutes ſes réponſes ſont faites; ou plutôt dans cette affaire-ci, il n'y a eu ni demande ni réponſe; on ne s'en eſt pas donné le temps. Figurez-vous deux cœurs qui partent enſemble: il n'y eut jamais de viteſſe égale. On ne ſçait à qui appartient le premier ſoupir; il y a apparence que ce fut un duo.

DORANTE, *riant.*

Ah, ah, ah... (*à part.*) Je me meurs!

LA MARQUISE, *à part.*

Prenez garde.... Mais as-tu quelque preuve de ce que tu dis-là?

FRONTIN.

J'ai de ſûrs témoins de ce que j'avance: mes yeux & mes oreilles.... Hier la Comteſſe....

DORANTE.

Mais cela ſuffit: ils s'aiment; voilà une hiſtoire finie. Que peut-il dire de plus?

LA MARQUISE.

Acheve.

FRONTIN.

Hier, la Comteſſe & mon maître s'en alloient

au

au jardin, je les suis de loin : ils entrerent dans le bois, j'y entre aussi : ils tournent dans une allée, moi dans le taillis : ils se parlent, je n'entends que des voix confuses ; je me coule, je me glisse, & de bosquet en bosquet, j'arrive à les entendre & même à les voir à travers le feuillage. La bellé chose ! la bellé chose ! s'écrioit le Chevalier, qui d'une main tenoit un portrait, & de l'autre la main de la Comtesse. La bellé chose ! Car, comme il est gascon, je le deviens en ce moment, tout Manceau que je suis ; parce qu'on peut tout, quand on est exact, & qu'on sert avec zele.

LA MARQUISE.

Fort bien.

DORANTE, *à part.*

Fort mal.

FRONTIN.

Or, ce portrait, Madame, dont je ne voyois que le menton avec un bout d'oreille, étoit celui de la Comtesse. Oui, disoit-elle, on dit qu'il me ressemble assez. Autant qu'il sé peut, disoit mon maître, autant qu'il sé peut, à millé charmés près qué j'adore en vous, qué lé Peintre né peut qué remarquer, qui font lé désespoir dé son Art, & qui né rélévent qué du pinceau dé la Nature. Al-

lons, allons, vous me flattez, disoit la Comtesse, en le regardant d'un œil étincelant d'amour-propre ; vous me flattez. Eh ! non, Madame, ou qué la pesté m'étouffe. Jé vous dégrade moi-même, en parlant dé vos charmés : sandis ! aucune expression n'y peut atteindré ; vous n'êtes fidélement rendue qué dans mon cœur. N'y sommes-nous pas toutes deux, la Marquise & moi, répliquoit la Comtesse ? La Marquise & vous ! s'écrioit-il. Eh, cadedis ! où sé rangeroit-elle ? Vous m'en occuperiez mille dés cœurs, si jé les avois ; mon amour ne sçait ou sé mettre, tant il surabonde dans mes paroles, dans mes sentiments, dans ma pensée ; il sé répand par-tout, mon âme en régorge. Et tout en parlant ainsi ; tantôt il baisoit la main qu'il tenoit, & tantôt le portrait. Quand la Comtesse retiroit la main, il se jettoit sur la Peinture ; quand elle redemandoit la Peinture, il reprenoit la main : lequel mouvement, comme vous voyez, faisoit cela & cela ; ce qui étoit tout-à-fait plaisant à voir.

DORANTE.

Quel récit, Marquise !

(*La Marquise fait signe à Dorante de se taire.*)

FRONTIN.

Eh ! ne parlez vous pas, Monsieur ?

DORANTE.

Non, je dis à Madame que je trouve cela comique.

FRONTIN.

Je le souhaite. Là-dessus : rendez-moi mon portrait, rendez donc... Mais, Comtesse... Mais, Chevalier... Mais, Madamé, si jé rends la copie, qué l'original mé dédommagé... Oh ! pour cela non.... Oh ! pour cela si. Le Chevalier tombe à genoux. Madamé, au nom dé vos grâcés innombrables, nantissez-moi dé la ressemblance, en attendant la personne ; accordez cé rafraîchissement à mon ardur... Mais, Chevalier, donner son portrait, c'est donner son cœur... Eh ! donc, Madamé, j'endurérai bien dé les avoir tous deux.... Mais... Il n'y a point dé mais ; ma vie est à vous, lé portrait à moi : qué chacun gardé sa part.... Eh bien ! c'est donc vous qui le gardez ; ce n'est pas moi qui le donne, au moins... Taupe ! sandis, jé m'en fais responsable ; c'est moi qui lé prends ; vous né faites qué m'accorder dé lé prendre.... Quel abus de ma bonté ! Ah ! c'est la Comtesse qui fait un soupir.... Ah ! félicité dé mon âme ! c'est le Chevalier qui répart un second.

DORANTE.

Ah !...

FRONTIN.

Et c'eſt Monſieur qui fournit le troiſieme.

DORANTE.

Oui. C'eſt que ces deux ſoupirs-là ſont plaiſants, & je les contrefais : contrefaites auſſi, Marquiſe.

LA MARQUISE.

Oh ! je n'y entends rien, moi ; mais je me les imagine. (*Elle rit.*) Ha, ha, ha.

FRONTIN

Ce matin dans la galerie....

DORANTE, *à la Comteſſe.*

Faites-le finir ; je n'y tiendrois pas.

LA MARQUISE.

En voilà aſſez, Frontin.

FRONTIN.

Les fragments qui me reſtent ſont d'un goût choiſi.

LA MARQUISE.

N'importe, je ſuis aſſez inſtruite.

FRONTIN.

Les gages de la commiſſion courent-ils toujours, Madame ?

LA MARQUISE.

Ce n'eſt pas la peine.

FRONTIN.

Et Monſieur voudroit-il m'établir ſon penſionnaire ?

DORANTE.

Non.

FRONTIN.

Ce non-là, ſi je m'y connois, me caſſe ſans replique ; & je n'ai qu'une révérence à faire.

(*Il ſort.*)

SCENE XIII.

LA MARQUISE, DORANTE.

LA MARQUISE.

Nous ne pouvons plus douter de leur ſecrette intelligence : mais ſi vous jouez toujours votre perſonnage auſſi mal, nous ne tenons rien.

DORANTE.

J'avoue que ſes récits m'ont fait ſouffrir ; mais

Je me ſoutiendrai mieux dans la ſuite. Ah, l'ingrate ! jamais elle ne me donna ſon portrait.

SCENE XIV.

ARLEQUIN, LA MARQUISE, DORANTE.

ARLEQUIN.

Monsieur, voilà votre fripon qui arrive.

DORANTE.

Qui ?

ARLEQUIN.

Un de nos deux larrons, le maître du mien.

DORANTE.

Retire-toi.

(Il ſort.)

SCENE XV.

LA MARQUISE, DORANTE.

LA MARQUISE.

ET moi je vous laisse : nous n'avons pas eu le temps de digérer notre idée. Mais en attendant, souvenez-vous que vous m'aimez ; qu'il faut qu'on le croie, que voici votre rival, & qu'il s'agit de lui paroître indifférent. Je n'ai pas le temps de vous en dire davantage.

DORANTE.

Fiez-vous à moi ; je jouerai bien mon rôle.

SCENE XVI.

DORANTE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

JÉ té rencontre à propos ; jé voulois té parler, Dorante.

DORANTE.

Volontiers, Chevalier : mais fais vîte; voici l'heure de la poste, & j'ai un paquet à faire partir.

LE CHEVALIER.

Jé finis dans lé clin d'œil. Jé suis ton ami, & jé viens té prier dé mé rélever d'un scrupule.

DORANTE.

Toi?

LE CHEVALIER.

Oui: délivre-moi d'uné chicané qué mé fait mon honneur. A-t-il tort ou raison? Voici lé cas. On dit qué tu aimes la Comtessé; moi, jé n'en crois rien, & c'est entré lé oui & lé non qué gît lé petit cas dé consciencé qué jé t'apporte.

DORANTE.

Je t'entends, Chevalier; tu aurois grande envie que je ne l'aimasse plus.

LE CHEVALIER.

Tu l'as dit; ma délicatessé sé fait bésoin dé ton indifférence pour elle: j'aime cetté Damé.

DORANTE.

Est-elle prévenue en ta faveur?

LE CHEVALIER.

Dé faveur, jé m'en passé; ellé mé rend justicé.

DORANTE.

C'eſt-à-dire que tù lui plaîs.

LE CHEVALIER.

Dés qué je l'aime, tout eſt dit; épargné ma modeſtie.

DORANTE.

Ce n'eſt pas ta modeſtie que j'interroge; car elle eſt gaſconne. Parlons ſimplement: t'aime-t-elle?

LE CHEVALIER.

Hé! oui, té dis-je: ſes yeux ont déjà là-déſſus entamé la matieré; ils mé ſollicitent lé cœur, ils démandent réponſé: mettrai-je bon au bas dé la Réquêté; c'eſt ton agrément qué j'attends.

DORANTE.

Je te le donne à charge de revanche.

LE CHEVALIER.

Avec qui la révanché?

DORANTE.

Avec de beaux yeux de ta connoiſſance qui me ſollicitent auſſi.

LE CHEVALIER.

Les beaux yeux qué la Marquiſé porté?

DORANTE.

Elle-même.

LE CHEVALIER.

Et l'intérêt qué tu mé soupçonnés d'y prendre té gêne, té rétient?

DORANTE.

Sans doute.

LE CHEVALIER.

Va, jé t'émancipe.

DORANTE.

Je t'avertis que je l'épouserai, au moins.

LE CHEVALIER.

Jé t'informé qué nous férons assaut dé nôce.

DORANTE.

Tu épouseras la Comtesse?

LE CHEVALIER.

L'espérance dé ma postérité s'y fonde.

DORANTE.

Et bientôt?

LE CHEVALIER.

Démain, peut-être, notre célibat expire.

DORANTE, *embarrassé.*

Adieu, j'en suis fort ra[illegible]

LE CHEVALIER, *lui tendant la main.*

Touché-là ; té ſuis-je cher ?

DORANTE.

Ah ! oui ....

LE CHEVALIER.

Tu mé l'es ſans méſure : jé mé donne à toi pour un ſiécle ; cela paſſé, nous renouvellérons dé bail. Servitur.

DORANTE.

Oui, oui ; demain.

LE CHEVALIER.

Qu'appellés-tu démain ? Moi, je ſuis ton ſervitur du temps paſſé, du préſent & dé l'avénir ; toi dé même apparemment ?

DORANTE.

Apparemment. Adieu.

(*Il s'en-va.*)

SCENE XVII.

LE CHEVALIER, FRONTIN.

FRONTIN.

J'ATTENDOIS qu'il fût forti pour venir, Monfieur.

LE CHEVALIER.

Qué démandes-tu ? j'ai hâte de réjoindre ma Comteffé.

FRONTIN.

Attendez : malpefte ! ceci eft férieux ; j'ai parlé à la Marquife, je lui ai fait mon rapport.

LE CHEVALIER.

Eh bien ! tu lui as confié qué j'aimé la Comteffé, & qu'ellé m'aimé ; qu'en dit-ellé ? achevé, vîte.

FRONTIN.

Ce qu'elle en dit ? que c'eft fort bien fait à vous.

LE CHEVALIER.

Jé continuerai dé bien faire. Adieu.

FRONTIN.

Morbleu ! Monſieur, vous n'y ſongez pas : il faut revoir la Marquiſe, entretenir ſon amour ; ſans quoi vous êtes un homme mort, enterré, anéanti dans ſa mémoire.

LE CHEVALIER, *riant.*

Hé, hé, hé.

FRONTIN.

Vous en riez ! je ne trouve pas cela plaiſant, moi.

LE CHEVALIER.

Qué mé fait cé néant. Jé meurs dans une mémoire, jé reſſuſcite dans une autré ; n'ai-je pas la mémoire dé la Comteſſé où je révis ?

FRONTIN.

Oui ; mais j'ai peur que dans cette derniere, vous n'y mouriez un beau matin de mort ſubite. Dorante y eſt mort de même d'un coup de caprice.

LE CHEVALIER.

Non ; lé caprice qui lé tue, lé voilà ; c'eſt moi qui l'expédie, j'en ai bien expédié d'autres, Frontin ; né t'inquiéte pas : la Comteſſé m'a reçu dans ſon cœur, il faudra qu'ellé m'y garde.

FRONTIN.

Ce cœur-là, je crois que l'amour y campe quelquefois; mais qu'il n'y loge jamais.

LE CHEVALIER.

C'eſt un amour dé ma façon. Sandis ! il né finira qu'avec elle; elle eſpére mieux dé la fortune dé ton maître; connoîs-moi bien, tu n'auras plus dé défiance.

FRONTIN.

J'ai déjà uſé de cette recette-là; elle ne m'a rien fait. Mais voici Liſette; vous devriez me procurer la faveur de ſa maitreſſe auprès d'elle.

SCENE XVIII.

LISETTE, FRONTIN, LE CHEVALIER.

LISETTE.

MONSIEUR, Madame vous demande.

LE CHEVALIER.

J'y cours, Liſette: mais remets cé faquin dans ſon bon-ſens, jé té prie; tu mé l'as privé de cervellé : il m'entretient qu'il t'aime.

LISETTE.

Que ne me prend-il pour ſa confidente?

FRONTIN.

Eh bien ! ma charmante, je vous aime : vous voilà auſſi ſçavante que moi.

LISETTE.

Eh bien ! mon garçon, courage ; vous n'y perdez rien : vous voilà plus ſçavant que vous n'étiez. Je vais dire à ma maitreſſe que vous venez, Monſieur. Adieu, Frontin.

FRONTIN.

Adieu, ma charmante.

SCENE XIX.

LE CHEVALIER, FRONTIN.

FRONTIN.

Allons, Monſieur ; ma foi vous avez raiſon, votre aventure a bonne mine : la Comteſſe vous aime : vous êtes Gaſcon, moi Manceau : voilà de grands titres de fortune.

LE CHEVALIER

Jé té garantis la tienne.

FRONTIN.

Si j'avois le choix des cautions, je vous dispenserois d'être la mienne.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

DORANTE, ARLEQUIN.

DORANTE.

VIENS, j'ai à te dire un mot.

ARLEQUIN.

Une douzaine, si vous voulez.

DORANTE.

Arlequin, je te vois à tout moment chercher Lisette, & courir après elle.

ARLEQUIN.

Eh pardi! si je veux l'attraper, il faut bien que je coure après; car elle fuit.

DORANTE.

Dis-moi; préferes-tu mon service à celui d'un autre?

ARLEQUIN.

Assurément non: il n'y a que le mien qui ait la préférence, comme de raison: d'abord moi; ensuite

vous : voilà comme cela eſt arrangé dans mon eſprit; & puis le reſte du monde va comme il peut.

DORANTE.

Si tu me préferes à un autre, il s'agit de prendre ton parti ſur le chapitre de Liſette.

ARLEQUIN.

Mais, Monſieur, ce chapitre-là ne vous regarde pas : c'eſt de l'amour que j'ai pour elle, & vous n'avez que faire de l'amour; vous n'en voulez point.

DORANTE.

Non ; mais je te défends d'en parler jamais à Liſette; je veux même que tu l'évites : je veux que tu la quittes, que tu rompes avec elle

ARLEQUIN.

Pardi! Monſieur, vous avez-là des volontés qui ne reſſemblent gueres aux miennes : pourquoi ne nous accordons-nous pas aujourd'hui comme hier?

DORANTE.

C'eſt que les choſes ont changé; c'eſt que la Comteſſe pourroit me ſoupçonner d'être curieux de ſes démarches, & de me ſervir de toi auprès de Liſette pour les ſçavoir : laiſſe-la en repos ; je te récompenſerai du ſacrifice que tu me feras.

ARLEQUIN.

Monſieur, le ſacrifice me tuera avant que les récompenſes viennent.

DORANTE.

Oh ! point de réplique : Marton qui eſt à la Marquiſe, vaut bien ta Liſette ; on te la donnera.

ARLEQUIN.

Quand on me donneroit la Marquiſe par-deſſus le marché, on me voleroit encore.

DORANTE.

Il faut opter pourtant. Lequel aimes-tu mieux, de ton congé, ou de Marton ?

ARLEQUIN.

Je ne ſçaurois le dire ; je ne connois ni l'un ni l'autre.

DORANTE.

Ton congé, tu le connoîtras dès-aujourd'hui ; ſi tu ne ſuis pas mes ordres ; ce n'eſt même qu'en les ſuivant que tu ſerois regretté de Liſette.

ARLEQUIN.

Elle me regrettera ! Eh ! Monſieur, que ne parlez-vous ?

DORANTE.

Retire-toi ; j'apperçois la Marquiſe.

ARLEQUIN.

J'obéis, à condition qu'on me regrettera au moins.

DORANTE.

A propos, garde le ſecret ſur la défenſe que je te fais de voir Liſette. Comme c'étoit de mon conſentement que tu l'épouſois, ce ſeroit avoir un procédé trop choquant pour la Comteſſe, que de paroître m'y oppoſer : je te permets ſeulement de dire que tu aimes mieux Marton, que la Marquiſe te deſtine.

ARLEQUIN.

Ne craignez rien; il n'y aura là-dedans que *la* Marquiſe & moi de mal-honnête : c'eſt elle qui *me fait préſent de Marton*; c'eſt moi qui la prends; c'eſt vous qui nous laiſſez faire.

DORANTE.

Fort bien; va-t-en.

ARLEQUIN *revient.*

Mais on me regrettera ?

(Il ſort.)

SCENE II.

LA MARQUISE, DORANTE.

LA MARQUISE.

AVEZ-vous inſtruit votre valet, Dorante?

DORANTE.

Oui, Madame.

LA MARQUISE.

Cela pourra n'être pas inutile; ce petit article-là touchera la Comteſſe, ſi elle l'apprend.

DORANTE.

Ma foi, Madame, je commence à croire que nous réuſſirons; je la vois déjà très-étonnée de ma façon d'agir avec elle: elle qui s'attend à des reproches, je l'ai vu prête à me demander pourquoi je ne lui en faiſois pas.

LA MARQUISE.

Je vous dis que, ſi vous tenez bon, vous la verrez pleurer de douleur.

DORANTE.

Je l'attends aux larmes: êtes-vous contente?

LA MARQUISE.

Je ne réponds de rien, ſi vous n'allez juſques-là.

DORANTE.

Et votre Chevalier, comment en agit-il ?

LA MARQUISE.

Ne m'en parlez point; tâchons de le perdre, & qu'il devienne ce qu'il voudra : mais j'ai chargé un des gens de la Comteſſe de ſçavoir ſi je pouvois la voir, & je crois qu'on vient me rendre réponſe. (*à un Laquais qui paroît.*) Eh bien ?.. parlerai-je à ta maitreſſe ?

LE LAQUAIS.

Oui, Madame; la voilà qui arrive.

LA MARQUISE, *à Dorante.*

Quittez-moi : il ne faut pas dans ce moment-ci qu'elle nous voye enſemble; cela paroîtroit affecté.

DORANTE.

Et moi, j'ai un petit deſſein, quand vous l'aurez quittée.

LA MARQUISE.

N'allez rien gâter.

DORANTE.

Fiez-vous à moi.

(*Il s'en-va.*)

SCENE III.

LA MARQUISE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

JE viens vous trouver moi-même, Marquiſe : comme vous me demandez un entretien particulier, il s'agit apparemment de quelque choſe de conſéquence.

LA MARQUISE.

Je n'ai pourtant qu'une queſtion à vous faire, & comme vous êtes naturellement vraie, que vous êtes la franchiſe, la ſincérité même, nous auront bientôt terminé.

LA COMTESSE.

Je vous entends : vous ne me croyez pas trop ſincere ; mais votre éloge m'exhorte à l'être, n'eſt-ce pas ?

LA MARQUISE.

A cela près, le ſerez-vous ?

LA COMTESSE.

Pour commencer à l'être, je vous dirai que je n'en ſçais rien.

LA MARQUISE.

Si je vous demandois : le Chevalier vous aime-t-il ? me diriez-vous ce qui en est ?

LA COMTESSE.

Non, Marquise ; je ne veux pas me brouiller avec vous ; & vous me haïriez, si je vous disois la vérité.

LA MARQUISE.

Je vous donne ma parole que non.

LA COMTESSE.

Vous ne pourriez pas me la tenir ; je vous en dispenserois moi-même : il y a des mouvements qui sont plus forts que nous.

LA MARQUISE.

Mais pourquoi vous haïrois-je ?

LA COMTESSE.

N'a-t-on pas prétendu que le Chevalier vous aimoit ?

LA MARQUISE.

On a eu raison de le prétendre.

LA COMTESSE.

Nous y voilà ; & peut-être l'avez-vous pensé vous-même ?

LA MARQUISE.

Je l'avoue.

LA COMTESSE.

Et après cela j'irois vous dire qu'il m'aime ! vous ne me le conseilleriez pas.

LA MARQUISE.

N'est-ce que cela ? Eh ! je voudrois l'avoir perdu : je souhaite de tout mon cœur qu'il vous aime.

LA COMTESSE.

Oh ! sur ce pied-là, vous n'avez donc qu'à rendre grâce au Ciel : vos souhaits ne sçauroient être plus exaucés qu'ils le sont.

LA MARQUISE.

Je vous certifie que j'en suis charmée.

LA COMTESSE.

Vous me rassurez ; ce n'est pas qu'il n'ait tort : vous êtes si aimable qu'il ne devroit plus avoir des yeux pour personne ; mais peut-être vous étoit-il moins attaché qu'on ne l'a cru.

LA MARQUISE.

Non, il me l'étoit beaucoup ; mais je l'excuse : quand je serois aimable, vous l'êtes encore plus que moi, & vous sçavez l'être plus qu'une autre.

LA COMTESSE.

Plus qu'une autre ! Ah ! vous n'êtes point si charmée, Marquise. Je vous disois bien que vous me

manqueriez de parole. Vos éloges baissent : je m'accommode pourtant de celui-ci; j'y sens une petite pointe de dépit qui a son mérite : c'est la jalousie qui me loue.

LA MARQUISE.

Moi, de la jalousie?

LA COMTESSE.

A votre avis! un compliment qui finit par m'appeller coquette, ne viendroit pas d'elle! Oh! que si, Marquise; on l'y reconnoît.

LA MARQUISE.

Je ne songeois pas à vous appeller coquette.

LA COMTESSE.

Ce sont des choses qui se trouvent dites avant qu'on y rêve.

LA MARQUISE.

Mais de bonne-foi, ne l'êtes-vous pas un peu?

LA COMTESSE.

Oui-dà; mais ce n'est pas assez qu'un peu, ne vous refusez pas le plaisir de me dire que je le suis beaucoup; cela n'empêchera pas que vous ne le soyez autant que moi.

LA MARQUISE.

Je n'en donne pas tout-à-fait les mêmes preuves.

LA COMTESSE.

C'eſt qu'on ne prouve pas, quand on réuſſit; le manque de ſuccès met bien des coquetteries à couvert: on ſe retire ſans bruit, un peu humiliée, mais inconnue; c'eſt l'avantage qu'on a.

LA MARQUISE.

Je réuſſirai quand je voudrai, Comteſſe; vous le verrez, cela n'eſt pas difficile: & le Chevalier ne vous ſeroit peut-être pas reſté, ſans le peu de cas que j'ai fait de ſon cœur.

LA COMTESSE.

Je ne chicanerai pas ce dédain-là: mais quand l'amour-propre ſe ſauve, voilà comme il parle.

LA MARQUISE.

Voulez-vous gager que cette aventure-ci n'humiliera point le mien, ſi je veux?

LA COMTESSE.

Eſperez-vous regagner le Chevalier? Si vous le pouvez, je vous le donne.

LA MARQUISE.

Vous l'aimez, ſans doute?

LA COMTESSE.

Pas mal: mais je vais l'aimer davantage, afin

qu'il vous résiste mieux. On a besoin de toutes ses forces avec vous.

LA MARQUISE.

Oh! ne craignez rien, je vous le laisse. Adieu.

LA COMTESSE.

Eh! pourquoi disputons-nous sa conquête? Mais pardonnons à celle qui l'emportera. Je ne combats qu'à cette condition-là, afin que vous n'ayez rien à me dire.

LA MARQUISE.

Rien à vous dire! Vous comptez donc l'emporter?

LA COMTESSE.

Écoutez, je jouerois à plus beau jeu que vous.

LA MARQUISE.

J'avois aussi beau jeu que vous, quand vous me l'avez ôté; je pouvois donc vous l'enlever de même.

LA COMTESSE.

Tentez donc d'avoir votre revanche.

LA MARQUISE.

Non; j'ai quelque chose de mieux à faire.

LA COMTESSE.

Oui! & peut-on vous demander ce que c'est?

LA MARQUISE.

Dorante vaut ſon prix, Comteſſe. Adieu.

(Elle ſort.)

SCENE IV.

LA COMTESSE, *ſeule.*

DORANTE! Vouloir m'enlever Dorante! Cette femme-là perd la tête : ſa jalouſie l'égare ; elle eſt à plaindre.

SCENE V.

LA COMTESSE, DORANTE.

DORANTE, *arrivant vîte, feignant de prendre la Comteſſe pour la Marquiſe.*

EH bien! Marquiſe, m'oppoſerez-vous encore des ſcrupules?.. (*appercevant la Comteſſe.*) Ah! Madame, je vous demande pardon, je me trompe; j'ai cru de loin voir tout-à-l'heure la Marquiſe ici; & dans ma préoccupation je vous ai priſe pour elle.

LA COMTESSE.

Il n'y a pas grand mal, Dorante. Mais quel est donc ce ſcrupule qu'on vous oppoſe ? Qu'eſt-ce que cela ſignifie ?

DORANTE.

Madame, c'eſt une ſuite de converſation que nous avons eue enſemble, & que je lui rappellois.

LA COMTESSE.

Mais dans cette ſuite de converſation, ſur quoi tomboit ce ſcrupule dont vous vous plaignez ? Je veux que vous me le diſiez.

DORANTE.

Je vous dis, Madame, que ce n'eſt qu'une bagatelle dont j'ai peine à me reſſouvenir moi-même. C'eſt, je penſe, qu'elle avoit la curioſité de ſçavoir comment j'étois dans votre cœur.

LA COMTESSE.

Je m'attends que vous avez eu la diſcrétion de ne le lui avoir pas dit, peut-être ?

DORANTE.

Je n'ai pas le défaut d'être vain.

LA COMTESSE.

Non : mais on a quelquefois celui d'être vrai. Eh ! que vouloit-elle faire de ce qu'elle vous demandoit ?

DORANTE.

Curiosité pure, vous dis-je....

LA COMTESSE.

Et cette curiosité parloit de scrupule! Je n'y entends rien.

DORANTE.

C'est moi, qui par hasard, en croyant l'aborder, me suis servi de ce terme-là, sans sçavoir pourquoi.

LA COMTESSE.

Par hasard! pour un homme d'esprit, vous vous tirez mal d'affaire, Dorante: car il y a quelque mystere là-dessous.

DORANTE.

Je vois bien que je ne réussirois pas à vous persuader le contraire, Madame; parlons d'autre chose. A propos de curiosité, y a-t-il long-temps que vous n'avez reçu de Lettres de Paris? La Marquise en attend: elle aime les nouvelles; & je suis sûr que ses amis ne les lui épargneront pas, s'il y en a.

LA COMTESSE.

Votre embarras me fait pitié.

DORANTE.

Quoi ! Madame ; vous revenez encore à cette bagatelle-là !

LA COMTESSE.

Je m'imaginois pourtant avoir plus de pouvoir ſur vous.

DORANTE.

Vous en aurez toujours beaucoup, Madame ; & ſi celui que vous y aviez eſt un peu diminué, ce n'eſt pas ma faute. Je me ſauve pourtant, dans la crainte de céder à celui qui vous reſte. *(Il ſort.)*

LA COMTESSE.

Je ne reconnoîs point Dorante à cette ſortie-là.

SCENE VI.

LA COMTESSE, *rêvant* ; LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

IL mé paroît qué ma Comteſſé rêve ; qu'ellé tombé dans lé récueillement.

LA

LA COMTESSE.

Oui ; je vois la Marquiſe & Dorante dans une affliction qui me chagrine. Nous parlions tantôt de mariage ; il faut abſolument différer le nôtre.

LE CHEVALIER.

Différér lé nôtre !

LA COMTESSE.

Oui ; d'une quinzaine de jours.

LE CHEVALIER.

Cadédis, vous mé parlez dé la fin du ſiècle ! En vertu dé quoi la rémiſe ?

LA COMTESSE.

Vous n'avez pas remarqué leurs mouvemens comme moi ?

LE CHEVALIER.

Qu'ai-jé béſoin dé rémarque ?

LA COMTESSE.

Je vous dis que ces gens-là ſont outrés ; voulez-vous les pouſſer à bout ? Nous ne ſommes pas ſi preſſés.

LE CHEVALIER.

Si preſſé qué j'en meurs, ſandis ! ſi lé cas réquiert une victime, pourquoi mé donner la préférence ?

LA COMTESSE.

Je ne sçaurois me résoudre à les désespérer, Chevalier. Faisons-nous justice ; notre commerce a un peu l'air d'une infidélité, au moins. Ces gens-là ont pu se flatter que nous les aimions ; il faut les ménager : je n'aime à faire de mal à personne ; ni vous non plus, apparemment ? Vous n'avez pas le cœur dur, je pense ? Ce sont vos amis comme les miens : accoutumons-les du moins à se douter de notre mariage.

LE CHEVALIER.

Mais, pour les accoutumer, il faut qué jé vive ; & jé vous défie dé mé garder vivant ; vous né mé conduirez pas au terme. Tâchons dé les accoutumer à moins dé frais : la modé dé mourir pour la consolation dé ses amis n'est pas venue ; & dé plus, qué nous importe qué ces deux affligés nous disent : Partez. Sçavez-vous qu'on dit qu'ils s'arrangent ?

LA COMTESSE.

S'arranger ! De quel arrangement parlez-vous ?

LE CHEVALIER.

J'entends que leurs cœurs s'accommodent.

LA COMTESSE.

Vous avez quelquefois des tournures si gas-

tonnes, que je n'y comprends rien. Voulez-vous dire qu'ils s'aiment ? Exprimez-vous comme un autre.

LE CHEVALIER, *baissant le ton.*

On ne parle pas tout-à-fait d'amour ; mais d'une petite douceur à se voir.

LA COMTESSE.

D'une douceur à se voir ! Quelle chimere ! Où a-t-on pris cette idée-là ? Eh bien ! Monsieur, si vous me prouvez que ces gens là s'aiment, qu'ils sentent de la douceur à se voir ; si vous me le prouvez, je vous épouse demain ; je vous épouse ce soir. Voyez l'intérêt que je vous donne à la preuve.

LE CHEVALIER.

De leur amour je ne m'en rends pas caution.

LA COMTESSE.

Je le crois. Prouvez-moi seulement qu'ils se consolent ; je ne demande que cela.

LE CHEVALIER.

En ce cas irez-vous en avant ?

LA COMTESSE.

Hum ! Votre gain eſt mal ſûr ; Frontin n'a pas l'air d'avoir bien obſervé.

FRONTIN.

Vous m'excuſerez, Madame, le déſeſpoir eſt connoiſſable. Si c'étoient de ces petits mouvements minces & fluets, qui ſe dérobent, on peut s'y tromper ; mais le déſeſpoir eſt un objet ; c'eſt un mouvement qui tient de la place. Les déſeſpérés s'agitent, ſe trémouſſent, ils font du bruit, ils geſticulent : & il n'y a rien de tout cela.

LE CHEVALIER.

Il vous dit vrai. J'ai tantôt rencontré Dorante, je lui ai dit : j'aime la Comteſſe, j'ai paſſion pour elle. Eh bien ! garde-la, m'a-t-il dit tranquillement.

LA COMTESSE.

Eh ! vous êtes ſon rival, Monſieur : voulez-vous qu'il aille vous faire confidence de ſa douleur ?

LE CHEVALIER.

Je vous aſſûre qu'il étoit riant, & que la paix regnoit dans ſon cœur.

LA COMTESSE.

La paix dans le cœur d'un homme qui m'aimoit de la paſſion la plus vive qui fut jamais !

LE CHEVALIER.

Otez la mienne.

LA COMTESSE.

A la bonne heure. Je lui crois pourtant l'âme plus tendre que vous, ſoit dit en paſſant. Ce n'eſt pas votre faute : chacun aime autant qu'il peut, & perſonne n'aime autant que lui. Voilà pourquoi je le plains. Mais ſur quoi Frontin décide-t-il qu'il eſt tranquille ? Voyons : n'eſt-il pas vrai que tu es aux gages de la Marquiſe, & peut-être à ceux de Dorante, pour nous obſerver tous deux ? Paie-t-on des eſpions pour être inſtruit de choſes dont on ne ſe ſoucie point ?

FRONTIN.

Oui : mais je ſuis mal payé de la Marquiſe ; elle eſt en arriere.

LA COMTESSE.

Et parce qu'elle n'eſt pas libérale, elle eſt indifférente ! Quel raiſonnement !

FRONTIN.

Et Dorante m'a révoqué ; il me doit mes appointements.

LA COMTESSE.

Laiſſe-là tes appointements. Qu'as-tu vu ? Que ſçais-tu ?

LE CHEVALIER, *bas à Frontin.*

Mitigé ton récit.

FRONTIN.

Eh bien ! Frontin, m'ont-ils dit tantôt en parlant de vous deux, s'aiment-ils un peu ? Oh ! beaucoup, Monſieur : extrêmement, Madame, extrêmement ; ai je dit en tranchant.

LA COMTESSE.

Eh ! bien ?.....

FRONTIN.

Rien ne remue : la Marquiſe bâille en m'écoutant, Dorante ouvre nonchalamment ſa tabatiere ; c'eſt tout ce que j'en tire.

LA COMTESSE.

Va, va, mon enfant, laiſſe-nous ; tu es un maladroit. Votre valet n'eſt qu'un ſot, ſes obſervations ſont pitoyables, il n'a vu que la ſuperficie des choſes ; cela ne ſe peut pas.

FRONTIN.

Morbleu ! Madame, je m'y ferois hacher. En voulez-vous davantage ? Sçachez qu'ils s'aiment,

& qu'ils m'ont dit eux-mêmes de vous l'apprendre.

LA COMTESSE, *riant.*

Eux-mêmes ! Eh ! que n'as-tu commencé par nous dire cela, ignorant que tu es ? Vous voyez bien ce qui en est, Chevalier ; ils se consolent tant, qu'ils veulent nous rendre jaloux, & s'y prennent avec une mal-adresse bien digne du dépit qui les gouverne. Ne vous l'avois-je pas dit ?

LE CHEVALIER.

La passion sé montre, j'en conviens.

LA COMTESSE.

Grossierement même.

FRONTIN.

Ah ! par ma foi j'y suis : c'est qu'ils ont envie de vous mettre en peine. Je ne m'étonne pas si Dorante, en regardant sa montre, ne la regardoit pas fixement, & faisoit une demi-grimace.

LA COMTESSE.

C'est que la paix ne régnoit pas dans son cœur.

LE CHEVALIER.

Cette grimace est importante.

FRONTIN.

Item : c'est qu'en ouvrant sa tabatiere, il n'a pris son tabac qu'avec deux doigts tremblants. Il

est vrai aussi que sa bouche a ri, mais de mauvaise grâce; le reste du visage n'en étoit pas, il alloit à part.

LA COMTESSE. Adieu.

C'est que le cœur ne rioit pas.

LE CHEVALIER.

Jé mé rends: il soupire, il régardé & ma nôce récule. Pesté du faquin H Madamé dans uné compassion qui se mon bonheur.

LA COMTESSE.

Point du tout: ne vous allarn rante s'est trop mal conduit pc égards.... Mais ne vois-je pas l vient ici?

FRONTIN.

Elle-même.

LA COMTESSE.

Je la connoîs; je gagerois qu'elle vient finement, à son ordinaire, m'insinuer qu'ils s'aiment Dorante & elle. Ecoutons.

[illegible]ENE VIII.

[illegible]OMTESSE, LA [illegible]QUISE, FRONTIN, [illegible]EVALIER.

[illegible]A MARQUISE.

[illegible]mteſſe, ſi j'interromps un en[illegible] [illegible]ête intéreſſant : mais je ne fais [illegible]eſt revenu que vous retardiez [illegible]c le Chevalier, par ménagement [illegible] Je vous ſuis obligée de l'attention : mais je n'en ai pas beſoin. Concluez, Comteſſe, plutôt aujourd'hui que demain ; c'eſt moi qui vous en ſollicite. Adieu.

LA COMTESSE.

Attendez donc, Marquiſe ; dites moi s'il eſt vrai que vous vous aimiez, Dorante & vous, afin que je m'en réjouiſſe.

LA MARQUISE.

Réjouiſſez-vous hardiment ; la nouvelle eſt bonne.

LA COMTESSE, *riant.*

En vérité ?

LA MARQUISE.

Oui, Comteſſe ; hâtez-vous de

(Elle

SCENE IX.

LE CHEVALIER, LA COMTESSE, FRONTIN.

LA COMTESSE, *riant.*

HA, ha. Elle ſe ſauve : la raillerie eſt un peu trop forte pour elle. Que la vanité fait jouer de plaiſants rôles à de certaines femmes ! car celle-ci meurt de dépit.

LE CHEVALIER.

Elle en a lé cœur palpitant, ſandis !

FRONTIN.

La grimace que Dorante faiſoit tantôt, je viens de la retrouver ſur ſa phyſionomie. *(au Chevalier.)* Mais, Monſieur, parlez un peu de Liſette pour moi.

LA COMTESSE.

Que dit-il de Lisette ?

FRONTIN.

C'est une petite requête que je vous présente ; & qui tend à vous prier qu'il vous plaise d'ôter Lisette à Arlequin, & d'en faire un transport à mon profit.

LE CHEVALIER.

Voilà cé qué c'est.

LA COMTESSE.

Et Lisette y consent-elle ?

FRONTIN.

Oui le transport est tout-à-fait de son goût.

LA COMTESSE.

Ce qu'il me dit là, me fait venir une idée : les petites finesses de la Marquise méritent d'être punies. Voyons si Dorante qui l'aime tant sera insensible à ce que je vais faire ? Il doit l'être, si elle dit vrai ; & je le souhaite : mais voici un moyen infaillible de sçavoir ce qui en est. Je n'ai qu'à dire à Lisette d'épouser Frontin ; elle étoit destinée au valet de Dorante ; nous en étions convenus. Si Dorante ne se plaint point, la Marquise a raison, il m'oublie, & je n'en serai que plus à mon aise. (*à Frontin.*) Toi, va-t-en cher-

cher Lisette & son pere, que je leur parle à tous deux.

FRONTIN.

Il ne sera pas difficile de les trouver, car ils entrent.

SCENE X.

BLAISE, LISETTE, LE CHEVALIER, LA COMTESSE, FRONTIN.

LA COMTESSE.

APPROCHEZ, Lisette; & vous aussi, Maître Blaise. Votre fille devoit épouser Arlequin: mais si vous la mariez, & que vous soyez bien-aise d'en disposer à mon gré, vous la donnerez à Frontin: entendez-vous, Maître Blaise?

BLAISE.

J'entends bian, Madame: mais il y a, morgué! bian une autre histoire qui trotte par le monde, & qui nous chagraine. Il s'agit que je venons vous crier marci.

LA COMTESSE.

Qu'eſt-ce que c'eſt ? D'où vient que Liſette pleure ?

LISETTE.

Mon pere vous le dira, Madame.

BLAISE.

C'eſt, ne vous déplaiſe, Madame, qu'Arlequin eſt un mal-appris : mais que les pus mal-appris de tout ça, c'eſt Monſieur Dorante & Madame la Marquiſe, qui ont eu la fineſſe de manigancer la volonté d'Arlequin, à celle fin qu'il ne voulît pus d'elle ; maugré qu'alle en veuille bian, comme je me doute qu'il en voudroit peut-être bian itou, ſi en le laiſſoit vouloir ce qu'il veut, & qu'en n'y boutît pas empêchement.

LA COMTESSE.

Et quel empêchement ?

BLAISE.

Oui, Madame ; par le mouyen d'une fille qu'ils appellont Marton, que Madame la Marquiſe a eu l'aviſement d'inventer par malice, pour la promettre à Arlequin.

LA COMTESSE.

Ceci eſt curieux.

BLAISE.

En disant, comme ça, que faut qu'ils s'épousient à Paris, la mijaurée & li ; dans l'intention de porter dommage à noute enfant, qui va cheoir en confusion de cette malice ; qui n'est rien qu'un micmac pour affronter noute bonne renommée, & la vôtre, Madame ; se gaubarger de nous trois : c'est touchant ça que je venons vous demander justice.

LA COMTESSE.

Il faudra bien tâcher de vous la faire. Chevalier, ceci change les choses : il ne faut plus que Frontin y songe. Allez, Lisette, ne vous affligez pas : laissez la Marquise prop[illegible] tant qu'elle voudra ses Martons ; je vous en rendrai bon compte : car c'est cette femme-là que je ménageois tant, qui m'attaque là-dedans. Dorante n'y a d'autre part que sa complaisance : mais peut-être me reste-t-il encore plus de crédit sur lui qu'elle ne se l'imagine. Ne vous embarrassez pas.

LISETTE.

Arlequin vient de me traiter avec une indifférence insupportable ; il semble qu'il ne m'ait jamais vue. Voyez de quoi la Marquise se mêle ?

BLAISE.

BLAISE.

Empêcher qu'une fille ne soit la femme du monde !

LA COMTESSE.

On y remédiera, vous dis-je.

FRONTIN.

Oui ; mais le remede ne me vaudra rien.

LE CHEVALIER.

Comtesse, jé vous écoute, l'oreille vous entend, l'esprit né vous saisit point, jé né vous conçois pas. Venez çà, Lisette ; tirez-nous cetté bisarre aventure au clair. N'êtes-vous pas éprisé dé Frontin ?

LISETTE.

Non, Monsieur ; je le croyois, tandis qu'Arlequin m'aimoit : mais je vois que je me suis trompée, depuis qu'il me refuse.

LE CHEVALIER.

Qué répondre à cé cœur dé femme ?

LA COMTESSE.

Et moi je trouve que ce cœur de femme a raison, & ne mérite pas votre réflexion satyrique : c'est un homme qui l'aimoit, & qui lui dit qu'il ne l'aime plus ; cela n'est pas agréable, elle en est touchée : je reconnois notre cœur au sien ; ce

ſeroit le vôtre, ce ſeroit le mien en pareil cas. Allez, vous autres ; retirez-vous & laiſſez-moi faire.

BLAISE.

J'en avons charché querelle à Monſieur Dorante & à ſa Marquiſe de cette affaire.

LA COMTESSE.

Repoſez-vous ſur moi. Voici Dorante, je vais lui en parler tout-à-l'heure.

SCENE XI.

DORANTE, LA COMTESSE, LE CHEVALIER.

LA COMTESSE.

VENEZ, Dorante ; & avant toute autre choſe, parlons un peu de la Marquiſe.

DORANTE.

De tout mon cœur, Madame.

LA COMTESSE.

Dites-moi donc de tout votre cœur de quoi elle s'aviſe aujourd'hui ?

DORANTE.

Qu'a-t-elle fait ? J'ai de la peine à croire qu'il y ait quelque chose à redire à ses procédés.

LA COMTESSE.

Oh ! je vais vous faciliter le moyen de croire, moi.

DORANTE.

Vous connoissez sa prudence....

LA COMTESSE.

Vous êtes un opiniâtre louangeur ! Eh bien ! Monsieur ; cette femme que vous louez tant, jalouse de moi, parce que le Chevalier la quitte, comme si c'étoit ma faute, va, pour m'attaquer pourtant, chercher de petits détails, qui ne sont pas en vérité dignes d'une incomparable telle que vous la faites ; & ne croit pas au-dessous d'elle de détourner un valet d'aimer une suivante. Parce qu'elle sçait que nous voulons les marier, & que je m'intéresse à leur mariage, elle imagine, dans sa colere, une Marton, qu'elle jette à la traverse ; & ce que j'admire de plus dans tout ceci, c'est de vous voir vous-même prêter les mains à un projet de cette espèce ; vous-même, Monsieur !

DORANTE.

Eh! pensez-vous que la Marquise ait cru vous offenser ; qu'il me soit venu dans l'esprit à moi, que vous vous y intéressez encore? Non, Comtesse. Arlequin se plaignoit d'une infidélité que lui faisoit Lisette ; il perdoit, disoit-il, sa fortune : on prend quelquefois part aux chagrins de ces gens-là ; & la Marquise, pour le dédommager, lui a, par bonté, proposé le mariage de Marton qui est à elle : il l'a acceptée, l'en a remerciée : voilà tout ce que c'est.

LE CHEVALIER.

La réponse mé persuade; jé les crois sans malice. Qué sur cé point la paix sé fasse entre les Puissances, & qué les subalternes se débattent.

LA COMTESSE.

Laissez-nous, Monsieur le Chevalier; vous direz votre sentiment, quand on vous le demandera. Dorante, qu'il ne soit plus question de cette petite intrigue-là, je vous prie ; car elle me déplaît. Je me flatte que c'est assez vous dire.

DORANTE.

Attendez, Madame; appellons quelqu'un : mon valet est peut-être là...... Arlequin !....

LA COMTESSE.

Quel eſt votre deſſein ?

DORANTE.

La Marquiſe n'eſt pas loin; il n'y a qu'à la prier de votre part de venir ici, vous lui en parlerez.

LA COMTESSE.

La Marquiſe ! Eh ! qu'ai-je beſoin d'elle ? Eſt-il néceſſaire que vous la conſultiez là-deſſus ? Qu'elle approuve ou non, c'eſt vous à qui je parle; vous à qui je dis que je veux qu'il n'en ſoit rien; que je le veux, Dorante, ſans m'embarraſſer de ce qu'elle en penſe.

DORANTE.

Oui: mais, Madame, obſervez qu'il faut que je m'en embarraſſe, moi; je ne ſçaurois en décider ſans elle. Y auroit-il rien de plus malhonnête, que d'obliger mon valet à refuſer une grâce qu'elle lui fait & qu'il a acceptée ? Je ſuis bien éloigné de ce procédé-là avec elle.

LA COMTESSE.

Quoi ! Monſieur, vous héſitez entre elle & moi! Songez-vous à ce que vous faites ?

DORANTE.

C'eſt en y ſongeant que je m'arrête.

LE CHEVALIER.

Eh ! cadédis, laiſſons cé trio dé valets & dé ſoubrettes.

LA COMTESSE, *outrée.*

C'eſt à moi, ſur ce pied-là, à vous prier d'excuſer le ton dont je l'ai pris ; il ne me convenoit point.

DORANTE.

Il m'honorera toujours ; & j'y obéirois avec plaiſir, ſi je pouvois.

LA COMTESSE *rit.*

Nous n'avons plus rien à nous dire, je penſe ; donnez-moi la main, Chevalier.

LE CHEVALIER, *lui donnant la main.*

Prénez & né rendez pas, Comteſſe.

DORANTE.

J'étois pourtant venu pour ſçavoir une choſe ; voudriez-vous bien m'en inſtruire, Madame ?

LA COMTESSE, *ſe retournant.*

Ah ! Monſieur, je ne ſçais rien.

DORANTE.

Vous ſçavez celle-ci, Madame. Vous deſtinez-vous bientôt au Chevalier ? Quand aurons-nous la joie de vous voir unis enſemble ?

LA COMTESSE.

Cette joie-là, vous l'aurez peut-être ce ſoir, Monſieur.

LE CHEVALIER.

Doucément! diviné Comteſſé, jé tombe en délire! jé perds haleine dé raviſſement!

DORANTE.

Parbleu! Chevalier, j'en ſuis charmé, & je t'en félicite.

LA COMTESSE, *à part.*

Ah! l'indigne homme!

DORANTE, *à part.*

Elle rougit.

LA COMTESSE.

Eſt-ce là tout, Monſieur?

DORANTE.

Oui, Madame.

LA COMTESSE.

Partons.

SCENE XII.

LA COMTESSE, LA MARQUISE, LE CHEVALIER, DORANTE, ARLEQUIN.

LA MARQUISE.

Comtesse, votre Jardinier m'apprend que vous êtes fâchée contre moi : je viens vous demander pardon de la faute que j'ai faite sans le sçavoir ; & c'est pour la réparer que je vous amene ce garçon-ci. Arlequin, quand je vous ai promis Marton, j'ignorois que Madame pourroit s'en choquer ; & je vous annonce que vous ne devez plus y compter.

ARLEQUIN.

Eh bien ! je vous donne quittance. Mais on dit que Blaise est venu vous demander justice contre moi, Madame : je ne refuse pas de la faire bonne & prompte : il n'y a qu'à appeller le Notaire ; & s'il n'y est pas, qu'on prenne son Clerc : je m'en contenterai.

LA COMTESSE, *à Dorante.*

Renvoyez votre valet, Monſieur; & vous; Madame, je vous invite à lui tenir parole: je me charge même des frais de leur nôce; n'en parlons plus.

DORANTE, *à Arlequin.*

Va-t-en.

ARLEQUIN, *en s'en allant.*

Il n'y a donc pas moyen d'eſquiver Marton: c'eſt vous, Monſieur le Chevalier qui étes cauſe de tout ce tapage-là; vous avez mis tous nos amours ſens-deſſus-deſſous. Si vous n'étiez pas ici, moi & mon maître, nous aurions bravement tous deux épouſé notre Comteſſe & notre Liſette, & nous n'aurions pas votre Marquiſe & ſa Marton ſur les bras. Hi! hi! hi!

LA MARQUISE & LE CHEVALIER, *riant.*

Hé, hé, hé.

LA COMTESSE, *riant auſſi.*

Hé, hé. Si ſes extravagances vous amuſent, dites-lui qu'il approche, il parle de trop loin. La jolie ſcene!

LE CHEVALIER.

C'eſt démence d'amour.

DORANTE.

Retire-toi, faquin.

LA MARQUISE.

Ah çà! Comteſſe, ſommes-nous bonnes amies, à préſent?

LA COMTESSE.

Ah! les meilleures du monde, aſſurément; & vous êtes trop bonne.

DORANTE.

Marquiſe, je vous apprends une choſe; c'eſt que la Comteſſe & le Chevalier ſe marient peut-être ce ſoir.

LA MARQUISE.

En vérité?

LE CHEVALIER.

Cé ſoir eſt loin encore.

DORANTE.

L'impatience ſied fort bien: mais ſi près d'une ſi douce aventure, on a bien des choſes à ſe dire. Laiſſons-leur ces moments-ci, & allons de notre côté ſonger à ce qui nous regarde.

LA MARQUISE.

Allons, Comteſſe, que je vous embraſſe avant de partir. Adieu, Chevalier, je vous fais mes compliments; à tantôt.

SCENE XIII.

LE CHEVALIER, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Vous êtes fort regretté, à ce que je vois! on faisoit grand cas de vous!

LE CHEVALIER.

Jé l'en dispense, sur-tout cé soir.

LA COMTESSE.

Ah! c'en est trop.

LE CHEVALIER.

Comment! changez-vous d'avis?

LA COMTESSE.

Un peu.

LE CHEVALIER.

Qué pensez-vous?

LA COMTESSE.

J'ai un dessein .... il faudra que vous m'y serviez .... Je vous le dirai tantôt. Ne vous inquiè-

tez point, je vais y rêver. Adieu, ne me ſuivez pás.... (*Elle s'en-va & revient.*) Il eſt même néceſſaire que vous ne me voyiez pas ſitôt. Quand j'aurai beſoin de vous, je vous en informerai.

LE CHEVALIER.

Jé démeure muet: jé ſens qué jé périclite. Cette femme eſt plus femme qu'une autre.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE CHEVALIER, LISETTE, FRONTIN.

LE CHEVALIER.

Mais dé grâce, Lisette, priez-la dé ma part qué jé la voie un momènt.

LISETTE.

Je ne sçaurois lui parler, Monsieur; elle repose.

LE CHEVALIER.

Ellé répose! Ellé répose donc débout?

FRONTIN.

Oui: car moi qui sors de la terrasse, je viens de l'appercevoir se promenant dans la galerie.

LISETTE.

Qu'importe? Chacun a sa façon de reposer. Quelle est votre méthode à vous, Monsieur?

LE CHEVALIER.

Il mé paroît qué tu mé railles, Lisette.

FRONTIN.

C'est cé qui me semble.

LISETTE.

Non, Monsieur; c'est une question qui vient à propos, & que je vous fais tout en devisant.

LE CHEVALIER.

J'ai même un petit soupçon, qué tu né m'aimes pas.

FRONTIN.

Je l'avois aussi ce petit soupçon-là, mais je l'ai changé contre une grande certitude.

LISETTE.

Votre pénétration n'a point perdu au change.

LE CHEVALIER.

Né lé disois-je pas? Eh pourquoi, sandis! té veux-jé du bien, pendant qué tu mé veux du mal? D'où mé vient ma disposition amicale, & qué ton cœur mé réfuse lé réciproque? D'où vient qué nous différons dé sentiments?

LISETTE.

Je n'en sçais rien: c'est qu'apparemment il faut de la variété dans la vie.

FRONTIN.

Je crois que nous ſommes auſſi très-variés tous deux.

LISETTE.

Oui, ſi vous m'aimez encore; ſinon, nous ſommes uniformes.

LE CHEVALIER.

Dis-moi lé vrai: tu né mé récommandes pas à ta maitreſſe?

LISETTE.

Jamais qu'à ſon indifférence.

FRONTIN.

Le ſervice eſt touchant!

LE CHEVALIER.

Tu mé fais donc préjudice auprès d'elle?

LISETTE.

Oh! tant que je peux: mais pas autrement qu'en lui parlant contre vous; car je voudrois qu'elle ne vous aimât pas: je vous l'avoue; je ne trompe perſonne.

FRONTIN.

C'eſt du moins parler cordialement.

LE CHEVALIER.

Ah çà! Liſette, dévénons amis.

LISETTE.

Non : faites plutôt comme moi, Monſieur ; ne m'aimez pas.

LE CHEVALIER.

Jé veux qué tu m'aimes, & tu m'aimeras; cadédis ! tu m'aimeras : jé l'entreprends, jé mé lé promets.

LISETTE.

Vous ne vous tiendrez pas parole.

FRONTIN.

Ne ſçavez vous pas, Monſieur, qu'il y a des haînes qui ne s'en vont point qu'on ne les paye pour cela?...

LE CHEVALIER.

Combien mé coûtera lé départ dé la tienne?

LISETTE.

Rien: elle n'eſt pas à vendre.

LE CHEVALIER *lui préſente ſa bourſe.*

Tiens: prends, & la garde, ſi tu veux.

LISETTE.

Non, Monſieur: je vous volerois votre argent.

LE CHEVALIER.

Prends, té dis-je; & mé dis ſeulement cé qué ta maitreſſe projette.

LISETTE.

LISETTE.

Non: mais je vous dirai bien ce que je voudrois qu'elle projettât ; c'eſt tout ce que je ſçais. En êtes-vous curieux?

FRONTIN.

Vous nous l'avez déjà dit en plus de dix façons, ma Belle.

LE CHEVALIER.

N'a-t-elle pas quelque deſſein?

LISETTE.

Eh! qui eſt-ce qui n'en a pas? Perſonne n'eſt ſans deſſein ; on a toujours quelque vue. Par exemple, j'ai le deſſein de vous quitter, ſi vous n'avez pas celui de me quitter vous-même.

LE CHEVALIER.

Rétirons-nous, Frontin; je ſens que je m'indigne. Nous reviendrons tantôt la recommander à ſa maitreſſe.

FRONTIN.

Adieu donc, Soubrette ennemie; adieu, mon petit cœur fantaſque; adieu, la plus aimable de toutes les girouettes.

LISETTE.

Adieu, le plus diſgracié de tous les hommes.

(Ils s'en-vont.)

SCENE II.

LISETTE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

MA mie, j'ai beau faire ſigne à mon maître; il ſe moque de cela, il ne veut pas venir ſçavoir ce que je lui demande.

LISETTE.

Il faut donc lui parler devant la Marquiſe, Arlequin.

ARLEQUIN.

Marquiſe malencontreuſe ! Hélas ! ma fille, la bonté que j'ai eue de te rendre mon cœur, ne nous profitera ni à l'un ni à l'autre. Il me ſera inutile d'avoir oublié tes impertinences; le diable a entrepris de me faire épouſer Marton ; il n'en démordra pas; il me la garde.

LISETTE.

Retourne à ton maître, & dis-lui que je l'attends ici.

ARLEQUIN.

Il ne ſe ſouciera pas de ton attente.

LISETTE.

Il n'y a point de temps à perdre: cependant, va donc.

ARLEQUIN.

Je ſuis tout engourdi de triſteſſe.

LISETTE.

Allons, allons, dégourdis-toi, puiſque tu m'aimes. Tiens, voilà ton maître & la Marquiſe qui s'approchent. Tire-le à quartier, lui, pendant que je m'éloigne.

(Elle ſort.)

SCENE III.

DORANTE, ARLEQUIN, LA MARQUISE.

ARLEQUIN, *à Dorante.*

MONSIEUR, venez que je vous parle.

DORANTE.

Dis ce que tu me veux.

ARLEQUIN.

Il ne faut pas que Madame y ſoit.

DORANTE.

Je n'ai point de ſecret pour elle.

ARLEQUIN.

J'en ai un qui ne veut pas qu'elle le connoiſſe.

LA MARQUISE.

C'eſt donc un grand myſtere?

ARLEQUIN.

Oui : c'eſt Liſette qui demande Monſieur, & il n'eſt pas à propos que vous le ſçachiez, Madame.

LA MARQUISE.

Ta diſcrétion eſt admirable! Voyez ce que c'eſt Dorante : mais que je vous diſe un mot auparavant ; & toi, va chercher Liſette.

SCENE IV.

DORANTE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

C'est apparemment de la part de la Comteſſe.

DORANTE.

Sans doute; & vous voyez combien elle eſt agitée.

LA MARQUISE.

Et vous brûlez d'envie de vous rendre?

DORANTE.

Me ſiéroit-il de faire le cruel?

LA MARQUISE.

Nous touchons au terme ; & nous manquons notre coup, ſi vous allez ſi vîte. Ne vous y trompez point; les mouvements qu'on ſe donne ſont encore équivoques. Il n'eſt pas ſûr que ce ſoit de l'amour: j'ai peur qu'on ne ſoit plus jalouſe de moi, que de votre cœur; qu'on ne médite de triompher de vous & de moi, pour ſe moquer de nous deux. Toutes nos meſures ſont priſes ; allons juſqu'au contrat comme nous l'avons réſolu : ce moment ſeul décidera ſi on vous aime. L'amour a ſes expreſſions, l'orgueil a les ſiennes; l'amour ſoupire de ce qu'il perd, l'orgueil mépriſe ce qu'on lui refuſe. Attendons le ſoupir ou le mépris : tenez bon juſqu'à cette épreuve pour l'intérêt de votre amour même. Abrégez avec Liſette, & revenez me trouver.

DORANTE.

Ah ! votre épreuve me fait trembler ! Elle eſt pourtant raiſonnable, & je m'y expoſerai; je vous le promets.

LA MARQUISE.

Je soutiens moi-même un personnage qui n'est pas fort agréable, & qui le sera encore moins sur ces fins-ci; car il faudra que je supplée au peu de courage que vous me montrez; mais que ne fait-on pas pour se venger? Adieu.

(*Elle sort.*)

SCENE V.

DORANTE, ARLEQUIN, LISETTE.

DORANTE.

QUE me veux-tu, Lisette? Je n'ai qu'un moment à te donner. Tu vois bien que je quitte Madame la Marquise; & notre conversation pourroit être suspecte dans la conjoncture où je me trouve.

LISETTE.

Hélas! Monsieur, quelle est donc cette conjoncture où vous êtes avec elle?

DORANTE.

C'est que je vais l'épouser: rien que cela.

ARLEQUIN.

Oh ! Monſieur, point du tout.

LISETTE.

Vous, l'épouſer !

ARLEQUIN.

Jamais.

DORANTE.

Tais-toi.... Ne me retiens point, Liſette : que me veux-tu ?

LISETTE.

Eh, doucement ! Donnez-vous le temps de reſpirer. Ah, que vous êtes changé !

ARLEQUIN.

C'eſt cette perfide qui le fâche ; mais ce ne ſera rien.

LISETTE.

Vous reſſouvenez-vous que j'appartiens à Madame la Comteſſe, Monſieur ? L'avez-vous oubliée elle-même ?

DORANTE.

Non ; je l'honore, je la reſpecte toujours : mais je pars, ſi tu n'acheves.

LISETTE.

Eh ! bien, Monſieur, je finis. Qu'eſt-ce que c'eſt que les hommes !

DORANTE, *s'en-allant.*

Adieu.

ARLEQUIN.

Cours après.

LISETTE.

Attendez donc, Monſieur.

DORANTE.

C'eſt que tes exclamations ſur les hommes ſont ſi mal placées, que j'en rougis pour ta maitreſſe.

ARLEQUIN.

Véritablement l'exclamation eſt effrontée avec nous; ſupprime-la.

LISETTE.

C'eſt pourtant de ſa part que je viens vous dire qu'elle ſouhaite vous parler.

DORANTE.

Quoi! tout-à-l'heure?

LISETTE.

Oui, Monſieur.

ARLEQUIN.

Le plutôt, c'eſt le mieux.

DORANTE.

Te tairas-tu, toi? Eſt-ce que tu es raccommodé avec Liſette?

ARLEQUIN.

Hélas ! Monſieur, l'Amour l'a voulu, & il eſt le maître ; car je ne le voulois pas, moi.

DORANTE.

Ce ſont tes affaires. Quant à moi, Liſette, dites à Madame la Comteſſe que je la conjure de vouloir bien remettre notre entretien ; que j'ai, pour le différer, des raiſons que je lui dirai ; que je lui en demande mille pardons : mais qu'elle m'approuvera elle-même.

LISETTE.

Monſieur, il faut qu'elle vous parle ; elle le veut.

ARLEQUIN, *ſe mettant à genoux.*

Et voici moi qui vous en ſupplie à deux genoux. Allez, Monſieur, cette bonne dame eſt amendée ; je ſuis perſuadé qu'elle vous dira d'excellentes choſes pour le renouvellement de votre amour.

DORANTE.

Je crois que tu as perdu l'eſprit. En un mot, Liſette, je ne ſçaurois, tu le vois bien ; c'eſt une entrevue qui inquièteroit la Marquiſe ; & Madame la Comteſſe eſt trop raiſonnable pour ne pas entrer dans ce que je dis-là. D'ailleurs, je ſuis ſûr qu'elle n'a rien de fort preſſé à me dire.

LISETTE.

Rien; ſinon que je crois qu'elle vous aime toujours.

ARLEQUIN.

Et bien tendrement, malgré la petite parenthèſe.

DORANTE.

Qu'elle m'aime toujours, Liſette ! Ah ! c'en ſeroit trop, ſi vous parliez d'après elle ; & l'envie qu'elle auroit de me voir, en ce cas-là, ſeroit en vérité trop maligne. Que Madame la Comteſſe m'ait abandonné, qu'elle ait ceſſé de m'aimer, comme vous me l'avez dit vous-même, p[...] je n'étois pas digne d'elle : mais qu'elle cherche de gaieté de cœur à m'engager dans une démarche qui me brouilleroit peut-être avec la Marquiſe, ah ! c'en eſt trop, vous dis-je ; & je ne la verrai qu'avec la perſonne que je vais rejoindre.

(*Il s'en-va.*)

ARLEQUIN, *le ſuivant.*

Eh ! non, Monſieur ; mon cher maître, tournez à droite, ne prenez pas à gauche. Venez donc : je crierai toujours juſqu'à ce qu'il m'entende.

SCENE VI.

LISETTE, *un moment seule*; LA COMTESSE.

LISETTE.

ALLONS; il faut l'avouer, ma maitresse le mérite bien.

LA COMTESSE.

Eh bien! Lisette, viendra-t-il?

LISETTE.

Non, Madame.

LA COMTESSE.

Non!

LISETTE.

Non; il vous prie de l'excuser, parce qu'il dit que cet entretien fâcheroit la Marquise qu'il va épouser.

LA COMTESSE.

Comment! Que dites-vous? Epouser la Marquise, lui!

LISETTE.

Oui, Madame; il eſt perſuadé que vous entrerez dans cette bonne raiſon qu'il apporte.

LA COMTESSE.

Mais ce que tu me dis-là eſt inouï, Liſette. Ce n'eſt point-là Dorante? Eſt-ce de lui que tu me parles?

LISETTE.

De lui-même; mais de Dorante qui ne vous aime plus.

LA COMTESSE.

Cela n'eſt pas vrai; je ne ſçaurois m'accoutumer à cette idée-là. On ne me la perſuadera pas; mon cœur & ma raiſon la rejettent, me diſent qu'elle eſt fauſſe, abſolument fauſſe.

LISETTE.

Votre cœur & votre raiſon ſe trompent. Imaginez-vous-même que Dorante ſoupçonne que vous ne voulez le voir, que pour inquiéter la Marquiſe & le brouiller avec elle.

LA COMTESSE.

Eh! laiſſe-là cette Marquiſe éternelle. Ne m'en parle non plus que ſi elle n'étoit pas au monde. Il ne s'agit pas d'elle. En vérité, cette

femme-là n'est pas faite pour m'effacer de son cœur; & je ne m'y attends pas.

LISETTE.

Eh! Madame, elle n'est que trop aimable.

LA COMTESSE.

Que trop! Êtes-vous folle?

LISETTE.

Du moins, peut-elle plaire: ajoutez à cela votre infidélité; c'en est assez pour guérir Dorante.

LA COMTESSE.

Mais, mon infidélité! où est-elle? Je veux mourir, si je l'ai jamais sentie!

LISETTE.

Je la sçais de vous-même. D'abord, vous avez ..é que c'en fût une, parce que vous n'aimiez pas ..rante, disiez-vous. Ensuite vous m'avez prouvé qu'elle étoit innocente. Enfin, vous m'en avez f.. t l'éloge, & si bien l'éloge, que je me suis ..se à vous imiter; ce dont je me suis bien repentie depuis.

LA COMTESSE.

Eh bien! mon enfant, je me trompois; je parlois d'infidélité sans la connoître.

LISETTE.

Pourquoi donc n'avez-vous rien épargné de cruel pour vous ôter Dorante?

LA COMTESSE.

Je n'en sçais rien: mais je l'aime, & tu m'accables, tu me pénetres de douleur! Je l'ai maltraité, j'en conviens. J'ai tort, un tort affreux; un tort que je ne me pardonnerai jamais, & qui ne mérite pas qu'on l'oublie! Que veux-tu que je te dise de plus? Je me condamne; je me suis mal conduite, il est vrai.

LISETTE.

Je vous le disois bien, avant que vous m'eussiez gagnée.

LA COMTESSE.

Misérable amour-propre de femme, misérable vanité d'être aimée! voilà ce que vous me coûtez! J'ai voulu plaire au Chevalier, comme s'il en eût valu la peine; j'ai voulu me donner cette preuve-là de mon mérite; il manquoit cet honneur à mes charmes: les voilà bien glorieux! J'ai fait la conquête du Chevalier, & j'ai perdu Dorante!

LISETTE.

Quelle différence!

LA COMTESSE.

Bien plus, c'eſt que c'eſt un homme que je hais naturellement, quand je m'écoute : un homme que j'ai toujours trouvé ridicule, que j'ai cent fois raillé moi-même, & qui me reſte à la place du plus aimable homme du monde. Ah ! que je ſuis belle à préſent !

LISETTE.

Ne perdez point le temps à vous affliger, Madame. Dorante ne ſçait pas que vous l'aimez encore. Le laiſſez-vous à la Marquiſe ? Voulez-vous tâcher de le r'avoir ? Eſſayez, faites quelques démarches, puiſqu'il a droit d'être fâché, & que vous êtes dans votre tort.

LA COMTESSE.

Eh ! que veux-tu que je faſſe pour un ingrat qui refuſe de me parler, Liſette ? Il faut bien que j'y renonce ! Eſt-ce-là un procédé ? Toi, qui dis qu'il a droit d'être fâché, voyons, Liſette : eſt-ce que j'ai cru le perdre ? Ai-je imaginé qu'il m'abandonneroit ? L'ai-je ſoupçonné de cette lâcheté-là ? A-t-on jamais compté ſur un cœur autant que j'ai compté ſur le ſien ? Eſtime infinie, confiance aveugle ; & tu dis que j'ai tort ! Et tout homme qu'on honore de ces ſentiments-là, n'eſt

pas un perfide, quand il les trompe? Car je les avois, Lisette.

LISETTE.

Je n'y comprends rien.

LA COMTESSE.

Oui, je les avois; je ne m'embarrassois ni de ses plaintes, ni de ses jalousies; je riois de ses reproches; je défiois son cœur de me manquer jamais. Je me plaisois à l'inquiéter impunément; c'étoit-là mon idée; je ne le ménageois point. Jamais on ne vécut dans une sécurité plus obligeante; je m'en applaudissois, elle faisoit son éloge: & cet homme, après cela, me laisse! Est-il excusable?

LISETTE.

Calmez-vous donc, Madame, vous êtes dans une désolation qui m'afflige. Travaillons à le ramener, & ne crions point inutilement contre lui. Commencez par rompre avec le Chevalier: voilà déjà deux fois qu'il se présente pour vous voir, & que je le renvoie.

LA COMTESSE.

J'avois pourtant dit à cet importun-là de ne point venir, que je ne le fisse avertir.

LISETTE.

Qu'en voulez-vous faire?

LA COMTESSE.

Oh! le haïr autant qu'il est haïssable: c'est à quoi je le destine, je t'assûre; mais il faut pourtant que je le voie, Lisette. J'ai besoin de lui dans tout ceci: laisse-le venir; va même le chercher.

LISETTE.

Voici mon pere; sçachons auparavant ce qu'il veut.

SCENE VII.

BLAISE, LA COMTESSE, LISETTE.

BLAISE.

Morgué! Madame, sçavez-vous bian ce qui se passe ici? Vous avise-t-on d'un Tabellion qui se promene là-bas dans le Jardin avec Monsieur Dorante & cette Marquise, & qui dit comme ça qu'il leur apporte un chiffon de contrat qu'ils li ont commandé, pour à celle fin qu'ils y boutent leur seing par-devant sa parsonne? Qu'est-ce

que vous dites de ça, Madame? car noute fille dit que voute affection a repoussé pour Dorante; & ce Tabellion est un impartinent.

LA COMTESSE.

Un Notaire chez moi, Lisette! Ils veulent donc se marier ici?

BLAISE.

Eh, morgué! sans doute. Ils disont itou qu'il fera le contrat pour quatre: sti-là de voute ancien amoureux avec la Marquise; sti-là de vous & du Chevalier, voute nouviau galant. Velà comme ils se gobargeont de ça; & jarnigoi! ça me fâche. Et vous, Madame?

LA COMTESSE.

Je m'y perds! C'est comme une fable!

LISETTE.

Cette fable me révolte.

BLAISE.

Jarnigué! cette Marquise, maugré le Marquisat qu'alle a, n'en agit pas en droiture; en ne friponne pas les amoureux d'une parsonne de voute sorte: & dans tout ça, il n'y a qu'un mot qui sarve. Madame n'a qu'à dire, mon ratiau est tout prêt, & jarnigué! j'allons vous ratisser ce biau Notaire

& sa paperasse ni pus ni moins que mauvaise harbe.

LA COMTESSE.

Lisette, parle donc : tu ne me conseilles rien! Je suis accablée! Ils vont s'épouser ici, si je n'y mets ordre. Il n'est plus question de Dorante; tu sens bien que je le déteste : mais on m'insulte.

LISETTE.

Ma foi, Madame, ce que j'entends-là m'indigne à mon tour; & à votre place, je me soucierois si peu de lui, que je le laisserois faire.

LA COMTESSE.

Tu le laisserois faire! Mais si tu l'aimois, Lisette?

LISETTE.

Vous dites que vous le haïssez.

LA COMTESSE.

Cela n'empêche pas que je ne l'aime. Et dans le fond, pourquoi le haïr? Il croit que j'ai tort; tu me l'as dit toi-même; & tu avois raison. Je l'ai abandonné la premiere : il faut que je le cherche, & que je le désabuse.

BLAISE.

Morgué! Madame, j'ons vu le temps qu'il me

chériſſoit. Eſtimez-vous que je ſois bon pour li parler ?

LA COMTESSE.

Je ſuis d'avis de lui écrire un mot, Liſette, & que ton pere aille lui rendre ma lettre à l'inſçu de la Marquiſe.

LISETTE.

Faites, Madame.

LA COMTESSE.

A propos de lettre ; je ne ſongeois pas que j'en ai une ſur moi que je lui écrivois tantôt, & que tout ceci me faiſoit oublier. Tiens Blaiſe, va ; tâche de la lui rendre ſans que la Marquiſe s'en apperçoive.

BLAISE.

Ny aura pas d'appercevance : ſtapendant qu'il lira voute lettre, je la renforcerons de queuque remontration.

(Il s'en-va.)

SCENE VIII.

FRONTIN, LE CHEVALIER, LISETTE, LA COMTESSE.

LE CHEVALIER.

EH ! donc, ma Comteſſé, qué devient l'amour? A quoi penſé lé cœur? Eſt-ce ainſi qué vous m'avertiſſez de venir? Quel eſt lé motif dé l'abſence qué vous m'avez ordonnée? Vous né mé mandez pas, vous mé laiſſez en languûr; jé mé mande moi-même.

LA COMTESSE.

J'allois vous envoyer chercher, Monſieur.

LE CHEVALIER.

Lé meſſager m'a paru tardif. Qué déterminez-vous? Nos gens vont ſé marier, lé contrat ſé paſſe actuellément. N'uſerons-nous pas de la commodité du Notaire? Ils mé déléguent pour vous y inviter. Ratifiez mon impatience; ſongez qué l'amour gémit d'attendre, qué les béſoins du cœur ſont preſſés, qué les inſtants ſont précieux, qué

vous m'en dérobez d'irréparables, & qué jé meurs. Expédions.

LA COMTESSE.

Non, Monsieur le Chevalier, ce n'est pas mon dessein.

LE CHEVALIER.

Nous n'épouserons pas ?

LA COMTESSE.

Non.

LE CHEVALIER.

Qu'est-ce à dire non ?

LA COMTESSE.

Non signifie non. Je veux vous raccommoder avec la Marquise.

LE CHEVALIER.

Avec la Marquise ! Mais c'est vous qué j'aime, Madame ?

LA COMTESSE.

Mais c'est moi qui ne vous aime point, Monsieur. Je suis fâchée de vous le dire si brusquement ; mais il faut bien que vous le sçachiez.

LE CHEVALIER.

Vous mé raillez, sandis?

LA COMTESSE.

Je vous parle très-sérieusement.

LE CHEVALIER.

Ma Comteſſé, finiſſons; point dé badinage avec un cœur qui va périr d'épouvante.

LA COMTESSE.

Vous devez vous être apperçu de mes ſentiments. J'ai toujours différé le mariage dont vous parlez, vous le ſçavez bien. Comment n'avez-vous pas ſenti que je n'avois pas envie de conclure ?

LE CHEVALIER.

Lé comblé dé mon bonheur; vous l'avez rémis à cé ſoir.

LA COMTESSE.

Auſſi le comble de votre bonheur peut-il ce ſoir arriver de la part de la Marquiſe. L'avez-vous vue, comme je vous l'ai recommandé tantôt?

LE CHEVALIER.

Récommandé! Il n'en a pas été queſtion, cadédis!

LA COMTESSE.

Vous vous trompez, Monſieur; je crois vous l'avoir dit.

LE CHEVALIER.

Mais, la Marquiſe & lé Chevalier qu'ont-ils à démêler enſemble?

LA COMTESSE.

Ils ont à s'aimer tous deux, de même qu'ils s'aimoient, Monsieur. Je n'ai point d'autre parti à vous offrir que de retourner à elle ; & je me charge de vous réconcilier.

LE CHEVALIER.

C'est une vapeur qui passe.

LA COMTESSE.

C'est un sentiment qui durera toujours.

LISETTE.

Je vous le garantis éternel.

LE CHEVALIER.

Frontin, où en sommes-nous ?

FRONTIN.

Mais, à vue de pays, nous en sommes à rien. Ce chemin-là n'a pas l'air de nous mener au gîte.

LISETTE.

Si fait, par ce chemin-là vous pouvez vous en retourner chez vous.

LE CHEVALIER.

Partirai-je, Comtesse ? Sera-ce le résultat ?

LA COMTESSE.

J'attends réponse d'une lettre : vous sçaurez le reste quand je l'aurai reçue. Différez votre départ jusques-là.

SCENE IX.

ARLEQUIN, LES ACTEURS PRÉCÉDENTS.

ARLEQUIN.

MADAME, mon maître & Madame la Marquiſe envoient ſçavoir s'ils ne vous importuneront pas : ils viennent vous prononcer votre arrêt & le mien ; car je n'épouſerai point Liſette, puiſque mon maître ne veut pas de vous.

LA COMTESSE.

Je les attends .... (*à Liſette.*) Il faut qu'il n'ait pas reçu ma lettre, Liſette.

ARLEQUIN.

Ils vont entrer ; car ils ſont à la porte.

LA COMTESSE.

Ce que je vais leur dire, va vous mettre au fait, Chevalier ; & ce ne ſera point ma faute, ſi vous n'êtes pas content.

LE CHEVALIER.

Allons, je ſuis dupe ; c'eſt être au fait.

SCENE X.

LA MARQUISE, DORANTE, LA COMTESSE, LE CHEVALIER, FRONTIN ARLEQUIN.

LA MARQUISE.

Eh bien! Madame, je ne vois rien encore qui nous annonce un mariage avec le Chevalier. Quand vous proposez-vous donc d'achever son bonheur?

LA COMTESSE.

Quand il vous plaira, Madame; c'est vous à qui je le demande: son bonheur est entre vos mains: vous en êtes l'arbitre.

LA MARQUISE.

Moi, Comtesse! Si je le suis, vous l'épouserez dès-aujourd'hui; & vous nous permettrez de joindre notre mariage au vôtre.

LA COMTESSE.

Le vôtre! Avec qui donc, Madame? Arrive-t-il quelqu'un pour vous épouser?

LA MARQUISE, *montrant Dorante.*

Il n'arrivera pas de bien loin, puiſque le voilà.

DORANTE.

Oui, Comteſſe, Madame me fait l'honneur de me donner ſa main; & comme nous ſommes chez vous, nous venons vous prier de permettre qu'on nous y uniſſe.

LA COMTESSE.

Non, Monſieur, non : l'honneur ſeroit très-grand, très-flatteur; mais j'ai lieu de penſer que le Ciel vous réſerve un autre ſort.

LE CHEVALIER.

Nous avons changé votre économie: jé tombe dans lé lot dé Madame la Marquiſe, & Madame la Comteſſé tombé dans lé tien.

LA MARQUISE.

Oh! nous reſterons comme nous ſommes.

LA COMTESSE.

Laiſſez-moi parler, Madame, je demande audience: Ecoutez-moi. Il eſt temps de vous déſabuſer, Chevalier. Vous avez cru que je vous aimois: l'accueil que je vous ai fait, a pu même

vous le perſuader; mais cet accueil vous trompoit, il n'en étoit rien : je n'ai jamais ceſſé d'aimer Dorante, & ne vous ai ſouffert que pour éprouver ſon cœur. Il vous en a couté des ſentiments pour moi ; vous m'aimez, & j'en ſuis fâchée : mais votre amour ſervoit à mes deſſeins. Vous avez à vous plaindre de lui, Marquiſe ; j'en conviens : ſon cœur s'eſt un peu diſtrait de la tendreſſe qu'il vous devoit; mais il faut tout dire. La faute qu'il a faite eſt excuſable, & je n'ai point à tirer vanité de vous l'avoir dérobé pour quelque temps : ce n'eſt point à mes charmes qu'il a cédé, c'eſt à mon adreſſe : il ne me trouvoit pas plus aimable que vous; mais il m'a cru plus prévenue, & c'eſt un grand appas. Quant à vous, Dorante, vous m'avez aſſez mal payée d'une épreuve auſſi tendre. La délicateſſe de ſentiments qui m'a perſuadée de la faire, n'a pas lieu d'être trop ſatisfaite : mais peut-être le parti que vous avez pris, vient-il plus de reſſentiment, que de médiocrité d'amour : j'ai pouſſé les choſes un peu loin; vous avez pu y être trompé; je ne veux point vous juger à la rigueur; je ferme les yeux ſur votre conduite, & je vous pardonne.

LA MARQUISE, *riant.*

Ha, ha, ha. Je penſe qu'il n'eſt plus temps,

Madame : du moins je m'en flatte ; ou bien, ſi vous m'en croyez, vous ſerez encore plus généreuſe : vous irez juſqu'à lui pardonner les nœuds qui vont nous unir.

LA COMTESSE.

Et moi, Dorante, vous me perdez pour jamais, ſi vous héſitez un inſtant.

LE CHEVALIER.

Jé démande audience. Jé perds Madame la Marquiſe, & j'aurois tort dé m'en plaindre ; jé mé ſuis trouvé défaillant dé fidélité, jé né ſçais comment, car lé mérite dé Madame m'en fourniſſoit abondance, & c'eſt un malheur qui mé paſſe ! En un mot, jé ſuis infidéle, je m'en accuſe : mais jé ſuis vrai, jé m'en vante. Il né tient qu'à moi d'uſer dé répréſaille, & dé dire à Madame la Comteſſé : vous me trompiez, jé vous trompois : mais jé né ſuis qu'un homme, & jé n'aſpire pas à cé dégré dé fineſſe & d'induſtrie. Voici lé compte juſte : vous avez contrefait dé l'amour, dites-vous, Madame ; jé n'en valois pas davantage : mais votre eſtime a ſurpaſſé mon prix. Né rétranchez rien du fatal honneur qué vous m'avez fait : jé vous aimois, vous mé lé rendiez cordialement.

LA COMTESSE.

Du moins l'avez-vous cru.

LE CHEVALIER.

J'achéve : jé vous aimois, un peu moins qué Madame. Jé m'explique : elle avoit dé mon cœur une possession plus complette ; jé l'adorois : mais jé vous aimois, sandis ! passablement, avec quelqué réminiscence pour elle. Oui, Dorante, nous étions dans lé tendre. Laisse-là l'histoire qu'on té fait, mon ami ; il fâche Madame qué tu la désertes, qué ses appas restent inférieurs ; sa gloire crie, té rédémande, fait la Syrene ; qué son chant t'éprouve sourd, (*montrant la Marquise.*) Prends un regard dé ces beaux yeux pour te servir d'antidote ; demeure avec cet objet, qué l'amour venge dans mon cœur : jé lé dis à régret ; jé disputerois Madame dé tout mon sang, s'il m'appartenoit d'entrer en dispute : possede-là, Dorante, bénis lé Ciel du bonheur qu'il t'accorde. Dé toutes les épouses la plus estimable, la plus digne dé respect & d'amour, c'est toi qui la tiens : dé toutes les pertes la plus immense, c'est moi qui la fais : dé tous les hommes lé plus ingrat, lé plus déloyal, en même temps lé plus imbécile, c'est lé malheureux qui té parle

LA MARQUISE.

Je n'ajouterai rien à la définition, tout y est.

LA COMTESSE.

Je ne daigne pas répondre à ce que vous dites sur mon compte, Chevalier: c'est le dépit qui vous l'arrache; & je vous ai dit mes intentions, Dorante: qu'il n'en soit plus parlé, si vous ne les méritez pas.

LA MARQUISE.

Nous nous aimons de bonne-foi: il n'y a plus de remede, Comtesse; & deux personnes qu'on oublie, ont bien droit de prendre parti ailleurs. Tâchez tous deux de nous oublier encore: vous sçavez comment cela se fait, & cela vous doit être plus aisé cette fois-ci que l'autre. (*Au Notaire.*) Approchez, Monsieur. Voici le contrat qu'on nous apporte à signer, Dorante; priez Madame de vouloir bien l'honorer de sa signature.

LA COMTESSE.

Quoi! si-tôt?

LA MARQUISE.

Oui, Madame, si vous nous le permettez.

LA COMTESSE.

C'est Dorante à qui je parle, Madame.

DORANTE.

Oui, Madame.

LA COMTESSE.

Votre contrat avec la Marquiſe?

DORANTE.

Oui, Madame.

LA COMTESSE.

Je ne l'aurois pas cru!

LA MARQUISE.

Nous eſpérons même que le vôtre accompagnera celui-ci: & vous, Chevalier, ne ſignerez-vous pas?

LE CHEVALIER.

Jé né ſçais plus écrire.

LA MARQUISE, *au Notaire.*

Préſentez la plume à Madame, Monſieur.

LA COMTESSE, *vîte.*

Donnez... (*Elle ſigne & jette la plume après.*) Ah, perfide! (*Elle tombe entre les bras de Liſette.*)

DORANTE, *ſe jettant à ſes genoux.*

Ah, ma chere Comteſſe!

LA

LA MARQUISE.

Rendez-vous à présent; vous êtes aimé, Dorante.

ARLEQUIN.

Quel plaisir, Lisette!

LISETTE.

Je suis contente.

LA COMTESSE.

Quoi! Dorante à mes genoux!

DORANTE.

Et plus pénétré d'amour qu'il ne le fut jamais.

LA COMTESSE.

Levez-vous. Dorante m'aime donc encore?

DORANTE.

Et n'a jamais cessé de vous aimer.

LA COMTESSE.

Et la Marquise?

DORANTE.

C'est elle à qui je devrai votre cœur, si vous me le rendez, Comtesse; elle a tout conduit.

LA COMTESSE.

Ah! je respire! Que de chagrin vous m'avez donné! Comment avez-vous pu feindre si long-temps?

DORANTE.

Je ne l'ai pu qu'à force d'amour; j'espérois de regagner ce que j'aime.

LA COMTESSE, *avec force.*

Eh! où est la Marquise, que je l'embrasse?

LA MARQUISE, *s'approchant & l'embrassant.*

La voilà, Comtesse. Sommes-nous bonnes amies?

LA COMTESSE.

Je vous ai l'obligation d'être heureuse & raisonnable.

(Dorante baise la main de la Comtesse.)

LA MARQUISE.

Quant à vous, Chevalier, je vous conseille de porter votre main ailleurs; il n'y a point d'apparence que personne vous en défasse ici.

LA COMTESSE.

Non: Marquise, j'obtiendrai sa grâce; elle man-

queroit à ma joie & au service que vous m'avez rendu.

LA MARQUISE.

Nous verrons dans six mois.

LE CHEVALIER.

Je ne vous demandois qu'un terme ; le reste est mon affaire.

(Ils s'en-vont.)

SCENE DERNIERE.

FRONTIN, LISETTE, BLAISE, ARLEQUIN.

FRONTIN.

Epousez-vous Arlequin, Lisette ?

LISETTE.

Le cœur me dit qu'oui.

ARLEQUIN.

Le mien opine de même.

BLAISE.

Et ma volonté ſe met par-deſſus ça.

FRONTIN.

Eh bien ! Liſette, je vous donne ſix mois pour revenir à moi.

FIN.

LES FAUSSES CONFIDENCES,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES, EN PROSE;

Représentée par les Comédiens Italiens, le 16 Mars 1737.

ACTEURS.

ARAMINTE, fille de Madame Argante.

DORANTE, neveu de M. Remy.

M. REMY, Procureur.

Madame ARGANTE.

ARLEQUIN, Valet d'Araminte.

DUBOIS, ancien valet de Dorante.

MARTON, Suivante d'Araminte.

LE COMTE.

UN DOMESTIQUE.

UN GARÇON JOUAILLIER.

La Scene est chez Madame Argante.

LES FAUSSES CONFIDENCES,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

DORANTE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN, *introduisant Dorante.*

Ayez la bonté, Monsieur, de vous asseoir un moment dans cette salle. Mademoiselle Marton est chez Madame, & ne tardera pas à descendre.

DORANTE.

Je vous suis obligé.

ARLEQUIN.

Si vous voulez, je vous tiendrai compagnie, de peur que l'ennui ne vous prenne : nous discourrons en attendant.

DORANTE.

Je vous remercie ; ce n'est point la peine : ne vous détournez point.

ARLEQUIN.

Voyez, Monsieur, n'en faites point de façon ; nous avons ordre de Madame d'être honnête, & vous êtes témoin que je le suis.

DORANTE.

Non, vous dis-je : je serai bien-aise d'être un moment seul.

ARLEQUIN.

Excusez, Monsieur ; & restez à votre fantaisie.

SCENE II.

DORANTE; DUBOIS, *entrant avec un air de mystere.*

DORANTE.

AH ! te voilà ?

DUBOIS.

Oui ; je vous guettois.

DORANTE.

J'ai cru que je ne pourrois me débarrasser d'un domestique qui m'a introduit ici; & qui vouloit absolument me désennuyer en restant. Dis-moi, Monsieur Remy n'est donc pas encore venu ?

DUBOIS.

Non : mais voici l'heure à-peu-près qu'il vous a dit qu'il arriveroit. (*Il cherche & regarde.*) N'y a-t-il-là personne qui nous voye ensemble ? Il est essentiel que les domestiques ici ne sçachent pas que je vous connoisse.

DORANTE.

Je ne vois personne.

DUBOIS.

Vous n'avez rien dit de notre projet à Monſieur Remy votre parent?

DORANTE.

Pas le moindre mot. Il me préſente de ſa meilleure foi du monde, en qualité d'Intendant, à cette Dame-ci, dont je lui ai parlé, & dont il ſe trouve le Procureur. Il ne ſçait point du tout que c'eſt toi qui m'as adreſſé à lui : il la prevint hier : il m'a dit que je me rendiſſe ce matin ici, qu'il me préſenteroit à elle, qu'il y ſeroit avant moi ; ou que, s'il n'y étoit pas encore, je demandaſſe une Mademoiſelle Marton : voilà tout ; & je n'aurois garde de lui confier notre projet, non plus qu'à perſonne : il me paroît extravagant à moi qui m'y prête. Je n'en ſuis pourtant pas moins ſenſible à ta bonne volonté, Dubois. Tu m'as ſervi, je n'ai pu te garder, je n'ai pu même te bien récompenſer de ton zèle ; malgré cela, il t'eſt venu dans l'eſprit de faire ma fortune. En vérité, il n'eſt point de reconnoiſſance que je ne te doive.

DUBOIS.

Laiſſons cela, Monſieur : tenez, en un mot, je ſuis content de vous ; vous m'avez toujours plu ; vous êtes un excellent homme, un homme que

j'aime ; & si j'avois bien de l'argent, il seroit encore à votre service.

DORANTE.

Quand pourrai-je reconnoître tes sentiments pour moi ? Ma fortune seroit la tienne ; mais je n'attends rien de notre entreprise, que la honte d'être renvoyé demain.

DUBOIS.

Eh bien ! vous vous en retournerez.

DORANTE.

Cette femme-ci a un rang dans le monde : elle est liée avec tout ce qu'il y a de mieux : veuve d'un mari qui avoit une grande charge dans les Finances ; & tu crois qu'elle fera quelque attention à moi ; que je l'épouserai, moi qui ne suis rien, moi qui n'ai point de bien ?

DUBOIS.

Point de bien ! votre bonne mine est un Pérou : tournez-vous un peu, que je vous considere encore : allons, Monsieur, vous vous moquez ; il n'y a point de plus grand Seigneur que vous à Paris : voilà une taille qui vaut toutes les dignités possibles, & notre affaire est infaillible, absolument infaillible. Il me semble que je vous vois déjà en déshabillé dans l'appartement de Madame.

DORANTE.

Quelle chimere!

DUBOIS.

Oui, je le ſoutiens : vous êtes actuellement dans votre ſalle ; & vos équipages ſont ſous la remiſe.

DORANTE.

Elle a plus de cinquante-mille livres de rente, Dubois.

DUBOIS.

Ah! vous en avez bien ſoixante pour le moins.

DORANTE.

Et tu me dis qu'elle eſt extrêmement raiſonnable.

DUBOIS.

Tant-mieux pour vous, & tant-pis pour elle. Si vous lui plaiſez, elle en ſera ſi honteuſe, elle ſe débattra tant, elle deviendra ſi foible, qu'elle ne pourra ſe ſoutenir qu'en épouſant : vous m'en direz des nouvelles ; vous l'avez vue, & vous l'aimez.

DORANTE.

Je l'aime avec paſſion ; & c'eſt ce qui fait que je tremble.

DUBOIS.

Oh ! vous m'impatientez avec vos terreurs. Eh ; que diantre ! un peu de confiance; vous réussirez, vous dis-je. Je m'en charge, je le veux; je l'ai mis là. Nous sommes convenus de toutes nos actions; toutes nos mesures sont prises : je connois l'humeur de ma maitresse ; je sçais votre mérite, je sçais mes talents, je vous conduis ; & on vous aimera, toute raisonnable qu'on est : on vous épousera, toute fiere qu'on est, & on vous enrichira, tout ruiné que vous êtes ; entendez-vous? Fierté, raison & richesse ; il faudra que tout se rende. Quand l'amour parle, il est le maître; & il parlera. Adieu; je vous quitte; j'entends quelqu'un, c'est peut-être Monsieur Remy : nous voilà embarqués, poursuivons. (*Il fait quelques pas, & revient.*) A propos, tâchez que Marton prenne un peu de goût pour vous. L'amour & moi nous ferons le reste.

SCENE III.

M. REMY, DORANTE.

M. REMY.

Bon jour, mon neveu ; je suis bien-aise de vous voir exact. Mademoiselle Marton va venir ; on est allé l'avertir. La connoissez-vous ?

DORANTE.

Non, Monsieur ; pourquoi me le demandez-vous ?

M. REMY.

C'est qu'en venant ici, j'ai rêvé à une chose. Elle est jolie au moins.

DORANTE.

Je le crois.

M. REMY.

Et de fort bonne famille : c'est moi qui ai succédé à son pere : il étoit fort ami du vôtre, homme un peu dérangé ; sa fille est restée sans bien. La Dame d'ici a voulu l'avoir : elle l'aime, la traite bien moins en suivante, qu'en amie ; lui a fait beaucoup de bien, lui en fera encore, & a offert

même de la marier. Marton a d'ailleurs une vieille parente asthmatique dont elle hérite, & qui est à son aise. Vous allez être tous deux dans la même maison; je suis d'avis que vous l'épousiez: qu'en dites-vous?

DORANTE *sourit à part.*

Eh!... mais je ne pensois pas à elle.

M. REMY.

Eh bien! je vous avertis d'y penser; tâchez de lui plaire. Vous n'avez rien, mon neveu; je dis rien, qu'un peu d'espérance. Vous êtes mon héritier; mais je me porte bien; & je ferai durer cela le plus long-temps que je pourrai, sans compter que je puis me marier: je n'en ai point d'envie; mais cette envie-là vient tout-d'un-coup: il y a tant de minois qui vous la donnent: avec une femme on a des enfants, c'est la coutume; auquel cas serviteur au collatéral. Ainsi, mon neveu, prenez toujours vos petites précautions, & vous mettez en état de vous passer de mon bien, que je vous destine aujourd'hui, & que je vous ôterai demain peut-être.

DORANTE.

Vous avez raison, Monsieur; & c'est aussi à quoi je vais travailler.

M. REMY.

Je vous y exhorte. Voici Mademoiselle Marton : éloignez-vous de deux pas, pour me donner le temps de lui demander comment elle vous trouve. (*Dorante s'écarte un peu.*)

SCENE IV.

M. REMY, MARTON, DORANTE.

MARTON.

JE suis fâchée, Monsieur, de vous avoir fait attendre ; mais j'avois affaire chez Madame.

M. REMY.

Il n'y a pas grand mal, Mademoiselle ; j'arrive. Que pensez-vous de ce grand garçon-là ? (*montrant Dorante.*)

MARTON, *riant.*

Eh ! par quelle raison, Monsieur Remy, faut-il que je vous le dise ?

M. REMY.

C'est qu'il est mon neveu.

MARTON.

MARTON.

Eh bien! ce neveu-là est bon à montrer; il ne dépare point la famille.

M. REMY.

Tout de bon? C'est de lui que j'ai parlé à Madame, pour Intendant; & je suis charmé qu'il vous revienne. Il vous a déjà vue plus d'une fois chez moi, quand vous y êtes venue; vous en souvenez-vous?

MARTON.

Non, je n'en ai point d'idée.

M. REMY.

On ne prend pas garde à tout. Sçavez-vous ce qu'il me dit la premiere fois qu'il vous vit? Quelle est cette jolie fille-là? (*Marton sourit.*) Approchez, mon neveu. Mademoiselle, votre pere & le sien s'aimoient beaucoup; pourquoi les enfants ne s'aimeroient-ils pas? En voilà un qui ne demande pas mieux; c'est un cœur qui se présente bien.

DORANTE, *embarrassé.*

Il n'y a rien-là de difficile à croire.

M. REMY.

Voyez comme il vous regarde! vous ne feriez pas là une si mauvaise emplette.

MARTON.

J'en ſuis perſuadée ; Monſieur prévient en ſa faveur, & il faudra voir.

M. REMY.

Bon, bon ! il faudra ! Je ne m'en irai point, que cela ne ſoit vu.

MARTON, *riant.*

Je craindrois d'aller trop vîte.

DORANTE.

Vous importunez Mademoiſelle, Monſieur.

MARTON, *riant.*

Je n'ai pourtant pas l'air ſi indocile.

M. REMY, *joyeux.*

Ah ! je ſuis content : vous voilà d'accord. Oh ! çà, mes enfants, (*Il leur prend les mains à tous deux.*) je vous fiance, en attendant mieux. Je ne ſçaurois reſter ; je reviendrai tantôt. Je vous laiſſe le ſoin de préſenter votre futur à Madame. Adieu, ma nièce.

(*Il ſort.*)

MARTON, *riant.*

Adieu donc, mon oncle.

SCENE V.

MARTON, DORANTE.

MARTON.

EN vérité, tout ceci a l'air d'un songe. Comme Monsieur Remy expédie ! Votre amour me paroît bien prompt ; sera-t-il aussi durable ?

DORANTE.

Autant l'un que l'autre, Mademoiselle.

MARTON.

Il s'est trop hâté de partir. J'entends Madame qui vient ; & comme, graces aux arrangements de Monsieur Remy, vos intérêts sont presque les miens, ayez la bonté d'aller un moment sur la terrasse, afin que je la prévienne.

DORANTE.

Volontiers, Mademoiselle.

MARTON, *en le voyant sortir.*

J'admire ce penchant dont on se prend tout-d'un-coup l'un pour l'autre.

SCENE VI.

ARAMINTE, MARTON.

ARAMINTE.

MARTON, quel eſt donc cet homme qui vient de me ſaluer ſi gracieuſement, & qui paſſe ſur la terraſſe? Eſt-ce à vous qu'il en veut?

MARTON.

Non, Madame; c'eſt à vous-même.

ARAMINTE, *d'un air aſſez vif.*

Eh bien! qu'on le faſſe venir; pourquoi s'en-va-t-il?

MARTON.

C'eſt qu'il a ſouhaité que je vous parlaſſe auparavant. C'eſt le neveu de Monſieur Remy, celui qu'il vous a propoſé pour homme d'affaires.

ARAMINTE.

Ah! c'eſt-là lui! Il a vraiment très-bonne façon.

MARTON.

Il eſt généralement eſtimé; je le ſçais.

ARAMINTE.

Je n'ai point de peine à le croire : il a tout l'air de le mériter. Mais, Marton, il a si bonne mine pour un Intendant, que je me fais quelque scrupule de le prendre : n'en dira-t-on rien ?

MARTON.

Et que voulez-vous qu'on dise ? Est-on obligé de n'avoir que des Intendants mal faits ?

ARAMINTE.

Tu as raison. Dis-lui qu'il revienne. Il n'étoit pas nécessaire de me préparer à le recevoir. Dès que c'est Monsieur Remy qui me le donne, c'en est assez ; je le prends.

MARTON, *comme s'en-allant.*

Vous ne sçauriez mieux choisir. (*Puis revenant.*) Êtes-vous convenu du parti que vous lui faites ? Monsieur Remy m'a chargé de vous en parler.

ARAMINTE.

Cela est inutile. Il n'y aura point de dispute là-dessus. Dès que c'est un honnête-homme, il aura lieu d'être content. Appellez-le.

MARTON, *hésitant de partir.*

On lui laissera ce petit appartement qui donne sur le jardin ; n'est-ce pas ?

ARAMINTE.

Oui; comme il voudra: qu'il vienne.

(Marton va dans la couliſſe.)

SCENE VII.

DORANTE, ARAMINTE, MARTON.

MARTON.

MONSIEUR Dorante, Madame vous attend.

ARAMINTE.

Venez, Monſieur; je ſuis obligée à Monſieur Remy d'avoir ſongé à moi. Puiſqu'il me donne ſon neveu, je ne doute pas que ce ne ſoit un préſent qu'il me faſſe. Un de mes amis me parla avant-hier d'un Intendant qu'il doit m'envoyer aujourd'hui; mais je m'en tiens à vous.

DORANTE.

J'eſpere, Madame, que mon zele juſtifiera la préférence dont vous m'honorez, & que je vous ſupplie de me conſerver. Rien ne m'affligeroit tant à préſent que de la perdre.

MARTON.

Madame n'a pas deux paroles.

ARAMINTE.

Non, Monsieur; c'est une affaire terminée, je renverrai tout. Vous êtes au fait des affaires apparemment? vous y avez travaillé?

DORANTE.

Oui, Madame; mon pere étoit Avocat, & je pourrois l'être moi-même.

ARAMINTE.

C'est-à-dire, que vous êtes un homme de très-bonne famille, & même au-dessus du parti que vous prenez?

DORANTE.

Je ne sens rien qui m'humilie dans le parti que je prends, Madame. L'honneur de servir une Dame comme vous, n'est au-dessous de qui que ce soit, & je n'envierai la condition de personne.

ARAMINTE.

Mes façons ne vous feront point changer de sentiment. Vous trouverez ici tous les égards que vous méritez; & si, dans la suite, il y avoit occasion de vous rendre service, je ne la manquerai point.

MARTON.

Voilà Madame : je la reconnoîs.

ARAMINTE.

Il eſt vrai que je ſuis toujours fâchée de voir d'honnêtes-gens ſans fortune, tandis qu'une infinité de gens de rien, & ſans mérite, en ont une éclatante. C'eſt une choſe qui me bleſſe, ſur-tout dans les perſonnes de ſon âge ; car vous n'avez que trente ans tout au plus ?

DORANTE.

Pas tout-à-fait encore, Madame.

ARAMINTE.

Ce qu'il y a de conſolant pour vous, c'eſt que vous avez le temps de devenir heureux.

DORANTE.

Je commence à l'être aujourd'hui, Madame.

ARAMINTE.

On vous montrera l'appartement que je vous deſtine. S'il ne vous convient pas, il y en a d'autres, & vous choiſirez. Il faut auſſi quelqu'un qui vous ſerve, & c'eſt à quoi je vais pourvoir. Qui lui donnerons-nous, Marton ?

MARTON.

Il n'y a qu'à prendre Arlequin, Madame. Je

le vois à l'entrée de la ſalle, & je vais l'appeller. Arlequin, parlez à Madame.

SCENE VIII.

ARAMINTE, DORANTE, MARTON, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Me voilà, Madame.

ARAMINTE.

Arlequin, vous êtes à préſent à Monſieur: vous le ſervirez; je vous donne à lui.

ARLEQUIN.

Comment, Madame! vous me donnez à lui! Eſt-ce que je ne ſerai plus à moi? Ma perſonne ne m'appartiendra donc plus?

MARTON.

Quel benêt!

ARAMINTE.

J'entends qu'au-lieu de me ſervir, ce ſera lui que tu ſerviras.

ARLEQUIN, *comme pleurant.*

Je ne ſçais pas pourquoi Madame me donne mon congé : je n'ai pas mérité ce traitement ; je l'ai toujours ſervie à faire plaiſir.

ARAMINTE.

Je ne te donne point ton congé ; je te paierai pour être à Monſieur.

ARLEQUIN.

Je repréſente à Madame que cela ne ſeroit pas juſte : je ne donnerai pas ma peine d'un côté, pendant que l'argent me viendra d'un autre. Il faut que vous ayez mon ſervice, puiſque j'aurai vos gages ; autrement je friponnerois, Madame.

ARAMINTE.

Je déſeſpere de lui faire entendre raiſon.

MARTON.

Tu es bien ſot ! quand je t'envoie quelque part, ou que je te dis : fais telle ou telle choſe ; n'obéis-tu pas ?

ARLEQUIN.

Toujours.

MARTON.

Eh bien ! ce ſera Monſieur qui te le dira com-

me moi, & ce ſera à la place de Madame, & par ſon ordre,

ARLEQUIN.

Ah ! c'eſt une autre affaire. C'eſt Madame qui donnera ordre à Monſieur de ſouffrir mon ſervice, que je lui prêterai par le commandement de Madame.

MARTON.

Voilà ce que c'eſt.

ARLEQUIN.

Vous voyez bien que cela méritoit explication.

UN DOMESTIQUE *vient.*

Voici votre marchande qui vous apporte des étoffes, Madame.

ARAMINTE.

Je vais les voir, & je reviendrai. Monſieur, j'ai à vous parler d'une affaire : ne vous éloignez pas.

SCENE IX.

DORANTE, MARTON, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

OH! çà, Monſieur, nous ſommes donc l'un à l'autre, & vous avez le pas ſur moi? Je ſerai le valet qui ſert; & vous le valet qui ſerez ſervi par ordre.

MARTON.

Ce faquin avec ſes comparaiſons! Va-t-en.

ARLEQUIN.

Un moment: avec votre permiſſion, Monſieur; ne paierez-vous rien? Vous a-t-on donné ordre d'être ſervi *gratis*?

(*Dorante rit.*)

MARTON.

Allons, laiſſe-nous. Madame te paiera; n'eſt-ce pas aſſez?

ARLEQUIN.

Pardi! Monſieur, je ne vous coûterai donc

gueres? On ne ſçauroit avoir un valet à meilleur marché.

DORANTE.

Arlequin a raiſon. Tiens, voilà d'avance ce que je te donne.

ARLEQUIN.

Ah! voilà une action de maître. A votre aiſe le reſte.

DORANTE.

Va boire à ma ſanté.

ARLEQUIN, *s'en-allant.*

Oh! s'il ne faut que boire afin qu'elle ſoit bonne, tant que je vivrai, je vous la promets excellente. (*à part.*) Le gracieux camarade qui m'eſt venu-là par haſard!

SCENE X.

DORANTE, MARTON; Madame ARGANTE, *qui arrive un inſtant après.*

MARTON.

VOUS avez lieu d'être ſatisfait de l'accueil de Madame. Elle paroît faire cas de vous; & tant

mieux, nous n'y perdons point. Mais voici Madame Argante; je vous avertis que c'est sa mere; & je devine à-peu-près ce qui l'amene.

Madame ARGANTE, *femme brusque & vaine.*

Eh bien! Marton, ma fille a un nouvel Intendant que son Procureur lui a donné, m'a-t-elle dit. J'en suis fâchée; cela n'est point obligeant pour Monsieur le Comte, qui lui en avoit retenu un. Du moins devoit-elle attendre, & les voir tous deux. D'où vient préférer celui-ci? Quelle espece d'homme est-ce?

MARTON.

C'est Monsieur, Madame.

Madame ARGANTE.

Eh! c'est Monsieur! Je ne m'en serois pas doutée; il est bien jeune.

MARTON.

A trente ans, on est en âge d'être Intendant de maison, Madame.

Madame ARGANTE.

C'est selon. Etes-vous arrêté, Monsieur?

DORANTE.

Oui, Madame.

Madame ARGANTE.

Et de chez qui ſortez-vous?

DORANTE.

De chez moi, Madame : je n'ai encore été chez perſonne.

Madame ARGANTE.

De chez vous ! Vous allez donc faire ici votre apprentiſſage ?

MARTON.

Point du tout. Monſieur entend les affaires : il eſt fils d'un pere extrêmement habile

Madame ARGANTE, *à Marton, à part.*

Je n'ai pas grande opinion de cet homme-là. Eſt-ce-là la figure d'un Intendant ? Il n'en a non plus l'air . . .

MARTON, *à part auſſi les premiers mots.*

L'air n'y fait rien. Je vous réponds de lui ; c'eſt l'homme qu'il nous faut.

Madame ARGANTE.

Pourvu que Monſieur ne s'écarte pas des intentions que nous avons, il me ſera indifférent que ce ſoit lui ou un autre.

DORANTE.

Peut-on ſçavoir ces intentions, Madame ?

Madame ARGANTE.

Connoiſſez-vous Monſieur le Comte Dorimont? C'eſt un homme d'un beau nom. Ma fille & lui alloient avoir un procès enſemble, au ſujet d'une terre conſidérable. Il ne s'agiſſoit pas moins que de ſçavoir à qui elle reſteroit; & on a ſongé à les marier, pour empêcher qu'ils ne plaident. Ma fille eſt veuve d'un homme qui étoit fort conſidéré dans le monde, & qui l'a laiſſé fort riche. Madame la Comteſſe Dorimont auroit un rang ſi élevé, iroit de pair avec des perſonnes d'une ſi grande diſtinction, qu'il me tarde de voir ce mariage conclu: &, je l'avoue, je ſerois charmée moi-même d'être la mere de Madame la Comteſſe Dorimont, & de plus que cela peut-être: car Monſieur le Comte Dorimont eſt en paſſe d'aller à tout.

DORANTE.

Les paroles ſont-elles données de part & d'autre?

Madame ARGANTE.

Pas tout-à-fait encore; mais à-peu-près: ma fille n'en eſt pas éloignée. Elle ſouhaiteroit ſeulement être bien inſtruite de l'état de l'affaire, & ſçavoir ſi elle n'a pas meilleur droit que Mon-

ſieur

ſieur le Comte, afin que, ſi elle l'épouſe, il lui en ait plus d'obligation. Mais j'ai quelquefois peur que ce ne ſoit une défaite. Ma fille n'a qu'un défaut; c'eſt que je ne lui trouve pas aſſez d'élévation. Le beau nom de Dorimont & le rang de Comteſſe ne la touchent pas aſſez; elle ne ſent pas le déſagrément qu'il y a de n'être qu'une bourgeoiſe. Elle s'endort dans cet état, malgré le bien qu'elle a.

DORANTE, *doucement.*

Peut-être n'en ſera-t-elle pas plus heureuſe, ſi elle en ſort.

Madame ARGANTE, *vivement.*

Il ne s'agit pas de ce que vous en penſez. Gardez votre petite réflexion roturiere; & ſervez-nous, ſi vous voulez être de nos amis.

MARTON.

C'eſt un petit trait de Morale qui ne gâte rien à notre affaire.

Madame ARGANTE.

Morale ſubalterne qui me déplaît.

DORANTE.

De quoi eſt-il queſtion, Madame?

Madame ARGANTE.

De dire à ma fille, quand vous aurez vu ſes pa-

piers, que ſon droit eſt le moins bon ; que, ſi elle plaidoit, elle perdroit.

DORANTE.

Si effectivement ſon droit eſt le plus foible, je ne manquerai pas de l'en avertir, Madame.

Madame ARGANTE, *à part.*

(*A Marton.*) Hum ! quel eſprit borné ! (*à Dorante.*) Vous n'y êtes point ; ce n'eſt pas-là ce qu'on vous dit : on vous charge de lui parler ainſi, indépendamment de ſon droit bien ou mal fondé.

DORANTE.

Mais, Madame, il n'y auroit point de probité à la tromper.

Madame ARGANTE.

De probité ! J'en manque donc, moi ? Quel raiſonnement ! C'eſt moi qui ſuis ſa mere, & qui vous ordonne de la tromper à ſon avantage, entendez-vous ? c'eſt moi, moi.

DORANTE.

Il y aura toujours de la mauvaiſe foi de ma part.

Madame ARGANTE, *à part, à Marton.*

C'eſt un ignorant que cela, qu'il faut renvoyer. Adieu, Monſieur l'homme d'affaires, qui n'avez fait celles de perſonne.

(*Elle ſort.*)

SCENE XI.

DORANTE, MARTON.

DORANTE.

CETTE mere-là ne ressemble guères à sa fille.

MARTON.

Oui, il y a quelque différence; & je suis fâchée de n'avoir pas eu le temps de vous prévenir sur son humeur brusque. Elle est extrêmement entêtée de ce mariage, comme vous voyez. Au surplus, que vous importe ce que vous direz à la fille, dès que la mere sera votre garant? Vous n'aurez rien à vous reprocher, ce me semble. Ce ne sera pas là une tromperie.

DORANTE.

Eh! vous m'excuserez : ce sera toujours l'engager à prendre un parti qu'elle ne prendroit peut-être pas sans cela. Puisque l'on veut que j'aide à l'y déterminer, elle y résiste donc?

MARTON.

C'est par indolence.

DORANTE.

Croyez-moi: diſons la vérité.

MARTON.

Oh! çà, il y a une petite raiſon à laquelle vous devez vous rendre: c'eſt que Monſieur le Comte me fait préſent de mille écus le jour de la ſignature du contrat; & cet argent-là, ſuivant le projet de Monſieur Remy, vous regarde auſſi-bien que moi, comme vous voyez.

DORANTE.

Tenez, Mademoiſelle Marton, vous êtes la plus aimable fille du monde; mais ce n'eſt que faute de réflexion, que ces mille écus vous tentent.

MARTON.

Au contraire, c'eſt par réflexion qu'ils me tentent: plus j'y rêve, & plus je les trouve bons.

DORANTE.

Mais vous aimez votre maitreſſe: & ſi elle n'étoit pas heureuſe avec cet homme-là, ne vous reprocheriez-vous pas d'y avoir contribué pour une miſérable ſomme?

MARTON.

Ma foi, vous avez beau dire: d'ailleurs, le Comte eſt un honnête-homme, & je n'y entends

point de finesse. Voilà Madame qui revient, elle a à vous parler. Je me retire. Méditez sur cette somme ; vous la goûterez aussi-bien que moi.

DORANTE.

Je ne suis pas si fâché de la tromper.

SCENE XII.

ARAMINTE, DORANTE.

ARAMINTE.

Vous avez donc vu ma mere?

DORANTE.

Oui, Madame ; il n'y a qu'un moment.

ARAMINTE.

Elle me l'a dit, & voudroit bien que j'en eusse pris un autre que vous.

DORANTE.

Il me l'a paru.

ARAMINTE.

Oui ; mais ne vous embarrassez point : vous me convenez.

DORANTE.

Je n'ai point d'autre ambition.

ARAMINTE.

Parlons de ce que j'ai à vous dire; mais que ceci soit secret entre nous, je vous prie.

DORANTE.

Je me trahirois plutôt moi-même.

ARAMINTE.

Je n'hésite point non plus à vous donner ma confiance. Voici ce que c'est : on veut me marier avec Monsieur le Comte Dorimont, pour éviter un grand procès que nous aurions ensemble au sujet d'une terre que je possede.

DORANTE.

Je le sçais, Madame; & j'ai eu le malheur d'avoir déplu tout-à-l'heure là-dessus à Madame Argante.

ARAMINTE.

Eh! d'où vient?

DORANTE.

C'est que si, dans votre procès, vous avez le bon droit de votre côté, on souhaite que je vous dise le contraire, afin de vous engager plus vîte à ce mariage; & j'ai prié qu'on m'en dispensât.

ARAMINTE.

Que ma mere est frivole! Votre fidélité ne me surprend point; j'y comptois. Faites toujours de

même, & ne vous choquez point de ce que ma mere vous a dit. Je la désaprouve. A-t-elle tenu quelque discours désagréable?

DORANTE.

Il n'importe, Madame; mon zèle & mon attachement en augmentent: voilà tout.

ARAMINTE.

Et voilà aussi pourquoi je ne veux pas qu'on vous chagrine, & que j'y mettrai bon ordre. Qu'est-ce que cela signifie? Je me fâcherai, si cela continue. Comment donc! vous ne seriez pas en repos! On aura de mauvais procédés avec vous, parce que vous en avez d'estimables; cela seroit plaisant!

DORANTE.

Madame, par toute la reconnoissance que je vous dois, n'y prenez point garde. Je suis confus de vos bontés; & je suis trop heureux d'avoir été querellé.

ARAMINTE.

Je loue vos sentiments. Revenons à ce procès dont il est question, si je n'épouse point Monsieur le Comte.

SCENE XIII.

DORANTE, ARAMINTE DUBOIS.

DUBOIS.

MADAME la Marquiſe ſe porte mieux, Madame. (*Il feint de voir Dorante avec ſurpriſe.*) & vous eſt fort obligée.... fort obligée de votre attention. (*Dorante feint de détourner la tête, pour ſe cacher de Dubois.*)

ARAMINTE.

Voilà qui eſt bien.

DUBOIS, *regardant toujours Dorante.*

Madame, on m'a chargé auſſi de vous dire un mot qui preſſe.

ARAMINTE.

De quoi s'agit-il ?

DUBOIS.

Il m'eſt recommandé de ne vous parler qu'en particulier.

ARAMINTE, *à Dorante.*

Je n'ai point achevé ce que je voulois vous dire. Laiſſez-moi, je vous prie, un moment; & revenez.

SCENE XIV.

ARAMINTE, DUBOIS.

ARAMINTE.

Qu'est-ce que c'eſt donc que cet air étonné que tu as marqué, ce me ſemble, en voyant Dorante? D'où vient cette attention à le regarder?

DUBOIS.

Ce n'eſt rien, ſinon que je ne ſçaurois plus avoir l'honneur de ſervir Madame, & qu'il faut que je lui demande mon congé.

ARAMINTE, *ſurpriſe.*

Quoi! ſeulement pour avoir vu Dorante ici?

DUBOIS.

Sçavez-vous à qui vous avez affaire?

ARAMINTE.

Au neveu de Monſieur Remy, mon Procureur.

DUBOIS.

Eh! par quel tour d'adresse est-il connu de Madame? comment a-t-il fait pour arriver jusqu'ici?

ARAMINTE.

C'est Monsieur Remy qui me l'a envoyé pour Intendant.

DUBOIS.

Lui, votre Intendant! Et c'est Monsieur Remy qui vous l'envoie! Hélas! le bon-homme, il ne sçait pas qui il vous donne; c'est un démon que ce garçon-là.

ARAMINTE.

Mais que signifient tes exclamations? Explique-toi: est-ce que tu le connois?

DUBOIS.

Si je le connois, Madame! si je le connois! Ah! vraiment oui; & il me connoît bien aussi. N'avez-vous pas vu comme il se détournoit de peur que je ne le visse?

ARAMINTE.

Il est vrai; & tu me surprends à mon tour. Seroit-il capable de quelque mauvaise action, que tu sçaches? Est-ce que ce n'est pas un honnête-homme?

DUBOIS.

Lui! il n'y a point de plus brave homme dans toute la terre; il a, peut-être, plus d'honneur à lui tout ſeul, que cinquante honnêtes-gens enſemble. Oh! c'eſt une probité merveilleuſe; il n'a peut-être pas ſon pareil.

ARAMINTE.

Eh! de quoi peut-il donc être queſtion? D'où vient que tu m'allarmes? En vérité, j'en ſuis toute émue.

DUBOIS.

Son défaut, c'eſt-là. (*Il ſe touche le front.*) C'eſt à la tête que le mal le tient.

ARAMINTE.

A la tête!

DUBOIS.

Oui; il eſt timbré, mais timbré comme cent.

ARAMINTE.

Dorante! Il m'a paru de très-bon ſens. Quelle preuve as-tu de ſa folie?

DUBOIS.

Quelle preuve? Il y a ſix mois qu'il eſt tombé fou; qu'il en a la cervelle brûlée, qu'il en eſt comme un perdu. Je dois bien le ſçavoir, car j'étois à lui, je le ſervois; & c'eſt ce qui m'a

obligé de le quitter ; & c'eſt ce qui me force de m'en aller encore : ôtez cela, c'eſt un homme incomparable.

ARAMINTE, *un peu boudant.*

Oh bien ! il ſera ce qu'il voudra ; mais je ne le garderai pas. On a bien affaire d'un eſprit renverſé ; & peut-être encore, je gage, pour quelque objet qui n'en vaut pas la peine ; car les hommes ont des fantaiſies !..

DUBOIS.

Ah ! vous m'excuſerez. Pour ce qui eſt de l'objet, il n'y a rien à dire. Malpeſte ! ſa folie eſt de bon goût.

ARAMINTE.

N'importe ; je veux le congédier. Eſt-ce que tu la connoîs cette perſonne ?

DUBOIS.

J'ai l'honneur de la voir tous les jours ; c'eſt vous, Madame.

ARAMINTE.

Moi, dis-tu ?

DUBOIS.

Il vous adore ; il y a ſix mois qu'il n'en vit point, qu'il donneroit ſa vie pour avoir le plaiſir

de vous contempler un inſtant. Vous avez dû voir qu'il a l'air enchanté, quand il vous parle.

ARAMINTE.

Il y a bien en effet quelque petite choſe qui m'a paru extraordinaire. Eh, juſte ciel! le pauvre garçon, de quoi s'aviſe-t-il ?

DUBOIS.

Vous ne croiriez pas juſqu'où va ſa démence; elle le ruine, elle lui coupe la gorge. Il eſt bien fait, d'une figure paſſable; bien élevé, & de bonne famille: mais il n'eſt pas riche; & vous ſçaurez qu'il n'a tenu qu'à lui d'épouſer des femmes qui l'étoient, & de fort aimables, ma foi; qui offroient de lui faire ſa fortune, & qui auroient mérité qu'on la leur fît à elles-mêmes. Il y en a une qui n'en ſçauroit revenir, & qui le pourſuit encore tous les jours. Je le ſçais, car je l'ai rencontrée.

ARAMINTE, *avec négligence.*

Actuellement?

DUBOIS.

Oui, Madame, actuellement; une grande brune très-piquante, & qu'il fuit. Il n'y a pas moyen; Monſieur refuſe tout. Je les tromperois, me diſoit-il: je ne puis les aimer, mon cœur eſt parti.

Ce qu'il difoit quelquefois la larme à l'œil; car il fent bien fon tort.

ARAMINTE.

Cela eft fâcheux : mais où m'a-t-il vue, avant que de venir chez-moi, Dubois?

DUBOIS.

Hélas! Madame, ce fut un jour que vous fortîtes de l'Opéra, qu'il perdit la raifon. C'étoit un Vendredi, je m'en reffouviens; oui, un Vendredi: il vous vit defcendre l'efcalier, à ce qu'il me raconta, & vous fuivit jufqu'à votre carroffe. Il avoit demandé votre nom, & je le trouvai qui étoit comme extafié; il ne remuoit plus.

ARAMINTE.

Quelle aventure!

DUBOIS.

J'eus beau lui crier: Monfieur! Point de nouvelles, il n'y avoit perfonne au logis. A la fin, pourtant, il revint à lui avec un air égaré; je le jettai dans une voiture; & nous retournâmes à la maifon. J'efpérois que cela fe pafferoit; car je l'aimois. C'eft le meilleur maître! Point du tout, il n'y avoit plus de reffource. Ce bon-fens, cet efprit jovial, cette humeur charmante; vous aviez tout expédié: & dès le lendemain nous ne fîmes

plus tous deux; lui, que rêver à vous, que vous aimer; moi, que d'épier depuis le matin jusqu'au soir où vous alliez.

ARAMINTE.

Tu m'étonnes à un point!...

DUBOIS.

Je me fis même ami d'un de vos gens qui n'y est plus; un garçon fort exact, & qui m'instruisoit, & à qui je payois bouteille. C'est à la Comédie qu'on va, me disoit-il; & je courois faire mon rapport, sur lequel, dès quatre heures, mon homme étoit à la porte. C'est chez Madame celle-ci, c'est chez Madame celle-là: &, sur cet avis, nous allions toute la soirée habiter la rue, ne vous déplaise, pour voir Madame entrer & sortir, lui dans un fiacre, & moi derriere: tous deux morfondus & gelés; car c'étoit dans l'hiver: lui ne s'en souciant guères; moi jurant par-ci, par-là, pour me soulager.

ARAMINTE.

Est-il possible?

DUBOIS.

Oui, Madame. A la fin, ce train de vie m'ennuya; ma santé s'altéroit, la sienne aussi. Je lui fis accroire que vous étiez à la campagne; il le

crut, & j'eus quelque repos. Mais n'alla-t-il pas deux jours après vous rencontrer aux Tuileries, où il avoit été s'attrister de votre absence. Au retour il étoit furieux : il voulut me battre, tout bon qu'il est; moi, je ne le voulus point, & je le quittai. Mon bonheur ensuite m'a mis chez Madame, où, à force de se démener, je le trouve parvenu à votre Intendance; ce qu'il ne troqueroit pas contre la place de l'Empereur.

ARAMINTE.

Y a-t-il rien de si particulier? Je suis si lasse d'avoir des gens qui me trompent, que je me réjouissois de l'avoir, parce qu'il a de la probité. Ce n'est pas que je sois fâchée; car je suis bien au-dessus de cela.

DUBOIS.

Il y aura de la bonté à le renvoyer. Plus il voit Madame, plus il s'achève.

ARAMINTE.

Vraiment; je le renverrai bien : mais ce n'est pas-là ce qui le guérira. Je ne sçais que dire à Monsieur Remy, qui me l'a recommandé; & ceci m'embarrasse. Je ne vois pas trop comment m'en défaire honnêtement.

DUBOIS.

DUBOIS.

Oui; mais vous ferez un incurable, Madame.

ARAMINTE, *vivement.*

Oh! tant-pis pour lui. Je suis dans des circonstances où je ne sçaurois me passer d'un Intendant; & puis, il n'y a pas tant de risque que tu le crois. Au contraire, s'il y avoit quelque chose qui pût ramener cet homme, c'est l'habitude de me voir plus qu'il n'a fait; ce seroit même un service à lui rendre.

DUBOIS.

Oui; c'est un remede bien innocent. Premierement, il ne vous dira mot; jamais vous n'entendrez parler de son amour.

ARAMINTE.

En es-tu bien sûr?

DUBOIS.

Oh! il ne faut pas en avoir peur; il mourroit plutôt. Il a un respect, une adoration, une humilité pour vous, qui n'est pas concevable. Est-ce que vous croyez qu'il songe à être aimé? Nullement. Il dit que dans l'univers il n'y a personne qui le mérite; il ne veut que vous voir, vous considérer, regarder vos yeux, vos grâces,

votre belle taille; & puis c'eſt tout. Il me l'a dit mille fois.

ARAMINTE, *hauſſant les épaules.*

Voilà qui eſt bien digne de compaſſion ! Allons, je patienterai quelques jours, en attendant que j'en aie un autre. Au ſurplus, ne crains rien ; je ſuis contente de toi. Je récompenſerai ton zèle, & je ne veux pas que tu me quittes ; entends-tu, Dubois ?

DUBOIS.

Madame, je vous ſuis dévoué pour la vie.

ARAMINTE.

J'aurai ſoin de toi. Sur-tout qu'il ne ſçache pas que je ſuis inſtruite; garde un profond ſecret: & que tout le monde, juſquà Marton, ignore ce que tu m'as dit. Ce ſont de ces choſes qui ne doivent jamais percer.

DUBOIS.

Je n'en ai jamais parlé qu'à Madame.

ARAMINTE.

Le voici qui revient; va-t-en.

SCÈNE XV.

DORANTE, ARAMINTE.

ARAMINTE, *un moment seule.*

LA vérité est que voici une confidence dont je me serois bien passée moi-même.

DORANTE.

Madame, je me rends à vos ordres.

ARAMINTE.

Oui, Monsieur. De quoi vous parlois-je? Je l'ai oublié.

DORANTE.

D'un procès avec Monsieur le Comte Dorimont.

ARAMINTE.

Je me remets; je vous disois qu'on veut nous marier.

DORANTE.

Oui, Madame; & vous alliez, je crois, ajouter que vous n'étiez pas portée à ce mariage.

ARAMINTE.

Il est vrai. J'avois envie de vous charger d'exa-

miner l'affaire, afin de ſçavoir ſi je ne riſquerois rein à plaider : mais je crois devoir vous diſpenſer de ce travail ; je ne ſuis pas ſûre de pouvoir vous garder.

DORANTE.

Ah ! Madame, vous avez eu la bonté de me raſſurer là-deſſus.

ARAMINTE.

Oui ; mais je ne faiſois pas réflexion que j'ai promis à Monſieur le Comte de prendre un Intendant de ſa main. Vous voyez bien qu'il ne ſeroit pas honnête de lui manquer de parole ; & du moins faut-il que je parle à celui qu'il m'amènera.

DORANTE.

Je ne ſuis pas heureux ; rien ne me réuſſit, & j'aurai la douleur d'être renvoyé.

ARAMINTE, *par foibleſſe.*

Je ne dis pas cela : il n'y a rien de réſolu là-deſſus.

DORANTE.

Ne me laiſſez point dans l'incertitude où je ſuis, Madame.

ARAMINTE.

Eh ! mais : oui, je tâcherai que vous reſtiez ; je tâcherai.

DORANTE.

Vous m'ordonnez donc de vous rendre compte de l'affaire en question ?

ARAMINTE.

Attendons Si j'allois épouser le Comte, vous auriez pris une peine inutile.

DORANTE.

Je croyois avoir entendu dire à Madame qu'elle n'avoit point de penchant pour lui.

ARAMINTE.

Pas encore.

DORANTE.

Et d'ailleurs, votre situation est si tranquille & si douce !

ARAMINTE, *à part.*

Je n'ai pas le courage de l'affliger... Eh bien ! oui-dà; examinez toujours, examinez. J'ai des papiers dans mon cabinet, je vais les chercher. Vous viendrez les prendre, & je vous les donnerai. (*en s'en-allant.*) Je n'oserois presque le regarder !

SCENE XVI.

DORANTE, DUBOIS, *venant d'un air mystérieux & comme passant.*

DUBOIS.

MARTON vous cherche pour vous montrer l'appartement qu'on vous destine. Arlequin est allé boire. J'ai dit que j'allois vous avertir. Comment vous traite-t-on ?

DORANTE.

Qu'elle est aimable! Je suis enchanté! De quelle façon a-t-elle reçu ce que tu lui as dit ?

DUBOIS, *comme en fuyant.*

Elle opine tout doucement à vous garder par compassion : elle espere vous guérir par l'habitude de la voir.

DORANTE, *charmé.*

Sincerement ?

DUBOIS.

Elle n'en réchappera point; c'est autant de pris. Je m'en retourne.

DORANTE.

Reste, au contraire. Je crois que voici Marton.

Dis-lui que Madame m'attend pour me remettre des papiers; & que j'irai la trouver, dès que je les aurai.

DUBOIS.

Partez; auſſi-bien ai-je un petit avis à donner à Marton. Il eſt bon de jetter dans tous les eſprits les ſoupçons dont nous avons beſoin.

SCENE XVII.

DUBOIS, MARTON.

MARTON.

Où eſt donc Dorante? il me ſemble l'avoir vu avec toi.

DUBOIS, *bruſquement.*

Il dit que Madame l'attend pour des papiers, il reviendra enſuite. Au reſte, qu'eſt-il néceſſaire qu'il voie cet appartement? S'il n'en vouloit pas, il feroit bien délicat. Pardi, je lui conſeillerois....

MARTON.

Ce ne ſont pas là tes affaires : je ſuis les ordres de Madame.

DUBOIS.

Madame eſt bonne & ſage : mais prenez garde;

ne trouvez-vous pas que ce petit galant-là fait les yeux doux?

MARTON.

Il les fait comme il les a.

DUBOIS.

Je me trompe fort, si je n'ai pas vu la mine de ce freluquet considérer, je ne sçais où, celle de Madame.

MARTON.

Eh bien! est-ce qu'on te fâche, quand on la trouve belle?

DUBOIS.

Non. Mais je me figure quelquefois qu'il n'est venu ici que pour la voir de plus près.

MARTON, *riant.*

Ah, ah! quelle idée! Va, tu n'y entends rien; tu t'y connois mal.

DUBOIS, *riant.*

Ah, ah! je suis donc bien sot!

MARTON, *riant en s'en-allant.*

Ah! ah! l'original avec ses observations!

DUBOIS, *seul.*

Allez, allez, prenez toujours. J'aurai soin de vous les faire trouver meilleures. Allons faire jouer toutes nos batteries.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ARAMINTE, DORANTE.

DORANTE.

Non, Madame, vous ne risquez rien; vous pouvez plaider en toute sûreté. J'ai même consulté plusieurs personnes, l'affaire est excellente; & si vous n'avez que le motif dont vous parlez pour épouser Monsieur le Comte, rien ne vous oblige à ce mariage.

ARAMINTE.

Je l'affligerai beaucoup, & j'ai de la peine à m'y résoudre.

DORANTE.

Il ne seroit pas juste de vous sacrifier à la crainte de l'affliger.

ARAMINTE.

Mais avez-vous bien examiné? Vous me disiez tantôt que mon état étoit doux & tranquille. N'ai-

meriez-vous pas mieux que j'y reſtaſſe ? N'êtes-vous pas un peu trop prévenu contre le mariage, & par conſéquent contre Monſieur le Comte ?

DORANTE.

Madame, j'aime mieux vos intérêts que les ſiens, & que ceux de qui que ce ſoit au monde.

ARAMINTE.

Je ne ſçaurois y trouver à redire. En tout cas, ſi je l'épouſe, & qu'il veuille en mettre un autre ici à votre place, vous n'y perdrez point. Je vous promets de vous en trouver une meilleure.

DORANTE, *triſtement.*

Non, Madame. Si j'ai le malheur de perdre celle-ci, je ne ſerai plus à perſonne. Et apparemment que je la perdrai ; je m'y attends.

ARAMINTE.

Je crois pourtant que je plaiderai : nous verrons.

DORANTE.

J'avois encore une petite choſe à vous dire, Madame. Je viens d'apprendre que le Concierge d'une de vos terres eſt mort. On pourroit y mettre un de vos gens ; & j'ai ſongé à Dubois, que je remplacerai ici par un domeſtique dont je réponds.

ARAMINTE.

Non, Envoyez plutôt votre homme au château, & laiſſez-moi Dubois : c'eſt un garçon de confiance qui me ſert bien, & que je veux garder. A propos, il m'a dit, ce me ſemble, qu'il avoit été à vous quelque temps ?

DORANTE, *feignant un peu d'embarras.*

Il eſt vrai, Madame ; il eſt fidele, mais peu exact. Rarement, au reſte, ces gens-là parlent-ils bien de ceux qu'ils ont ſervis. Ne me nuiroit-il point dans votre eſprit ?

ARAMINTE, *négligemment.*

Célui-ci dit beaucoup de bien de vous, & voilà tout. Que me veut Monſieur Remy ?

SCENE II.

ARAMINTE, DORANTE, M. REMY.

M. REMY.

MADAME, je ſuis votre très-humble ſerviteur. Je viens vous remercier de la bonté que vous

avez eue de prendre mon neveu à ma recommandation.

ARAMINTE.

Je n'ai pas hésité, comme vous l'avez vu.

M. REMY.

Je vous rends mille grâces. Ne m'aviez-vous pas dit qu'on vous en offroit un autre?

ARAMINTE.

Oui, Monsieur.

M. REMY.

Tant-mieux; car je viens vous demander celui-ci pour une affaire d'importance.

DORANTE, *d'un air de refus.*

Et d'où vient, Monsieur?

M. REMY.

Patience!

ARAMINTE.

Mais! Monsieur Remy, ceci est un peu vif. Vous prenez assez mal votre temps; & j'ai refusé l'autre personne.

DORANTE.

Pour moi, je ne sortirai jamais de chez Madame, qu'elle ne me congédie.

M. REMY, *brusquement.*

Vous ne sçavez ce que vous dites. Il faut pour-

tant sortir; vous allez voir. Tenez, Madame, jugez-en vous-même; voici de quoi il est question. C'est une Dame de trente-cinq ans, qu'on dit jolie femme, estimable, & de quelque distinction, qui ne déclare pas son nom; qui dit que j'ai été son Procureur; qui a quinze-mille livres de rente pour le moins, ce qu'elle prouvera; qui a vu Monsieur chez moi; qui lui a parlé, qui sçait qu'il n'a point de bien, & qui offre de l'épouser sans délai. Et la personne qui est venue chez moi de sa part, doit revenir tantôt pour sçavoir la réponse, & vous mener tout de suite chez elle. Cela est-il net? Y a-t-il à se consulter là-dessus? Dans deux heures il faut être au logis. Ai-je tort, Madame?

ARAMINTE, *froidement.*

C'est à lui de répondre.

M. REMY.

Eh bien? A quoi pense-t-il donc? Viendrez-vous?

DORANTE.

Non, Monsieur; je ne suis pas dans cette disposition-là.

M. REMY.

Hum! Quoi? Entendez-vous ce que je vous

dis, qu'elle a quinze-mille livres de rente; entendez-vous?

DORANTE.

Oui, Monſieur; mais en eût-elle vingt fois davantage, je ne l'épouſerois pas. Nous ne ſerions heureux ni l'un ni l'autre : j'ai le cœur pris; j'aime ailleurs.

M. REMY, *d'un ton railleur, & traînant ſes mots.*

J'ai le cœur pris! voilà qui eſt fâcheux! Ah, ah! le cœur eſt admirable! Je n'aurois jamais deviné la beauté des ſcrupules de ce cœur-là, qui veut qu'on reſte Intendant de la maiſon d'autrui, pendant qu'on peut l'être de la ſienne! Eſt-ce-là votre dernier mot, Berger fidele?

DORANTE.

Je ne ſçaurois changer de ſentiment, Monſieur.

M. REMY.

Oh! le ſot cœur, mon neveu! Vous êtes un imbécile, un inſenſé; & je tiens celle que vous aimez pour une guenon, ſi elle n'eſt pas de mon ſentiment. N'eſt-il pas vrai, Madame? & ne le trouvez-vous pas extravagant?

ARAMINTE, *doucement.*

Ne le querellez point. Il paroît avoir tort; j'en conviens.

M. REMY, *vivement.*

Comment, Madame! il pourroit....

ARAMINTE.

Dans sa façon de penser je l'excuse. Voyez pourtant, Dorante. Tâchez de vaincre votre penchant, si vous le pouvez. Je sçais bien que cela est difficile.

DORANTE.

Il n'y a pas moyen, Madame; mon amour m'est plus cher que ma vie.

M. REMY, *d'un air étonné.*

Ceux qui aiment les beaux sentiments, doivent être contents. En voilà un des plus curieux qui se fasse. Vous trouvez donc cela raisonnable, Madame?

ARAMINTE.

Je vous laisse, parlez-lui vous-même. (*à part.*) Il me touche tant, qu'il faut que je m'en aille. (*Elle sort.*)

DORANTE, *à part.*

Il ne croit pas si bien me servir.

SCENE III.

DORANTE, M. REMY, MARTON.

M. REMY, *regardant son neveu.*

Dorante, sçais-tu bien qu'il n'y a point de fou aux petites maisons de ta force? (*Marton arrive.*) Venez, Mademoiselle Marton.

MARTON.

Je viens d'apprendre que vous étiez ici.

M. REMY.

Dites-nous un peu votre sentiment; que pensez-vous de quelqu'un qui n'a point de bien, & qui refuse d'épouser une honnête & fort jolie femme, avec quinze-mille livres de rente bien venans?

MARTON.

Votre question est bien aisée à décider. Ce quelqu'un rêve.

M. REMY, *montrant Dorante.*

Voilà le rêveur; & pour excuse, il allègue son

son cœur que vous avez pris; mais comme apparemment il n'a pas encore emporté le vôtre, & que je vous crois encore à-peu-près dans tout votre bon-sens, vu le peu de temps qu'il y a que vous le connoissez, je vous prie de m'aider à le rendre plus sage. Assurément vous êtes fort jolie; mais vous ne le disputerez point à un pareil établissement: il n'y a point de beaux yeux qui vaillent ce prix-là.

MARTON.

Quoi! Monsieur Remy, c'est de Dorante que vous parlez? C'est pour se garder à moi qu'il refuse d'être riche?

M. REMY.

Tout juste; & vous êtes trop généreuse pour le souffrir.

MARTON, *avec un air de passion.*

Vous vous trompez, Monsieur; je l'aime trop moi-même pour l'en empêcher; & je suis enchantée. Ah! Dorante, que je vous estime! Je n'aurois pas cru que vous m'aimassiez tant.

M. REMY.

Courage! je ne fais que vous le montrer, & vous en êtes déjà coiffée! Pardi! le cœur d'une femme est bien étonnant! le feu y prend bien vîte.

MARTON, *comme chagrine.*

Eh! Monſieur, faut-il tant de bien pour être heureux? Madame, qui a de la bonté pour moi, ſuppléera en partie par ſa générosité à ce qu'il me ſacrifie. Que je vous ai d'obligation, Dorante!

DORANTE.

Oh! non, Mademoiſelle, aucune. Vous n'avez point de gré à me ſçavoir de ce que je fais; je me livre à mes ſentiments, & ne regarde que moi là-dedans. Vous ne me devez rien; je ne penſe pas à votre reconnoiſſance.

MARTON.

Vous me charmez: que de délicateſſe! Il n'y a encore rien de ſi tendre que ce que vous me dites.

M. REMY.

Par ma foi! je ne m'y connoîs donc guères; car je le trouve bien plat. (*à Marton.*) Adieu, la belle enfant; je ne vous aurois, ma foi, pas évaluée ce qu'il vous achette. Serviteur, idiot; garde ta tendreſſe, & moi ma ſucceſſion. (*Il ſort.*)

MARTON.

Il eſt en colere: mais nous l'appaiſerons.

DORANTE.

Je l'espere. Quelqu'un vient.

MARTON.

C'est le Comte, celui dont je vous ai parlé; & qui doit épouser Madame.

DORANTE.

Je vous laisse donc; il pourroit me parler de son procès; vous sçavez ce que je vous ai dit là-dessus, & il est inutile que je le voie.

SCENE IV.

LE COMTE, MARTON.

LE COMTE.

Bon jour, Marton.

MARTON.

Vous voilà donc revenu, Monsieur?

LE COMTE.

Oui. On m'a dit qu'Araminte se promenoit dans le jardin; & je viens d'apprendre de sa mere une chose qui me chagrine. Je lui avois retenu

un Intendant, qui devoit aujourd'hui entrer chez elle ; & cependant elle en a pris un autre qui ne plaît point à la mere, & dont nous n'avons rien à espérer.

MARTON.

Nous n'en devons rien craindre non plus, Monsieur. Allez, ne vous inquiètez point: c'est un galant-homme ; & si la mere n'en est pas contente, c'est un peu de sa faute. Elle a débuté tantôt par le brusquer d'une maniere si outrée, l'a traité si mal, qu'il n'est pas étonnant qu'elle ne l'ait point gagné. Imaginez-vous qu'elle l'a querellé de ce qu'il étoit bien fait.

LE COMTE.

Ne seroit-ce point lui que je viens de voir sortir d'avec vous ?

MARTON.

Lui-même.

LE COMTE.

Il a bonne mine, en effet ; & n'a pas trop l'air de ce qu'il est.

MARTON.

Pardonnez-moi, Monsieur: car il est honnéte-homme.

LE COMTE.

N'y auroit-il pas moyen de raccommoder cela ? Araminte ne me haït pas, je pense : mais elle eft lente à fe déterminer ; &, pour achever de la réfoudre, il ne s'agiroit plus que de lui dire, que le fujet de notre difcuffion eft douteux pour elle. Elle ne voudra pas foutenir l'embarras d'un procès. Parlons à cet Intendant ; s'il ne faut que de l'argent pour le mettre dans nos intérêts, je ne l'épargnerai pas.

MARTON.

Oh, non ! ce n'eft point un homme à mener par-là ; c'eft le garçon de France le plus défintéreffé.

LE COMTE.

Tant-pis : ces gens-là ne font bons à rien.

MARTON.

Laiffez-moi faire.

SCENE V.

LE COMTE, ARLEQUIN, MARTON.

ARLEQUIN.

MADEMOISELLE, voilà un homme qui en demande un autre ; ſçavez-vous qui c'eſt ?

MARTON, *bruſquement.*

Et qui eſt cet autre ? A quel homme en veut-il ?

ARLEQUIN.

Ma foi, je n'en ſçais rien ; c'eſt de quoi je m'informe à vous.

MARTON.

Fais-le entrer.

ARLEQUIN, *le faiſant ſortir des couliſſes.*

Hé ! le garçon ; venez ici dire votre affaire.

SCENE VI.

LE COMTE, LE GARÇON, MARTON, ARLEQUIN.

MARTON.

Qui cherchez-vous ?

LE GARÇON.

Mademoiselle, je cherche un certain Monsieur à qui j'ai à rendre un portrait avec une boîte qu'il nous a fait faire. Il nous a dit qu'on ne la remît qu'à lui-même, & qu'il viendroit la prendre : mais comme mon pere est obligé de partir demain pour un petit voyage, il m'a envoyé pour la lui rendre, & on m'a dit que je sçaurois de ses nouvelles ici. Je le connois de vue ; mais je ne sçais pas son nom.

MARTON.

N'est ce pas vous, Monsieur le Comte ?

LE COMTE.

Non, sûrement.

LE GARÇON.

Je n'ai point affaire à Monſieur, Mademoiſelle; c'eſt une autre perſonne.

MARTON.

Et chez qui vous a-t-on dit que vous le trouveriez ?

LE GARÇON.

Chez un Procureur qui s'appelle Monſieur Remy.

LE COMTE.

Ah ! n'eſt-ce pas le Procureur de Madame ? Montrez-nous la boîte ?

LE GARÇON.

Monſieur, cela m'eſt défendu. Je n'ai ordre de la donner qu'à celui à qui elle eſt : le portrait de la Dame eſt dedans.

LE COMTE.

Le portrait d'une Dame ! Qu'eſt-ce que cela ſignifie ? Seroit-ce celui d'Araminte ? Je vais tout-à-l'heure ſçavoir ce qu'il en eſt.

SCENE VII.

MARTON, LE GARÇON.

MARTON.

Vous avez mal fait de parler de ce portrait devant lui. Je sçais qui vous cherchez : c'est le Neveu de Monsieur Remy, de chez qui vous venez.

LE GARÇON.

Je le crois aussi, Mademoiselle.

MARTON.

Un grand homme qui s'appelle Monsieur Dorante.

LE GARÇON.

Il me semble que c'est son nom.

MARTON.

Il me l'a dit ; je suis dans sa confidence. Avez-vous remarqué le portrait ?

LE GARÇON.

Non ; je n'ai pas pris garde à qui il ressemble.

MARTON.

Eh bien ! c'est de moi qu'il s'agit. Monsieur

Dorante n'eſt pas ici, & ne reviendra pas ſitôt. Vous n'avez qu'à me remettre la boîte ; vous le pouvez en toute ſûreté ; vous lui ferez même plaiſir. Vous voyez que je ſuis au fait.

LE GARÇON.

C'eſt ce qui me paroît. La voilà, Mademoiſelle. Ayez donc, je vous prie, le ſoin de la lui rendre quand, il ſera revenu.

MARTON.

Oh ! je n'y manquerai pas.

LE GARÇON.

Il y a encore une bagatelle qu'il doit deſſus : mais je tâcherai de repaſſer tantôt ; &, s'il n'y étoit pas, vous auriez la bonté d'achever de payer.

MARTON.

Sans difficulté. Allez. (*à part.*) Voici Dorante. (*au Garçon.*) Retirez-vous vîte.

SCENE VIII.

MARTON, DORANTE.

MARTON, *un moment seule & joyeuse.*

CE ne peut être que mon portrait. Le charmant homme ! Monsieur Remy a raison de dire qu'il y avoit quelque temps qu'il me connoissoit.

DORANTE.

Mademoiselle, n'avez-vous pas vu ici quelqu'un qui vient d'arriver ? Arlequin croit que c'est moi qu'il demande.

MARTON, *le regardant avec tendresse.*

Que vous êtes aimable, Dorante ! Je serois bien injuste de ne vous pas aimer. Allez, soyez en repos : l'ouvrier est venu, je lui ai parlé, j'ai la boîte, je la tiens.

DORANTE.

J'ignore......

MARTON.

Point de mystere : je la tiens, vous dis-je, & je ne m'en fâche pas. Je vous la rendrai, quand

je l'aurai vue. Retirez-vous; voici Madame avec sa mere & le Comte : c'est peut-être de cela qu'ils s'entretiennent. Laissez-moi les calmer là-dessus, & ne les attendez pas.

DORANTE, *en s'en-allant & riant.*

Tout a réussi; elle prend le change à merveille.

SCENE IX.

ARAMINTE, LE COMTE, Madame ARGANTE, MARTON.

ARAMINTE.

MARTON, qu'est-ce que c'est qu'un portrait dont Monsieur le Comte me parle, qu'on vient d'apporter ici à quelqu'un qu'on ne nomme pas, & qu'on soupçonne être le mien? Instruisez-moi de cette histoire-là.

MARTON, *d'un air rêveur.*

Ce n'est rien, Madame; je vous dirai ce que c'est. Je l'ai démêlé après que Monsieur le Comte a été parti; il n'a que faire de s'allarmer. Il n'y a rien là qui vous intéresse.

LE COMTE.

Comment le sçavez-vous, Mademoiselle ? Vous n'avez point vu le portrait.

MARTON.

N'importe ; c'est tout comme si je l'avois vu. Je sçais qui il regarde ; n'en soyez point en peine.

LE COMTE.

Ce qu'il y a de certain, c'est un portrait de femme ; & c'est ici qu'on vient chercher la personne qui l'a fait faire, à qui on doit le rendre ; & ce n'est pas moi.

MARTON.

D'accord. Mais quand je vous dis que Madame n'y est pour rien, ni vous non plus.

ARAMINTE.

Eh bien ! si vous êtes instruite, dites-nous donc de quoi il est question ; car je veux le sçavoir ? On a des idées qui ne me plaisent point. Parlez.

Madame ARGANTE.

Oui ; ceci a un air de mystere qui est désagréable. Il ne faut pourtant pas vous fâcher, ma fille : Monsieur le Comte vous aime, & un peu de jalousie, même injuste, ne mésied pas à un amant.

LE COMTE.

Je ne ſuis jaloux que de l'inconnu qui ôſe ſe donner le plaiſir d'avoir le portrait de Madame.

ARAMINTE, *vivement.*

Comme il vous plaira, Monſieur : mais j'ai entendu ce que vous vouliez dire ; & je crains un peu ce caractere d'eſprit-là. Eh bien, Marton ?

MARTON.

Eh bien, Madame ? voilà bien du bruit ! c'eſt mon portrait.

LE COMTE.

Votre portrait ?

MARTON.

Oui, le mien. Eh ! pourquoi non, s'il vous plaît ? Il ne faut pas tant ſe récrier.

Madame ARGANTE.

Je ſuis aſſez comme Monſieur le Comte ; la choſe me paroît ſinguliere.

MARTON.

Ma foi, Madame, ſans vanité, on en peint tous les jours, & des plus hupées, qui ne me valent pas.

ARAMINTE.

Et qui eſt-ce qui a fait cette dépenſe-là pour vous ?

MARTON.

Un très-aimable homme qui m'aime, qui a de la délicatesse & des sentiments, & qui me recherche; & puisqu'il faut vous le nommer, c'est Dorante.

ARAMINTE.

Mon Intendant?

MARTON.

Lui-même.

Madame ARGANTE.

Le fat! avec ses sentiments.

ARAMINTE, *brusquement.*

Eh! vous nous trompez. Depuis qu'il est ici, a-t-il eu le temps de vous faire peindre?

MARTON.

Mais, ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il me connoît.

ARAMINTE, *vivement.*

Donnez donc.

MARTON.

Je n'ai pas encore ouvert la boîte; mais c'est moi que vous y allez voir.

(*Araminte l'ouvre, tous regardent.*)

LE COMTE.

Eh! je m'en doutois bien; c'est Madame.

MARTON.

Madame !... Il eſt vrai ; & me voilà bien loin de mon compte ! (*à part.*) Dubois avoit raiſon tantôt.

ARAMINTE, *à part.*

Et moi, je vois clair. (*à Marton.*) Par quel haſard avez-vous cru que c'étoit vous ?

MARTON.

Ma foi, Madame, toute autre que moi s'y ſeroit trompée. Monſieur Remy me dit que ſon neveu m'aime, qu'il veut nous marier enſemble ; Dorante eſt préſent, & ne dit point non : il refuſe devant moi un très-riche parti ; l'oncle s'en prend à moi, me dit que j'en ſuis cauſe. Enſuite vient un homme qui apporte ce portrait, qui vient chercher ici celui à qui il appartient : je l'interroge ; à tout ce qu'il répond, je reconnoîs Dorante. C'eſt un petit portrait de femme ; Dorante m'aime juſqu'à refuſer ſa fortune pour moi. Je conclus donc que c'eſt moi qu'il a fait peindre. Ai-je eu tort ? J'ai pourtant mal conclu. J'y renonce ; tant d'honneur ne m'appartient point. Je crois voir toute l'étendue de ma mépriſe, & je me tais.

ARAMINTE.

Ah ! ce n'eſt pas là une choſe bien difficile à deviner.

deviner. Vous faites le fâché, l'étonné, Monsieur le Comte : il y a eu quelque mal-entendu dans les mesures que vous avez prises ; mais vous ne m'abusez point : c'est à vous qu'on apportoit le portrait. Un homme dont on ne sçait pas le nom, qu'on vient chercher ici ; c'est vous, Monsieur, c'est vous.

MARTON, *d'un air sérieux.*

Je ne crois pas.

Madame ARGANTE.

Oui, oui, c'est Monsieur : à quoi bon vous en défendre ? Dans les termes où vous en êtes avec ma fille, ce n'est pas-là un si grand crime ; allons, convenez-en.

LE COMTE, *froidement.*

Non, Madame, ce n'est point moi, sur mon honneur. Je ne connois pas ce Monsieur Remy. Comment auroit-on dit chez lui qu'on auroit de mes nouvelles ici ? Cela ne se peut pas.

Madame ARGANTE, *d'un air pensif.*

Je ne faisois pas attention à cette circonstance.

ARAMINTE.

Bon ! qu'est-ce que c'est qu'une circonstance de plus ou de moins ? Je n'en rabats rien. Quoi qu'il

en ſoit, je le garde; perſonne ne l'aura. Mais, quel bruit entendons-nous? Voyez ce que c'eſt; Marton.

SCENE X.

ARAMINTE, LE COMTE, Madame ARGANTE, MARTON, DUBOIS, ARLEQUIN.

ARLEQUIN, *en entrant.*

TU es un plaiſant magot!

MARTON.

A qui en avez-vous donc, vous autres?

DUBOIS.

Si je diſois un mot, ton maître ſortiroit bien vîte.

ARLEQUIN.

Toi? Nous nous ſoucions de toi & de toute ta race de canaille, comme de cela.

DUBOIS.

Comme je te bâtonnerois, ſans le reſpect de Madame.

ARLEQUIN.

Arrive, arrive. La voilà, Madame.

ARAMINTE.

Quel sujet avez-vous donc de quereller? De quoi s'agit-il?

Madame ARGANTE.

Approchez, Dubois. Apprenez-nous ce que c'est que ce mot que vous diriez contre Dorante; il seroit bon de sçavoir ce que c'est.

ARLEQUIN.

Prononce donc ce mot.

ARAMINTE.

Tais-toi; laisse-le parler.

DUBOIS.

Il y a une heure qu'il me dit mille invectives, Madame.

ARLEQUIN.

Je soutiens les intérêts de mon maître; je tire des gages pour cela, & je ne souffrirai pas qu'un ostrogot menace mon maître d'un mot; j'en demande justice à Madame.

Madame ARGANTE.

Mais, encore une fois, sçachons ce que veut dire Dubois, par ce mot: c'est le plus pressé.

ARLEQUIN.

Je le défie d'en dire ſeulement une lettre.

DUBOIS.

C'eſt par pure colere que j'ai fait cette menace, Madame; & voici la cauſe de la diſpute. En arrangeant l'appartement de Monſieur Dorante, j'y ai vu par haſard un tableau où Madame eſt peinte, & j'ai cru qu'il falloit l'ôter, qu'il n'avoit que faire-là, qu'il n'étoit point décent qu'il y reſtât: de ſorte que j'ai été pour le détacher; ce butord eſt venu pour m'en empêcher, & peu s'en eſt fallu que nous ne nous ſoyons battus.

ARLEQUIN.

Sans doute; de quoi t'aviſes-tu d'ôter ce tableau qui eſt tout-à-fait gracieux; que mon maître conſidéroit il n'y avoit qu'un moment, avec toute la ſatisfaction poſſible? Car je l'avois vu qu'il l'avoit contemplé de tout ſon cœur; & il prend fantaiſie à ce brutal de le priver d'une peinture qui réjouit cet honnête-homme. Voyez la malice! Ote-lui quelqu'autre meuble, s'il en a trop; mais laiſſe-lui cette piece, animal.

DUBOIS.

Et moi, je te dis qu'on ne la laiſſera point; que

je la détacherai moi-même; que tu en auras le démenti; & que Madame le voudra ainſi.

ARAMINTE.

Eh! que m'importe? Il étoit bien néceſſaire de faire ce bruit-là pour un vieux tableau qu'on a mis là par hazard, & qui y eſt reſté. Laiſſez-nous. Cela vaut-il la peine qu'on en parle?

Madame ARGANTE, *d'un ton aigre.*

Vous m'excuſerez, ma fille; ce n'eſt point là ſa place, & il n'y a qu'à l'ôter. Votre Intendant ſe paſſera bien de ſes contemplations.

ARAMINTE, *ſouriant d'un air railleur.*

Oh! vous avez raiſon: je ne penſe pas qu'il les regrette. (*à Arlequin & à Dubois.*) Retirez-vous tous deux.

SCENE XI.

ARAMINTE, LE COMTE, Madame ARGANTE, MARTON.

LE COMTE, *d'un ton railleur.*

CE qui eſt de ſûr, c'eſt que cet homme d'affaires-là eſt de bon goût.

ARAMINTE, *ironiquement.*

Oui, la réflexion eſt juſte. Effectivement, il eſt fort extraordinaire qu'il ait jetté les yeux ſur ce tableau !

Madame ARGANTE.

Cet homme-là ne m'a jamais plû un inſtant, ma fille; vous le ſçavez, j'ai le coup-d'œil aſſez bon, & je ne l'aime pas. Croyez-moi, vous avez entendu la menace que Dubois a faite en parlant de lui: j'y reviens encore, il faut qu'il ait quelque choſe à en dire. Interrogez-le; ſçachons ce que c'eſt. Je ſuis perſuadée que ce petit Monſieur-là ne vous convient point; nous le voyons tous: il n'y a que vous qui n'y prenez pas garde.

MARTON, *négligemment.*

Pour moi, je n'en ſuis pas contente.

ARAMINTE, *riant ironiquement.*

Qu'eſt-ce donc que vous voyez, & que je ne vois point ? Je manque de pénétration : j'avoue que je m'y perds. Je ne vois pas le ſujet de me défaire d'un homme qui m'eſt donné de bonne main, qui eſt un homme de quelque choſe, qui me ſert bien, & que trop bien peut-être. Voilà ce qui n'échappe pas à ma pénétration, par exemple.

Madame ARGANTE.

Que vous-êtes aveugle !

ARAMINTE, *d'un air fouriant.*

Pas tant ; chacun a fes lumieres. Je confens, au refte, d'écouter Dubois ; le confeil eft bon, & je l'approuve. Allez, Marton, allez-lui dire que je veux lui parler. S'il me donne des motifs raifonnables de renvoyer cet Intendant affez hardi pour regarder un tableau, il ne reftera pas long-temps chez moi ; fans quoi on aura la bonté de trouver bon que je le garde, en attendant qu'il me déplaife à moi.

Madame ARGANTE, *vivement.*

Hé bien ! il vous déplaira ; je ne vous en dis pas davantage, en attendant de plus fortes preuves.

LE COMTE.

Quant à moi, Madame, j'avoue que j'ai craint qu'il ne me fervît mal auprès de vous, qu'il ne vous infpirât l'envie de plaider, & j'ai fouhaité par pure tendreffe qu'il vous en détournât. Il aura pourtant beau faire, je déclare que je renonce à tout procès avec vous ; que je ne veux, pour arbitre de notre difcuffion, que vous & vos gens d'affaires, & que j'aime mieux perdre tout que de rien difputer.

Madame ARGANTE, *d'un ton décisif.*

Mais où seroit la dispute? Le mariage termineroit tout, & le vôtre est comme arrêté.

LE COMTE.

Je garde le silence sur Dorante. Je reviendrai simplement voir ce que vous pensez de lui; & si vous le congédiez, comme je le présume, il ne tiendra qu'à vous de prendre celui que je vous offrois, & que je retiendrai encore quelque temps.

Madame ARGANTE.

Je ferai comme Monsieur: je ne vous parlerai plus de rien non plus; vous m'accuseriez de vision, & votre entêtement finira sans notre secours. Je compte beaucoup sur Dubois que voici, & avec lequel nous vous laissons.

SCENE XII.

DUBOIS, ARAMINTE.

DUBOIS.

On m'a dit que vous vouliez me parler, Madame.

ARAMINTE.

Viens ici : tu es bien imprudent, Dubois, bien indiſcret. Moi qui ai ſi bonne opinion de toi, tu n'as guères d'attention pour ce que je te dis. Je t'avois recommandé de te taîre ſur le chapitre de Dorante; tu en ſçais les conſéquences ridicules, & tu me l'avois promis. Pourquoi donc avoir priſe, ſur ce miſérable tableau, avec un ſot qui fait un vacarme épouvantable, & qui vient ici tenir des diſcours tout propres à donner des idées que je ſerois au déſeſpoir qu'on eût ?

DUBOIS.

Ma foi! Madame, j'ai cru la choſe ſans conſéquence, & je n'ai agi d'ailleurs que par un mouvement de reſpect & de zele.

ARAMINTE, *d'un air vif.*

Eh! laiſſe-là ton zele: ce n'eſt pas là celui que je veux, ni celui qu'il me faut. C'eſt de ton ſilence que j'ai beſoin pour me tirer de l'embarras où je ſuis, & où tu m'as jetté toi-même; car ſans toi je ne ſçavois pas que cet homme-là m'aime, & je n'aurois que faire d'y regarder de ſi près.

DUBOIS.

J'ai bien ſenti que j'avois tort.

ARAMINTE.

Passe encore pour la dispute; mais pourquoi s'écrier: si je disois un mot? Y a-t-il rien de plus mal à toi?

DUBOIS.

C'est encore une suite de ce zele mal-entendu.

ARAMINTE.

Eh bien! taîs-toi donc, taîs-toi; je voudrois pouvoir te faire oublier ce que tu m'as dit.

DUBOIS.

Oh! je suis bien corrigé.

ARAMINTE.

C'est ton étourderie qui me force actuellement de te parler, sous prétexte de t'interroger sur ce que tu sçais de lui. Ma mere & Monsieur le Comte s'attendent que tu vas m'en apprendre des choses étonnantes; quel rapport leur ferai-je à présent?

DUBOIS.

Ah! il n'y a rien de plus facile à raccommoder: ce rapport sera que des gens qui le connoissent m'ont dit que c'étoit un homme incapable de l'emploi qu'il a chez vous; quoiqu'il soit fort habile, au moins: ce n'est pas cela qui lui manque.

ARAMINTE.

A la bonne-heure; mais il y aura un inconvé-

nient, s'il en eſt capable. On me dira de le renvoyer, & il n'eſt pas encore temps : j'y ai penſé depuis ; la prudence ne le veut pas, & je ſuis obligée de prendre des biais, & d'aller tout doucement avec cette paſſion ſi exceſſive que tu dis qu'il a, & qui éclateroit peut-être dans ſa douleur. Me fierois-je à un déſeſpéré ? Ce n'eſt plus le beſoin que j'ai de lui qui me retient ; c'eſt moi que je ménage. (*elle radoucit le ton.*) A moins que ce qu'a dit Marton ne ſoit vrai; auquel cas je n'aurois plus rien à craindre. Elle prétend qu'il l'avoit déjà vue chez Monſieur Remy, & que le Procureur a dit même devant lui qu'il l'aimoit depuis longtemps, & qu'il falloit qu'ils ſe mariaſſent ; je le voudrois.

DUBOIS.

Bagatelle ! Dorante n'a vu Marton ni de près ni de loin; c'eſt le Procureur qui a débité cette fable-là à Marton, dans le deſſein de les marier enſemble. Et moi je n'ai pas oſé l'en dédire, m'a dit Dorante, parce que j'aurois indiſpoſé contre moi cette fille qui a du crédit auprès de ſa maîtreſſe ; & qui a cru enſuite que c'étoit pour elle que je refuſois les quinze-mille livres de rente qu'on m'offroit.

ARAMINTE, *négligemment.*

Il t'a donc tout conté ?

DUBOIS.

Oui, il n'y a qu'un moment, dans le jardin où il a voulu presque se jetter à mes genoux pour me conjurer de lui garder le secret sur sa passion, & d'oublier l'emportement qu'il eut avec moi, quand je le quittai. Je lui ai dit que je me tairois ; mais que je ne prétendois pas rester dans la maison avec lui, & qu'il falloit qu'il sortît ; ce qui l'a jetté dans des gémissements, dans des pleurs, dans le plus triste état du monde.

ARAMINTE.

Eh ! tant-pis ; ne le tourmente point. Tu vois bien que j'ai raison de dire qu'il faut aller doucement avec cet esprit-là ; tu le vois bien. J'augurois beaucoup de ce mariage avec Marton ; je croyois qu'il m'oublieroit : & point du tout, il n'est question de rien.

DUBOIS, *comme s'en-allant.*

Pure fable. Madame a-t-elle encore quelque chose à me dire ?

ARAMINTE.

Attends : comment faire ? Si, lorsqu'il me parle, il me mettoit en droit de me plaindre de lui ; mais

il ne lui échappe rien : je ne ſçais de ſon amour que ce que tu m'en dis ; & je ne ſuis pas aſſez fondée pour le renvoyer. Il eſt vrai qu'il me fâcheroit, s'il parloit ; mais il ſeroit à propos qu'il me fâchât.

DUBOIS.

Vraiment oui : Monſieur Dorante n'eſt point digne de Madame. S'il étoit dans une plus grande fortune, comme il n'y a rien à dire à ce qu'il eſt né, ce ſeroit une autre affaire ; mais il n'eſt riche qu'en mérite, & ce n'eſt pas aſſez.

ARAMINTE, *d'un ton comme triſte.*

Vraiment non ; voilà les uſages. Je ne ſçais pas comment je le traiterai ; je n'en ſçais rien, je verrai.

DUBOIS.

Eh bien ! Madame a un ſi beau prétexte.... Ce portrait que Marton a cru être le ſien, à ce qu'elle m'a dit....

ARAMINTE.

Eh ! non, je ne ſçaurois l'en accuſer ; c'eſt le Comte qui l'a fait faire.

DUBOIS.

Point du tout, c'eſt de Dorante : je le ſçais de lui-même ; & il y travailloit encore il n'y a que deux mois, lorſque je le quittai.

ARAMINTE.

Va-t-en ; il y a longtemps que je te parle. Si on me demande ce que tu m'as appris de lui, je dirai ce dont nous sommes convenus. Le voici ; j'ai envie de lui tendre un piége.

DUBOIS.

Oui, Madame ; il se déclarera peut-être, & tout de suite je lui dirois : sortez.

ARAMINTE.

Laisse-nous.

SCENE XIII.

DORANTE, ARAMINTE, DUBOIS.

DUBOIS, *sortant, & en passant auprès de Dorante, & rapidement.*

Il m'est impossible de l'instruire : mais qu'il se découvre ou non, les choses ne peuvent aller que bien.

DORANTE.

Je viens, Madame, vous demander votre pro-

tection. Je suis dans le chagrin & dans l'inquiétude : j'ai tout quitté pour avoir l'honneur d'être à vous ; je vous suis plus attaché que je ne puis le dire ; on ne sçauroit vous servir avec plus de fidélité ni de désintéressement ; & cependant je ne suis par sûr de rester. Tout le monde ici m'en veut, me persécute & conspire pour me faire sortir. J'en suis consterné ; je tremble que vous ne cédiez à leur inimitié pour moi, & j'en serois dans la derniere affliction.

ARAMINTE, *d'un ton doux.*

Tranquillisez-vous ; vous ne dépendez point de ceux qui vous en veulent : ils ne vous ont encore fait aucun tort dans mon esprit, & tous leurs petits complots n'aboutiront à rien ; je suis la maitresse,

DORANTE, *d'un air inquiet.*

Je n'ai que votre appui, Madame.

ARAMINTE.

Il ne vous manquera pas ; mais je vous conseille une chose : ne leur paroissez pas si allarmé, vous leur feriez douter de votre capacité ; & il leur sembleroit que vous m'auriez beaucoup d'obligation de ce que je vous garde.

DORANTE.

Ils ne se tromperoient pas, Madame; c'est une bonté qui me pénètre de reconnoissance.

ARAMINTE.

À la bonne-heure; mais il n'est pas nécessaire qu'ils le croient. Je vous sçais bon gré de votre attachement & de votre fidélité: mais dissimulez-en une partie; c'est peut-être ce qui les indispose contre vous. Vous leur avez refusé de m'en faire accroire sur le chapitre du procès: conformez-vous à ce qu'ils exigent; regagnez-les par-là, je vous le permets. L'évenement leur persuadera que vous les avez bien servis: car toute réflexion faite, je suis déterminée à épouser le Comte.

DORANTE, *d'un ton ému.*

Déterminée, Madame.

ARAMINTE.

Oui, tout-à-fait résolue. Le Comte croira que vous y avez contribué; je le lui dirai même, & je vous garantis que vous resterez ici: je vous le promets. (*à part.*) Il change de couleur.

DORANTE.

Quelle différence pour moi, Madame!

ARAMINTE,

ARAMINTE, *d'un air délibéré.*

Il n'y en aura aucune. Ne vous embarrassez pas, & écrivez le billet que je vais vous dicter; il y a tout ce qu'il faut sur cette table.

DORANTE.

Et pour qui, Madame?

ARAMINTE.

Pour le Comte qui est sorti d'ici extrêmement inquiet, & que je vais surprendre bien agréablement par le petit mot que vous allez lui écrire en mon nom.

(*Dorante reste rêveur, & par distraction ne va point à la table.*)

ARAMINTE.

Eh bien, vous n'allez pas à la table? A quoi rêvez-vous?

DORANTE, *toujours distrait.*

Oui, Madame.

ARAMINTE, *à part, pendant qu'il se place.*

Il ne sçait ce qu'il fait; voyons si cela continuera.

DORANTE, *à part, cherchant du papier.*

Ah! Dubois m'a trompé.

ARAMINTE *poursuit.*

Êtes-vous prêt à écrire ?

DORANTE.

Madame, je ne trouve point de papier.

ARAMINTE, *allant elle-même.*

Vous n'en trouvez point! en voilà devant vous.

DORANTE.

Il est vrai.

ARAMINTE.

Écrivez. *Hâtez-vous de venir, Monsieur ; votre mariage est sûr....* Avez-vous écrit ?

DORANTE.

Comment, Madame ?

ARAMINTE.

Vous ne m'écoutez donc pas ? *votre mariage est sûr ; Madame veut que je vous l'écrive, & vous attend pour vous le dire.* (*à part.*) Il souffre, mais il ne dit mot ; est-ce qu'il ne parlera pas ? *N'attribuez point cette résolution à la crainte que Madame pourroit avoir des suites d'un procès douteux.*

DORANTE.

Je vous ai assuré que vous le gagneriez, Madame. Douteux ! il ne l'est point.

ARAMINTE.

N'importe, achevez. *Non, Monsieur. Je suis chargé de sa part de vous assurer que la seule justice qu'elle rend à votre mérite, la détermine.*

DORANTE, *à part les premiers mots.*

Ciel! je suis perdu. Mais, Madame, vous n'aviez aucune inclination pour lui.

ARAMINTE.

Achevez, vous dis-je... *qu'elle rend à votre mérite la détermine*... Je crois que la main vous tremble! vous paroissez changé. Qu'est-ce que cela signifie? Vous trouvez-vous mal?

DORANTE.

Je ne me trouve pas bien, Madame.

ARAMINTE.

Quoi! si subitement! cela est singulier. Pliez la lettre & mettez: *A Monsieur le Comte Dorimont.* Vous direz à Dubois qu'il la lui porte. (*à part.*) Le cœur me bat. (*à Dorante.*) Voilà qui est écrit tout de travers: cette adresse-là n'est presque pas lisible. (*à part.*) Il n'y a pas encore là de quoi le convaincre.

DORANTE, *à part.*

Ne seroit-ce point aussi pour m'éprouver? Dubois ne m'a averti de rien.

SCENE XXV.

ARAMINTE, DORANTE MARTON.

MARTON.

JE ſuis bien-aiſe, Madame, de trouver Monſieur ici; il vous confirmera tout de ſuite ce que j'ai à vous dire. Vous avez offert en différentes occaſions de me marier, Madame: & juſqu'ici je ne me ſuis point trouvée diſpoſée à profiter de vos bontés. Aujourd'hui Monſieur me recherche; il vient même de refuſer un parti infiniment plus riche, & le tout pour moi; du moins me l'a-t-il laiſſé croire; & il eſt à propos qu'il s'explique: mais comme je ne veux dépendre que de vous; c'eſt de vous auſſi, Madame, qu'il faut qu'il m'obtienne. Ainſi, Monſieur, vous n'avez qu'à parler à Madame. Si elle m'accorde à vous, vous n'aurez point de peine à m'obtenir de moi-même.

SCENE XV.

DORANTE, ARAMINTE.

ARAMINTE, *à part, émue.*

CETTE folle ! (*haut.*) Je suis charmée de ce qu'elle vient de m'apprendre. Vous avez fait là un très-bon choix : c'est une fille aimable & d'un excellent caractere.

DORANTE, *d'un air abattu.*

Hélas ! Madame, je ne songe point à elle.

ARAMINTE.

Vous ne songez point à elle ! Elle dit que vous l'aimez, que vous l'aviez vue avant que de venir ici.

DORANTE, *tristement.*

C'est une erreur où Monsieur Remy l'a jettée sans me consulter ; & je n'ai point osé dire le contraire, dans la crainte de m'en faire une ennemie auprès de vous. Il en est de même de ce riche parti qu'elle croit que je refuse à cause d'elle ; & je n'ai nulle part à tout cela. Je suis hors d'état de donner mon cœur à personne : je l'ai perdu pour jamais ;

& la plus brillante de toutes les fortunes ne me tenteroit pas.

ARAMINTE.

Vous avez tort. Il falloit désabuser Marton.

DORANTE.

Elle vous auroit peut-être empêchée de me recevoir, & mon indifférence lui en dit assez.

ARAMINTE.

Mais dans la situation où vous êtes, quel intérêt aviez-vous d'entrer dans ma maison, & de la préférer à une autre ?

DORANTE.

Je trouve plus de douceur à être chez vous, Madame.

ARAMINTE.

Il y a quelque chose d'incompréhensible dans tout ceci ! Voyez-vous souvent la personne que vous aimez ?

DORANTE, *toujours abattu.*

Pas souvent à mon gré, Madame ; & je la verrois à tout instant, que je ne croirois pas la voir assez.

ARAMINTE, *à part.*

Il a des expressions d'une tendresse ! (*haut.*) Est-elle fille ? A-t-elle été mariée ?

DORANTE.

Madame, elle est veuve.

ARAMINTE.

Et ne devez-vous pas l'épouser ? Elle vous aime, sans doute ?

DORANTE.

Hélas ! Madame, elle ne sçait pas seulement que je l'adore. Excusez l'emportement du terme dont je me sers. Je ne sçaurois presque parler d'elle qu'avec transport.

ARAMINTE.

Je ne vous interroge que par étonnement. Elle ignore que vous l'aimez, dites-vous ? Et vous lui sacrifiez votre fortune ? Voilà de l'incroyable. Comment, avec tant d'amour, avez-vous pu vous taîre ? On essaie de se faire aimer, ce me semble : cela est naturel & pardonnable.

DORANTE.

Me préserve le Ciel d'oser concevoir la plus légere espérance ! Être aimé, moi ! non, Madame. Son état est bien au-dessus du mien. Mon respect me condamne au silence, & je mourrai, du moins, sans avoir eu le malheur de lui déplaire.

ARAMINTE.

Je n'imagine point de femme qui mérite d'ins-

pirer une passion si étonnante ; je n'en imagine point. Elle est donc au-dessu[illegible]te comparaison ?

DORANTE.

Dispensez-moi de la louer, Madame : je m'égarerois en la peignant. On ne connoît rien de si beau ni de si aimable qu'elle ; & jamais elle ne me parle, ou ne me regarde, que mon amour n'en augmente.

ARAMINTE *baisse les yeux, & continue.*

Mais votre conduite blesse la raison. Que prétendez-vous avec cet amour pour une personne qui ne sçaura jamais que vous l'aimez ? Cela est bien bisarre. Que prétendez-vous ?

DORANTE.

Le plaisir de la voir quelquefois, & d'être avec elle, est tout ce que je me propose.

ARAMINTE.

Avec elle ! Oubliez-vous que vous êtes ici ?

DORANTE.

Je veux dire, avec son portrait, quand je ne la vois point.

ARAMINTE.

Son portrait ! est-ce que vous l'avez fait faire ?

DORANTE.

Non, [illegible]e ; mais j'ai, par amuſement, appri[illegible] à p[illegible]re, & je l'ai peinte moi-même. Je me ſerois privé de ſon portrait, ſi je n'avois pu l'avoir que par le ſecours d'un autre.

ARAMINTE, *à part.*

Il faut le pouſſer à bout. (*haut.*) Montrez-moi ce portrait.

DORANTE.

Daignez m'en diſpenſer, Madame ; quoique mon amour ſoit ſans eſpérance, je n'en dois pas moins un ſecret inviolable à l'objet aimé.

ARAMINTE.

Il m'en eſt tombé un par haſard entre les mains ; on l'a trouvé ici. (*montrant la boîte.*) Voyez ſi ce ne ſeroit point celui dont il s'agit.

DORANTE.

Cela ne ſe peut pas.

ARAMINTE, *ouvrant la boîte.*

Il eſt vrai que la choſe ſeroit aſſez extraordinaire : examinez.

DORANTE.

Ah ! Madame, ſongez que j'aurois perdu mille fois la vie, avant que d'avouer ce que le haſard

vous découvre. Comment pourrai-je expier? . . . (*Il se jette à ses genoux.*)

ARAMINTE.

Dorante, je ne me fâcherai point. Votre égarement me fait pitié. Revenez-en; je vous le pardonne.

MARTON, *paroît & s'enfuit.*

Ah!

(*Dorante se leve vîte.*)

ARAMINTE.

Ah Ciel! c'est Marton! Elle vous a vu.

DORANTE, *feignant d'être déconcerté.*

Non, Madame, non: je ne crois pas. Elle n'est point entrée.

ARAMINTE.

Elle vous a vu, vous dis-je. Laissez-moi, allez-vous-en: vous m'êtes insupportable. Rendez-moi ma lettre. (*quand il est parti.*) Voilà pourtant ce que c'est que de l'avoir gardé!

SCENE XVI.

ARAMINTE, DUBOIS.

DUBOIS.

DORANTE s'est-il déclaré, Madame? & est-il nécessaire que je lui parle?

ARAMINTE.

Non: il ne m'a rien dit. Je n'ai rien vu d'approchant à ce que tu m'as conté; & qu'il n'en soit plus question: ne t'en mêle plus.

(*Elle sort.*)

DUBOIS.

Voici l'affaire dans sa crise.

SCENE XVII.

DUBOIS, DORANTE.

DORANTE.

AH! Dubois.

DUBOIS.

Retirez-vous.

DORANTE.

Je ne ſçais qu'augurer de la converſation que je viens d'avoir avec elle.

DUBOIS.

A quoi ſongez-vous ? Elle n'eſt qu'à deux pas : voulez-vous tout perdre ?

DORANTE.

Il faut que tu m'éclairciſſes....

DUBOIS.

Allez dans le jardin.

DORANTE.

D'un doute....

DUBOIS.

Dans le jardin, vous dis-je : je vais m'y rendre.

DORANTE.

Mais....

DUBOIS.

Je ne vous écoute plus.

DORANTE.

Je crains plus que jamais.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DORANTE, DUBOIS.

DUBOIS.

NON, vous dis-je : ne perdons point de temps. La lettre est-elle prête ?

DORANTE, *la lui montrant.*

Oui, la voilà ; & j'ai mis dessus : rue du Figuier.

DUBOIS.

Vous êtes bien assuré qu'Arlequin ne sçait pas ce quartier-là ?

DORANTE.

Il m'a dit que non.

DUBOIS.

Lui avez-vous bien recommandé de s'adresser à Marton ou à moi pour sçavoir ce que c'est ?

DORANTE.

Sans doute ; & je le lui recommanderai encore.

DUBOIS.

Allez donc la lui donner ; je me charge du reste auprès de Marton que je vais trouver.

DORANTE.

Je t'avoue que j'hésite [illegible] pas trop vîte avec Araminte. Dans l'agitation des mouvements où elle est, veux-tu encore lui donner l'embarras de voir subitement éclater l'aventure.

DUBOIS.

Oh, oui ! point de quartier. Il faut l'achever, pendant qu'elle est étourdie. Elle ne sçait plus ce qu'elle fait. Ne voyez-vous pas bien qu'elle triche avec moi, qu'elle me fait accroire que vous ne lui avez rien dit ? Ah ! je lui apprendrai à vouloir me souffler mon emploi de confident pour vous aimer en fraude.

DORANTE.

Que j'ai souffert dans ce dernier entretien ! Puisque tu sçavois qu'elle vouloit me faire déclarer, que ne m'en avertissois-tu par quelques signes ?

DUBOIS.

Cela auroit été joli, ma foi ! Elle ne s'en seroit point apperçue, n'eſt-ce pas ? & d'ailleurs, votre douleur n'en a paru que plus vraie. Vous repentez-vous de l'effet qu'elle a produit ? Monſieur a ſouffert ! Parbleu ! il me ſemble que cette aventure-ci mérite un peu d'inquiétude.

ANTE.

Sçais-tu bien ce qui arrivera ? Qu'elle prendra ſon parti, & qu'elle me renverra tout-d'un-coup.

DUBOIS.

Je l'en défie. Il eſt trop tard. L'heure du courage eſt paſſée. Il faut qu'elle nous épouſe.

DORANTE.

Prends-y garde ; tu vois que ſa mere la fatigue.

DUBOIS.

Je ſerois bien fâché qu'elle la laiſsât en repos.

DORANTE.

Elle eſt confuſe de ce que Marton m'a ſurpris à ſes genoux.

DUBOIS.

Ah ! vraiment des confuſions ! Elle n'y eſt pas. Elle va en eſſuyer bien d'autres ! C'eſt moi qui, voyant le train que prenoit la converſation, ai fait venir Marton une ſeconde fois.

DORANTE.

Araminte pourtant m'a dit que je lui étois insupportable.

DUBOIS.

Elle a raison. Voulez-vous qu'elle soit de bonne humeur avec un homme qu'il faut qu'elle aime en dépit d'elle ? Cela est-il agréable ? Vous vous emparez de son bien, de son cœur ; & cette femme ne criera pas ! Allez vîte, plus de raisonnement : laissez-vous conduire.

DORANTE.

Songe que je l'aime, & que, si notre précipitation réussit mal, tu me désesperes.

DUBOIS.

Ah ! oui, je sçais bien que vous l'aimez : c'est à cause de cela que je ne vous écoute pas. Êtes-vous en état de juger de rien ? Allons, allons, vous vous moquez. Laissez faire un homme de sang-froid. Partez, d'autant plus que voici Marton qui vient à propos, & que je vais tâcher d'amuser, en attendant que vous envoyiez Arlequin.

SCENE II.

DUBOIS, MARTON.

MARTON, *d'un air triste.*

JE te cherchois.

DUBOIS.

Qu'y a-t-il pour votre service, Mademoiselle ?

MARTON.

Tu me l'avois bien dit, Dubois.

DUBOIS.

Quoi donc ? Je ne me souviens plus de ce que c'est.

MARTON.

Que cet Intendant osoit lever les yeux sur Madame.

DUBOIS.

Ah ! oui ; vous parlez de ce regard que je lui vis jetter sur elle. Oh ! jamais je ne l'ai oublié. Cette œillade-là ne valoit rien. Il y avoit quelque chose dedans qui n'étoit pas dans l'ordre.

MARTON.

Oh ! çà, Dubois, il s'agit de faire sortir cet homme-ci.

DUBOIS.

Pardi ! tant qu'on voudra : je ne m'y épargne pas. J'ai déjà dit à Madame qu'on m'avoit assuré qu'il n'entendoit pas les affaires.

MARTON.

Mais est-ce là tout ce que tu sçais de lui ? C'est de la part de Madame Argante & de Monsieur le Comte que je te parle ; & nous avons peur que tu n'aies pas tout dit à Madame, ou qu'elle ne cache ce que c'est. Ne nous déguise rien ; tu n'en seras pas fâché.

DUBOIS.

Ma foi ! je ne sçais que son insuffisance, dont j'ai instruit Madame.

MARTON.

Ne dissimule point.

DUBOIS.

Moi, un dissimulé ! Moi, garder un secret ! Vous avez bien trouvé votre homme ! En fait de discrétion je mériterois d'être femme. Je vous demande pardon de la comparaison : mais c'est pour vous mettre l'esprit en repos.

MARTON.

Il est certain qu'il aime Madame.

DUBOIS.

Il n'en faut point douter : je lui en ai même dit ma pensée à elle.

MARTON.

Et qu'a-t-elle répondu ?

DUBOIS.

Que j'étois un sot. Elle est si prévenue !...

MARTON.

Prévenue à un point que je n'oserois le dire, Dubois.

DUBOIS.

Oh ! le diable n'y perd rien, ni moi non plus ; car je vous entends.

MARTON.

Tu as la mine d'en sçavoir plus que moi là-dessus.

DUBOIS.

Oh ! point du tout, je vous jure. Mais, à propos, il vient tout-à-l'heure d'appeller Arlequin pour lui donner une lettre. Si nous pouvions la saisir, peut-être en sçaurions-nous davantage.

MARTON.

Une lettre ! oui-dà : ne négligeons rien. Je vais de ce pas parler à Arlequin, s'il n'est pas encore parti.

DUBOIS.

Vous n'irez pas loin. Je crois qu'il vient.

SCENE III.

DUBOIS, MARTON, ARLEQUIN.

ARLEQUIN, *voyant Dubois.*

AH ! te voilà donc, mal-bâti.

DUBOIS.

Tenez : n'eſt-ce pas là une belle figure pour ſe moquer de la mienne ?

MARTON.

Que veux-tu, Arlequin ?

ARLEQUIN.

Ne ſçauriez-vous pas où demeure la rue du Figuier, Mademoiſelle ?

MARTON.

Oui.

ARLEQUIN.

C'eſt que mon camarade, que je ſers, m'a dit de porter cette lettre à quelqu'un qui eſt dans

cette rue ; & comme je ne la ſçais pas, il m'a dit que je m'en informaſſe à vous ou à cet animal-là : mais cet animal-là ne mérite pas que je lui en parle, ſinon pour l'injurier. J'aimerois mieux que le diable eût emporté toutes les rues, que d'en ſçavoir une par le moyen d'un malotru comme lui.

DUBOIS, *à Marton, à part.*

Prenez la lettre. (*haut.*) Non, non, Mademoiſelle, ne lui enſeignez rien : qu'il galope.

ARLEQUIN.

Veux-tu te taire?

MARTON, *négligemment.*

Ne l'interrompez donc point, Dubois. Eh bien ! veux-tu me donner ta lettre? Je vais envoyer dans ce quartier-là, & on la rendra à ſon adreſſe.

ARLEQUIN.

Ah ! voilà qui eſt bien agréable. Vous êtes une fille de bonne amitié, Mademoiſelle.

DUBOIS, *s'en-allant.*

Vous êtes bien bonne d'épargner de la peine à ce fainéant-là.

ARLEQUIN.

Ce malhonnnête ! Va, va trouver le tableau pour voir comme il ſe moque de toi.

MARTON, *seule avec Arlequin.*

Ne lui réponds rien: donne ta lettre.

ARLEQUIN.

Tenez, Mademoiselle; vous me rendez un service qui me fait grand bien. Quand il y aura à trotter pour votre serviable personne, n'ayez point d'autre postillon que moi.

MARTON.

Elle sera rendue exactement.

ARLEQUIN.

Oui, je vous recommande l'exactitude à cause de Monsieur Dorante, qui mérite toutes sortes de fidélités.

MARTON, *à part.*

L'indigne !

ARLEQUIN, *s'en-allant.*

Je suis votre serviteur éternel.

MARTON.

Adieu.

ARLEQUIN, *revenant.*

Si vous le rencontrez, ne lui dites point qu'un autre galope à ma place.

SCENE IV.

Madame ARGANTE, LE COMTE, MARTON.

MARTON, *un moment seule.*

NE disons mot que je n'aie vu ce que ceci contient.

Madame ARGANTE.

Eh bien! Marton, qu'avez-vous appris de Dubois?

MARTON.

Rien, que ce que vous sçaviez déjà, Madame; & ce n'est pas assez.

Madame ARGANTE.

Dubois est un coquin qui nous trompe.

LE COMTE.

Il est vrai que sa menace paroissoit signifier quelque chose de plus.

Madame ARGANTE.

Quoi qu'il en soit, j'attends Monsieur Remy, que j'ai envoyé chercher; & s'il ne nous défait

pas de cet homme-là, ma fille sçaura qu'il ôse l'aimer; je l'ai résolu. Nous en avons les présomptions les plus fortes: & ne fût-ce que par bienséance, il faudra bien qu'elle le chasse. D'un autre côté, j'ai fait venir l'Intendant que Monsieur le Comte lui proposoit. Il est ici, & je lui présenterai sur le champ.

MARTON.

Je doute que vous réussissiez, si nous n'apprenons rien de nouveau: mais je tiens peut-être son congé, moi qui vous parle... Voici Monsieur Remy: je n'ai pas le temps de vous en dire davantage; & je vais m'éclaircir.

(*Elle veut sortir.*)

SCENE V.

M. REMY, Madame ARGANTE, LE COMTE, MARTON.

M. REMY, *à Marton, qui se retire.*

Bon jour, ma nièce, puisqu'enfin il faut que vous la soyez. Sçavez-vous ce qu'on me veut ici?

MARTON, *brusquement.*

Passez, Monsieur, & cherchez votre nièce ailleurs : je n'aime point les mauvais plaisants.

(Elle sort.)

M. REMY.

Voilà une petite fille bien incivile. *(à Madame Argante.)* On m'a dit de votre part de venir ici, Madame : de quoi est-il donc question ?

Madame ARGANTE, *d'un ton revêche.*

Ah ! c'est donc vous, Monsieur le Procureur ?

M. REMY.

Oui, Madame ; je vous garantis que c'est moi-même.

Madame ARGANTE.

Et de quoi vous êtes vous avisé, je vous prie, de nous embarrasser d'un Intendant de votre façon ?

M. REMY.

Et par quel hasard Madame y trouve-t-elle à redire ?

Madame ARGANTE.

C'est que nous nous serions bien passés du présent que vous nous avez fait.

M. REMY.

Ma foi ! Madame, s'il n'est pas à votre goût, vous êtes bien difficile.

Madame ARGANTE.

C'eſt votre neveu, dit-on?

M. REMY.

Oui, Madame.

Madame ARGANTE.

Eh bien! tout votre neveu qu'il eſt, vous nous ferez un grand plaiſir de le retirer.

M. REMY.

Ce n'eſt pas à vous que je l'ai donné.

Madame ARGANTE.

Non; mais c'eſt à nous qu'il déplaît, à moi & à Monſieur le Comte que voilà, & qui doit épouſer ma fille.

M. REMY, *élevant la voix.*

Celui-ci eſt nouveau! Mais, Madame, dès qu'il n'eſt pas à vous, il me ſemble qu'il n'eſt pas eſſentiel qu'il vous plaiſe. On n'a pas mis dans le marché qu'il vous plairoit: perſonne n'a ſongé à cela; &, pourvu qu'il convienne à Madame Araminte, tout doit être content. Tant-pis pour qui ne l'eſt pas. Qu'eſt-ce que cela ſignifie?

Madame ARGANTE.

Mais vous avez le ton bien rauque, Monſieur Remy.

M. REMY.

Ma foi! vos compliments ne sont point propres à l'adoucir, Madame Argante.

LE COMTE.

Doucement, Monsieur le Procureur, doucement: il me paroît que vous avez tort.

M. REMY.

Comme vous voudrez, Monsieur le Comte; comme vous voudrez; mais cela ne vous regarde pas. Vous sçavez bien que je n'ai pas l'honneur de vous connoître; & nous n'avons que faire ensemble, pas la moindre chose.

LE COMTE.

Que vous me connoissiez ou non, il n'est pas si peu essentiel que vous le dites, que votre neveu plaise à Madame. Elle n'est pas étrangere dans la maison.

M. REMY.

Parfaitement étrangere pour cette affaire-ci, Monsieur; on ne peut pas plus étrangere. Au surplus Dorante est un homme d'honneur, connu pour tel, dont j'ai répondu, dont je répondrai toujours, & dont Madame parle ici d'une maniere choquante.

Madame ARGANTE.

Votre Dorante eſt un impertinent.

M. REMY.

Bagatelle! ce mot-là ne ſignifie rien dans votre bouche.

Madame ARGANTE.

Dans ma bouche! A qui parle donc ce petit Praticien, Monſieur le Comte? Eſt-ce que vous ne lui impoſerez pas ſilence?

M. REMY.

Comment donc! m'impoſer ſilence! à moi, Procureur! Sçavez-vous bien qu'il y a cinquante ans que je parle, Madame Argante?

Madame ARGANTE.

Il y a donc cinquante ans que vous ne ſçavez ce que vous dites.

SCENE VI.

ARAMINTE, Madame ARGANTE, M. REMY, LE COMTE.

ARAMINTE.

Qu'y a-t-il donc? On diroit que vous vous querellez.

M. REMY.

Nous ne sommes pas fort en paix, & vous venez très-à-propos, Madame. Il s'agit de Dorante: avez-vous sujet de vous plaindre de lui?

ARAMINTE.

Non, que je sçache.

M. REMY.

Vous êtes-vous apperçue qu'il ait manqué de probité?

ARAMINTE.

Lui? non vraiment. Je ne le connois que pour un homme très-estimable.

M. REMY.

Au discours que Madame en tient, ce doit pourtant être un fripon, dont il faut que je vous délivre; & on se passeroit bien du présent que je vous en ai fait, & c'est un impertinent qui déplaît à Madame, qui déplaît à Monsieur qui parle en qualité d'époux futur; & à cause que je le défends, on veut me persuader que je radote.

ARAMINTE, *froidement.*

On se jette-là dans de grands excès. Je n'y ai point de part, Monsieur. Je suis bien éloignée de vous traiter si mal. A l'égard de Dorante, la meilleure justification qu'il y ait pour lui, c'est que je le garde. Mais je venois pour sçavoir une chose, Monsieur le Comte; il y a là-bas un homme d'affaires que vous avez amené pour moi. On se trompe apparemment?

LE COMTE.

Madame, il est vrai qu'il est venu avec moi; mais c'est Madame Argante....

Madame ARGANTE.

Attendez, je vais répondre. Oui, ma fille, c'est moi qui ai prié Monsieur de le faire venir pour remplacer celui que vous avez, & que vous allez

mettre dehors : je ſuis ſûre de mon fait. J'ai laiſſé dire votre Procureur, au reſte; mais il amplifie.

Monſieur REMY.

Courage !

Madame ARGANTE, *vivement.*

Paix ; vous avez aſſez parlé. (*à Araminte.*) Je n'ai point dit que ſon neveu fût un fripon. Il ne ſeroit pas impoſſible qu'il le fût ; je n'en ſerois pas étonnée.

M. REMY.

Mauvaiſe parenthèſe, avec votre permiſſion, ſuppoſition injurieuſe, & tout-à-fait hors d'œuvre.

Madame ARGANTE.

Honnête-homme, ſoit ; du moins n'a-t-on pas encore de preuve du contraire, & je veux croire qu'il l'eſt. Pour un impertinent & très-impertinent, j'ai dit qu'il en étoit un, & j'ai raiſon. Vous dites que vous le garderez : vous n'en ferez rien.

ARAMINTE, *froidement.*

Il reſtera, je vous aſſûre.

Madame ARGANTE.

Point du tout ; vous ne ſçauriez. Seriez-vous d'humeur à garder un Intendant qui vous aime ?

M. REMY.

Eh ! à qui voulez-vous donc qu'il s'attache ? A vous, à qui il n'a pas affaire ?

ARAMINTE.

Mais en effet, pourquoi faut-il que mon Intendant me haïsse ?

Madame ARGANTE.

Eh ! non ; point d'équivoque. Quand je vous dis qu'il vous aime, j'entends qu'il est amoureux de vous, en bon François ; qu'il est ce qu'on appelle amoureux ; qu'il soupire pour vous ; que vous êtes l'objet secret de sa tendresse.

M. REMY.

Dorante ?

ARAMINTE, *riant.*

L'objet secret de sa tendresse ! Oh ! oui, très-secret, je pense. Ah, ah ! je ne me croyois pas si dangereuse à voir. Mais dès que vous devinez de pareils secrets, que ne devinez-vous que tous mes gens sont comme lui ? Peut être qu'ils m'aiment aussi : que sçait-on ? Monsieur Remy, vous qui me voyez assez souvent, j'ai envie de deviner que vous m'aimez aussi.

M. REMY.

Ma foi ! Madame, à l'âge de mon neveu je ne m'en tirerois pas mieux qu'on dit qu'il s'en tire.

Madame ARGANTE.

Ceci n'est pas matiere à plaisanterie, ma fille. Il n'est pas question de votre Monsieur Remy ;

laissons-là

laiſſons-là ce bon-homme, & traitons la choſe un peu ſérieuſement. Vos gens ne vous font pas peindre ; vos gens ne ſe mettent point à contempler vos portraits ; vos gens n'ont point l'air galant, la mine doucereuſe.

M. REMY, *à Araminte.*

J'ai laiſſé paſſer le bon-homme à cauſe de vous, au moins : mais le bon-homme eſt quelquefois brutal.

ARAMINTE.

En vérité, ma mere, vous feriez la premiere à vous moquer de moi, ſi ce que vous me dites me faiſoit la moindre impreſſion. Ce ſeroit une enfance à moi que de le renvoyer ſur un pareil ſoupçon. Eſt-ce qu'on ne peut me voir ſans m'aimer? Je n'y ſçaurois que faire : il faut bien m'y accoutumer, & prendre mon parti là-deſſus. Vous lui trouvez l'air galant, dites-vous? Je n'y avois pas pris garde, & je ne lui en ferai point un reproche. Il y auroit de la biſarrerie à ſe fâcher de ce qu'il eſt bien fait. Je ſuis d'ailleurs comme tout le monde : j'aime aſſez les gens de bonne mine.

SCENE VII.

ARAMINTE, Madame ARGANTE, M. REMY, LE COMTE, DORANTE.

DORANTE.

JE vous demande pardon, Madame, ſi je vous interromps. J'ai lieu de préſumer que mes ſervices ne vous ſont plus agréables; & dans la conjoncture préſente, il eſt naturel que je ſçache mon ſort.

Madame ARGANTE, *ironiquement.*

Son ſort! Le ſort d'un Intendant: que cela eſt beau!

M. REMY.

Et pourquoi n'auroit-il pas un ſort?

ARAMINTE, *d'un air vif à ſa mere.*

Voilà des emportements qui m'appartiennent. (*à Dorante.*) Quelle eſt cette conjecture, Monſieur, & le motif de votre inquiétude?

DORANTE.

Vous le ſçavez, Madame. Il y a quelqu'un ici

que vous avez envoyé chercher pour occuper ma place.

ARAMINTE.

Ce quelqu'un-là eſt fort mal conſeillé. Déſabuſez-vous : ce n'eſt point moi qui l'ai fait venir.

DORANTE.

Tout a contribué à me tromper ; d'autant plus que Mademoiſelle Marton vient de m'aſſurer que dans une heure je ne ſerois plus ici.

ARAMINTE.

Marton vous a tenu un fort ſot diſcours.

Madame ARGANTE.

Le terme eſt encore trop long : il devroit en ſortir tout-à-l'heure.

M. REMY, *comme à part.*

Voyons par où cela finira.

ARAMINTE.

Allez, Dorante ; tenez-vous en repos. Fuſſiez-vous l'homme du monde qui me convînt le moins, vous reſterez. Dans cette occaſion-ci ; c'eſt à moi-même que je dois cela. Je me ſens offenſée du procédé qu'on a avec moi, & je vais faire dire à cet homme d'affaires qu'il ſe retire. Que ceux qui l'ont amené, ſans me conſulter, le remmenent ; & qu'il n'en ſoit plus parlé.

SCENE VIII.

ARAMINTE, Madame ARGANTE, M. REMY, LE COMTE, DORANTE, MARTON.

MARTON, *froidement.*

Ne vous pressez pas de le renvoyer, Madame. Voilà une lettre de recommandation pour lui; & c'est Monsieur Dorante qui l'a écrite.

ARAMINTE.

Comment!

MARTON, *donnant la lettre au Comte.*

Un instant, Madame; cela mérite d'être écouté. La lettre est de Monsieur, vous dis-je.

LE COMTE, *lit haut.*

Je vous conjure, mon cher ami, d'être demain sur les neuf heures du matin chez vous. J'ai bien des choses à vous dire: je crois que je vais sortir de chez la dame que vous sçavez; elle ne peut plus

ignorer la malheureuse passion que j'ai prise pour elle, & dont je ne guérirai jamais.

Madame ARGANTE.

De la passion ! entendez-vous, ma fille ?

LE COMTE *lit.*

Un misérable ouvrier que je n'attendois pas est venu ici pour m'apporter la boîte de ce portrait que j'ai fait d'elle.

Madame ARGANTE.

C'est-à-dire que le personnage sçait peindre.

LE COMTE *lit.*

J'étois absent ; il l'a laissée à une fille de la maison.

Madame ARGANTE, *à Marton.*

Fille de la maison; cela vous regarde.

LE COMTE *lit.*

On a soupçonné que ce portrait m'appartenoit. Ainsi je pense qu'on va tout découvrir ; & qu'avec le chagrin d'être renvoyé & de perdre le plaisir de voir tous les jours celle que j'adore...

Madame ARGANTE.

Que j'adore ! ah ! que j'adore !

LE COMTE *lit.*

J'aurai encore celui d'être méprisé d'elle.

Madame ARGANTE.

Je crois qu'il n'a pas mal deviné celui-là, ma fille.

LE COMTE *lit.*

Non pas à cause de la médiocrité de ma fortune, sorte de mépris dont je n'oserois la croire capable......

Madame ARGANTE.

Eh ! pourquoi non ?

LE COMTE *lit.*

Mais seulement à cause du peu que je vaux auprès d'elle, tout honoré que je suis de l'estime de tant d'honnêtes-gens.

Madame ARGANTE.

Et en vertu de quoi l'estiment-ils tant ?

LE COMTE *lit.*

Auquel cas je n'ai plus que faire à Paris. Vous êtes à la veille de vous embarquer ; & je suis déterminé à vous suivre.

Madame ARGANTE.

Bon voyage au galant.

M. REMY.

Le beau motif d'embarquement !

Madame ARGANTE.

Hé bien ! en avez-vous le cœur net, ma fille ?

LE COMTE.

L'éclairciſſement m'en paroît complet.

ARAMINTE, *à Dorante.*

Quoi ! cette lettre n'eſt pas d'une écriture contrefaite ? vous ne la niez point ?

DORANTE.

Madame....

ARAMINTE.

Retirez-vous.

M. REMY.

Eh bien ! quoi ? c'eſt de l'amour qu'il a : ce n'eſt pas d'aujourd'hui que les belles perſonnes en donnent ; & tel que vous le voyez, il n'en a pas pris pour toutes celles qui auroient bien voulu lui en donner. Cet amour-là lui coûte quinze-mille livres de rente, ſans compter les mers qu'il veut courir ; voilà le mal : car, au reſte, s'il étoit riche, le perſonnage en vaudroit bien un autre ; il pourroit bien dire qu'il adore (*contrefaiſant Madame Argante.*) Accommodez-vous au reſte ; je ſuis votre ſerviteur, Madame. (*Il ſort.*)

MARTON.

Fera-t-on monter l'Intendant que Monſieur le Comte a amené, Madame ?

ARAMINTE.

N'entendrai-je parler que d'Intendant? Allez-vous en ; vous prenez mal votre temps pour me faire des queſtions.

(*Marton ſort.*)

Madame ARGANTE.

Mais, ma fille, elle a raiſon. C'eſt Monſieur le Comte qui vous en répond ; il n'y a qu'à le prendre.

ARAMINTE.

Et moi je n'en veux point.

LE COMTE.

Eſt-ce à cauſe qu'il vient de ma part, Madame?

ARAMINTE.

Vous êtes le maître d'interpréter, Monſieur ; mais je n'en veux point.

LE COMTE.

Vous vous expliquez là-deſſus d'un air de vivacité qui m'étonne.

Madame ARGANTE.

Mais, en effet, je ne vous reconnois pas. Qu'eſt-ce qui vous fâche?

ARAMINTE.

Tout; on s'y eſt mal pris: il y a dans tout ceci des façons ſi déſagréables, des moyens ſi offenſants, que tout m'en choque.

Madame ARGANTE, *étonnée.*

On ne vous entend point.

LE COMTE.

Quoique je n'aie aucune part à ce qui vient de ſe paſſer, je ne m'apperçois que trop, Madame, que je ne ſuis pas exempt de votre mauvaiſe humeur; & je ſerois fâché d'y contribuer davantage par ma préſence.

Madame ARGANTE.

Non, Monſieur; je vous ſuis. Ma fille, je retiens Monſieur le Comte: vous allez venir nous trouver apparemment? Vous n'y ſongez pas, Araminte; on ne ſçait que penſer.

SCENE IX.

ARAMINTE, DUBOIS.

DUBOIS.

Enfin, Madame, à ce que je vois, vous en voilà délivrée. Qu'il devienne tout ce qu'il voudra, à présent. Tout le monde a été témoin de sa folie, & vous n'avez plus rien à craindre de sa douleur; il ne dit mot. Au reste, je viens seulement de le rencontrer plus mort que vif, qui traversoit la galerie pour aller chez lui. Vous auriez trop ri de le voir soupirer; il m'a pourtant fait pitié; je l'ai vu si défait, si pâle & si triste, que j'ai eu peur qu'il ne se trouvât mal.

ARAMINTE, *qui ne l'a pas regardé jusques-là, & qui a toujours rêvé, dit d'un ton haut.*

Mais, qu'on aille donc voir. Quelqu'un l'a-t-il suivi? que ne le secouriez-vous? faut-il tuer cet homme?

DUBOIS.

J'y ai pourvu, Madame: j'ai appellé Arlequin, qui ne le quittera pas; & je crois d'ail-

leurs qu'il n'arrivera rien : voilà qui eſt fini. Je ne ſuis venu que pour vous dire une choſe, c'eſt que je penſe qu'il demandera à vous parler, & je ne conſeille pas à Madame de le voir davantage ; ce n'eſt pas la peine.

ARAMINTE, *ſechement.*

Ne vous embarraſſez pas; ce ſont mes affaires.

DUBOIS.

En un mot, vous en êtes quitte, & cela par le moyen de cette lettre qu'on vous a lue, & que Mademoiſelle Marton a tirée d'Arlequin par mon avis. Je me ſuis douté qu'elle pourroit vous être utile, & c'eſt une excellente idée que j'ai eue là; n'eſt-ce pas, Madame ?

ARAMINTE, *froidement.*

Quoi ! c'eſt à vous que j'ai l'obligation de la ſcene qui vient de ſe paſſer ?

DUBOIS, *librement.*

Oui, Madame.

ARAMINTE.

Méchant valet ! ne vous préſentez plus devant moi.

DUBOIS, *comme étonné.*

Hélas ! Madame, j'ai cru bien faire.

ARAMINTE.

Allez, malheureux ! il falloit m'obéir. Je vous avois dit de ne plus vous en mêler : vous m'avez jettée dans tous les désagréments que je voulois éviter. C'est vous qui avez répandu tous les soupçons qu'on a eus sur son compte ; & ce n'est pas par attachement pour moi que vous m'avez appris qu'il m'aimoit ; ce n'est que par le plaisir de faire du mal. Il m'importoit peu d'en être instruite ; c'est un amour que je n'aurois jamais sçu, & je le trouve bien malheureux d'avoir eu affaire à vous, lui qui a été votre maître, qui vous affectionnoit, qui vous a bien traité ; qui vient, tout récemment encore, de vous prier à genoux de lui garder le secret. Vous l'assassinez, vous me trahissez moi-même. Il faut que vous soyez capable de tout. Que je ne vous voie jamais ; & point de réplique.

DUBOIS, *s'en-va en riant.*

Allons, voilà qui est parfait.

SCENE X.

ARAMINTE, MARTON.

MARTON, *triste.*

LA maniere dont vous m'avez renvoyée, il n'y a qu'un moment, me montre que je vous ſuis déſagréable, Madame; & je crois vous faire plaiſir en vous demandant mon congé.

ARAMINTE, *froidement.*

Je vous le donne.

MARTON.

Votre intention eſt-elle que je ſorte dès-aujourd'hui, Madame?

ARAMINTE.

Comme vous voudrez.

MARTON.

Cette aventure-ci eſt bien triſte pour moi!

ARAMINTE.

Oh! point d'explication, s'il vous plaît.

MARTON.

Je ſuis au déſeſpoir.

ARAMINTE, *avec impatience.*

Eſt-ce que vous êtes fâchée de vous en-aller? Eh bien ! reſtez, Mademoiſelle, reſtez ; j'y conſens : mais finiſſons.

MARTON.

Après les bienfaits dont vous m'avez comblée, que ferois-je auprès de vous à préſent que je vous ſuis ſuſpecte, & que j'ai perdu toute votre confiance?

ARAMINTE.

Mais que voulez-vous que je vous confie ? Inventerai-je des ſecrets pour vous les dire ?

MARTON.

Il eſt pourtant vrai que vous me renvoyez, Madame : d'où vient ma diſgrâce ?

ARAMINTE.

Elle eſt dans votre imagination. Vous me demandez votre congé, je vous le donne.

MARTON.

Ah ! Madame, pourquoi m'avez-vous expoſée au malheur de vous déplaire ? J'ai perſécuté par ignorance l'homme du monde le plus aimable, qui vous aime plus qu'on n'a jamais aimé.

ARAMINTE, *à part.*

Hélas !

MARTON.

Et à qui je n'ai rien à reprocher ; car il vient de me parler. J'étois son ennemie, & je ne la suis plus. Il m'a tout dit. Il ne m'avoit jamais vue : c'est Monsieur Remy qui m'a trompée, & j'excuse Dorante.

ARAMINTE.

A la bonne-heure.

MARTON.

Pourquoi avez-vous eu la cruauté de m'abandonner au hasard d'aimer un homme qui n'est pas fait pour moi, qui est digne de vous, & que j'ai jetté dans une douleur dont je suis pénétrée?

ARAMINTE, *d'un ton doux.*

Tu l'aimois donc, Marton?

MARTON.

Laissons-là mes sentiments. Rendez-moi votre amitié comme je l'avois, & je serai contente.

ARAMINTE.

Ah ! je te la rends toute entiere.

MARTON, *lui baisant la main.*

Me voilà consolée.

ARAMINTE.

Non, Marton ; tu ne l'es pas encore. Tu pleures, & tu m'attendris.

MARTON.

N'y prenez point garde. Rien ne m'eſt ſi cher que vous.

ARAMINTE.

Va, je prétends bien te faire oublier tous tes chagrins. Je penſe que voici Arlequin.

SCÈNE XI.

ARAMINTE, MARTON, ARLEQUIN.

ARAMINTE.

Que veux-tu ?

ARLEQUIN, *pleurant & ſanglotant.*

J'aurois bien de la peine à vous le dire : car je ſuis dans une détreſſe qui me coupe entièrement la parole, à cauſe de la trahiſon que Mademoiſelle Marton m'a faite. Ah ! quelle ingrate perfidie !

MARTON.

Laiſſe-là ta perfidie, & nous dis ce que tu veux.

ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Ah ! cette pauvre lettre ! Quelle excroquerie !

ARAMINTE.

Dis donc ?

ARLEQUIN.

Monſieur Dorante vous demande à genoux qu'il vienne ici vous rendre compte des paperaſſes qu'il a eus dans les mains depuis qu'il eſt ici. Il m'attend à la porte où il pleure.

MARTON.

Dis-lui qu'il vienne.

ARLEQUIN.

Le voulez-vous, Madame ? car je ne me fie pas à elle. Quand on m'a une fois affronté, je n'en reviens point.

MARTON, *d'un air triſte & attendri.*

Parlez-lui, Madame ; je vous laiſſe.

ARLEQUIN, *quand Marton eſt partie.*

Vous ne me répondez point, Madame ?

ARAMINTE.

Il peut venir.

SCENE XII.

DORANTE, ARAMINTE.

ARAMINTE.

Approchez, Dorante.

DORANTE.

Je n'ôse presque paroître devant vous.

ARAMINTE, *à part.*

Ah? je n'ai guères plus d'assurance que lui. (*haut.*) Pourquoi vouloir me rendre compte de mes papiers? Je m'en fie bien à vous. Ce n'est pas là-dessus que j'aurai à me plaindre.

DORANTE.

Madame... j'ai autre chose à dire... je suis si interdit, si tremblant, que je ne sçaurois parler.

ARAMINTE, *à part avec émotion.*

Ah! que je crains la fin de tout ceci!

DORANTE, *ému.*

Un de vos Fermiers est venu tantôt, Madame.

ARAMINTE, *émue.*

Un de mes Fermiers?... cela se peut.

DORANTE.

Oui, Madame,... il est venu.

ARAMINTE, *toujours émue.*

Je n'en doute pas.

DORANTE, *ému.*

Et j'ai de l'argent à vous remettre.

ARAMINTE.

Ah! de l'argent. . . . . nous verrons.

DORANTE.

Quand il vous plaîra, Madame, de le recevoir.

ARAMINTE.

Oui. . . je le recevrai. . . vous me le donnerez. (*à part.*) Je ne sçais ce que je lui réponds.

DORANTE.

Ne seroit-il pas temps de vous l'apporter ce soir ou demain, Madame?

ARAMINTE.

Demain, dites-vous? Comment vous garder jusques-là, après ce qui est arrivé?

DORANTE, *plaintivement.*

De tout le temps de ma vie que je vais passer loin de vous, je n'aurois plus que ce seul jour qui m'en seroit précieux.

ARAMINTE.

Il n'y a pas moyen, Dorante: il faut se quitter.

On ſçait que vous m'aimez; & on croiroit que je n'en ſuis pas fâchée.

DORANTE.

Hélas! Madame, que je vais être à plaindre!

ARAMINTE.

Ah! allez, Dorante; chacun a ſes chagrins.

DORANTE.

J'ai tout perdu! J'avois un portrait, & je ne l'ai plus.

ARAMINTE.

A quoi vous ſert de l'avoir? vous ſçavez peindre.

DORANTE.

Je ne pourrois de long-temps m'en dédommager. D'ailleurs, celui-ci m'auroit été bien cher! Il a été entre vos mains, Madame.

ARAMINTE.

Mais! vous n'êtes pas raiſonnable.

DORANTE.

Ah! Madame, je vais être éloigné de vous. Vous ſerez aſſez vengée. N'ajoutez rien à ma douleur.

ARAMINTE.

Vous donner mon portrait! ſongez-vous que ce ſeroit avouer que je vous aime?

DORANTE.

Que vous m'aimez, Madame! Quelle idée! qui pourroit ſe l'imaginer?

ARAMINTE, *d'un ton vif & naïf.*

Et voilà pourtant ce qui m'arrive.

DORANTE, *ſe jettant à ſes genoux.*

Je me meurs!

ARAMINTE.

Je ne ſçais plus où je ſuis. Moderez votre joie: levez-vous, Dorante.

DORANTE *ſe leve, & dit tendrement:*

Je ne la mérite pas. Cette joie me tranſporte. Je ne la mérite pas, Madame. Vous allez me l'ôter; mais n'importe: il faut que vous ſoyez inſtruite.

ARAMINTE, *étonnée.*

Comment! que voulez-vous dire?

DORANTE.

Dans tout ce qui ſe paſſe chez vous, il n'y a rien de vrai que ma paſſion qui eſt infinie, & que le portrait que j'ai fait. Tous les incidents qui ſont arrivés, partent de l'induſtrie d'un Domeſtique qui ſçavoit mon amour, qui m'en plaint; qui, par le charme de l'eſpérance du plaiſir de vous voir, m'a, pour ainſi dire, forcé de conſentir à

son stratagême; il vouloit me faire valoir auprès de vous. Voilà, Madame, ce que mon respect, mon amour & mon caractere ne me permettent pas de vous cacher. J'aime encore mieux regretter votre tendresse que de la devoir à l'artifice qui me l'a acquise. J'aime mieux votre haîne que le remords d'avoir trompé ce que j'adore.

ARAMINTE, *le regardant quelque temps sans parler.*

Si j'apprenois cela d'un autre que de vous, je vous haïrois sans doute; mais l'aveu que vous m'en faites vous-même, dans un moment comme celui-ci, change tout. Ce trait de sincérité me charme, me paroît incroyable; & vous êtes le plus honnête-homme du monde. Après tout, puisque vous m'aimez véritablement, ce que vous avez fait pour gagner mon cœur n'est point blâmable. Il est permis à un amant de chercher les moyens de plaire; & on doit lui pardonner, lorsqu'il a réussi.

DORANTE.

Quoi! la charmante Araminte daigne me justifier!

ARAMINTE.

Voici le Comte avec ma mere; ne dites mot, & laissez-moi parler.

SCENE DERNIERE.

DORANTE, ARAMINTE, LE COMTE, Madame ARGANTE.

Madame ARGANTE, *voyant Dorante.*

QUOI ! le voilà encore ?

ARAMINTE, *froidement.*

Oui, ma mere. (*au Comte.*) Monsieur le Comte, il étoit question de mariage entre vous & moi, & il n'y faut plus penser. Vous méritez qu'on vous aime ; mon cœur n'est point en état de vous rendre justice, & je ne suis pas d'un rang qui vous convienne.

Madame ARGANTE.

Quoi donc ! que signifie ce discours ?

LE COMTE.

Je vous entends, Madame, & sans l'avoir dit à Madame (*montrant Madame Argante,*) je songeois à me retirer. J'ai deviné tout. Dorante n'est venu chez vous qu'à cause qu'il vous aimoit : il vous a plu ; vous voulez lui faire sa fortune : voilà tout ce que vous alliez dire.

ARAMINTE.

Je n'ai rien à ajouter.

Madame ARGANTE, *outrée.*

La fortune à cet homme-là !

LE COMTE, *tristement.*

Il n'y a plus que notre discussion que nous réglerons à l'amiable. J'ai dit que je ne plaiderois point, & je tiendrai parole.

ARAMINTE.

Vous êtes bien généreux. Envoyez-moi quelqu'un qui en décide, & ce sera assez.

Madame ARGANTE.

Ah ! la belle chûte ! ah ! ce maudit Intendant ! Qu'il soit votre mari tant qu'il vous plaira ; mais il ne sera jamais mon gendre.

ARAMINTE.

Laissons passer sa colere, & finissons.

(Ils sortent.)

DUBOIS.

Ouf ! ma gloire m'accable. Je mériterois bien d'appeller cette femme-là ma brû.

ARLEQUIN.

Pardi ! nous nous soucions bien de ton tableau à présent ! L'original nous en fournira bien d'autres copies.

FIN.

LA
JOIE IMPRÉVUE,
COMÉDIE
EN UN ACTE, EN PROSE;

Représentée par les Comédiens Italiens, le 7 Juillet 1738.

ACTEURS.

M. ORGON.

Madame DORVILLE.

CONSTANCE, Fille de Madame Dorville, Maitresse de Damon.

DAMON, Fils de M. Orgon, Amant de Constance.

LE CHEVALIER.

LISETTE, Suivante de Constance.

PASQUIN, Valet de Damon.

La Scene est à Paris, dans un Jardin qui communique à un Hôtel garni.

LA JOIE IMPRÉVUE, COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

DAMON, PASQUIN.

(*Damon paroît triste.*)

PASQUIN, *suivant son maître, & d'un ton douloureux, un moment après qu'ils sont sur le Théâtre.*

FASSE le Ciel, Monsieur, que votre chagrin vous profite, & vous apprenne à mener une vie plus raisonnable !

DAMON.

Taîs-toi, laisse-moi seul.

PASQUIN.

Non, Monsieur : il faut que je vous parle ; cela est de conséquence.

DAMON.

De quoi s'agit-il donc?

PASQUIN.

Il y a quinze jours que vous êtes à Paris....

DAMON.

Abrège.

PASQUIN.

Patience. Monſieur votre pere vous a envoyé pour acheter une Charge : l'argent de cette Charge étoit entier entre les mains de votre Banquier, de qui vous avez déjà reçu la moitié, que vous avez jouée & perdue ; ce qui fait, par conſéquent, que vous ne pouvez plus avoir que la moitié de votre Charge ; & voilà ce qui eſt terrible.

DAMON.

Eſt-ce là tout ce que tu as à me dire?

PASQUIN.

Doucemenr, Monſieur ; c'eſt qu'actuellement j'ai une Charge auſſi, moi ; laquelle eſt de veiller ſur votre conduite, & de vous donner mes conſeils. Paſquin, me dit Monſieur votre pere la veille de notre départ, je connoîs ton zèle, ton jugement & ta prudence ; ne quitte jamais mon fils, ſers-lui de guide, gouverne ſes actions & ſa tête ; regarde-le comme un dépôt que je te confie.

Je le lui promis bien, je lui en donnai ma parole, je me fondois ſur votre docilité, & je me ſuis trompé. Votre conduite, vous la voyez, elle eſt déteſtable; mes conſeils, vous les avez mépriſés; vos fonds ſont entamés, la moitié de votre argent eſt partie; & voilà mon dépôt dans le plus déplorable état du monde. Il faut pourtant que j'en rende compte; & c'eſt ce qui fait ma douleur.

DAMON.

Tu conviendras qu'il y a plus de malheur dans tout ceci, que de ma faute. En arrivant à Paris, je me mets dans cet Hôtel garni: j'y vois un jardin qui eſt commun à une autre maiſon; je m'y promene, j'y rencontre le Chevalier avec qui, par haſard, je lie converſation: il loge au même Hôtel; nous mangeons à la même table. Je vois que tout le monde joue après-dîner; il me propoſe d'en faire autant; je joue, je gagne d'abord; je continue par compagnie, & inſenſiblement je perds beaucoup, ſans aucune inclination pour le jeu: voilà d'où cela vient; mais ne t'inquiète point: je ne veux plus jouer qu'une fois pour regagner mon argent; & j'ai un preſſentiment que je ſerai heureux.

PASQUIN.

Ah! Monſieur, quel preſſentiment! Soyez ſûr que c'eſt le diable qui vous parle à l'oreille.

DAMON.

Non, Paſquin : on ne perd pas toujours ; je veux me remettre en état d'acheter la Charge en queſtion, afin que mon pere ne ſçache rien de ce qui s'eſt paſſé. Au ſurplus, c'eſt dans ce jardin que j'ai connu l'aimable Conſtance : c'eſt ici où je la vois quelquefois, où je crois m'appercevoir qu'elle ne me haît pas ; & ce bonheur eſt bien au-deſſus de toutes mes pertes.

PASQUIN.

Oh! quant à votre amour pour elle, j'y conſens, j'y donne mon approbation. Je vous dirai même que le plaiſir de voir Liſette qui la ſuit, a extrêmement adouci les afflictions que vous m'avez données ; je n'aurois pu les ſupporter ſans elle. Il n'y a qu'une choſe qui m'intrigue ; c'eſt que la mere de Conſtance, quand elle ſe promene ici avec ſa fille, & que vous les abordez, ne me paroît pas fort touchée de votre compagnie : ſa mine s'allonge. J'ai peur qu'elle ne vous trouve un étourdi ; vous êtes pourtant un aſſez joli garçon, aſſez bien fait ; mais, de temps-en-temps,

vous avez dans votre air, je ne sçais quoi..... qui marqueroit.... une tête légere... vous entendez bien? Et ces têtes-là ne sont pas du goût des meres.

DAMON, *riant.*

Que veut dire cet impertinent?..... Mais qui est-ce qui vient par cette autre allée du jardin?

PASQUIN.

C'est peut-être ce fripon de Chevalier qui vient chercher le reste de votre argent.

DAMON.

Prends garde à ce que tu dis, & avance pour voir qui c'est.

SCENE II.

LE CHEVALIER, DAMON, PASQUIN.

(*On voit paroître le Chevalier.*)

LE CHEVALIER.

Où est ton Maître, Pasquin?

PASQUIN.

Il est sorti, Monsieur.

LE CHEVALIER.

Sorti ! Eh, je le vois qui se promene. D'où vient est-ce que tu me le caches ?

PASQUIN, *brusquement.*

Je fais tout pour le mieux.

LE CHEVALIER.

Bon jour, Damon. Ce valet ne vouloit pas que je vous visse. Est-ce que vous avez affaire ?

DAMON.

Non : c'est qu'il me rendoit quelque compte qui ne presse pas.

PASQUIN.

C'est que je n'aime pas ceux qui gagnent l'argent de mon maître.

LE CHEVALIER.

Il le gagnera peut-être une autre fois.

PASQUIN.

Tarare !

DAMON, *à Pasquin.*

Taîs-toi.

LE CHEVALIER.

Laisse-le dire ; je lui sçais bon gré de sa méchante humeur, puisqu'elle vient de son zèle.

PASQUIN.

Ajoutez, de ma prudence.

DAMON,

DAMON, *à Pasquin.*

Finiras-tu ?

LE CHEVALIER.

Je n'y prends pas garde. Je vais dîner en Ville, & je n'ai pas voulu partir sans vous voir.

DAMON.

Ne reviendrez-vous pas ce soir ici pour être au Bal ?

LE CHEVALIER.

Je ne crois pas : il y a toute apparence qu'on m'engagera à souper où je vais.

DAMON.

Comment donc. Mais j'ai compté que ce soir vous me donneriez ma revanche.

LE CHEVALIER.

Cela me sera difficile. J'ai même, ce matin, reçu une lettre qui, je crois, m'obligera à aller demain à la campagne pour quelques jours.

DAMON.

A la campagne ?

PASQUIN.

Eh oui ! Monsieur ; il fait si beau ! Partez, Monsieur le Chevalier, & ne revenez pas. Nos affaires ont grand besoin de votre absence. Il y a tant de

châteaux dans les champs; amusez-vous à en ruiner quelqu'un.

DAMON, *à Pasquin.*

Encore?

LE CHEVALIER.

Il commence à m'ennuyer.

DAMON.

Chevalier, encore une fois, je vous attends ce soir.

LE CHEVALIER.

Vous parlerai-je franchement? Je ne ne joue jamais qu'argent comptant, & vous me dites hier que vous n'en aviez plus.

DAMON.

Que cela ne vous arrête point; je n'ai qu'un pas à faire pour en avoir.

LE CHEVALIER.

En ce cas-là, nous nous reverrons tantôt.

PASQUIN, *d'un ton dolent.*

Hélas! nous n'étions que blessés; nous voilà morts. (*à son maître.*) Monsieur, cet argent qui est à deux pas d'ici, n'est pas à vous: il est à Monsieur votre pere; & vous sçavez bien que son intention

n'eſt pas que Monſieur le Chevalier y ait part ; il ne lui en deſtine pas une obole.

DAMON.

Oh ! je me fâcherai à la fin : retire-toi.

PASQUIN, *en colere.*

Monſieur, je ſuis ſûr que vous perdrez.

LE CHEVALIER, *en riant.*

Puiſſe-t-il dire vrai, au reſte.

PASQUIN, *au Chevalier.*

Ah ! vous ſçavez bien que je ne me trompe pas.

LE CHEVALIER, *comme ému.*

Hem ?

PASQUIN.

Je dis qu'il perdra. Vous êtes un ſi habile homme que vous jouez à coup ſûr.

DAMON.

Je crois que l'eſprit lui tourne.

PASQUIN.

Il n'y a point de mal à dire que vous perdrez, quand c'eſt la vérité.

LE CHEVALIER.

Voilà un inſolent valet.

PASQUIN, *ſans regarder.*

Cela n'empêchera pas qu'il ne perde.

LE CHEVALIER.

Adieu, jusqu'au revoir.

DAMON.

Ne me manquez donc pas.

PASQUIN.

Oh que non ! il vise trop juste pour cela.

SCENE III.

PASQUIN, DAMON.

DAMON.

IL faut avouer que tu abuses furieusement de ma patience. Sçais-tu la valeur des mauvais discours que tu viens de tenir, & qu'à la place du Chevalier, je refuserois de jouer davantage ?

PASQUIN.

C'est que vous avez du cœur ; & lui de l'adresse.

DAMON.

Mais pourquoi t'obstines-tu à soutenir qu'il gagnera ?

PASQUIN.

C'est qu'il voudra gagner.

DAMON.

T'a-t-on dit quelque chofe de lui? T'a-t-on donné quelque avis.

PASQUIN.

Non : je n'en ai point reçu d'autre que de fa mine. C'eft elle qui m'a dit tout le mal que j'en fçais.

DAMON.

Tu extravagues.

PASQUIN.

Monfieur, je m'y ferois hâcher. Il n'y a point d'honnête-homme qui puiffe avoir ce vifage-là. Lifette, en le voyant ici, en convenoit hier avec moi.

DAMON.

Lifette? Belle autorité!

PASQUIN.

Belle autorité! C'eft pourtant une fille qui, du premier coup d'œil, a fenti tout ce que je valois.

DAMON, *riant & partant.*

Ha, ha, ha. Tu me donnes une grande idée de fa pénétration. Je vais chez mon Banquier; c'eft aujourd'hui jour de Pofte. Ne t'éloigne pas.

PASQUIN.

Arrêtez, Monsieur. On nous a interrompus : je ne vous ai pas quand je veux ; & mes ordres portent aussi, attendu cette légereté d'esprit dont je vous ai parlé, que je tiendrai la main à ce que vous exécutiez tout ce que Monsieur votre pere vous a dit de faire ; & voici un petit Agenda où j'ai tout écrit. (*Il lit.*)

Liste des Articles & Commissions recommandées par Monsieur Orgon à Monsieur Damon son fils aîné, sur les déportements, faits, gestes, & exactitude duquel il est enjoint à moi Pasquin, son serviteur, d'apporter mon inspection & contrôle.

DAMON, *riant.*

Inspection & contrôle !

PASQUIN.

Oui, Monsieur, ce sont mes fonctions ; c'est comme qui diroit, Gouverneur.

DAMON.

Acheve.

PASQUIN.

Premierement. *Aller chez Monsieur Lourdain, Banquier, recevoir la somme de...* Le cœur me manque, je ne sçaurois la prononcer. La belle & copieuse somme que c'étoit ! Nous n'en avons

plus que les débris. Vous ne vous êtes que trop ressouvenu d'elle, & voilà l'article de mon Mémoire le plus maltraité.

DAMON.

Finis, ou je te laisse.

PASQUIN.

Secondement. *Le Pupille ne manquera pas de se transporter chez Monsieur Raffle, Procureur, pour lui remettre des Papiers.*

DAMON.

Passe; cela est fait.

PASQUIN.

Troisiemement. *Aura soin le sieur Pasquin de presser le sieur Damon.*

DAMON.

Parle donc, Maraud, avec ton sieur Damon.

PASQUIN.

Style de Précepteur.... *de presser le sieur Damon de porter une lettre à l'adresse de Madame..* Attendez.... ma foi, c'est *Madame Dorville, rue Galate*; dans la rue où nous sommes.

DAMON.

Madame Dorville! Est-ce-là le nom de l'adresse? je ne l'avois seulement pas lue. Eh, parbleu! ce seroit donc la mere de Constance, Pasquin?

PASQUIN.

C'eſt elle-même ſans doute, qui loge dans cette maiſon, d'où elle paſſe dans le jardin de votre Hôtel. Voyez ce que c'eſt! faute d'exactitude, nous négligions la lettre du monde la plus importante, & qui va nous donner accès dans la maiſon.

DAMON.

J'étois bien éloigné de penſer que j'avois en main quelque choſe d'auſſi favorable. Je ne l'ai pas même ſur moi, cette lettre, que je ne devois rendre qu'à loiſir. Mais par où mon pere connoît-il Madame Dorville ?

PASQUIN.

Oh ! pardi, depuis le temps qu'il vit, il a eu celui de faire des connoiſſances.

DAMON.

Tu me fais plaiſir de me rappeller cette lettre. Voilà de quoi m'introduire chez Madame Dorville, & j'irai la lui remettre au retour de chez mon Banquier. Je pars ; ne t'écarte pas.

PASQUIN, *d'un ton triſte.*

Monſieur, comme vous en rapporterez le reſte de votre argent, je vous demande en grâce que

je le voie avant que vous le jouiez : je ſerois bien-aiſe de lui dire adieu.

DAMON, *en s'en-allant.*

Je me moque de ton pronoſtic.

SCENE IV.

DAMON, LISETTE, PASQUIN.

DAMON, *s'en-allant, rencontre Liſette qui arrive.*

AH! te voilà, Liſette? ta maitreſſe viendra-t-elle tantôt ſe promener ici avec ſa mere?

LISETTE.

Je crois que oui, Monſieur.

DAMON.

Lui parles-tu quelquefois de moi?

LISETTE.

Le plus ſouvent c'eſt elle qui me prévient.

DAMON.

Que tu me charmes! Adieu, Liſette; continue, je te prie, d'être dans mes intérêts.

SCENE V.

LISETTE, PASQUIN.

PASQUIN, *s'approchant de Lisette.*

BON jour, ma fille; bon jour, mon cœur : serviteur à mes amours.

LISETTE, *le repoussant un peu.*

Tout doucement.

PASQUIN.

Qu'est-ce donc, beauté de mon âme ? D'où te vient cet air grave & rembruni ?

LISETTE.

C'est que j'ai à te parler, & que je rêve. Tu dis que tu m'aimes, & je suis en peine de sçavoir si je fais bien de te le rendre.

PASQUIN.

Mais, ma mie, je ne comprends pas votre scrupule. N'êtes-vous pas convenue avec moi que je suis aimable ?

LISETTE.

Parlons sérieusement; je n'aime point les amours qui n'aboutissent à rien.

PASQUIN.

Qui n'aboutissent à rien ! Pour qui me prends-tu donc? Veux-tu des sûretés?

LISETTE.

J'entends, qu'il me faut un mari, & non pas un amant.

PASQUIN.

Pour ce qui est d'un amant, avec un mari comme moi, tu n'en auras que faire.

LISETTE.

Oui: mais si notre mariage ne se fait jamais; si Madame Dorville, qui ne connoît point ton maître, marie sa fille à un autre, comme il y a toute apparence? il y a quelques jours qu'il lui échappa qu'elle avoit des vues; & c'est sur quoi nous raisonnions tantôt, Constance & moi : de façon qu'elle est fort inquiette; &, de temps en temps, nous sommes toutes deux tentées de vous laisser-là.

PASQUIN.

Malpeste! gardez-vous-en bien. Je suis d'avis même que nous vous donnions, mon maître & moi, chacun notre portrait, que vous regarderez pour vaincre la tentation de nous quitter.

LISETTE.

Ne badine point. J'ai charge de ma maitresse

de t'interroger adroitement ſur de certaines choſes. Il s'agit de ſçavoir ce que tout cela peut devenir; & non pas de s'attacher imprudemment à des inconnus qu'il faut quitter, & qu'on regrette ſouvent plus qu'ils ne valent.

PASQUIN.

M'amour, un peu de politeſſe dans vos réflexions.

LISETTE.

Tu ſens bien qu'il ſeroit déſagréable d'être obligée de donner ſa main d'un côté, pendant qu'on laiſſeroit ſon cœur d'un autre. Ainſi voyons: tu dis que ton maître a du bien & de la naiſſance. Que ne ſe propoſe-t-il donc? Que ne nous fait-il donc demander en mariage? Que n'écrit-il à ſon pere qu'il nous aime, & que nous lui convenons?

PASQUIN.

Eh, morbleu! laiſſe-nous donc arriver à Paris. A peine y ſommes-nous. Il n'y a que huit jours que nous nous connoiſſons..... Encore, comment nous connoiſſons-nous? Nous nous ſommes rencontrés, & voilà tout.

LISETTE.

Qu'eſt-ce que cela ſignifie, rencontrés?

PASQUIN.

Oui, vraiment : ce fut le Chevalier avec qui nous étions, qui aborda la mere dans le jardin ; ce qui continue de notre part : de façon que nous ne sommes encore que des amants qui s'abordent, en attendant qu'ils se fréquentent. Il est vrai que c'en est assez pour s'aimer, & non pas pour se demander en mariage, sur-tout quand on a des meres qui ne voudroient pas d'un gendre de rencontre. Pour ce qui est de nos parents, nous ne leur avons, depuis notre arrivée, écrit que deux petites lettres, où il n'a pu être question de vous, ma fille. A la premiere, nous ne sçavions pas seulement que vos beautés étoient au monde ; nous ne l'avons sçu qu'une heure avant la seconde. Mais à la troisiéme, on mandera qu'on les a vues ; & à la quatriéme, qu'on les adore. Je défie qu'on aille plus vîte.

LISETTE.

Je crains que la mere, qui a ses desseins, n'aille plus vîte encore.

PASQUIN, *d'un ton adroit.*

En ce cas-là, si vous voulez, nous pourrons aller encore plus vîte qu'elle.

LISETTE, *froidement.*

Oui : mais les expéditions ne sont pas de notre

goût ; & en mon particulier, je congédierois, avec un soufflet ou deux, le coquin qui oseroit me le proposer.

PASQUIN.

S'il n'y avoit que le soufflet à essuyer, je serois volontiers ce coquin-là ; mais je ne veux point du congé.

LISETTE.

Achevons : dis-moi, cette Charge que doit avoir ton maître est-elle achetée ?

PASQUIN.

Pas encore ; mais nous la marchandons.

LISETTE, *d'un air incrédule & tout riant.*

Vous la marchandez ?

PASQUIN.

Sans doute ; t'imagines-tu qu'on achete une Charge considérable comme on achete un ruban ? Toi qui parles, quand tu fais l'emplette d'une étoffe, prends-tu le Marchand au mot ? On te surfait, tu rabats ; tu te retires, on te rappelle ; & à la fin, on lâche la main de part & d'autre : & nous la lâcherons, quand il en sera temps.

LISETTE, *d'un air incrédule.*

Pasquin, est-il réellement question d'une Charge ? Ne me trompes-tu pas ?

PASQUIN.

Allons, allons, tu te moques; je n'ai point d'autre réponse à cela que de te montrer ce minois. (*Il montre son visage.*) Cette face d'honnête-homme que tu as trouvé si belle & si pleine de candeur......

LISETTE.

Que sçait-on? Ta physionomie vaut peut être mieux que toi?

PASQUIN.

Non; ma mie, non: on n'y voit qu'un échantillon de mes bonnes qualités. Tout le monde en convient: informez-vous.

LISETTE.

Quoi qu'il en soit, je conseille à ton maître de faire ses diligences. Mais voilà quelqu'un qui paroît avoir envie de te parler. Adieu, nous nous reverrons tantôt.

SCENE VI.

M. ORGON, PASQUIN.

PASQUIN, *considérant Monsieur Orgon, qui de loin l'observe.*

J'ÔTEROIS mon chapeau à cet homme-là, si je ne m'en empêchois pas, tant il ressemble au pere de mon maître. (*M. Orgon se rapproche.*) Mais, ma foi, il lui ressemble trop ; c'est lui-même. (*allant après M. Orgon.*) Monsieur, Monsieur Orgon ?

M. ORGON.

Tu as donc bien de la peine à me reconnoître, faquin !

PASQUIN, *les premiers mots, à part.*

Ce début-là m'inquiète... Monsieur.... comme vous êtes ici, pour ainsi dire, en fraude, je vous prenois pour une copie de vous-même... tandis que l'original étoit en Province.

M. ORGON.

Eh ! tais-toi, Maraud, avec ton original & ta copie.

PASQUIN.

PASQUIN.

Monſieur, j'ai bien de la joie à vous voir ; mais votre accueil eſt triſte : vous n'avez pas l'air auſſi ſerein qu'à votre ordinaire.

M. ORGON.

Il eſt vrai que j'ai fort ſujet d'être content de ce qui ſe paſſe.

PASQUIN.

Ma foi, je n'en ſuis pas plus content que vous ; mais vous ſçaviez donc nos aventures.

M. ORGON.

Oui, je les ſçais, oui. Il y a quinze jours que vous êtes ici, & il y en a autant que j'y ſuis. Je partis le lendemain de votre départ, je vous ai ratrapés en chemin, je vous ai ſuivis juſqu'ici, & vous ai fait obſerver depuis que vous y êtes. C'eſt moi qui ai dit au Banquier de ne délivrer à mon fils qu'une partie de l'argent deſtiné à l'acquiſition de ſa Charge, & de le remettre pour le reſte ; on m'a appris qu'il a joué, & qu'il a perdu. Je ſors actuellement de chez mon Banquier ; j'y ai laiſſé mon fils qui ne m'y a pas vu, & qu'on va achever de payer ! mais je ne laiſſerai pas le reſte de la ſomme à ſa diſcrétion ; & j'ai dit qu'on l'amuſât pour me donner le temps de venir te parler.

PASQUIN.

Monſieur, puiſque vous ſçavez tout, vous ſçavez ſans doute que ce n'eſt pas ma faute.

M. ORGON.

Ne devois-tu par parler à Damon, & tâcher de le détourner de ſon extravagance ? Jouer contre le premier venu un argent dont je lui avois marqué l'emploi !

PASQUIN.

Ah ! Monſieur, ſi vous ſçaviez les remontrances que je lui ai faites ! Ce jardin-ci m'en eſt témoin : il m'a vu pleurer, Monſieur : mes larmes apparemment ne ſont pas touchantes ; car votre fils n'en a tenu compte ; & je conviens avec vous que c'eſt un étourdi, un évaporé, un libertin qui n'eſt pas digne de vos bontés.

M. ORGON.

Doucement ; il mérite les noms que tu lui donnes : mais ce n'eſt pas à toi à les lui donner.

PASQUIN.

Hélas ! Monſieur, il ne les mérite pas non plus, & je ne les lui donnois que par complaiſance pour votre colere & pour ma juſtification : mais la vérité eſt que c'eſt un fort eſtimable jeune

homme qui n'a joué que par politesse, & qui n'a perdu que par malheur.

M. ORGON.

Passe encore, s'il n'avoit point d'inclination pour le jeu.

PASQUIN.

Eh! non, Monsieur: je vous dis que le jeu l'ennuie; il y bâille, même en y gagnant. Vous le trouverez un peu changé; car il vous craint, il vous aime. Oh! cet enfant-là a pour vous un amour qui n'est pas croyable.

M. ORGON.

Il me l'a toujours paru; & j'avoue que jusqu'ici je n'ai rien vu que de louable en lui. Je voulois achever de le connoître: il est jeune, il a fait une faute, il n'y a rien d'étonnant, & je la lui pardonne, pourvu qu'il la sente; c'est ce qui décidera de son caractere. Ce sera un peu d'argent qu'il m'en coûtera; je ne le regretterai point, si son imprudence le corrige.

PASQUIN.

Oh! voilà qui est fait, Monsieur: je vous le garantis rangé pour le reste de sa vie, il m'a juré qu'il ne joueroit plus qu'une fois.

M. ORGON.

Comment donc! il veut joüer encore?

PASQUIN.

Oui, Monſieur, rien qu'une fois, parce qu'il vous aime; il veut rattraper ſon argent, afin que vous n'ayez pas le chagrin de ſçavoir qu'il l'a perdu: il n'y a rien de ſi tendre; & ce que je vous dis-là eſt exactement vrai.

M. ORGON.

Eſt-ce aujourd'hui qu'il doit jouer?

PASQUIN.

Ce ſoir même, pendant le bal qu'on doit donner ici, & où ſe doit trouver un certain Chevalier qui lui a gagné ſon argent, & qui eſt homme à lui gagner le reſte.

M. ORGON.

C'eſt donc pour ce beau projet qu'il eſt allé chez le Banquier.

PASQUIN.

Oui, Monſieur.

M. ORGON.

Le Chevalier & lui ſeront-ils maſqués?

PASQUIN.

Je n'en ſçais rien: mais je crois qu'oui; car il y a quelques jours qu'il y eut ici un bal où

ils l'étoient tous deux. Mon maître a même encore son Domino verd qu'il a gardé pour ce bal-ci; & je pense que le Chevalier, qui loge au même Hôtel, a aussi gardé le sien qui est jaune.

M. ORGON.

Tâche de sçavoir cela bien précisément, & viens m'en informer tantôt à ce Caffé attenant l'Hôtel, où tu me trouveras; j'y serai sur les six heures du soir.

PASQUIN.

Et moi, vous m'y verrez à six heures frappantes.

M. ORGON, *tirant une lettre de sa poche.*

Garde-toi, sur-tout, de dire à mon fils que je suis ici; je te le défends, & remets-lui cette lettre comme venant de la poste. Mais ce n'est pas-là tout: on m'a dit aussi qu'il voit souvent dans ce jardin une jeune personne qui vient s'y promener avec sa mere; est-ce qu'il l'aime?

PASQUIN.

Ma foi, Monsieur, vous êtes bien servi; sans doute qu'on vous aura parlé aussi de ma tendresse.... n'est-il pas vrai?

M. ORGON.

Passons, il n'est pas question de toi.

PASQUIN.

C'eſt que nos Déeſſes ſont camarades.

M. ORGON.

N'eſt-ce pas la fille de Madame Dorville?

PASQUIN.

Oui, celle de mon maître.

M. ORGON.

Je la connoîs cette Madame Dorville; & il faut que mon fils ne lui ait pas rendu la lettre que je lui ai écrite, puiſqu'il ne la voit pas chez elle.

PASQUIN.

Il l'avoit oubliée, & il doit la lui remettre à ſon retour: mais, Monſieur, cette Madame Dorville eſt-elle bien de vos amies?

M. ORGON.

Beaucoup.

PASQUIN, *enchanté & careſſant Monſieur Orgon.*

Ah, que vous êtes charmant! Pardonnez mon tranſport, c'eſt l'amour qui le cauſe; il ne tiendra qu'à vous de faire notre fortune.

M. ORGON.

C'eſt à quoi je penſe. Conſtance & Damon doivent être mariés enſemble.

PASQUIN, *enchanté.*

Cela eſt adorable !

M. ORGON.

Sois diſcret, au moins.

PASQUIN.

Autant qu'amoureux.

M. ORGON.

Souviens-toi de tout ce que je t'ai dit. Quelqu'un vient, je ne veux pas qu'on me voie, & je me retire avant que mon fils arrive.

PASQUIN, *quand M. Orgon s'en-va.*

C'eſt Liſette, Monſieur; voyez qu'elle a bonne mine !

M. ORGON, *ſe retournant.*

Taîs-toi.

SCENE VII.

PASQUIN, LISETTE.

PASQUIN, *à part.*

ALLONS, modérons-nous.

LISETTE, *d'un air ſérieux & triſte.*

Je te cherchois.

PASQUIN, *d'un air souriant.*

Et moi j'avois envie de te voir.

LISETTE.

Regarde-moi bien, ce sera pour long-temps; j'ai ordre de ne te plus voir.

PASQUIN, *d'un air badin.*

Ordre!

LISETTE.

Oui, ordre, oui: il n'y a point à plaisanter.

PASQUIN, *toujours riant.*

Et dis-moi; auras-tu de la peine à obéir?

LISETTE.

Et dis-moi, à ton tour, un animal qui me répond sur ce ton-là mérite-t-il qu'il m'en coûte?

PASQUIN, *toujours riant.*

Tu es fâchée de ce que je ris?

LISETTE, *le regardant.*

La cervelle t'auroit-elle subitement tourné, par hasard?

PASQUIN.

Point du tout, je n'eus jamais tant de bon-sens: ma tête est dans toute sa force.

LISETTE.

C'est donc la tête d'un grand maraud. Ah, l'indigne!

PASQUIN.

Ah, quelles délices! Tu ne m'as jamais rien dit de ſi touchant.

LISETTE, *le conſidérant.*

La maudite race que les hommes! J'aurois juré qu'il m'aimoit.

PASQUIN, *riant,*

Bon, t'aimer! je t'adore.

LISETTE.

Ecoute-moi, monſtre, & ne me réplique plus. Tu diras à ton maître, de la part de Madame Dorville, qu'elle le prie de ne plus parler à Conſtance; que c'eſt une liberté qui lui déplaît, & qu'il s'en abſtiendra, s'il eſt galant-homme: ce dont l'imprudence du valet fait que je doute, Adieu.

PASQUIN.

Oh! j'avoue que je ne me ſens pas d'aiſe, & cependant tu t'abuſes: je ſuis plein d'amour; là, ce qu'on appelle plein: mon cœur en a pour quatre, en vérité; tu le verras.

LISETTE, *s'arrêtant.*

Je le verrai? Que veux-tu dire?

PASQUIN.

Je dis.... que tu verras; oui, ce qu'on appelle voir.... Prends patience.

LISETTE, *comme à part.*

Tout bien examiné, je lui crois pourtant l'esprit en mauvais état.

SCENE VIII.

LISETTE, PASQUIN, DAMON.

DAMON.

Ah! Lisette, je te trouve à propos.

LISETTE.

Un peu moins que vous ne pensez. Ne me retenez pas, Monsieur; je ne sçaurois rester: votre homme sçait les nouvelles, qu'il vous les dise.

PASQUIN, *riant.*

Ha, ha, ha. Ce n'est rien, c'est qu'elle a des ordres qui me divertissent. Madame Dorville s'emporte, & prétend que nous supprimions tout com-

merce avec elle ; notre fréquentation dans le jardin n'eſt pas de ſon goût, dit-elle. Elle s'imagine que nous lui déplaiſons, cette bonne femme !

DAMON.

Comment ?

LISETTE.

Oui, Monſieur : voilà ce qui le réjouit ; il n'eſt plus permis à Conſtance de vous dire le moindre mot. On vous prie de la laiſſer en repos, vous êtes proſcrit ; tout entretien nous eſt interdit avec vous, & même en vous parlant je fais actuellement un crime.

DAMON, *à Paſquin.*

Miſérable ! & tu ris de ce qui m'arrive.

PASQUIN.

Oui, Monſieur, c'eſt une bagatelle. Madame Dorville ne ſçait ce qu'elle dit, ni de qui elle parle. Je vous retiens ce ſoir à ſouper chez elle. Votre vin eſt-il bon, Liſette ?

DAMON.

Taîs-toi, faquin ; tu m'indignes.

LISETTE, *à part, à Damon.*

Monſieur, ne lui trouvez-vous pas dans les yeux quelque choſe d'égaré ?

PASQUIN, *à Damon, en riant.*

Elle me croit timbré, n'eſt-ce pas ?

LISETTE.

Voici Madame que je vois de loin ſe promener. Adieu, Monſieur, je vous quitte, & je vais la joindre. (*Elle s'en-va. Paſquin bat du pied ſans répondre.*)

SCENE IX.

DAMON, PASQUIN.

DAMON, *parlant à lui-même.*

Que je ſuis à plaindre !

PASQUIN, *froidement.*

Point du tout; c'eſt une erreur.

DAMON.

Va-t-en, va-t-en : il faut effectivement que tu ſois ivre ou fou.

PASQUIN, *ſérieuſement.*

Erreur ſur erreur. Où eſt votre lettre pour cette Madame Dorville ?

DAMON.

Ne t'en embarraſſe pas. Je vais la lui remettre,

dès que j'aurai porté mon argent chez moi. Viens, ſuis-moi.

PASQUIN, *froidement.*

Non; je vous attends ici. Allez vîte, nous nous amuſerions l'un & l'autre, & il n'y a point de temps à perdre. Tenez, prenez ce paquet que je viens de recevoir du Facteur, il eſt de votre pere. (*Damon prend la lettre, & s'en-va en regardant Paſquin.*)

SCENE X.

Madame DORVILLE, CONSTANCE, LISETTE, PASQUIN.

PASQUIN, *ſeul.*

Nos gens s'approchent, ne bougeons. (*Il chante.*) La, la, rela.

Madame DORVILLE, *à Liſette.*

Avez-vous parlé à ce garçon de ce que je vous ai dit?

LISETTE.

Oui, Madame.

PASQUIN, *saluant Madame Dorville.*

Par ce garçon, n'est-ce pas moi que vous entendez, Madame? Oui : je sçais ce dont il est question; & j'en ai instruit mon maître. Mais ce n'est pas-là votre dernier mot, Madame : vous changerez de sentiment; je prends la liberté de vous le dire : nous ne sommes pas si mal dans votre esprit.

Madame DORVILLE.

Vous êtes bien hardi, mon ami; allez, passez votre chemin.

PASQUIN, *doucement.*

Madame, je vous demande pardon; mais je ne passe point, je reste, je ne vais pas plus loin

Madame DORVILLE.

Qu'est-ce que c'est que cet impertinent-là? Lisette, dites-lui qu'il se retire.

LISETTE, *en priant Pasquin.*

Eh! va-t-en, mon pauvre Pasquin, je t'en prie. (*à part.*) Voilà une démence bien étonnante! (*& à sa maitresse.*) Madame, c'est qu'il est un peu imbécille.

PASQUIN, *souriant froidement.*

Point du tout; c'est seulement que je sçais dire

la bonne aventure. Jamais Madame ne ſéparera ſa fille & mon maître. Ils ſont faits pour s'aimer ; c'eſt l'avis des Aſtres & le vôtre.

Madame DORVILLE.

Va-t-en. (*Regardant Conſtance.*) Ils ſont nés pour s'aimer ! Ma fille, vous auroit-il entendu dire quelque choſe qui ait pu lui donner cette idée ? Je me perſuade que non ; vous étes trop bien née pour cela.

CONSTANCE, *timidement & triſtement.*

Aſſurément, ma mere.

Madame DORVILLE.

C'eſt que Damon vous aura dit, ſans doute, quelques galanteries ?

CONSTANCE.

Mais, oui.

LISETTE.

C'eſt un jeune homme fort eſtimable.

Madame DORVILLE.

Peut-être méme vous a-t-il parlé d'amour ?

CONSTANCE, *tendrement.*

Quelques mots approchants.

LISETTE.

Je ne plains pas celle qui l'épouſera.

Madame DORVILLE.

(*A Lisette.*) Taisez-vous. (*A Constance.*) Et vous en avez badiné ?

CONSTANCE.

Comme il s'expliquoit d'une façon très-respectueuse, & de l'air de la meilleure foi; que, d'ailleurs, j'étois le plus souvent avec vous, & que je ne prévoyois pas que vous me défendriez de le voir, je n'ai pas cru devoir me fâcher contre un si honnête-homme.

Madame DORVILLE, *d'un air mystérieux.*

Constance, il étoit temps que vous ne le vissiez plus.

PASQUIN, *de loin.*

Et moi je dis que voici le temps qu'ils se verront bien autrement.

Madame DORVILLE.

Retirons-nous, puisqu'il n'y a pas moyen de se défaire de lui.

PASQUIN, *à part.*

Où est cet étourdi qui ne vient point avec sa lettre ?

SCENE XI.

Madame DORVILLE, CONSTANCE, LISETTE, PASQUIN, DAMON, *qui arrête Madame Dorville comme elle s'en-va, & la salue, la lettre à la main, sans lui rien dire.*

Madame DORVILLE.

MONSIEUR, vous êtes instruit de mes intentions; & j'espérois que vous y auriez plus d'égard. Retirez-vous, Constance.

DAMON.

Quoi! Constance sera privée du plaisir de se promener parce que j'arrive?

Madame DORVILLE.

Il n'est plus question de se voir, Monsieur; j'ai des vues pour ma fille qui ne s'accordent plus avec de pareilles galanteries. (*A Constance.*) Retirez-vous donc.

CONSTANCE.

Voilà la premiere fois que vous me le dites. (*Elle part & retourne la tête.*)

PASQUIN, *à Damon.*

Allons, vîte, la lettre.

DAMON.

Je suis si mortifié du trouble que je cause ici, que je ne songeois pas à vous rendre cette lettre, Madame. (*Il lui présente la lettre*)

Madame DORVILLE.

A moi, Monsieur; & de quelle part, s'il vous plaît?

DAMON.

De mon pere, Madame.

PASQUIN.

Oui; d'un gentilhomme de votre ancienne connoissance.

LISETTE, *à Pasquin, pendant que Madame Dorville ouvre le paquet.*

Tu ne m'as rien dit de de cette lettre.

PASQUIN, *vîte.*

Ne t'abaisse point à parler à un fou.

Madame DORVILLE, *à part, en regardant Pasquin.*

Ce valet n'est pas si extravagant, (*à Damon.*)

Monsieur, cette lettre me fait grand plaisir; je suis charmée d'apprendre des nouvelles de Monsieur votre pere.

LISETTE, *à Pasquin.*

Je te fais réparation.

DAMON.

Oserois-je me flatter que ces nouvelles me seront un peu favorables?

Madame DORVILLE.

Oui, Monsieur; vous pouvez continuer de nous voir, je vous le permets; je ne sçaurois m'en dispenser avec le fils d'un si honnête-homme.

LISETTE, *à part, à Pasquin.*

A merveille, Pasquin.

PASQUIN, *à part, à Lisette.*

Non; j'extravague.

Madame DORVILLE, *à Damon.*

Cependant, les vues que j'avois pour ma fille subsistent toujours, & plus que jamais, puisque je la marie incessamment.

DAMON.

Qu'entends-je?

LISETTE, *à part, à Pasquin.*

Je n'y suis plus.

PASQUIN.

J'y ſuis toujours.

Madame DORVILLE.

Suivez-moi dans cette autre allée, Liſette ; j'ai à vous parler. (*à Damon.*) Monſieur, je ſuis votre ſervante.

DAMON, *triſtement.*

Non, Madame ; il vaut mieux que je me retire pour vous laiſſer libre.

SCENE XII.

Madame DORVILLE, LISETTE.

LISETTE.

HÉLAS ! vous venez de le déſeſpérer.

Madame DORVILLE.

Dis-moi naturellement : ma fille a-t-elle de l'inclination pour lui ?

LISETTE.

Ma foi, tenez ; c'eſt lui qu'elle choiſiroit, ſi elle étoit ſa maitreſſe.

Madame DORVILLE.

Il me paroît avoir du mérite.

LISETTE.

Si vous me conſultez, je lui donne ma voix: je le choiſirois pour moi.

Madame DORVILLE.

Et moi, je le choiſis pour elle.

LISETTE.

Tout de bon.

Madame DORVILLE.

C'eſt poſitivement à lui que je deſtinois Conſtance.

LISETTE.

Voilà quatre jeunes gens qui ſeront bien contents.

Madame DORVILLE.

Quatre ! Je n'en connoîs que deux.

LISETTE.

Si fait : Paſquin & moi nous ſommes les deux autres.

Madame DORVILLE.

Ne dis rien de ceci à ma fille, non plus qu'à Damon, Liſette. Je veux les ſurprendre, & c'eſt auſſi l'intention du pere qui doit arriver inceſſamment ; & qui me prie de cacher à ſon fils, s'il

aime ma fille, que nous avons deſſein d'en faire mon gendre. Il ſe ménage, dit-il, le plaiſir de paroître obliger Damon, en conſentant à ce mariage.

LISETTE.

Je vous promets le ſecret. Il faut que Paſquin ſoit inſtruit, & qu'il ait eu ſes raiſons pour m'avoir tû ce qu'il ſçait. Je ne m'étonne plus que mes injures l'aient tant diverti ; je lui ai donné la Comédie, & je prétends qu'il me la rende.

Madame DORVILLE.

Rappellez Conſtance.

LISETTE.

La voici qui vient vous trouver, & je vais vous aider à la tromper.

SCENE XIII.

Madame DORVILLE, CONSTANCE, LISETTE.

Madame DORVILLE.

APPROCHEZ, Conſtance. Je diſois à Liſette que je vais vous marier.

LISETTE, *d'un ton froid.*

Oui ; & depuis que Madame m'a confié ſes deſſeins, je ſuis fort de ſon ſentiment. Je trouve que le parti vous convient.

CONSTANCE, *mutine avec timidité.*

Ce ne ſont pas-là vos affaires.

LISETTE.

Je dois m'intéreſſer à ce qui vous regarde, & puis on m'a fait l'honneur de me communiquer les choſes.

CONSTANCE, *à part, à Liſette, en lui faiſant la moue.*

Vous êtes jolie !

Madame DORVILLE.

Qu'avez-vous, ma fille ? Vous me paroissez triste.

CONSTANCE.

Il y a des moments où l'on n'est pas gai.

LISETTE.

Qui est-ce qui n'a pas l'humeur inconstante ?

CONSTANCE, *toujours piquée.*

Qui est-ce qui vous parle ?

LISETTE.

Eh, mais ! je vous excuse.

Madame DORVILLE.

A l'aigreur que vous montrez, Constance, on diroit que vous regrettez Damon.... Vous ne répondez rien.

CONSTANCE.

Mais je l'aurois trouvé assez à mon gré, si vous me l'aviez permis ; au-lieu que je ne connois pas l'autre.

LISETTE.

Allez, si j'en crois Madame, l'autre le vaut bien.

CONSTANCE, *à part, à Lisette.*

Vous me fatiguez.

Madame DORVILLE.

Damon vous plaît, ma fille ? je m'en ſuis doutée; vous l'aimez?

CONSTANCE.

Non, ma mere; je n'ai pas oſé.

LISETTE.

Quand elle l'aimeroit, Madame; vous connoiſſez ſa ſoumiſſion, & vous n'avez point de réſiſtance à craindre.

CONSTANCE, *à part, à Liſette.*

Y a-t-il rien de plus méchant que vous?

Madame DORVILLE.

Ne diſſimulez point, ma fille; on peut ou hâter ou retarder le mariage dont il s'agit. Parlez nettement. Eſt-ce que vous aimez Damon?

CONSTANCE, *timidement & héſitant.*

Je ne l'ai encore dit à perſonne.

LISETTE, *froidement.*

Je ſuis pourtant une perſonne, moi.

CONSTANCE.

Vous mentez : je ne vous ai jamais dit que je l'aimois, mais ſeulement qu'il étoit aimable. Vous m'en avez dit mille biens vous-même; & puiſque ma mere veut que je m'explique avec

franchise, j'avoue qu'il m'a prévenue en sa faveur. Je ne demande pourtant pas que vous ayez égard à mes sentiments, ils me sont venus sans que je m'en apperçusse. Je les aurois combattus, si j'y avois pris garde, & je tâcherai de les surmonter, puisque vous me l'ordonnez. Il auroit pu devenir mon époux, si vous l'aviez voulu; il a de la naissance & de la fortune : il m'aime beaucoup; ce qui est avantageux en pareil cas, & ce qu'on ne rencontre pas toujours. Celui que vous me destinez, feindra peut-être plus d'amour qu'il n'en aura; je n'en aurai peut-être point pour lui, quelque envie que j'aie d'en avoir : cela ne dépend pas de nous. Mais n'importe, mon obéissance dépend de moi. Vous rejettez Damon : vous préférez l'autre; je l'épouserai. La seule grâce dont j'ai besoin, c'est que vous m'accordiez du temps pour me mettre en état de vous obéir d'une maniere moins pénible.

LISETTE.

Bon ! quand vous aurez vu le futur, vous ne serez peut-être pas fâchée qu'on expédie ; & mon avis n'est pas qu'on recule.

CONSTANCE.

Ma mere, je vous conjure de la faire taire;

elle abuſe de vos bontés; il eſt indécent qu'un domeſtique ſe mêle de cela.

Madame DORVILLE, *en s'en-allant.*

Je penſe pourtant comme elle ; il ſera mieux de ne ne pas différer votre mariage. Adieu ; promenez-vous, je vous laiſſe. Si vous rencontrez Damon, je vous permets de ſouffrir qu'il vous aborde. Vous me paroiſſez ſi raiſonnable, que ce n'eſt pas la peine de vous rien défendre là-deſſus.

SCENE XIV.

CONSTANCE, LISETTE.

LISETTE, *d'un air plaiſant.*

EN vérité, voilà une mere fort raiſonnable; auſſi elle a un très-bon procédé.

CONSTANCE.

Faites vos réflexions à part, & point de converſation enſemble.

LISETTE.

A la bonne heure : mais je n'aime point le

ſilence, je vous en avertis. Si je ne parle, je m'en vais; vous ne pourrez reſter ſeule, il faudra que vous vous retiriez, & vous ne verrez point Damon. Ainſi, diſcourons: faites-vous cette petite violence.

CONSTANCE, *ſoupirant.*

Ah! Eh bien! parlez, je ne vous en empêche pas; mais ne vous attendez pas que je vous réponde.

LISETTE.

Ce n'eſt pas-là mon compte; il faut que vous me répondiez.

CONSTANCE, *outrée.*

J'aurai le chagrin de me marier au gré de ma mere; mais j'aurai le plaiſir de vous mettre dehors.

LISETTE.

Point du tout.

CONSTANCE.

Je ſerai pourtant la maitreſſe.

LISETTE.

C'eſt à cauſe de cela que vous me garderez.

CONSTANCE, *ſoupirant.*

Ah, quel mauvais ſujet! Allons, je ne veux plus me promener, vous n'avez qu'à me ſuivre.

LISETTE, *riant.*

Ha, ha! partons.

SCENE XV.

DAMON, CONSTANCE, LISETTE.

DAMON, *accourant.*

AH! Constance, je vous revois donc encore! Auriez-vous part à la défense qu'on m'a faite? Je me meurs de douleur! Lisette, observe de grâce, si Madame Dorville ne vient point. (*Lisette ne bouge.*)

CONSTANCE.

Ne vous adressez point à elle, Damon; elle est votre ennemie & la mienne. Vous dites que vous m'aimez, vous ne sçavez pas encore que j'y suis sensible: mais le temps nous presse, & je vous l'avoue. Ma mere veut me marier à un autre que je hais, quel qu'il soit.

LISETTE, *se retournant.*

Je gage que non,

CONSTANCE, *à Lisette.*

Je vous défends de m'interrompre. (*à Damon.*) Sur tout ce que vous m'avez dit, vous êtes un parti convenable. Votre pere a sans doute quelques amis à Paris ; allez les trouver, engagez-les à parler à ma mere. Quand elle vous connoîtra mieux, peut-être vous préférera-t-elle.

DAMON.

Ah ! Madame, rien ne manque à mon malheur.

LISETTE.

Point de mouvements, croyez-moi ; tout est fait, tout est conclu ; je vous parle en amie.

CONSTANCE.

Laissez-la dire, & continuez.

DAMON, *lui montrant une lettre.*

Il ne me serviroit à rien d'avoir recours à des amis ; on vous a promise d'un côté, & on m'a engagé d'un autre : Voici ce que m'écrit mon pere. (*Il lit.*)

J'arrive incessamment à Paris, mon fils. Je compte que les affaires de votre Charge sont terminées, & que je n'aurai plus qu'à remplir un engagement que j'ai pris pour vous, & qui est de terminer votre mariage avec une des plus aimables filles de Paris. Adieu.

LISETTE.

Une des plus aimables filles de Paris ! Votre pere s'y connoît, apparemment?

DAMON.

Eh ! n'achevez pas de me désoler.

CONSTANCE, *tendrement.*

Quelle conjoncture ! Il n'y a donc plus de ressource, Damon ?

DAMON.

Il ne m'en reste qu'une, c'est d'attendre ici mon rival. Je ne m'explique pas sur le reste.

LISETTE, *en riant.*

Il ne seroit pas difficile de vous le montrer.

DAMON.

Quoi ! Il est ici ?

CONSTANCE.

Depuis que vous y êtes : figurez-vous qu'il n'est pas arrivé un moment plutôt ni plus tard.

DAMON.

Il n'ôse donc se montrer ?

LISETTE.

Il se montre aussi hardiment que vous, & n'a pas moins de cœur que vous.

DAMON.

C'eſt ce que nous verrons.

CONSTANCE.

Point d'emportement, Damon. Je vous quitte : peut-être qu'elle nous trompe pour nous épouvanter ; il eſt du moins certain que je n'ai point vu ce rival. Quoi qu'il en ſoit, je vais encore me jetter aux pieds de ma mere, & tâcher d'obtenir un délai qu'elle m'auroit déjà accordé, ſi cette fourbe que voilà ne l'en avoit pas diſſuadée. Adieu, Damon ; ne laiſſez pas que d'agir de votre côté, & ne perdons point de temps.

(*Elle part.*)

DAMON.

Oui, Conſtance ; je ne négligerai rien. Peut-être nous arrivera-t-il quelque choſe de favorable.

(*Il veut partir*).

LISETTE, *l'arrêtant par le bras.*

Non, Monſieur. Reſtez en repos ſur ma parole, je ſuis pour vous, & j'y ai toujours été. Je plaiſante : je ne ſçaurois vous dire pourquoi ; mais ne vous deſeſpérez pas, tout ira bien, très-bien. C'eſt moi qui vous le dis ; moi, vous dis-je. Tranquilliſez-vous, partez.

DAMON.

DAMON.

Quoi ! tout ce que je vois.....

LISETTE.

N'eſt rien : point de queſtions, je ſuis muette.

DAMON, *en s'en allant.*

Je n'y comprends rien.

SCENE XVI.

LISETTE, PASQUIN.

LISETTE.

AH ! voilà mon homme qui m'a tantôt balotée. (*à Paſquin.*) Je te rencontre fort à propos. D'où viens-tu ?

PASQUIN.

Du Caffé voiſin, où j'avois à parler à un homme de mon Pays qui m'y attendoit pour affaire ſérieuſe. Eh bien ! comment ſuis-je dans ton eſprit ? Quelle opinion as-tu de ma cervelle ? Me loges-tu toujours aux Petites-Maiſons.

LISETTE.

Non, au-lieu d'être fou, tu ne ſeras plus que ſot,

PASQUIN.

Moi, ſot! Je ne ſuis pas tourné dans ce goût-là : tu me menaces de l'impoſſible.

LISETTE.

Ce n'eſt pourtant que l'affaire d'un inſtant. Tiens, tu t'imagines que je ſerai à toi; point du tout : il faut que je t'oublie, il n'y a plus moyen de te conſerver.

PASQUIN.

Tu n'y entends rien, moitié de mon âme.

LISETTE.

Je te dis que tu te blouſes, mon Butord.

PASQUIN.

Ma poule, votre ignorance eſt comique.

LISETTE.

Benêt, ta ſcience me fait pitié : veux-tu que je te confonde? Damon devoit épouſer ma maitreſſe; ſuivant la Lettre qu'il a tantôt remiſe à Madame Dorville de la part de ſon pere : on en étoit convenu ; n'eſt-il pas vrai?

PASQUIN.

Mais effectivement, je ſens que ma mine s'allonge. As-tu commerce avec le diable? Il n'y a que lui qui puiſſe t'avoir révélé cela.

LISETTE.

Il m'a révélé un ſecret de mince valeur ; car tout eſt changé ; votre lettre eſt venue trop tard : Madame Dorville ne peut plus tenir parole, & Conſtance & moi nous ſommes toutes deux arrêtées pour d'autres.

PASQUIN.

Tu m'anéantis !

LISETTE.

Es-tu ſot, à préſent ? Tu en as du moins l'air.

PASQUIN.

J'ai l'air de ce que je ſuis.

LISETTE, *riant.*

Ha, ha, ha, ha.........

PASQUIN.

Tu m'aſſommes ! tu me poignardes ! je me meurs ! j'en mourrai.

LISETTE.

Tu es donc fâché de me perdre ? Quelles délices !

PASQUIN.

Ah ! ſcélérate, ah ! maſque.

LISETTE.

Courage ! Tu ne m'as jamais rien dit de ſi touchant.

PASQUIN.

Girouette !

LISETTE.

A merveille, tu régales bien ma vanité : mais écoute, Pafquin, fais-moi encore un plaifir. Celui que j'époufe à ta place eft jaloux; ne te montre plus.

PASQUIN, *outré.*

Quand je l'aurai étranglé, il fera le maître.

LISETTE, *riant.*

Tu es raviffant !

PASQUIN.

Je fuis furieux ; ôte ta cornette, que je te batte.

LISETTE.

Oh ! doucement; ceci eft brutal.

PASQUIN.

Allons ; je cours vîte avertir le pere de mon maître.

LISETTE.

Le pere de ton maître ? Eft-ce qu'il eft ici?

PASQUIN.

L'Efprit familier qui t'a dit le refte, doit t'avoir dit fa fecrette arrivée.

LISETTE.

Non ; tu me l'apprends, nigaud.

PASQUIN.

Que m'importe? Adieu, vous êtes à nous, vos personnes nous appartiennent: il faut qu'on nous en fasse la délivrance, ou que le diable vous emporte, & nous aussi.

LISETTE, *l'arrêtant.*

Tout beau, ne dérangeons rien; ne va point faire de sotises qui gâteroient tout, peut-être. Il n'y a pas le mot de ce que je t'ai dit : la lettre en question est toujours bonne, & les conventions tiennent: c'est ce que m'a confié Madame Dorville, & je me suis divertie de ta douleur, pour me venger de la scene de tantôt.

PASQUIN.

Ah! je respire. Convenons que nous nous aimons prodigieusement ; aussi le méritons-nous bien.

LISETTE.

A force de joie, tu deviens fat. Il se fait tard, tu me diras une autre fois pourquoi ton maître se cache : voici l'heure où l'on s'assemble dans la Salle du Bal; Madame Dorville m'a dit qu'elle y méneroit Constance, & je vais voir si elles n'auront pas besoin de moi.

PASQUIN, *l'arrêtant.*

Attends, Liſette : vois-tu ce domino jaune qui arrive ? C'eſt le Chevalier qui vient pour jouer avec mon maître, & qui lui gagneroit le reſte de ſon argent : je vais tâcher de l'amuſer, pour l'empêcher d'aller joindre Damon ; mais reviens, ſi tu peux, dans un inſtant, pour m'aider à le retenir.

LISETTE.

Tout-à-l'heure, je te rejoins ; il me vient une idée, & je t'en débarraſſerai : laiſſe-moi faire.

SCENE XVII.

PASQUIN, M. ORGON, *en domino pareil à celui que, ſuivant l'inſtruction de Paſquin, doit porter le Chevalier.*

Monſieur ORGON, *un moment démaſqué, en entrant.*

VOICI Paſquin. Au domino que je porte, il me prendra pour le Chevalier.

PASQUIN.

Ah! vraiment, celui-ci n'avoit garde de manquer.

M. ORGON, *contrefaiſant ſa voix.*

Où eſt ton maître?

PASQUIN.

Je n'en ſçais rien; & en quelque endroit qu'il ſoit, il feroit mieux de s'y tenir, il y feroit mieux qu'avec vous; mais il ne tardera pas: attendez.

M. ORGON.

Tu es bien bruſque.

PASQUIN.

Vous êtes bien alerte, vous.

M. ORGON.

Ne ſçais-tu pas que je dois jouer avec ton maître?

PASQUIN.

Ah! jouer. Cela vous plait à dire; ce ſera lui qui jouera: tout le hazard ſera de ſon côté, toute la fortune du vôtre; vous ne jouez pas, vous; vous gagnerez.

M. ORGON.

C'eſt que je ſuis plus heureux que lui.

PASQUIN.

Bon! du bonheur! ce n'eſt pas là votre fort;

vous êtes trop ſage pour en avoir affaire.

M. ORGON.

Je crois que tu m'inſultes.

PASQUIN.

Point du tout, je vous devine.

M. ORGON, *ſe démaſquant.*

Tiens, me devinois tu?

PASQUIN, *étonné.*

Quoi! Monſieur, c'eſt vous? Ah! je commence à vous deviner mieux.

M. ORGON.

Où eſt mon fils?

PASQUIN.

Apparemment qu'il eſt dans la Salle.

M. ORGON.

Paix. Je penſe que le voilà.

PASQUIN.

Ne reſtez pas ici avec lui, de peur que le Chevalier, qui va ſans doute arriver, ne vous trouve enſemble.

617

SCENE XVIII.

M. ORGON, DAMON, PASQUIN.

DAMON, *son masque à la main.*

AH ! c'est vous, Chevalier, je commençois à m'impatienter : hâtons-nous de passer dans le cabinet qui est à côté de la salle. (*Ils s'en-vont.*)

PASQUIN.

Oui, Monsieur, jouez hardiment ; je me dédis ; vous ne sçauriez perdre ; vous avez affaire au plus beau Joueur du monde.

SCENE XIX.

PASQUIN, & le véritable CHEVALIER, *démasqué.*

PASQUIN.

IL étoit temps qu'ils partissent; voici mon homme, le véritable.

LE CHEVALIER.

Damon eſt-il venu?

PASQUIN.

Non; il va venir, & vous m'êtes conſigné; j'ai ordre de vous tenir compagnie, en attendant qu'il vienne.

LE CHEVALIER.

Penſes-tu qu'il tarde?

PASQUIN.

Il devroit être arrivé. (*à part.*) Liſette me manque de parole.

LE CHEVALIER.

C'eſt peut-être ſon Banquier qui l'a remis.

PASQUIN.

Oh! non, Monſieur; il a la ſomme comptée en bel & bon or; je l'ai vue: ce ſont des louis tout frais battus, qui ont une mine.... (*à part.*) Quel appétit je lui donne! Et vous, Monſieur le Chevalier, êtes-vous bien riche?

LE CHEVALIER.

Pas mal; &, ſuivant ta prédiction. je le ferai encore davantage.

PASQUIN.

Non. Je viens de tirer votre horoſcope, & je

m'étois trompé tantôt: mon maître perdra peut-être, mais vous ne gagnerez point.

LE CHEVALIER.

Qu'est-ce que tu veux dire?

PASQUIN.

Je ne sçaurois vous l'expliquer; les astres ne m'en ont pas dit davantage: ce qu'on lit dans le ciel est écrit en si petit caractere!

LE CHEVALIER.

Eh! tu n'es pas, je pense, un grand Astrologue.

PASQUIN.

Vous verrez, vous verrez. Tenez, je déchiffre encore, qu'aujourd'hui vous devez rencontrer sur votre chemin un frippon, qui vous amusera, qui se moquera de vous, & dont vous serez la dupe.

LE CHEVALIER.

Quoi! qui gagnera mon argent?

PASQUIN.

Non; mais qui vous empêchera d'avoir celui de mon maître.

LE CHEVALIER.

Taîs-toi, mauvais bouffon.

PASQUIN.

J'apperçois aussi, dans votre étoile, un domino

qui vous portera malheur; il ſera cauſe d'une mépriſe qui vous ſera fatale.

LE CHEVALIER, *ſérieuſement.*

Ne vois-tu pas auſſi dans mon étoile, que je pourrois me fâcher contre toi ?

PASQUIN.

Oui, cela y eſt encore; mais je vois qu'il ne m'en arrivera rien.

LE CHEVALIER.

Prends-y garde. C'eſt peut-être le petit caractère qui t'empêche d'y lire des coups de bâton. Laiſſe-là tes contes: ton maître ne vient point, & cela m'impatiente.

PASQUIN, *froidement.*

Il eſt même écrit que vous vous impatienterez.

LE CHEVALIER.

Parle: t'a-t-il aſſuré qu'il viendroit ?

PASQUIN.

Un peu de patience.

LE CHEVALIER.

C'eſt que je n'ai qu'un quart-d'heure à lui donner.

PASQUIN.

Malpeſte ! le mauvais quart-d'heure !

LE CHEVALIER.

Je vais toujours l'attendre dans le cabinet de la salle.

PASQUIN.

Eh ! non, Monsieur : j'ai ordre de rester ici avec vous.

SCENE XX.

PASQUIN, LE CHEVALIER, LISETTE, *en chauve-souris.*

LISETTE, *masquée.*

MONSIEUR le Chevalier, je vous cherche pour vous dire un mot. Une belle dame riche & veuve, & qui est dans une des salles du bal, voudroit vous parler.

LE CHEVALIER.

A moi ?

LISETTE.

A vous-même. Cet entretien-là peut vous mettre en jolie posture. Il y a long-temps qu'on vous connoît ; on est sage ; on vous aime ; on a

vingt-cinq-mille livres de rente, & vous pouvez mener tout cela bien loin. Suivez-moi.

PASQUIN, *à part le premier mot.*

C'eſt Liſette. Monſieur, vous avez donné parole à mon maître ; il va venir avec un ſac plein d'or ; & cela ſe gagne encore plus vîte qu'une femme. Que la veuve attende.

LISETTE.

Qu'eſt-ce que c'eſt donc que cet impertinent qui vous retient ? Venez. (*Elle le prend par la main.*)

PASQUIN, *prenant auſſi le Chevalier par le bras.*

Soubrette d'Aventuriere, vous ne l'aurez point; votre action eſt contre la Police.

LISETTE, *en colere.*

Comment ! Soubrette d'Aventuriere ! on inſulte ma maitreſſe ; & vous le ſouffrez, & vous ne venez pas ! je vais dire à Madame de quelle façon on m'a reçue.

LE CHEVALIER, *la retenant.*

Un moment. C'eſt un coquin qui ne m'appartient point, Tais-toi, inſolent.

PASQUIN.

Mais, ſongez donc au ſac.

LISETTE.

Je rougis pour Madame, & je parts.

PASQUIN.

Pour épouſer Madame, il faut du temps; pour acquérir cet or, il ne faut qu'une minute.

LISETTE, *en colere.*

Adieu, Monſieur.

LE CHEVALIER.

Arrêtez, je vous ſuis. (*à Paſquin.*) Dis à ton maître que je reviendrai.

PASQUIN, *le prenant à quartier & tout bas.*

Je vous avertis qu'il y a ici d'autres joueurs qui le guettent.

LE CHEVALIER.

Oh! que ne vient-il? Marchons.

SCENE XXI.

M. ORGON ; DAMON, *entrant démasqué, & au désespoir ;* PASQUIN, LISETTE, LE CHEVALIER.

DAMON, *démasqué.*

AH ! le maudit coup !

LE CHEVALIER.

Eh ! d'où sortez-vous donc ? Je vous attendois.

DAMON.

Que vois-je ? Ce n'est donc pas contre vous que j'ai joué ?

LE CHEVALIER.

Non ; votre fourbe de valet m'a dit que vous n'étiez pas arrivé. (*à Pasquin.*) Tu m'amusois donc ?

PASQUIN.

Oui, pour accomplir la prophétie.

LE CHEVALIER.

Damon, je ne sçaurois rester ; une affaire m'appelle ailleurs. (*à Lisette.* (Conduisez-moi.

LISETTE,

LISETTE, *se démasquant.*

Ce n'eſt pas là peine; je vous amuſois auſſi, moi. (*Elle se retire.*)

DAMON, *à M. Orgon masqué.*

A qui donc ai-je eu affaire? Qui êtes-vous, maſque?

M. ORGON.

Que vous importe? Vous n'avez point à vous plaindre, j'ai joué avec honneur.

DAMON.

Aſſurément. Mais, après tout ce que j'ai perdu, vous ne ſçauriez me refuſer de jouer encore cent louis ſur ma parole.

M. ORGON.

Le ciel m'en préſerve! Je n'irai point vous jetter dans l'embarras où vous ſeriez, ſi vous les perdiez. Vous êtes jeune, vous dépendez apparemment d'un pere; je me reprocherois de profiter de l'étourdiſſement où vous êtes, & d'être, pour ainſi dire, le complice du déſordre où vous voulez vous jetter. J'ai même regret d'avoir tant joué; votre âge, & la conſidération de ceux à qui vous appartenez, devoient m'en empêcher.

Croyez-moi, Monsieur: vous me paroissez un jeune homme plein d'honneur, n'altérez point votre caractere par une aussi dangereuse habitude que l'est celle du jeu, & craignez d'affliger un pere, à qui je suis sûr que vous êtes cher.

DAMON.

Vous m'arrachez des larmes, en me parlant de lui; mais je veux sçavoir avec qui j'ai joué. Êtes-vous digne du discours que vous me tenez?

M. ORGON, *se démasquant.*

Jugez-en vous-même.

DAMON, *se jettant à ses genoux.*

Ah! mon pere, je vous demande pardon.

LE CHEVALIER, *à part.*

Son pere!

M. ORGON, *relevant son fils.*

J'oublie tout, mon fils; si cette scene-ci vous corrige, ne craignez rien de ma colere. Je vous connoîs, & ne veux vous punir de vos fautes, qu'en vous donnant de nouveaux témoignages de ma tendresse; ils feront plus d'effet sur votre cœur, que mes reproches.

DAMON, *se rejettant à ses genoux.*

Eh bien! mon pere, laiſſez-moi encore vous jurer à genoux, que je ſuis pénétré de vos bontés; que vos ordres, que vos moindres volontés me ſeront déſormais ſacrées; que ma ſoumiſſion durera autant que ma vie, & que je ne vois point de bonheur égal à celui d'avoir un pere qui vous reſſemble.

LE CHEVALIER, *à M. Orgon.*

Voilà qui eſt fort touchant; mais j'allois lui donner ſa revanche; j'offre de vous la donner à vous-même.

M. ORGON.

On n'en a que faire, Monſieur. Mais, qui vient à nous?

SCENE DERNIERE.

Madame DORVILLE, CONSTANCE, M. ORGON, DAMON, LISETTE, PASQUIN.

Madame DORVILLE, *à Conſtance.*

ALLONS, ma fille, il eſt temps de ſe retirer. Que vois-je? Monſieur Orgon!

M. ORGON.

Oui, Madame, c'eſt moi-même; & j'allois dans le moment me faire connoître: je m'étois fait un plaiſir de vous ſurprendre.

Madame DORVILLE.

Ma fille, ſaluez Monſieur: il eſt le pere de l'époux que je vous deſtine.

CONSTANCE.

Non, ma mere: vous êtes trop bonne pour me le donner: & je ſuis obligée de dire naturellement à Monſieur, que je n'aimerai point ſon fils.

DAMON.

Qu'entends-je ?

M. ORGON.

Après cet aveu-là, Madame, je crois qu'il ne doit plus être queſtion de notre projet.

Madame DORVILLE.

Plus que jamais : je vous aſſûre que votre fils l'épouſera.

CONSTANCE.

Vous me ſacrifierez donc, ma mere ?

M. ORGON.

Non certes ; c'eſt à quoi Madame Dorville voudra bien que je ne conſente jamais. Allons, mon fils ; je vous croyois plus heureux : retirons-nous. (*à Madame Dorville*) Demain, Madame, j'aurai l'honneur de vous voir chez-vous. Suivez-moi,

CONSTANCE.

Damon ! mais ce n'eſt pas de lui que je parle ?

DAMON.

Ah ! Madame.

M. ORGON.

Quoi ! belle Conſtance, ignoriez-vous que Damon eſt mon fils ?

CONSTANCE.

Je ne le ſçavois pas. J'obéirai donc.

Madame DORVILLE.

Vous voyez bien qu'ils ſont aſſez d'accord : ce n'eſt pas la peine de rentrer dans le bal, je penſe ; allons ſouper chez moi.

M. ORGON, *lui donnant la main.*

Allons, Madame.

PASQUIN, *à Liſette.*

Je demandois tantôt, ſi votre vin étoit bon : c'eſt moi qui vais t'en dire des nouvelles.

FIN.

LES SINCERES,

COMÉDIE

EN UN ACTE, EN PROSE;

Représentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le 13 Janvier 1739.

ACTEURS.

LA MARQUISE.

DORANTE.

ARAMINTE.

ERGASTE.

LISETTE, Suivante de la Marquise.

FRONTIN, Valet d'Ergaste.

La Scene se passe en campagne, chez la Marquise.

LES SINCERES,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

LISETTE, FRONTIN.

(*Ils entrent chacun d'un côté.*)

LISETTE.

Ah ! Mons Frontin, puisque je vous trouve, vous m'épargnez la peine de parler à votre maître de la part de ma maitresse. Dites-lui qu'actuellement elle acheve une lettre qu'elle voudroit bien qu'il envoyât à Paris porter avec les siennes ; entendez-vous. Adieu. (*Elle s'en-va, puis s'arrête.*)

FRONTIN, *à part.*

Serviteur : on diroit qu'elle ne se soucie point

de moi ; je pourrois donc me confier à elle : mais la voilà qui s'arrête.

LISETTE, *à part, à Frontin.*

Il ne me retient point, c'est bon ſigne ; allez donc.

FRONTIN.

Il n'y a rien qui preſſe ; Monſieur a pluſieurs lettres à écrire, à peine commence-t-il la premiere. Ainſi ſoyez tranquille.

LISETTE.

Mais il feroit bon de le prévenir, de crainte....

FRONTIN.

Je n'en irai pas un moment plutôt ; je ſçais mon compte.

LISETTE.

Oh ! je reſte donc pour prendre mes meſures, ſuivant le temps qu'il vous plaira de prendre pour vous déterminer.

FRONTIN, *à part.*

Ah ! nous y voilà : je me doutois bien que je ne lui étois pas indifférent ; cela étoit trop difficile. *(A Liſette.)* De converſation, il ne faut point en attendre, je vous en avertis ; je m'appelle Frontin le taciturne.

LISETTE.

Bien vous en prend, car je ſuis muette.

FRONTIN.

Coiffée comme vous l'êtes, vous aurez de la peine à le perſuader.

LISETTE.

Je me taîs cependant.

FRONTIN.

Oui, vous vous taiſez en parlant.

LISETTE, *à part.*

Ce garçon-là ne m'aime point; je puis me fier à lui.

FRONTIN.

Tenez, je vous vois venir; abrégeons. Comment me trouvez-vous?

LISETTE.

Moi! je ne vous trouve rien.

FRONTIN.

Je dis: que penſez-vous de ma figure?

LISETTE.

De votre figure? mais eſt-ce que vous en avez une? je ne la voyois pas: auriez-vous par hazard dans l'eſprit que je ſonge à vous?

FRONTIN.

C'eſt que ces accidents-là me ſont ſi familiers.

LISETTE, *riant.*

Ah, ah, ah: vous pouvez vous vanter que vous êtes pour moi tout comme ſi vous n'étiez pas au monde. Et moi, comment me trouvez-vous à mon tour?

FRONTIN.

Vous venez de me voler ma réponſe.

LISETTE.

Tout de bon?

FRONTIN.

Vous êtes jolie, dit-on.

LISETTE.

Le bruit en court.

FRONTIN.

Sans ce bruit-là, je n'en ſçaurois pas le moindre mot.

LISETTE, *joyeuſe.*

Grand-merci! vous êtes mon homme; voilà ce que je demandois.

FRONTIN, *joyeux.*

Vous me raſſurez, mon mérite m'avoit fait peur.

LISETTE, *riant.*

On appelle cela avoir peur de ſon ombre

FRONTIN.

Je voudrois pourtant de votre part quelque choſe de plus sûr que l'indifférence; il ſeroit à ſouhaiter que vous aimaſſiez ailleurs.

LISETTE.

Monſieur le fat, j'ai votre affaire. Dubois, que Monſieur Dorante a laiſſé à Paris, & auprès de qui vous n'êtes qu'un mâgot, a toute mon inclination; prenez ſeulement garde à vous.

FRONTIN.

Marton, l'incomparable Marton, qu'Araminte n'a pas amenée avec elle, & devant qui toute ſoubrette eſt plus ou moins guenon, eſt la ſouveraine de mon cœur.

LISETTE.

Qu'elle le garde. Grâce au Ciel nous voici en état de nous entendre pour rompre l'union de nos maîtres.

FRONTIN.

Oui, ma fille: rompons, briſons, détruiſons: c'eſt à quoi j'aſpirois.

LISETTE.

Ils s'imaginent sympathiser ensemble, à cause de leur prétendu caractere de sincérité.

FRONTIN.

Pourrois-tu me dire au juste le caractere de ta maitresse?

LISETTE.

Il y a bien des choses dans ce portrait-là : en gros je te dirai qu'elle est vaine, envieuse & caustique ; elle est sans quartier sur vos défauts, vous garde le secret sur vos bonnes qualités ; impitoyablement muette à cette égard, & muette de mauvaise humeur ; fiere de son caractere sec & formidable qu'elle appelle austérité de raison : elle épargne volontiers ceux qui tremblent sous elle, & se contente de les entretenir dans la crainte. Assez sensible à l'amitié pourvu, qu'elle y prime, il faut que son amie soit sa sujette, & jouisse avec respect de ses bonnes grâces : c'est vous qui l'aimez, c'est elle qui vous le permet ; vous êtes à elle ; vous la servez, & elle vous voit faire. Généreuse d'ailleurs, noble dans ses façons ; sans son esprit qui la rend méchante, elle auroit le meilleur cœur du monde : vos louanges la chagrinent, dit-elle ; mais c'est comme si elle vous disoit, louez-moi encore du chagrin qu'elles me font.

FRONTIN.

Ah, l'eſpiégle!

LISETTE.

Quant à moi, j'ai là-deſſus une petite maniere qui l'enchante : c'eſt que je la loue bruſquement, du ton dont on querelle; je boude en la louant, comme ſi je la grondois d'être louable : & voilà ſur-tout l'eſpece d'éloges qu'elle aime, parce qu'ils n'ont pas l'air flatteur, & que ſa vanité hypocrite peut les ſavourer ſans indécence. C'eſt moi qui l'ajuſte & qui la coiffe; dans les premiers jours je tâchai de faire de mon mieux; je déployai tout mon ſçavoir faire. Eh! mais, Liſette, finis donc, me diſoit-elle, tu y regardes de trop près; tes ſcrupules m'ennuient. Moi; j'eus la bêtiſe de la prendre au mot, & je n'y fis plus tant de façons; je l'expédiois un peu aux dépens des grâces. Oh! ce n'étoit pas là ſon compte! auſſi me bruſquoit-elle : je la trouvois aigre, acariâtre. Que vous êtes gauche! laiſſez-moi; vous ne ſçavez ce que vous faites. Ouais, dis-je, d'où cela vient-il? je le devinai; c'eſt que c'étoit une coquette qui vouloit l'être ſans que je le ſçuſſe, & qui prétendoit que je le fuſſe pour elle; ſon intention, ne vous déplaiſe, étoit que je fiſſe violence à la profonde indifférence qu'elle affectoit là-deſſus. Il falloit que

je serviſſe ſa coquetterie ſans la connoître; que je priſſe cette coquetterie ſur mon compte, & que Madame eût tout le bénéfice des friponneries de mon art, ſans qu'il y eût de ſa faute.

FRONTIN.

Ah! le bon petit caractere pour nos deſſeins!

LISETTE.

Et ton maître?

FRONTIN.

Oh! ce n'eſt pas de même; il dit ce qu'il penſe de tout le monde, mais il n'en veut à perſonne: ce n'eſt pas par malice qu'il eſt ſincere, c'eſt qu'il a mis ſon affection à ſe diſtinguer par-là. Si, pour paroître franc, il falloit mentir, il mentiroit: c'eſt un homme qui vous demanderoit volontiers, non pas m'eſtimez-vous, mais êtes-vous étonné de moi? Son but n'eſt pas de perſuader qu'il vaut mieux que les autres, mais qu'il eſt autrement fait qu'eux; qu'il ne reſſemble qu'à lui. Ordinairement vous fâchez les autres, en leur diſant leurs défauts: vous le chatouillez, lui; vous le comblez d'aiſe en lui diſant les ſiens, parce que vous lui procurez le rare honneur d'en convenir: auſſi perſonne ne dit-il tant de mal de lui que lui-même; il en dit plus qu'il n'en ſçait. A ſon compte, il

eſt

est si imprudent, il a si peu de capacité, il est si borné, quelquefois si imbécille : je l'ai entendu s'accuser d'être avare, lui qui est libéral, sur quoi on leve les épaules, & il triomphe. Il est connu par-tout pour un homme de cœur, & je ne désespere pas que quelque jour il ne dise qu'il est poltron; car plus les médisances qu'il fait de lui sont grosses, & plus il a du goût à les faire, à cause du caractere original que cela lui donne. Voulez-vous qu'il parle de vous en meilleurs termes que de son ami? brouillez-vous avec lui; la recette est sûre: vanter son ami cela est trop peuple: mais louer son ennemi, le porter aux nues, voilà le beau! je te l'acheverai par un trait. L'autre jour un homme contre qui il avoit un procès presque sûr, vint lui dire; tenez, ne plaidons plus; jugez vous-même; je vous prends pour arbitre, je m'y engage. Là-dessus voilà mon homme qui s'allume de la vanité d'être extraordinaire; le voilà qui pese, qui prononce gravement contre lui, & qui perd son procès pour gagner la réputation de s'être condamné lui-même : il fut huit jours enivré du bruit que cela fit dans le monde.

LISETTE.

Ah çà! profitons de leur marotte; pour les

brouiller ensemble; inventons, s'il le faut; mentons; peut-être même nous en épargneront-ils la peine.

FRONTIN.

Oh! je ne me soucie pas de cette épargne-là: je ments fort aisément, cela ne me coûte rien.

LISETTE.

C'est-à-dire que vous êtes né menteur; chacun a ses talents. Ne pourrons-nous pas imaginer d'avance quelque matiere de combustion toute prête? nous sommes gens d'esprit...

FRONTIN.

Attends, je rêve.

LISETTE.

Chut: voici ton maître.

FRONTIN.

Allons donc achever ailleurs.

LISETTE.

Je n'ai pas le temps; il faut que je m'en-aille.

FRONTIN.

Eh bien! dès qu'il n'y sera plus, auras-tu le temps de revenir? je te dirai ce que j'imagine.

LISETTE.

Oui; tu n'as qu'à te trouver ici dans un quart-d'heure. Adieu.

FRONTIN.

Eh ! à propos, puisque voilà Ergaste, parle-lui de la lettre de Madame la Marquise.

LISETTE.

Soit.

SCENE II.

ERGASTE, FRONTIN, LISETTE.

FRONTIN.

MONSIEUR, Lisette a un mot à vous dire.

LISETTE.

Oui, Monsieur. Madame la Marquise vous prie de n'envoyer votre commissionnaire à Paris, qu'après qu'elle lui aura donné une lettre.

ERGASTE, *s'arrêtant.*

Hem !

LISETTE, *haussant le ton.*

Je vous dis qu'elle vous prie de n'envoyer votre messager, qu'après qu'elle aura reçu une lettre d'elle.

Qu'est-ce qui me prie?

LISETTE, *plus haut.*

C'est Madame la Marquise.

ERGASTE.

Ah! oui, j'entends.

LISETTE, *à Frontin.*

Cela est bien-heureux! Heu! le haïssable homme!

FRONTIN.

Conservez-lui ses bons sentiments; nous en ferons quelque chose.

SCENE III.

ARAMINTE, ERGASTE, *rêvant.*

ARAMINTE.

ME voyez-vous, Ergaste?

ERGASTE, *toujours rêvant.*

Oui; voilà qui est fini, vous dis-je; j'entends.

ARAMINTE.

Qu'entendez-vous?

ERGASTE.

Ah ! Madame, je vous demande pardon ; je croyois parler à Lisette.

ARAMINTE.

Je venois à mon tour rêver dans cette salle.

ERGASTE.

J'y étois à-peu-près dans le même dessein.

ARAMINTE.

Souhaitez-vous que je vous laisse seul & que je passe sur la terrasse ? cela m'est indifférent.

ERGASTE.

Comme il vous plaira, Madame.

ARAMINTE.

Toujours de la sincérité : mais avant que je vous quitte, dites-moi, je vous prie, à quoi vous rêvez tant ? seroit-ce à moi par hasard ?

ERGASTE.

Non, Madame.

ARAMINTE.

Est-ce à la Marquise ?

ERGASTE.

Oui, Madame.

ARAMINTE.

Vous l'aimez donc ?

ERGASTE.

Beaucoup.

ARAMINTE.

Et le ſçait-elle ?

ERGASTE.

Pas encore ; j'ai différé juſqu'ici de le lui dire.

ARAMINTE.

Ergaſte, entre nous, je ſerois fondée à vous appeller infidele.

ERGASTE.

Moi, Madame ?

ARAMINTE.

Vous même ; il eſt certain que vous m'aimiez avant que de venir ici.

ERGASTE.

Vous m'excuſerez, Madame.

ARAMINTE.

J'avoue que vous ne me l'avez pas dit : mais vous avez eu des empreſſements pour moi ; ils étoient même fort vifs.

ERGASTE.

Cela eſt vrai.

ARAMINTE.

Et si je ne vous avois pas amené chez la Marquise, vous m'aimeriez actuellement.

ERGASTE.

Je crois que la chose étoit immanquable.

ARAMINTE.

Je ne vous blâme point; je n'ai rien à disputer à la Marquise; elle l'emporte sur moi.

ERGASTE.

Je ne dis pas cela; votre figure ne le cede pas à la sienne.

ARAMINTE.

Lui trouvez-vous plus d'esprit qu'à moi?

ERGASTE.

Non; vous en avez pour le moins autant qu'elle.

ARAMINTE.

En quoi me la préférez-vous donc? ne m'en faites point mystere.

ERGASTE.

C'est que, si elle vient à m'aimer, je m'en fierai plus à ce qu'elle me dira, qu'à ce que vous m'auriez dit.

ARAMINTE.

Comment! me croyez-vous fausse?

ERGASTE.

Non; mais vous êtes si gracieuse, si polie!

ARAMINTE.

Eh bien! est-ce un défaut?

ERGASTE.

Oui; car votre douceur naturelle & votre politesse m'auroient trompé; elles ressemblent à de l'inclination.

ARAMINTE.

Je n'ai pas cette politesse & cet air de douceur avec tout le monde: mais il n'est plus question du passé: voici la Marquise; ma présence vous gêneroit, & je vous laisse.

ERGASTE, *à part.*

Je suis content de tout ce qu'elle m'a dit; elle m'a parlé assez uniment.

SCENE IV.

LA MARQUISE, ERGASTE.

LA MARQUISE.

AH! vous voici, Ergaſte? je n'en puis plus! j'ai le cœur affadi des douceurs de Dorante que je quitte; je me mourois déjà des ſots diſcours de cinq ou ſix perſonnes d'avec qui je ſortois, & qui me ſont venues voir. Vous êtes bien-heureux de ne vous y être pas trouvé. La ſotte choſe que l'humanité! quelle eſt ridicule! que de vanité! que de duperies! que de petiteſſe! & tout cela, faute de ſincérité de part & d'autre. Si les hommes vouloient ſe parler franchement; ſi on n'étoit point applaudi quand on s'en fait accroire, inſenſiblement l'amour-propre ſe rebuteroit d'être impertinent, & chacun n'oſeroit plus s'évaluer que ce qu'il vaut. Mais depuis que je vis, je n'ai encore vu qu'un homme vrai, & en fait de femmes je n'en connois point de cette eſpece.

ERGASTE.

Et moi, j'en connois une; devinez-vous qui c'eſt?

LA MARQUISE.

Non, je n'y ſuis point.

ERGASTE.

Eh, parbleu ! c'eſt vous, Marquiſe ; où voulez-vous que je la prenne ailleurs ?

LA MARQUISE.

Eh bien ! vous êtes l'homme dont je parle ; auſſi m'avez-vous prévenue d'une eſtime pour vous, d'une eſtime....

ERGASTE.

Quand je dis vous, Marquiſe, c'eſt ſans faire réflexion que vous êtes-là ; je vous le dis comme je le dirois à une autre ; je vous le raconte.

LA MARQUISE.

Comme de mon côté je vous cite ſans vous voir : c'eſt un étranger à qui je parle.

ERGASTE.

Oui, vous m'avez ſurpris ; je ne m'attendois pas à un caractere comme le vôtre. Quoi ! dire inflexiblement la vérité ! la dire à vos amis même ! quoi ! voir qu'il ne vous échappe jamais un mot à votre avantage !

LA MARQUISE.

Eh ! mais vous qui parlez, faites-vous autre choſe que de vous critiquer ſans ceſſe ?

ERGASTE.

Revenons à vos originaux; quelle sorte de gens étoit-ce?

LA MARQUISE.

Ah, les sottes gens! l'un étoit un jeune homme de vingt-huit à trente ans; un fat toujours agité du plaisir de se sentir fait comme il est; il ne sçauroit s'accoutumer à lui: aussi sa petite âme n'a t-elle qu'une fonction, c'est de promener son corps comme la merveille de nos jours; c'est d'aller toujours disant: voyez mon enveloppe: voilà l'attrait de tous les cœurs; voilà la terreur des maris & des amants; voilà l'écueil de toutes les sagesses.

ERGASTE, *riant.*

Ah, la risible créature!

LA MARQUISE.

Imaginez-vous qu'il n'a précisément qu'un objet dans la pensée, c'est de se montrer. Quand il rit, quand il s'étonne, quand il vous approuve, c'est qu'il se montre. Se taît-il; change-t-il de contenance; se tient-il sérieux: ce n'est rien de tout cela qu'il veut faire, c'est qu'il se montre; c'est qu'il vous dit: regardez-moi, remarquez mes gestes & mes attitudes; voyez mes grâces dans

tout ce que je fais, dans tout ce que je dis ; voyez mon air fin, mon air leste, mon air cavalier, mon air dissipé : en voulez-vous du vif, du fripon, de l'agréablement étourdi ? en voilà. Il diroit volontiers à tous les amants : n'est-il pas vrai que ma figure vous chicane ? à leurs maitresses ; où en seroit votre fidélité, si je voulois ? à l'Indifférente : vous n'y tenez point ; je vous réveille, n'est-ce pas ? à la Prude : vous me lorgnez en dessous ? à la Vertueuse : vous résistez à la tentation de me regarder ? à la jeune fille : avouez que votre cœur est ému. Il n'y a pas jusqu'à la personne âgée, qui, à ce qu'il croit, dit en elle-même en le voyant : quel dommage que je ne sois plus jeune !

ERGASTE, *riant.*

Ah, ah, ah : je voudrois bien que le personnage vous entendît.

LA MARQUISE.

Il sentiroit que je n'exagere pas d'un mot : il a parlé d'un mariage qui a pensé se conclure pour lui ; mais que trois ou quatre femmes jalouses, désespérées & méchantes, ont trouvé sourdement le secret de faire manquer. Cependant il ne sçait pas encore ce qui arrivera : il n'y a que les pa-

rents de la fille qui se sont dédits ; mais elle n'est pas de leur avis. Il sçait de bonne part qu'elle est triste, qu'elle est changée ; il est même question de pleurs ; elle ne l'a pourtant vu que deux fois : & ce que je vous dis-là, je vous le rends un peu plus clairement qu'il ne l'a conté. Un fat se doute toujours un peu qu'il l'est ; &, comme il a peur qu'on ne s'en doute aussi, il biaise, il est fat le plus modestement qu'il lui est possible ; & c'est justement cette modestie-là qui rend sa fatuité sensible.

ERGASTE, *riant.*

Vous avez raison.

LA MARQUISE.

A côté de lui étoit une nouvelle mariée, d'environ trente ans, de ces visages d'un blanc fade, & qui font une physionomie longue & sotte ; & cette nouvelle épousée, telle que je vous la dépeins, avec ce visage qui, à dix ans, étoit antique, prenoit des airs enfantins dans la conversation ; vous eussiez dit d'une petite fille qui vient de sortir de dessous l'aîle de pere & mere. Figurez-vous qu'elle est étonnée de la nouveauté de son état ; elle n'a point de contenance assurée ; ses innocents appas sont encore tout confus de

ſon aventure. Elle n'eſt pas encore bien ſûre qu'il ſoit honnête d'avoir un mari; elle baiſſe les yeux, quand on la regarde; elle ne croit pas qu'il lui ſoit permis de parler, ſi on ne l'interroge; elle me faiſoit toujours une inclination de tête, en me répondant, comme ſi elle m'avoit remerciée de la bonté que j'avois de faire comparaiſon avec une perſonne de ſon âge; elle me traitoit comme une mere, moi qui ſuis plus jeune qu'elle: ah, ah, ah.

ERGASTE.

Ah, ah, ah: il eſt vrai que, ſi elle a trente ans, elle eſt à-peu-près votre aînée de deux.

LA MARQUISE.

De près de trois, s'il vous plaît.

ERGASTE, *riant.*

Eſt-ce-là tout?

LA MARQUISE.

Non; car il faut que je me venge de tout l'ennui que m'ont donné ces originaux. Vis-à-vis de la petite fille de trente ans, étoit une aſſez groſſe & grande femme de cinquante à cinquante-cinq ans, qui nous étaloit glorieuſement ſon embonpoint, & qui prend l'épaiſſeur de ſes charmes pour de la beauté. Elle eſt veuve, fort riche, &

il y avoit auprès d'elle un jeune homme, un cadet qui n'a rien, & qui s'épuise en platitudes pour lui faire sa cour. On a parlé du dernier bal de l'opéra: j'y étois, a-t-elle dit, & j'y trompai mes meilleurs amis; ils ne me reconnurent point. Vous, Madame, a-t-il repris! vous n'être pas reconnoissable! Ah! je vous en défie; je vous reconnus du premier coup-d'œil à votre air de tête. Eh! comment cela, Monsieur? oui, Madame, à je ne sçais quoi de noble & d'aisé qui ne pouvoit appartenir qu'à vous; & puis vous ôtâtes un gant; & comme, grâce au Ciel, nous avons une main qui ne ressemble guère à d'autres, en la voyant je vous nommai. Et cette main sans pair, si vous l'aviez vue, Monsieur, est assez blanche, mais large, ne vous déplaise; mais charnue, mais boursoufflée, mais courte, & tient au bras le mieux nourri que j'aie vu de ma vie. Je vous en parle sçavamment; car la grosse Dame au grand air de tête, prit long-temps du tabac pour exposer cette main unique qui a de l'étoffe pour quatre, & qui finit par des doigts d'une grosseur, d'une briéveté, à la différence de ceux de la petite fille de trente ans qui sont comme des filets.

ERGASTE, *riant.*

Un peu de variété ne gâte rien.

LA MARQUISE.

Notre cercle finissoit par un petit homme qu'on trouvoit si plaisant, si sémillant, qui ne dit rien & qui parle toujours; c'est-à-dire qu'il a l'action vive, l'esprit froid & la parole éternelle. Il étoit auprès d'un homme grave qui décide par monosyllabes, & dont la compagnie paroissoit faire grand cas; mais, à vous dire vrai, je soupçonne que tout son esprit est dans sa perruque: elle est ample & respectable, & je le crois fort borné, quand il ne l'a pas. Les grandes perruques m'ont si souvent trompée, que je n'y crois plus.

ERGASTE, *riant.*

Il est constant qu'il est de certaines têtes sur lesquelles elles en imposent.

LA MARQUISE.

Grâce au Ciel! la visite a été courte; je n'aurois pu la soutenir long-temps, & je viens respirer avec vous. Quelle différence de vous à tout le monde! mais dites sérieusement; vous êtes donc un peu content de moi?

ERGASTE.

Plus que je ne puis dire.

LA

LA MARQUISE.

Prenez garde, car je vous crois à la lettre. Vous répondrez de ma raison là-dessus; je vous l'abandonne.

ERGASTE.

Prenez garde aussi de m'estimer trop.

LA MARQUISE.

Vous, Ergaste? vous êtes un homme admirable. Vous me diriez que je suis parfaite, que je n'en appellerois pas; je ne parle pas de la figure, entendez-vous?

ERGASTE.

Oh! de celle-là, vous vous en passeriez bien; vous l'avez de trop.

LA MARQUISE.

Je l'ai de trop? avec quelle simplicité il s'exprime! vous me charmez, Ergaste, vous me charmez... A propos; vous envoyez à Paris: dites à votre homme qu'il vienne chercher une lettre que je vais achever.

ERGASTE.

Il n'y a qu'à le dire à Frontin que je vois. Frontin!

SCENE V.

FRONTIN, ERGASTE, LA MARQUISE.

FRONTIN.

MONSIEUR?

ERGASTE.

Suivez Madame, elle va vous remettre une lettre que vous remettrez à celui que je fais partir pour Paris.

FRONTIN.

Il eſt lui-même chez Madame qui attend ſa lettre.

LA MARQUISE.

Il l'aura dans un moment. J'apperçois Dorante qui ſe promene là-bas, & je me ſauve.

ERGASTE.

Et moi je vais faire mes paquets.

SCENE VI.

FRONTIN ; LISETTE, *qui survient.*

FRONTIN.

ILS me paroissent bien satisfaits tous deux. Oh ! n'importe, cela ne sçauroit durer.

LISETTE.

Eh bien ! me voilà revenue; qu'as-tu imaginé ?

FRONTIN.

Toutes réflexions faites, je conclus qu'il faut d'abord commencer par nous brouiller tous deux.

LISETTE.

Que veux-tu dire ? à quoi cela nous menera-t-il ?

FRONTIN.

Je n'en sçais encore rien, je ne sçaurois t'expliquer mon projet ; j'aurois de la peine à me l'expliquer à moi-même : ce n'est pas un projet, c'est une confusion d'idées fort spirituelles qui n'ont peut-être pas le sens-commun, mais qui me flattent. Je verrai clair à mesure ; à présent je n'y vois goute. J'apperçois pourtant en perspective des discordes, des querelles, des explications, des ran-

cunes. Tu m'accuſeras, je t'accuſerai : on ſe plaindra de nous ; tu auras mal parlé, je n'aurai pas mieux dit. Tu n'y comprends rien ; la choſe eſt obſcure : j'eſſaye, je hazarde ; je te conduirai & tout ira bien : m'entends-tu un peu ?

LISETTE.

Oh ! belle demande ! cela eſt ſi clair !

FRONTIN.

Paix ; voici nos gens qui arrivent : tu ſçais le rôle que je t'ai donné ; obéis, j'aurai ſoin du reſte.

SCENE VII.

DORANTE, ARAMINTE, LISETTE, FRONTIN.

ARAMINTE.

Ah ! c'eſt vous, Liſette ? nous avons cru qu'Ergaſte & la Marquiſe ſe promenoient ici.

LISETTE.

Non, Madame ; mais nous parlions d'eux, (*à Dorante.*) à votre profit.

DORANTE.

A mon profit ! & que peut-on faire pour moi ?

La Marquiſe eſt à la veille d'épouſer Ergaſte ; il y a du moins lieu de le croire, à l'empreſſement qu'ils ont l'un pour l'autre.

FRONTIN.

Point du tout ; nous venons tout-à-l'heure de rompre ce mariage, Liſette & moi, dans notre petit conſeil.

ARAMINTE.

Sur ce pied-là vous ne vous aimez donc pas, vous autres ?

LISETTE.

On ne peut pas moins.

FRONTIN.

Mon étoile ne veut pas que je rende juſtice à Mademoiſelle.

LISETTE.

Et la mienne veut que je rende juſtice à Monſieur.

FRONTIN.

Nous avions déja conclu d'affaire avec d'autres, & Madame loge chez elle la petite perſonne que j'aime.

ARAMINTE.

Quoi ! Marton ?

FRONTIN.

Vous l'avez dit, Madame ; mon amour eſt de ſa façon. Quant à Mademoiſelle, ſon cœur eſt allé à Dubois ; c'eſt lui qui le poſſede.

DORANTE.

J'en ferois charmé, Lifette.

LISETTE.

Laiffons-là ce détail. Vous aimez toujours ma maîtreffe; dans le fond elle ne vous haïffoit pas, & c'eft vous qui l'épouferez, je vous la donne.

FRONTIN.

Et c'eft Madame à qui je prends la liberté de tranfporter mon maître.

ARAMINTE, *riant.*

Vous me le tranfportez, Frontin ? eh! que fçavez-vous fi je voudrois de lui?

LISETTE.

Madame a raifon; tu ne lui ferois pas-là un grand préfent.

ARAMINTE.

Vous parlez fort-mal, Lifette ; ce que j'ai répondu à Frontin ne fignifie rien contre Ergafte, que je regarde comme un des hommes des plus dignes de l'attachement d'une femme raifonnable.

LISETTE, *d'un ton ironique.*

A la bonne-heure ; je le trouvois un homme fort ordinaire, & je vais le regarder comme un homme fort rare.

FRONTIN.

Pour le moins aussi rare que ta maitresse: (soit dit sans préjudice de la reconnoissance que j'ai pour la bonne chere que j'ai faite chez elle.)

DORANTE.

Alte-là, faquin; prenez garde à ce que vous direz de Madame la Marquise.

FRONTIN.

Monsieur, je défends mon maître.

LISETTE.

Voyez donc cet animal! c'est bien à toi à parler d'elle: tu nous fais là une belle comparaison.

FRONTIN, *criant.*

Qu'appelles-tu une comparaison?

ARAMINTE.

Allez, Lisette; vous êtes une impertinente avec vos airs méprisants contre un homme dont je prends le parti; & votre maitresse elle-même me fera raison du peu de respect que vous avez pour moi.

LISETTE.

Pardi! voilà bien du bruit pour un petit mot! c'est donc le Phœnix, Monsieur Ergaste?

FRONTIN.

Ta maitresse en est-elle un plus que nous?

DORANTE.

Paix, vous dis-je.

FRONTIN.

Monsieur, je suis indigné : qu'est-ce donc que sa maitresse ? qui la releve tant au-dessus de mon maitre ? On sçait bien qu'elle est aimable : mais il y en a encore de plus belles, quand ce ne seroit que Madame.

DORANTE, *haut*.

Madame n'a que faire là-dedans, maraud; mais je te donnerois cent coups de bâton sans la considération que j'ai pour ton maître.

SCENE VIII.

DORANTE, FRONTIN, ERGASTE, ARAMINTE.

ERGASTE.

Qu'estce-ce donc, Dorante ? il me semble que tu cries ? est-ce ce coquin-là qui te fâche ?

DORANTE.

C'est un insolent.

ERGASTE.

Qu'as-tu donc fait, malheureux ?

FRONTIN.

Monsieur, si la sincérité loge quelque part, c'est dans votre cœur. Parlez ; la plus belle femme du monde est-ce la Marquise?

ERGASTE.

Non; qu'est-ce que cette mauvaise plaisanterie-là, butord? la Marquise est aimable & non pas belle.

FRONTIN, *joyeux*.

Comme un ange !

ERGASTE.

Sans aller plus loin, Madame a les traits plus réguliers qu'elle.

FRONTIN.

J'ai prononcé de même sur ces deux articles ; & Monsieur s'emporte; il dit que sans vous la dispute finiroit sur mes épaules. Je vous laisse mon bon droit à soutenir, & je me retire avec votre suffrage.

SCENE IX.

ERGASTE, DORANTE, ARAMINTE.

ERGASTE, *riant*.

QUOI ! Dorante, c'est-là ce qui t'irrite? A quoi songes-tu donc? Eh! mais je suis persuadé que

la Marquiſe elle-même ne ſe pique pas de beauté ; elle n'en a que faire pour être aimée.

DORANTE.

Quoi qu'il en ſoit, nous ſommes amis. L'opiniâtreté de cet impudent m'a choqué ; & j'eſpere que tu voudras bien t'en défaire ; &, s'il le faut, je t'en ferai prier par la Marquiſe, ſans lui dire ce dont il s'agit.

ERGASTE.

Je te demande grâce pour lui ; & je ſuis sûr que la Marquiſe te la demandera elle-même. Au reſte, j'étois venu ſçavoir ſi vous n'avez rien à Paris, où j'envoie un de mes gens qui va partir. Peut-il vous être utile ?

ARAMINTE.

Je le chargerai d'un petit billet, ſi vous le voulez bien.

ERGASTE, *lui donnant la main.*

Allons, Madame ; vous me le donnerez à moi-même.

(*La Marquiſe arrive au moment qu'ils ſortent.*)

SCENE X.

LA MARQUISE, ERGASTE, ARAMINTE, DORANTE.

LA MARQUISE.

EH! où allez-vous donc, tous deux?

ERGASTE.

Madame va me remettre un billet pour être porté à Paris; & je reviens ici dans le moment, Madame.

SCENE XI.

DORANTE, LA MARQUISE.

Après s'être regardés & avoir gardé un grand silence.

LA MARQUISE.

EH bien! Dorante, me promenerai-je avec un muet?

DORANTE.

Dans la triste situation où me met votre indif-

férence pour moi, je n'ai rien à dire, & je ne sçais que soupirer.

LA MARQUISE, *tristement.*

Une triste situation & des soupirs! que tout cela est triste! que vous êtes à plaindre! mais soupirez-vous, quand je n'y suis point, Dorante? J'ai dans l'esprit que vous me gardez vos langueurs.

DORANTE.

Eh! Madame, n'abusez point du pouvoir de votre beauté: ne vous suffit-il pas de me préférer un rival? pouvez-vous encore avoir la cruauté de railler un homme qui vous adore?

LA MARQUISE.

Qui m'adore! l'expression est grande & magnifique assurément: mais je lui trouve un défaut, c'est qu'elle me glace; & vous ne la prononcez jamais que je ne sois tentée d'être aussi muette qu'une idole.

DORANTE.

Vous me désespérez: fut-il jamais d'homme plul maltraité que je le suis? fut-il de passion plus méprisée?

LA MARQUISE.

Passion! j'ai vu ce mot-là dans Cyrus ou dans Cléopâtre. Eh! Dorante, vous n'êtes pas indigne

qu'on vous aime: vous avez de tout, de l'honneur, de la naiſſance, de la fortune, & même des agréments. Je dirai même que vous m'auriez peut-être plu: mais je n'ai jamais pu me fier à votre amour: je n'y ai point de foi, vous l'exagerez trop: il révolte la ſimplicité de caractère que vous me connoiſſez. M'aimez-vous beaucoup? ne m'aimez-vous gueres? faites-vous ſemblant de m'aimer? c'eſt ce que je ne ſçaurois décider. Eh! le moyen d'en juger mieux à travers toutes les emphâſes ou toutes les impoſtures galantes dont vous enveloppez vos diſcours? Je ne ſçais plus que ſoupirer, dites-vous? y a-t-il rien de ſi plat? Un homme qui aime une femme raiſonnable ne dit point, *je ſoupire*; ce mot n'eſt pas aſſez ſérieux pour lui, pas aſſez vrai: il dit: je vous aime; je voudrois bien que vous m'aimaſſiez: je ſuis bien mortifié que vous ne m'aimiez pas: voilà tout, & il n'y a que cela dans votre cœur non plus. Vous n'y verrez, ni que vous m'adorez, car c'eſt parler en Poëte; ni que vous êtes déſeſpérez, car il faudroit vous enfermer; ni que je ſuis cruelle, car je vis doucement avec tout le monde; ni peut-être que je ſuis belle, quoiqu'à tout prendre, il ſe pourroit que je le fuſſe; & je demanderai à Ergaſte ce qui en eſt: je compterai ſur ce qu'il me dira: il eſt ſincere.

C'eſt par-là que je l'eſtime ; vous me rebutez par le contraire.

DORANTE, *vivement.*

Vous me pouſſez à bout. Mon cœur eſt plus croyable qu'un miſanthrope qui voudra peut-être paſſer pour ſincere à vos dépens, & aux dépens de la ſincérité même. A mon égard je n'exagere point ; je dis que je vous adore, & cela eſt vrai ; ce que je ſens pour vous ne s'exprime que par ce mot-là. J'appelle auſſi mon amour une paſſion, parce que c'en eſt une ; je dis que votre raillerie me déſeſpere, & je ne dis rien de trop ; je ne ſçaurois rendre autrement la douleur que j'en ai ; & s'il ne faut pas m'enfermer, c'eſt que je ne ſuis qu'affligé & non pas inſenſé. Il eſt encore vrai que je ſoupire & que je me meurs d'être mépriſé : oui, je m'en meurs ; oui, vos railleries ſont cruelles ; elles me pénetrent le cœur, & je le dirai toujours. Adieu, Madame ; voici Ergaſte, cet homme ſi ſincere, & je me retire. Jouiſſez à loiſir de la froide & orgueilleuſe tranquillité avec laquelle il vous aime.

LA MARQUISE, *le voyant s'en-aller.*

Il en faut convenir ; ces dernieres fictions-ci ſont aſſez pathétiques.

SCENE XII.

LA MARQUISE, ERGASTE.

ERGASTE.

JE ſuis charmé de vous trouver ſeule, Marquiſe; je ne m'y attendois pas. Je viens d'écrire à mon frere à Paris; ſçavez-vous ce que je lui mande? ce que je ne vous ai pas encore dit à vous-même.

LA MARQUISE.

Quoi donc?

ERGASTE.

Que je vous aime.

LA MARQUISE, *riant.*

Je le ſçavois; je m'en étois apperçue.

ERGASTE.

Ce n'eſt pas-là tout; je lui marque encore une choſe.

LA MARQUISE.

Qui eſt?....

ERGASTE.

Que je croyois ne vous pas déplaire.

LA MARQUISE.

Toutes vos nouvelles ſont donc vraies?

ERGASTE.

Je vous reconnois à cette réponse franche.

LA MARQUISE.

Si c'étoit le contraire, je vous le dirois tout aussi uniment.

ERGASTE.

A ma premiere lettre, si vous voulez, je manderai tout net que je vous épouserai bientôt.

LA MARQUISE.

Eh! mais, apparemment.

ERGASTE.

Et comme on peut se marier à la campagne, je pourrai même mander que c'en est fait.

LA MARQUISE, *riant.*

Attendez, laissez-moi respirer. En vérité, vous allez si vîte, que je me suis crue mariée.

ERGASTE.

C'est que ce sont de ces choses qui vont tout de suite, quand on s'aime.

LA MARQUISE.

Sans difficulté: mais, dites-moi, Ergaste, vous êtes homme vrai; qu'est-ce que c'est que votre amour? car je veux être véritablement aimée.

ERGASTE.

Vous avez raison; aussi vous aimé-je de tout mon cœur.

LA MARQUISE.

Je vous crois: n'avez-vous jamais rien aimé plus que moi?

ERGASTE.

Non; d'homme d'honneur; passe pour autant une fois en ma vie. Oui, je pense bien avoir aimé autant; pour plus, je n'en ai pas l'idée: je crois même que cela ne seroit pas possible.

LA MARQUISE.

Oh! très-possible, je vous en réponds; rien n'empêche que vous n'aimiez encore davantage: je n'ai qu'à être plus aimable & cela ira plus loin; passons. Laquelle de nous deux vaut le mieux de celle que vous aimiez ou de moi?

ERGASTE.

Mais ce sont des grâces différentes; elle en avoit infiniment.

LA MARQUISE.

C'est-à-dire un peu plus que moi.

ERGASTE.

Ma foi, je serois fort embarrassé de décider là-dessus.

LA MARQUISE.

Et moi, non: je prononce. Votre incertitude décide; comptez aussi que vous l'aimiez plus que moi,

ERGASTE.

Je n'en crois rien.

LA MARQUISE, *riant.*

Vous rêvez. N'aime-t-on pas toujours les gens à proportion de ce qu'ils ſont aimables? & dès qu'elle l'étoit plus que je ne le ſuis, qu'elle avoit plus de grâces, il a bien fallu que vous l'aimaſſiez davantage. Votre cœur n'a guères de mémoire.

ERGASTE.

Elle avoit plus de grâces! mais c'eſt ce qui eſt indécis; & ſi indécis, que je panche à croire que vous en avez bien autant.

LA MARQUISE.

Oui? panchez-vous, vraiment? cela eſt conſidérable; mais ſçavez-vous à quoi je panche, moi?

ERGASTE.

Non.

LA MARQUISE.

A laiſſer-là cette égalité ſi équivoque, elle ne me tente point; j'aime autant la perdre que de la gagner, en vérité.

ERGASTE.

Je n'en doute pas; je ſçais votre indifférence là-deſſus, d'autant plus que ſi cette égalité n'y eſt point, ce ſeroit de ſi peu de choſe!

LA MARQUISE, *vivement.*

Encore ! eh ! je vous dis que je n'en veux point ; que j'y renonce. A quoi sert d'éplucher ce qu'elle a de plus, ce que j'ai de moins ? ne vous travaillez plus à nous évaluer ; mettez-vous l'esprit en repos : je lui cede ; j'en ferai un astre, si vous voulez.

ERGASTE, *riant.*

Ah, ah, ah : votre badinage me charme ; il en sera donc ce qu'il vous plaira. L'essentiel est que je vous aime autant que je l'aimois.

LA MARQUISE.

Vous me faites bien de la grâce ; quand vous en rabattriez, je ne m'en plaindrois pas. Continuons, vos naïvetés m'amusent ; elles sont de si bon goût ! Vous avez paru, ce me semble, avoir quelqu'inclination pour Araminte ?

ERGASTE.

Oui ; je me suis senti quelque envie de l'aimer : mais la difficulté de pénétrer ses dispositions m'a rebuté. On risque toujours de se méprendre avec elle, & de croire qu'elle est sensible, quand elle n'est qu'honnête ; & cela ne me convient point.

LA MARQUISE, *ironiquement.*

Je fais grand cas d'elle. Comment la trouvez-vous ? à qui de nous deux, amour à part, donne-

riez-vous la préférence? ne me trompez point.

ERGASTE.

Oh! jamais; & voici ce que j'en pense: Araminte a de la beauté; on peut dire que c'est une belle femme.

LA MARQUISE.

Fort bien. Et quant à moi, à cet égard-là, je n'ai qu'à me cacher; n'est-ce pas?

ERGASTE.

Pour vous, Marquise, vous plaisez plus qu'elle.

LA MARQUISE, *à part, en riant.*

J'ai tort; je passe l'étendue de mes droits. Ah, le sot homme! qu'il est plat! Ah, ah, ah.

ERGASTE.

Mais de quoi riez-vous donc?

LA MARQUISE.

Franchement, c'est que vous êtes un mauvais connoisseur, & qu'à dire vrai, nous ne sommes belles ni l'une ni l'autre.

ERGASTE.

Il me semble cependant qu'une certaine régularité de traits...

LA MARQUISE.

Visions, vous dis-je: pas plus belles l'une que l'autre. De la régularité dans les traits d'Araminte!

de la régularité ! vous me faites pitié ! & si je vous disois qu'il y a mille gens qui trouvent quelque chose de baroque dans son air ?

ERGASTE.

Du baroque à Araminte !

LA MARQUISE.

Oui, Monsieur, du baroque : mais on s'y accoutume, & voilà tout ; & quand je vous accorde que nous n'avons pas plus de beauté l'une que l'autre, c'est que je ne me soucie gueres de me faire tort ; mais croyez que tout le monde la trouvera enore plus éloignée d'être belle que moi, tout effroyable que vous me faites.

ERGASTE.

Moi ! je vous fais effroyable ?

LA MARQUISE.

Mais il faut bien, dès que je suis au-dessous d'elle.

ERGASTE.

J'ai dit que votre partage étoit de plaire plus qu'elle

LA MARQUISE.

Soit, je plaîs davantage : mais je commence par faire peur.

ERGASTE.

Je puis m'être trompé, cela m'arrive souvent ;

je réponds de la sincérité de mes sentiments, mais je n'en garantis pas la justesse.

LA MARQUISE.

A la bonne-heure; mais quand on a le goût faux, c'est une triste qualité que d'être sincere.

ERGASTE.

Le plus grand défaut de ma sincérité, c'est qu'elle est trop forte.

LA MARQUISE.

Je ne vous écoute pas; vous voyez de travers. Ainsi changeons de discours & laissons-là Araminte. Ce n'est pas la peine de vous demander ce que vous pensiez de la différence de nos esprits; vous ne sçavez pas juger.

ERGASTE.

Quant à vos esprits, le vôtre me paroît bien vif, bien sensible, bien délicat.

LA MARQUISE.

Vous biaisez ici; c'est vain & emporté que vous voulez dire.

SCENE XIII.

LA MARQUISE, ERGASTE, LISETTE.

LA MARQUISE.

MAIS que vient faire ici Lisette ? A qui en voulez-vous ?

LISETTE.

A Monsieur, Madame. Je viens vous avertir d'une chose, Monsieur. Vous sçavez que tantôt Frontin a ôsé dire à Dorante même qu'Araminte étoit beaucoup plus belle que ma maitresse.

LA MARQUISE.

Quoi ! qu'est ce donc, Lisette ? est-ce que nos beautés ont déjà été débattues ?

LISETTE.

Oui, Madame ; & Frontin vous mettoit bien au-dessus d'Araminte, elle présente & moi aussi.

LA MARQUISE.

Elle présente ! qui répondoit ?

LISETTE.

Qui laissoit dire.

LA MARQUISE, *riant.*

Eh! mais, conte-moi donc cela: comment! je ſuis en procès ſur d'auſſi grands intérêts, & je n'en ſçavois rien! eh bien?

LISETTE.

Ce que je veux apprendre à Monſieur, c'eſt que Frontin dit qu'il eſt arrivé dans le temps que Dorante ſe fâchoit, s'emportoit contre lui en faveur de Madame.

LA MARQUISE.

Il s'emportoit, dis-tu? toujours en préſence d'Araminte?

LISETTE.

Oui, Madame: ſur quoi Frontin dit donc que vous êtes arrivé, Monſieur; que vous avez demandé à Dorante de quoi il ſe plaignoit, & que l'ayant ſçu, vous avez extrêmement loué ſon avis, je dis l'avis de Frontin; que vous y avez applaudi & déclaré que Dorante étoit un flatteur ou n'y voyoit goute. Voilà ce que cet effronté publie, & j'ai cru qu'il étoit à propos de vous informer d'un diſcours qui ne convient ni à vous ni à Madame.

LA MARQUISE, *riant.*

Le rapport de Frontin eſt-il exact, Monſieur?

ERGASTE.

C'eſt un ſot, il en dit beaucoup trop: il eſt

faux que je l'ai applaudi ou loué; mais comme il ne s'agiſſoit que de la beauté qu'on ne ſçauroit conteſter à Araminte, je me ſuis contenté de dire froidement que je ne voyois pas qu'il eût tort.

LA MARQUISE, *d'un air critique & ſérieux.*

Il eſt vrai que ce n'eſt pas-là applaudir; ce n'eſt que confirmer, qu'appuyer la choſe.

ERGASTE.

Sans doute.

LA MARQUISE.

Toujours devant Araminte?

ERGASTE.

Oui; & j'ai même ajouté, par une eſtime particuliere pour vous, que vous ſeriez de mon avis vous même.

LA MARQUISE.

Ah! vous m'excuſerez : voilà où l'oracle s'eſt trop avancé. Je ne juſtifierai point votre eſtime; j'en ſuis fâchée : mais je connois Araminte, & je n'irai point confirmer auſſi une déciſion qui lui tourneroit la tête, car elle eſt ſi ſotte! Je gage qu'elle vous aura cru, & il n'y auroit plus moyen de vivre avec elle. Laiſſez-nous, Liſette.

SCENE XIV.

LA MARQUISE, ERGASTE.

LA MARQUISE.

Monsieur, vous m'avez rendu compte de votre cœur ; il eſt juſte que je vous rende compte du mien.

ERGASTE.

Voyons.

LA MARQUISE.

Ma premiere inclination a été mon mari qui valoit mieux que vous, Ergaſte, ſoit dit ſans rien diminuer de l'eſtime que vous méritez.

ERGASTE.

Après, Madame ?

LA MARQUISE.

Depuis ſa mort, je me ſuis ſenti, il y a deux ans, quelque ſorte de penchant pour un étranger qui demeura peu de temps à Paris, que je refuſai de voir, & que je perdis de vue : homme à-peu-près de votre taille, ni mieux ni plus mal fait ; de ces figures paſſables, peut-être un peu plus remplie,

un peu moins fluette, un peu moins décharnée que la vôtre.

ERGASTE.

Fort bien. Et de Dorante, que m'en direz-vous, Madame?

LA MARQUISE.

Qu'il est plus doux, plus complaisant; qu'il a la mine un peu plus distinguée, & qu'il pense plus modestement de lui que vous: mais que vous plaisez davantage.

ERGASTE.

J'ai tort aussi, très-tort: mais ce qui me surprend, c'est qu'une figure aussi chétive que la mienne, qu'un homme aussi défigurable, aussi revêche, aussi fortement infatué de lui-même, ait pu gagner votre cœur.

LA MARQUISE.

Est-ce que nos cœur ont de la raison? Il entre tant de caprices dans les inclinations!

ERGASTE.

Il vous en a fallu des plus déterminés pour pouvoir m'aimer avec de si terribles défauts, qui sont peut-être vrais, dont je vous suis obligé de m'avertir, mais que je ne sçavois gueres.

LA MARQUISE.

Eh! sçavois-je, moi, que j'étois vaine, laide &

mutine ? Vous me l'apprenez, & je vous rends inſtruction pour inſtruction.

ERGASTE.

Je tâcherai d'en profiter : tout ce que je crains, c'eſt qu'un homme auſſi commun, & qui vaut ſi peu, ne vous rebute.

LA MARQUISE, *froidement.*

Eh ! dès que vous pardonnez à mes déſagréments, il eſt juſte que je pardonne à la petiteſſe de votre mérite.

ERGASTE.

Vous me raſſurez.

LA MARQUISE, *à part.*

Perſonne ne viendra-t-il me délivrer de lui ?

ERGASTE.

Quelle heure eſt-il ?

LA MARQUISE.

Je cois qu'il eſt tard.

ERGASTE.

Ne trouvez-vous pas que le temps ſe brouille ?

LA MARQUISE.

Oui : nous aurons de l'orage.

(*Ils ſont quelque temps ſans ſe parler*).

ERGASTE.

Je ſuis d'avis de vous laiſſer ; vous me paroiſſez rêver.

LA MARQUISE.

Non ; c'eſt que je m'ennuie ; ma ſincérité ne vous choquera pas.

ERGASTE.

Je vous en remercie, & je vous quitte : je ſuis votre ſerviteur.

LA MARQUISE.

Allez, Monſieur.... A propos, quand vous écrirez à votre frere, n'allez pas ſi vîte ſur les nouvelles de notre mariage.

ERGASTE.

Madame, je ne lui en dirai plus rien.

SCENE XV.

LA MARQUISE, *un moment ſeule ;* LISETTE *ſurvient.*

LA MARQUISE, *ſeule.*

AH ! je reſpire. Quel homme avec ſon imbécile ſincérité ! Aſſurément, s'il dit vrai, je ne ſuis pas une jolie perſonne.

LISETTE.

Eh bien ! Madame, que dites-vous d'Ergaſte ? Eſt-il aſſez étrange ?

LA MARQUISE.

Eh ! mais, après tout, peut-être pas si étrange ; Lisette : je ne sçais plus qu'en penser moi-même. Il a peut-être raison. Je me méfie de tout ce qu'on m'a dit jusqu'ici de flatteur pour moi ; & sur-tout de ce que m'a dit ton Dorante que tu aimes tant ; & qui doit être le plus grand fourbe, le plus grand menteur avec ses adulations. Ah ! que je me sçais bon gré de l'avoir rebuté !

LISETTE.

Fort bien ! c'est-à-dire que nous sommes tous des aveugles. Toute la terre s'accorde à dire que vous êtes une des plus jolies femmes de France ; je vous épargne le mot de belle ; & toute la terre en a menti.

LA MARQUISE.

Mais, Lisette, est-ce qu'on est sincere ? toute la terre est polie....

LISETTE.

Oh ! vraiment, oui. Le témoignage d'un hypocondre est bien plus sûr.

LA MARQUISE.

Il peut se tromper, Lisette ; mais il dit ce qu'il voit.

LISETTE.

Où a-t-il donc pris des yeux ? Vous m'impa-

tientez; je sçais bien qu'il y a des minois d'un mérite incertain, qui semblent jolis aux uns, & qui ne le semblent pas aux autres; & si vous aviez un de ceux-là, qui ne laissent pas de distinguer beaucoup une femme, j'excuserois votre méfiance. Mais le vôtre est charmant: petits & grands, jeunes & vieux, tout en convient, jusqu'aux femmes: il n'y a qu'un cri là-dessus. Quand on me donna à vous, que me dit on? Vous allez servir une Dame charmante. Quand je vous vis, comment vous trouvai-je? charmante. Ceux qui viennent ici, ceux qui vous rencontrent, comment vous trouvent-ils? charmante. A la ville, aux champs; c'est le même écho: par-tout charmante. Que diantre y a-t-il rien de plus confirmé, de plus prouvé, de plus indubitable?

LA MARQUISE.

Il est vrai qu'on ne dit point cela d'une figure ordinaire; mais tu vois pourtant ce qui m'arrive?

LISETTE, *en colere.*

Pardi! vous avez un furieux penchant à vous rabaisser; je n'y sçaurois tenir: la petite opinion que vous avez de vous est insupportable.

LA MARQUISE.

Ta colere me divertit.

LISETTE.

Tenez, il vous est venu tantôt compagnie : il y avoit des hommes & des femmes. J'étois dans la salle d'en-bas, quand ils sont descendus ; j'entendois ce qu'ils disoient : ils parloient de vous, & précisément de beauté, d'agréments.

LA MARQUISE.

En descendant ?

LISETTE.

Oui, en descendant : mais il faudra que votre misanthropé les redresse ; car ils étoient aussi sots que moi.

LA MARQUISE.

Et que disoient-ils donc ?

LISETTE.

Des bêtises ; ils n'avoient pas le sens-commun ; c'étoient des yeux fins, un regard vif, une bouche, un sourire, un teint, des grâces ! enfin des visions, des chimeres.

LA MARQUISE.

Et ils ne te voyoient point ?

LISETTE.

Oh ! vous me feriez mourir : la porte étoit fermée sur moi.

LA MARQUISE.

Quelqu'un de mes gens pouvoit être là ; ce n'est

n'eſt pas par vanité, au reſte, que je ſuis en peine de ſçavoir ce qui en eſt; car eſt-ce par-là qu'on vaut quelque choſe? non; c'eſt qu'il eſt bon de ſe connoître. *Mais* voici le plus hardi de mes flatteurs.

LISETTE.

Il n'en eſt pas moins outré des impertinences de Frontin dont il a été témoin.

SCENE XVI.

LA MARQUISE, DORANTE, LISETTE.

LA MARQUISE.

EH bien! Monſieur, prétendez-vous que je vous paſſe encore vos ſoupirs, vos *je vous adore*; vos enchantements ſur ma perſonne. Venez-vous encore m'entretenir de mes appas. J'ai interrogé un homme vrai pour achever de vous connoître: j'ai vu Ergaſte; allez ſçavoir ce qu'il penſe de moi: il vous dira ſi je dois être contente du ſot amour-propre que vous m'avez ſuppoſé par toutes vos exagérations.

LISETTE.

Allez, Monſieur : il vous apprendra que Madame eſt laide.

DORANTE.

Comment ?

LISETTE.

Oui, laide ; c'eſt une nouvelle decouverte : à la vérité, cela ne ſe voit qu'avec les lunettes d'Ergaſte.

LA MARQUISE.

Il n'eſt pas queſtion de plaiſanter : peu m'importe ce que je ſuis à cet égard ; ce n'eſt pas l'intérêt que j'y prends qui me fait parler ; pourvu que mes amis me croient le cœur bon & l'eſprit bien fait, je les quitte du reſte. Mais qu'un homme que je voulois eſtimer, dont je voulois être ſûre, m'ait regardée comme une femme dont il croyoit que ſes flatteries démonteroient la petite cervelle ; voilà ce que je lui reproche.

DORANTE, *vivement.*

Et moi, Madame, je vous déclare que ce n'eſt plus ni vous ni vos grâces que je défends. Vous êtes fort libre de penſer de vous ce qu'il vous plaira ; je ne m'y oppoſe point : mais je ne ſuis ni un adulateur ni un viſionnaire ; j'ai les yeux bons :

j'ai le jugement ſain : je ſçais rendre juſtice, & je ſoutiens que vous êtes une des femmes du monde la plus aimable, la plus touchante: je ſoutiens qu'il n'y aura point de contradiction là-deſſus ; & tout ce qui me fâche en le diſant, c'eſt que je ne ſçaurois le ſoutenir ſans faire l'éloge d'une perſonne qui m'outrage, & que je n'ai nulle envie de louer.

LISETTE.

Je ſuis de même : on eſt fâché du bien qu'on dit d'elle.

LA MARQUISE.

Mais, comment ſe peut-il qu'Ergaſte me trouve difforme, & vous charmante ? Comment cela ſe peut-il ? C'eſt pour votre honneur que j'inſiſte ; les ſentimens varient-ils juſques-là ? Ce n'eſt jamais que du plus au moins qu'on differe : mais du blanc au noir, du tout au rien ; je m'y perds.

DORANTE, *vivement.*

Ergaſte eſt un extravagant ; la tête lui tourne : cet eſprit-là ne fera pas bonne fin.

LISETTE.

Lui ? je ne lui donne pas ſix mois ſans avoir beſoin d'être enfermé.

DORANTE.

Parlez, Madame; car je ſuis piqué : c'eſt votre ſincérité que j'interroge. Vous êtes-vous jamais préſentée nulle part, au ſpectacle, en compagnie, que vous n'ayez fixé les yeux de tout le monde, qu'on ne vous y ait diſtinguée ?

LA MARQUISE.

Mais.... qu'on ne m'ait diſtinguée.

DORANTE.

Oui, Madame, oui : je m'en fierai à ce que vous en ſçavez; je ne vous crois pas capable de me tromper.

LISETTE.

Voyons comment Madame ſe tirera de ce pas-ci; il faut répondre.

LA MARQUISE.

Eh bien ! j'avoue que la queſtion m'embarraſſe.

DORANTE.

Eh, morbleu ! Madame, pourquoi me condamnez-vous donc ?

LA MARQUISE.

Mais cet Ergaſte?

LISETTE.

Mais cet Ergaſte eſt ſi hypocondre, qu'il a

l'extravagance de trouver Araminte mieux que vous.

DORANTE.

Et cette Araminte eſt ſi dupe, qu'elle en eſt émue, qu'elle ſe rengorge & s'en eſtime plus qu'à l'ordinaire.

LA MARQUISE.

Tout de bon ? cette pauvre petite femme ! ah, ah, ah, ah.... Je voudrois bien voir l'air qu'elle a dans ſa nouvelle fortune : elle eſt donc bien gonflée ?

DORANTE.

Ma foi, je l'excuſe ; il n'y a point de femme en pareil cas qui ne ſe redreſsât auſſi-bien qu'elle.

LA MARQUISE.

Taiſez-vous, vous êtes un fripon ; peu s'en faut que je ne me redreſſe auſſi, moi.

DORANTE.

Je parle d'elle, Madame, & non pas de vous.

LA MARQUISE.

Il eſt vrai que je me ſens obligée de dire pour votre juſtification, qu'on a toujours mis quelque différence entr'elle & moi ; je ne ſerois pas de bonne-foi, ſi je le niois ; ce n'eſt pas qu'elle ne ſoit aimable.

DORANTE.

Très-aimable; mais en fait de grâces il y a bien des degrès.

LA MARQUISE.

J'en conviens; j'entends raiſon quand il faut.

DORANTE.

Oui, quand on vous y force.

LA MARQUISE.

Eh! pourquoi eſt-ce que je diſpute? ce n'eſt pas pour moi, c'eſt pour vous; je ne demande pas mieux que d'avoir tort pour être ſatisfaite de votre caractère.

DORANTE.

Ce n'eſt pas que vous n'ayez vos défauts: vous en avez; car je ſuis ſincere auſſi, moi, ſans me vanter de l'être.

LA MARQUISE, *étonnée.*

Ah, ah! mais vous me charmez, Dorante; je ne vous connoiſſois pas. Eh bien! ces défauts, je veux que vous me les diſiez, au moins; voyons.

DORANTE.

Oh! voyons. Eſt-il permis, par exemple, avec une figure auſſi diſtinguée que la vôtre; & faite au tour; eſt-il permis de vous négliger quelquefois autant que vous le faites?

LA MARQUISE.

Que voulez-vous? c'eſt diſtraction, c'eſt ſouvent par oubli de moi-même.

DORANTE.

Tant-pis; ce matin encore vous marchiez toute courbée, pliée en deux comme une femme de quatre-vingts ans; & cela avec la plus belle taille du monde.

LISETTE.

Oh! oui; le plus ſouvent cela va comme cela peut.

LA MARQUISE.

Eh bien! tu vois, Liſette; en bon François il me dit que je reſſemble à une vieille, que je ſuis contrefaite, que j'ai mauvaiſe façon; & je ne m'en fâche pas, je l'en remercie. D'où vient? c'eſt qu'il a raiſon & qu'il parle juſte.

DORANTE.

J'ai eu mille envies de vous dire comme aux enfants: tenez-vous droite.

LA MARQUISE.

Vous ferez fort bien. Je ne vous rendois pas juſtice, Dorante; & encore une fois il faut vous connoître. Je doutois même que vous m'aimaſſiez; & je réſiſtois à mon penchant pour vous.

DORANTE.

Ah, Marquise !

LA MARQUISE.

Oui, j'y résistois ; mais j'ouvre les yeux, & tout-à-l'heure vous allez être vengé. Écoutez-moi, Lisette; le Notaire d'ici est actuellement dans mon cabinet qui m'arrange des papiers. Allez lui dire qu'il tienne tout prêt un contrat de mariage. (*à Dorante.*) Voulez-vous bien qu'il le remplisse de votre nom & du mien, Dorante ?

DORANTE, *lui baisant la main.*

Vous me transportez, Madame!

LA MARQUISE.

Il y a long-temps que cela devroit être fait. Allez, Lisette ; & approchez-moi cette table ; y a-t-il dessus tout ce qu'il faut pour écrire ?

LISETTE.

Oui, Madame; voilà la table, & je cours au Notaire.

LA MARQUISE.

N'est-ce pas Araminte que je vois? que vient-elle nous dire ?

SCENE XVII.

ARAMINTE, LA MARQUISE, DORANTE.

ARAMINTE, *en riant.*

MARQUISE, je viens rire avec vous d'un discours sans jugement, qu'un valet a tenu & dont je sçais que vous êtes informée. Je vous dirois bien que je le désavoue; mais je pense qu'il n'en est pas besoin. Vous me faites apparemment la justice de croire que je me connois, & que je sçais à quoi m'en tenir sur pareille folie.

LA MARQUISE.

De grâce, permettez-moi d'écrire un petit billet qui presse; il n'interrompra point notre entretien.

ARAMINTE.

Que je ne vous gêne point.

LA MARQUISE, *écrivant.*

Ne parlez-vous pas de ce qui s'est passé tantôt devant vous, Madame?

ARAMINTE.

De cela même.

LA MARQUISE.

Eh bien ! il n'y a plus qu'à vous féliciter de votre bonne fortune. Tout ce qu'on y pourroit souhaiter de plus, c'est qu'Ergaste fût un meilleur juge.

ARAMINTE.

C'est donc par modestie que vous vous méfiez de son jugement; car il vous a traité plus favorablement que moi : il a décidé que vous plaisiez davantage, & je changerois bien mon partage contre vous.

LA MARQUISE.

Oui-dà : je sçais qu'il vous trouve réguliere ; mais point touchante ; c'est-à-dire que j'ai des grâces & vous des traits : mais je n'ai pas plus de foi à mon partage qu'au vôtre ; je dis le vôtre ; (*Elle se leve après avoir plié son billet.*) parce qu'entre nous nous sçavons que nous ne sommes belles ni l'une ni l'autre.

ARAMINTE.

Je croirois assez la moitié de ce que vous dites.

LA MARQUISE, *plaisantant.*

La moitié !

DORANTE, *les interrompant.*

Madame, vous faut-il quelqu'un pour donner votre billet? ſouhaitez-vous que j'appelle?

LA MARQUISE, *à Araminte.*

Non : je vais le donner moi-même: pardonnez ſi je vous quitte, Madame : j'en agis ſans façon.

SCENE XVIII.

ARAMINTE, ERGASTE.

ERGASTE.

JE ne ſçais ſi je dois me préſenter devant vous.

ARAMINTE.

Je ne ſçais pas trop ſi je dois vous regarder moi-même ; mais d'où vient que vous héſitez?

ERGASTE.

C'eſt que mon peu de mérite & ma mauvaiſe façon m'intimident ; car je ſçais toutes mes vérités, on me les a dites.

ARAMINTE.

J'avoue que vous avez bien des défauts.

ERGASTE.

Auriez-vous le courage de me les passer?

ARAMINTE.

Vous êtes un homme si particulier!

ERGASTE.

D'accord.

ARAMINTE.

Un enfant sçait mieux ce qu'il vaut, se connoît mieux que vous ne vous connoissez.

ERGASTE.

Ah, que me voilà bien!

ARAMINTE.

Défiant sur le bien qu'on vous veut jusqu'à en être ridicule.

ERGASTE.

C'est que je ne mérite pas qu'on m'en veuille.

ARAMINTE.

Toujours concluant que vous déplaisez.

ERGASTE.

Et que je déplairai toujours.

ARAMINTE.

Et par-là toujours ennemi de vous-même; en voici une preuve: je gage que vous m'aimiez, quand vous m'avez quittée?

ERGASTE.

Cela n'eſt pas douteux. Je ne l'ai cru autrement que par pure imbécillité.

ARAMINTE.

Et qui plus eſt, c'eſt que vous m'aimez encore; c'eſt que vous n'avez pas ceſſé d'un inſtant.

ERGASTE.

Pas d'une minute.

SCENE XIX.

ARAMINTE, ERGASTE, LISETTE.

LISETTE, *donnant un billet à Ergaſte.*

TENEZ, Monſieur, voilà ce qu'on vous envoie.

ERGASTE.

De quelle part?

LISETTE.

De celle de ma maitreſſe.

ERGASTE.

Eh! où eſt-elle donc?

LISETTE.

Dans ſon cabinet, d'où elle vous fait ſes compliments.

ERGASTE.

Dites-lui que je les lui rends dans la ſalle où je ſuis.

LISETTE.

Ouvrez, ouvrez.

ERGASTE *lit.*

Vous n'êtes pas au fait de mon caractere; je ne ſuis peut-être pas mieux au fait du vôtre. Quittons-nous, Monſieur, actuellement: nous n'avons point d'autre parti à prendre.

ERGASTE, *rendant le billet.*

Le conſeil eſt bon. Je vais dans un moment l'aſſurer de ma parfaite obéiſſance.

LISETTE.

Ce n'eſt pas la peine; vous l'allez voir paroître, & je ne ſuis envoyée que pour vous préparer ſur votre diſgrâce.

SCENE XX.

ERGASTE, ARAMINTE.

ERGASTE.

Madame, j'ai encore une chofe à vous dire.

ARAMINTE.

Quoi donc?

ERGASTE.

Je foupçonne que le Notaire eft là-dedans qui paffe un contrat de mariage; n'écrira-t-il rien en ma faveur?

ARAMINTE.

En votre faveur? mais vous êtes bien hardi vous avez donc compté que je vous pardonnerois?

ERGASTE.

Je ne le mérite pas.

ARAMINTE.

Cela eft vrai, & je ne vous aime plus; mais quand le Notaire viendra, nous verrons.

SCENE DERNIERE.

LA MARQUISE, ERGASTE, ARAMINTE, DORANTE, LISETTE, FRONTIN.

LA MARQUISE.

Ergaste, ce que je vais vous dire vous surprendra peut-être ; c'est que je me marie ; n'en serez-vous point fâché ?

ERGASTE.

Eh ! Madame, non ; mais à qui ?

LA MARQUISE, *donnant la main à Dorante qui la baise.*

Ce que vous voyez, vous le dit.

ERGASTE.

Ah ! Dorante, que j'en ai de joie !

LA MARQUISE.

Notre contrat de mariage est passé.

ERGASTE.

C'est fort bien fait. (*à Araminte.*) Madame, dirai-je aussi que je me marie ?

LA MARQUISE.

Vous vous mariez! à qui donc?

ARAMINTE, *donnant la main à Ergaste.*

Tenez; voilà de quoi répondre.

ERGASTE, *lui baisant la main.*

Ceci vous l'apprend, Marquise. On me fait grâce, tout fluet que je suis.

LA MARQUISE, *avec joie.*

Quoi! c'est Araminte que vous épousez?

ARAMINTE.

Notre contrat étoit presque passé avant le vôtre.

ERGASTE.

Oui; c'est Madame que j'aime, que j'aimois, & que j'ai toujours aimée, qui plus est.

LA MARQUISE.

Ah, la comique aventure! je ne vous aimois pas non plus, Ergaste; je ne vous aimois pas: je me trompois; tout mon penchant étoit pour Dorante.

DORANTE, *lui prenant la main.*

Et tout mon cœur ne sera jamais qu'à vous.

ERGASTE, *reprenant la main d'Araminte.*

Et jamais vous ne sortirez du mien.

LA MARQUISE, *riant.*

Ah, ah, ah: nous avons pris un plaisant détour

pour arriver-là ! Allons, belle Araminte; passons dans mon cabinet pour signer, & ne songeons qu'à nous réjouir.

FRONTIN.

Enfin nous voilà délivrés l'un de l'autre : j'ai envie de t'embrasser de joie.

LISETTE.

Non; cela seroit trop fort pour moi; mais je te permets de baiser ma main, pendant que je détourne la tête.

FRONTIN, *se cachant avec son chapeau.*

Non; voilà mon transport passé, & je te salue en détournant la mienne.

Fin du troisième Volume.

TABLE

Des Matieres contenues dans ce Volume.

LA MÉPRISE, *Comédie en un Acte*, Pag. 3

LA MERE CONFIDENTE, *Comédie en trois Actes*, 77

L'ÉCOLE DES MERES, *Comédie en un Acte*, 201

L'HEUREUX STRATAGÊME, *Comédie en trois Actes*, 267

LES FAUSSES CONFIDENCES, *Comédie en trois Actes*, 407

LA JOIE IMPRÉVUE, *Comédie en un Acte*, 555

LES SINCERES, *Comédie en un Acte*, 633

00100404

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 25 June, 2016